

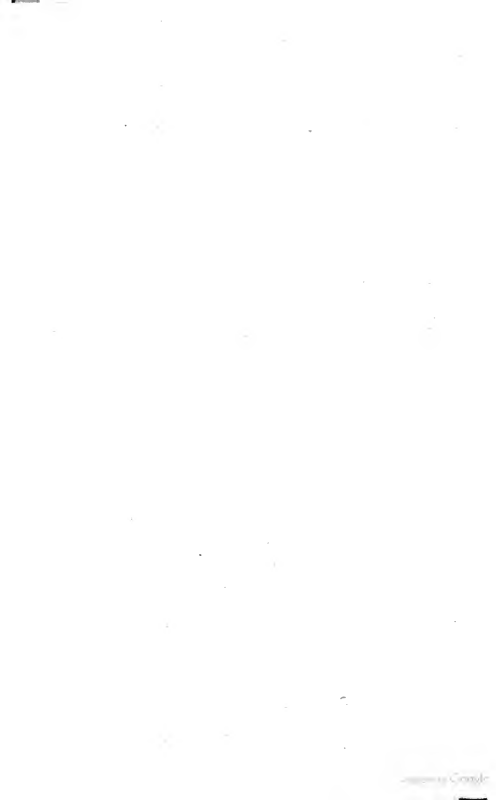




BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
IV.^a SALA

SCAFFALE 7
PLUTEO IV
N.^o CATENA 13(2)

IV 7 IV 13⁽²⁾



L'ABBESSE
DE
MONTMARTRE

CLERMONT. — Imp. M. LORON, Paul DUPONT et C^{ie}, rue du Bac-d'Asnières, 12.

L'ABBESSE
DE
MONTMARTRE

ROMAN HISTORIQUE,

PAR

HENRI AUGU & GULLAUD

II

LES ASSASSINS DU ROI



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1870

Tous droits réservés.



66796

L'ABBESSE DE MONTMARTRE

DEUXIÈME PARTIE

LES GRANDS CONSPIRATEURS

I

LA FOIRE DE SAINT-GERMAIN.

Nous sommes en 1602, au mois de février.

La célèbre foire de Saint-Germain est dans tout son éclat, dans tout son ourvari. C'est un vacarme à ne pas s'entendre, un tohubohu étourdissant.

Tout fourmille, tout frétille, s'ébat et crie.

Ici, le marchand s'égosille à appeler ses chalands ; là, en se disputant, on joue aux quilles et au tourniquet ; ailleurs, des bateleurs, des jongleurs, des acrobates provoquent les applaudissements du populaire.

Des charlatans préconisent leur orviétan et leur poudre

de perlimpinpin, ou arrachent les dents à quelques badauds. Plus loin, on montre des chiens et des singes savants. Pendant longtemps, pour ces derniers, on avait perçu, au passage du Petit-Châtelet, quatre deniers de droit d'entrée, ce dont les jongleurs purent se dispenser dans la suite, en faisant gambader leurs singes devant le péager. De là est venu le proverbe : *Payer en monnaie de singe*.

Aux cabarets de la foire on boit et on chante.

De mignards cordeliers et *prescheurs*, des abbés musqués, comme il y en avait alors, vont d'une loge à l'autre, riant et secouant leurs mouchoirs *frisés*. Puis ce sont des écoliers turbulents ou des pages faisant mille niches aux paisibles bourgeois.

On voit aussi circuler des groupes avinés, composés pêle-mêle de lansquenets, de laquais et de pères *frapparts*, « dodelinant de la tête et barytonant, » comme eût dit feu le plaisant Rabelais.

Tout Paris s'est donné rendez-vous au faubourg Saint-Germain.

Henri IV et sa cour n'ont eu garde de ne pas venir s'éjouir au grand ébattement. Le Béarnais aimait à voir l'allégresse populaire.

Mais voici encore nos vieilles connaissances, les comères que nous avons vues deviser, à Montmartre, sur la procession de Saint-Denis. C'est Jehanne la Jocette, Marthe la Louvète et dame Perronnelle la Bidaude.

Jean Guille, le quêteur de pardons, n'y a pas manqué non plus ; il les accompagne. Seulement le diseur de chapelets avait prospéré : on le devinait à ses chausses et à son pourpoint de drap neuf, et surtout à sa volumineuse *montre-horloge*, suspendue au cou. L'usage de ces montres s'établit à Paris sous le règne de Henri IV.

— Jamais, disait la Jocette, la foire Saint-Germain ne fut aussi belle, n'est-ce pas, père Guille ?

— Elle est redevenue ce qu'elle était avant la Ligue, répondit le quéreur de pardons.

— Est-ce un mal ? demanda la Louvète.

— C'est un vrai lieu de perdition, dame Marthe. On y perd son argent, sa raison et la vie parfois. Hier encore, m'a-t-on dit, des écoliers mutinés se sont pris de querelle avec des laquais. Plusieurs furent tués, et l'un de ces derniers coupa les deux oreilles à un clerc de la Basoche et les lui mit dans sa pochette.

— Quelle horreur ! Mais pourquoi y venez-vous donc, saint homme ?

— C'est que... c'est que, dit le cafard ligueur assez embarrassé, dame Jocette l'a voulu, et je...

— Taisez-vous, Jean Guille, interrompit Jehanne qui, grâce aux poulardes et autres friandises de son échoppe, dont elle le bourrait, avait conquis sur le vieux garçon, devenu riche, une influence presque... légitime. Taisez-vous ! vous ne vous faisiez déjà pas tant tirer l'oreille.

— Et puis, fit observer Perronnelle, voyez tous ces révérends pères : ils ne se montrent nullement scandalisés.

— De plus, ajouta la Louvète, cette foire fait gagner maint teston et escu soleil à tous ces cabaretiers, comédiens, jouailliers, marchands de toiles, de draps, menus négoce et autres affiquets.

— C'est pourtant vrai, père Guille. Parce que vous avez arrondi votre sac, en faisant des prières et momeries pour les autres, il ne faut pas condamner ce qui peut garnir l'escarcelle de tant de pauvres gens vendant marchandise plus profitable.

— La Louvète ! vous sentez l'hérésie...

— Mais non le roussi. On ne brûle plus les hérétiques... heureusement. Notre bon roi Henri a mis ordre à cela.

— Il devrait bien aussi mettre ordre à votre langue.

— Père Guille ! dit Jehanne, vous plairait-il de nous ra-

conter, vous qui savez tant de choses, l'histoire de cette foire Saint-Germain.

— Volontiers. Après les troubles sous Charles VI et Charles VII, l'abbé et les religieux de Saint-Germain-des-Prés, qui avaient éprouvé de grandes pertes, obtinrent du roi Louis XI, comme dédommagement, le droit d'établir une foire franche en ce lieu, où s'élevait autrefois l'hôtel de Navarre.

— Là ! vous voyez bien. Ce sont les moines de Saint-Germain qui ont créé ce que vous appeliez un lieu de perdition.

— La durée de la foire, poursuivait sans se déconcerter Jean Guille, était d'abord de huit jours. Elle se continua ensuite pendant tout le carnaval et une grande partie du carême, pour ne finir qu'aux Rameaux.

— En plein carême ! fit encore remarquer la Louvète. Preuve que nos rois et nos moines n'y regardaient pas de si près.

— On construisit, continua le ligueur, cent quarante loges en 1486, qui furent plus tard, en 1511, rétablies solidement par l'abbé Guillaume Briçonnet. Elles firent l'admiration de la cour et de la ville. Vous les avez là devant vous, ces belles constructions en charpente, à la suite les unes des autres, au bout desquelles se trouve le *Champ crotté*, pour la vente des bestiaux.

— On entend d'ici beugler les bœufs.

— Malgré la parade qui vient de commencer à la loge des *Gelosi*, s'écria la Jocette. Ah ! Voyez donc les belles dames italiennes et leurs compagnons sur les tréteaux !

— Et à côté, ajouta le père Guille, à la loge des comédiens français, voilà le pitre qui prélude sur le tabourin.

— Mais le roi et sa cour ne sont-ils pas chez les comédiens, à entendre une farce ? on nous le disait tout à l'heure.

— Le Béarnais y écoute la *Farce joyeuse de Toanon*.

— La reine y est-elle?

— Elle s'est gardée d'accompagner le Béarnais cette fois, comme il y a huit jours à l'hôtel de Bourgogne : elle savait que la marquise de Verneuil avait été invitée.

— Mademoiselle Henriette d'Entragues !

— La seconde reine. Marie de Médicis en est jalouse, et il y a de quoi.

— Le roi n'avait-il point promis le mariage à la marquise, après la mort de cette pauvre Gabrielle empoisonnée ?

— Il le lui avait promis par écrit, malgré Rosny.

Les Italiens, réunis sur les tréteaux, devant leurs loges, avaient commencé leur ampoulé boniment, avec force musique de flûtes et de cimbales, et à grand renfort de grosse caisse.

A leur côté, pour faire concurrence, quelques-uns des comédiens français, tandis que l'on finissait la représentation dans l'intérieur par *Mirtil*, bergerie d'Abradan, entreprenaient une grosse farce sur leurs tréteaux à eux, afin d'attirer les Parisiens.

Tout cela faisait un tintamarre discordant de cris et de sons à se boucher les oreilles. Mais cette cacophonie, loin de chasser les promeneurs, les *badauds*, comme déjà Rabelais avait nommé nos pères, les faisait accourir de toutes parts.

Nos commères entraînaient maître Guille, pour jouir de la double parade.

Aux Italiens, où l'on jouait la pantomime, se voyaient le Milanais Scaramouche, gourmand, paresseux et menteur, c'est-à-dire le Pierrot enfariné de nos jours ; le Vénitien Pantaleone ; l'Arlequin bergamesque, toujours vainqueur de son infortuné rival ; le Polichinelle napolitain (*el signor Pulcinella*) ou le mauvais sujet.

A ces types du mime italien, s'étaient joints des personnages indigènes : le malheureux et beau Léandre ; le

père Cassandre, toujours conspué et battu, et la charmante et légère Colombine.

A la loge des comédiens français, qui, ce jour-là, reprenaient leurs jeux, suspendus pendant une semaine par suite des prétentions des *Maîtres* ou *Confrères de la Passion*, lesquels avaient invoqué leurs privilèges, on admirait surtout les comédiens Legrand, Gros-Guillaume et Gauthier-Garguille. Le premier, sous le nom de *Turlupin* (d'où turlupiner et turlupinade), préludait alors, sur les tréteaux forains, à ses succès futurs de l'hôtel de Bourgogne, berceau du Théâtre-Français.

A ses côtés, on applaudissait aussi Père La Rancune, le raisonneur ; Ragotin, qui remplissait en robe de chambre les grands rôles, les Ajax et les Agamemnon ; le superbe Floridor, l'amoureux ; la tendre Isabelle, qui faisait les jeunes princesses, et la belle Eléonore dans ses rôles de coquette.

Bientôt la grosse farce, avec les bouffonneries de Gauthier-Garguille et les robineries de Turlupin, l'emporta, chez les descendants des Gaulois, sur la pantomime italienne, et les manières plus affêtées d'*el signor Pulcinella* et de sa compagnie.

Nos commères s'étaient rapprochées de la loge des Français, et n'avaient plus d'oreilles que pour les turlupinades.

La farce qui servait de boniment était fort plaisante et provoquait de fous rires.

Gros-Guillaume remplissait le rôle d'un lansquenet allemand, malheureux dans son ménage. Sa femme *Gretchen* le trompait avec le beau Floridor, et Turlupin se gaudissait de lui avec force grimaces et joberies. Dans la foule, on se désopilait la rate.

Un seul des spectateurs ne riait point.

Il regardait et écoutait, à quelques pas de Jean Guille et de ces dames ; les mains derrière le dos, fronçant de plus

en plus ses sourcils gris, il grommelait de temps en temps des paroles inintelligibles.

Cet homme était arrivé à la foire d'un pas lourd, considérant tout avec flegme, mais paraissant néanmoins chercher quelqu'un. Sa tournure, sa corpulence et sa mise avaient fait sourire maint Parisien.

Devant la baraque des comédiens français, l'accoutrement et la physionomie de Gros-Guillaume l'avaient frappé, et il s'était arrêté.

— Diens ! diens ! s'était-il dit, c'èdre un bays, ça... un *Landsknecht* !... Et il me ressemble un beu.

Effectivement, Gros-Guillaume, le célèbre *farceur*, était un franc ivrogne, bourgeonné, gros, gras et ventru. Il n'apparaissait jamais sur la scène que garrotté de deux ceintures, l'une au-dessous du nombril, et l'autre sur la poitrine. Ces deux ceintures, disent les chroniqueurs du temps, le mettaient en tel état, qu'on l'eût pris pour un tonneau. Une cruelle maladie dont il était atteint, le venait quelquefois attaquer si rapidement au milieu de son rôle, qu'il en jetait des larmes ; et ces traits de douleur, imprimés sur son visage, faisaient souvent partie de la farce.

Quant au personnage qui s'était arrêté devant la loge, et qui trouvait qu'il y avait quelque ressemblance entre lui et le lansquenet Gros-Guillaume, sa ventrosité et son habillement étaient encore plus remarquables que ceux de l'ancien boulanger Robert Guérin, c'est-à-dire de Gros-Guillaume.

C'était ce qu'on pouvait appeler un vrai *bedon*, aussi membru et fort de carrure que haut de taille.

Sa rouge trogne sans barbe, aux joues bouffies et au triple menton qui écrasait son rabat, était encadrée par une chevelure fauve et inculte sur laquelle avait peine à tenir un petit casque à plume de coq. Sur son gambeson de peau était passée une cuirasse médiane, et ses chausses, également de peau, s'enfonçaient dans de larges housseaux de cuir, garnis d'éperons.

Une formidable épée à poignée monstrueuse, qui devait dater de l'époque de Philippe-Auguste, était attachée à un baudrier derrière le dos; la pointe en touchait presque les talons, tandis que la poignée atteignait l'épaule. D'épais gants de daim complétaient ce costume d'un hobereau de province ou d'un capitaine d'aventuriers.

Gros-Guillaume, dans son rôle de lansquenet d'outre-Rhin, venait de surprendre le galant Floridor contant fleurette à sa femme, et l'appelant sa chère *Gretchen*.

— *Der Teufel!* marmotta le géant pansu. Il l'avre abbelé engore *Gretchen*... C'être le nom de mon goguine de femme Est-ce qu'ils gonnaitraient mes malheurs de ménache ?.. Ah ! *mein Gott!*

Là-dessus, il poussa un soupir à écorner un bœuf.

Le lansquenet Gros-Guillaume, de son côté, était entré dans une grande colère, criant, menaçant, gesticulant et baragouinant l'allemand.

— *Der Teufel!* rognonna de plus belle l'homme aux chausses de peau. Che grois gu'il me gontrefait celui-là !... Egudons... *ia*, égudons !

Floridor se sauve à l'autre bout des tréteaux, et le lansquenet le poursuit. Survient le rousseau Turlupin, qui se glisse en rampant devant l'Allemand et le fait tomber le nez contre terre.

Les rires éclatèrent tout autour de notre gros spectateur.

— Est-ce qu'ils rient de moi ? se demanda celui-ci en regardant à la ronde. O ho ! nus allons voir un beu.

Et d'un coup d'épaule, il fit passer sa grande épée en avant.

Le lansquenet s'était relevé, aidé par le facétieux Turlupin, qui l'époussetait et le consolait de sa mésaventure avec une commiseration ironique. L'Allemand se tenait le nez en hurlant. Pendant ce temps, le beau Floridor avait rejoint *Gretchen* et l'embrassait.

Voyant cela, toute sa colère revenait au mari, qui, en ba-

ragouinant de plus belle, voulut s'élancer sur le godelureau. Mais Turlupin le retint brusquement par la casaque.

Le lansquenet se retourne furieux, mais voit Turlupin qui paraît niaisement occupé à attraper des mouches. Il veut se précipiter de nouveau; il se sent retenu encore, fait volte-face et aperçoit toujours le niquedouille gobant des mouches. Cette scène se renouvelle plusieurs fois, au milieu de l'hilarité générale.

— *Tarteiffe!* s'écrie enfin le lansquenet en francisant le jurement tudesque, et il veut asséner à Turlupin un gros coup de poing, que celui-ci esquivé, mais qui, donné dans le vide, fait perdre l'équilibre au pauvre mari.

Nouvelle scène de condoléance jouée un instant par Turlupin.

Mais le lansquenet, entendant un gros baiser appliqué sur la joue de Gretchen, bondit sur le groupe amoureux, qui s'efface, et le malheureux fait une troisième culbute dont s'ébouffent tous les assistants.

Cette farce, comme on voit, était bien dans les mœurs de l'époque.

— Ah! *der Teufel!* s'écria enfin tout haut, de sa voix la plus grosse, l'homme à la cuirasse. Ça ne se bassera pas comme ça, *Donner und Hagel!*

Il avait déjà tiré son énorme épée et, bousculant ceux qui se tenaient devant lui, il cherchait à fendre la foule pour courir vers les tréteaux et venger son compatriote le lansquenet, ou plutôt son propre honneur, qu'il croyait attaqué par cette scène bouffonne.

Mais on l'entoure, vingt bras s'avancent et le retiennent.

Furieux, il veut jouer de son épée. On le désarme, non sans peine, toutefois. Il pousse des juréments si sonores qu'on les eût dit passés par un porte-voix, et adresse en allemand des malédictions sans nombre à la perfide Gretchen.

La coquette Eléonore, frappée d'une terreur réelle à la vue

de cet autre Allemand, un vrai Allemand, qui voulait, l'épée à la main, la punir, elle, son Floridor et le complice Turlupin, s'était enfuie dans l'intérieur de la baraque, en jetant les hauts cris; tandis que le lansquenet, ou plutôt l'inoffensif Gros-Guillaume, demeurait là la bouche béante, et ne comprenait point ce secours inappelé qui lui venait si intempestivement.

Les cris d'Éléonore Gretchen avaient fait lever toutes les têtes dans la loge.

Le roi lui-même, qui avait ri comme un bossu à la *Farce joyeuse de Toanon*, et qui écoutait maintenant tout attendri, les vers d'Abradan, célébrant les amours pastorales dans sa bergerie de *Mirtil*, le roi lui-même s'était retourné.

Il ne faut nullement s'étonner que Henri IV et sa cour se soient plu à assister à une représentation dans ce théâtre forain. Nos pères étaient faciles à contenter, et les pièces que l'on jouait à l'hôtel de Bourgogne ne valaient pas mieux que celles de la foire. Les farces et les *sotties* formaient encore en grande partie le répertoire du futur Théâtre-Français, bien que Hardy se fût engagé à fournir six tragédies par an; mais quelles tragédies!

S'étant enquis de la cause du tumulte devant la loge et de la frayeur de la coquette Éléonore, à laquelle il ne dédaigna pas de sourire, ce qui fit froncer les sourcils à la marquise de Verneuil, assise à ses côtés, le roi se tourna vers sa suite :

— Monsieur de Fontaine et vous, Castaignac, dit-il, allez donc voir quel est l'auteur de pareille algarade... Vous arrêterez ce malotru qui ose interrompre le spectacle donné pour l'amusement de mon bon peuple.

Marcel et le Gascon sortirent et aperçurent le ventripotent Allemand se débattant au milieu de la foule.

— Hé, milladious! s'écria Castaignac, j'ai déjà vu quelque part cette tête de Silène et cette grosse panse.

— Que vois-je ? disait en même temps Marcel. Mes yeux

ne me trompent-ils pas ? Est-ce bien lui ?... Lui, à Paris,

— Qui donc, monsieur de Fontaine ?

— Mon brave et cher maître, le capitaine Gargantua !

Notre jeune homme fendit la foule, suivi du Gascon, et voulut sauter au cou de l'énorme personnage, qu'à la vue de l'uniforme de l'officier des gardes les bourgeois avaient lâché.

Mais le reître, ne reconnaissant pas d'abord son ancien élève, et croyant qu'on voulait lui mettre la main au collet pour l'arrêter, repoussa Marcel en laissant échapper un formidable juron.

— Mais c'est moi, mon bon capitaine, lui dit l'officier.

— Gui..... vus ?

— Marcel, que vous fîtes tant sauter et ferrailler à Us-son.

— Ah ! *mein Gott* !... s'écria Gargantua, dont le visage passa subitement du rouge cramoisi à une pâleur relative... je... je... me sens dut trôle.

Il en était effectivement tout saisi, le gros reître ; il ouvrait de grands yeux, frappait sur sa cuirasse et semblait suffoquer de joie.

Enfin il ouvrit ses bras, Marcel s'y jeta, et Gargantua faillit l'étouffer en le serrant contre sa poitrine bardée de fer.

— Mais gue vus êtes donc choli comme ça, et crand !... bas gros burdant... c'est bas gomme moi, dit le capitaine d'une voix aussi flûtée que possible, après avoir écarté de lui le jeune homme, comme pour bien l'admirer.

— Par quel hasard êtes-vous à Paris, mon cher capitaine ? demanda Marcel.

— Oh ! ce n'êdre bas un hasard du tut. Che venais t'a-pord bur le roi... et buis bur vus, mon bedit ami.

— Le roi ?

— *Ia, ia*, che le cherche. Ils m'ont tit gomme ça au Louvre, qu'il êdre à cette foire avec vus.

— En effet, il est là-dedans à écouter la fin de la représentation.

— En ce gas nous avons le demps de poire un bedit cup... gar, voyez-vus, ça m'avoir tonné pien soif de vus voir et de vus embrasser gomme ça... Le gœur, il m'avre dourné, *der Teufel!*... Denez! voilà un gabaret.

— Merci. Le roi pourrait sortir pendant ce temps. Et que voulez-vous à Sa Majesté?

— Lui tonner cette lettre de madame Marguerite. C'est drès-bressé et drès-imbordant!

— Une lettre de la reine Marguerite! Donnez! je vais la remettre. Demeurez en compagnie de M. de Castaignac.

— Du Casgon! Diens! che le regonnais maindenant.

— Enchanté, capitaine, interrompit le cadet tandis que Marcel entraît dans la loge avec la lettre. Hé! moi aussi, cadédis, je me disais que votre bonne figure ne m'était point inconnue. Vous n'avez point maigri, mon brave.

— C'est la vérité. La nurrature, il être apondante à la burg t'Usson, et le vin bas mauvais... Ah! ch'y avre eu mon gondent... Mais vus n'avez bas encaissé, vus! Les chambres, il être gomme des éjals de vigne.

— Que voulez-vous, mon cher? C'est la guerre...

— Oh! la querre, il être une pien driste chose. Ch'aime mieux la baix, *lieber Gott!* et y être pien dranguille tevant une ponne dable.

— Mais vous aviez de la barbe autrefois, capitaine?

— Che ne tis pas, mais che suis tevenu un homme honnête et baisible... et puis, matame Marguerite, une ponne maldresse! il m'avre tit que che ressemblais à un borcebic.

— Pourtant, capitaine, puisque vous êtes devenu d'une humeur si douce, après avoir été tant batailleur, pourquoi ce casque, cette armure et cette gigantesque épée?

— Oh! bur la rute seulement. Ch'avre fini bar truver ça à la salle d'armes d'Usson, mais bas sans beine.

— Je le crois, avec votre corpulence.

— Le gasque est un beu bedit. Dut est maindenant drop bedit bur moi, même les vidregomes. Quand je beux, che pois au donneau dans les auperches.

— Cela ne fait pas l'affaire du cabaretier.

— Dant bis ! A un villache on n'a jerjé guerelle bur ça. Ils avre voulu domber sur moi, gui suis si bon et si baisible.

— Et, vous vous êtes laissé rosser ?

— Ch'avre grié un beu.

— Hé ! milladious, je m'en souviens : vous avez une voix de tonnerre.

— N'est-ce bas ?... Mais chavre dapé aussi avec mon *schwert*.

— Vous vous êtes rebiffé ?

— Oh ! beu de chose ! Ch'avre fendu la dête à un, gupé le pras à un autre, et le reste...

— Le reste s'est sauvé ?

— *Ia, ia*. Ils s'êdre gaché dans un crenier, où ch'avre mis le feu.

— Quel paisible homme vous faites !

— Mais che m'en êdre pien rebendi, mossié de Gastaignac.

— A la bonne heure !

— Dans un gouvent du voisinache, chavre brié le bon Tieu, allez !

— A l'église ?

— Dans la gave, avec le bère cellérier... un pien prave homme ! Il m'avre mené là, bur me convesser. Ch'aimais audant ça.

— Et vous vous confessâtes si bien l'un à l'autre, je gage, qu'on vous trouva dans une sainte extase, couchés devant une futaille ?

— *Ia, ia*. Il me tisait gomme ça, le bère, que son vin êdre béni.

— Ah ça! pourquoi avez-vous quitté Usson? Le roi, si je ne me trompe, vous y donnait à protéger la reine Marguerite.

— C'est vrai, mais elle m'a tit gomme ça : « Va brévenir le roi qu'il brenne carde à sa gouronne! » Et ça m'a déçité : un si pon roi qui m'a fait mancher un chur un feau tout entier!... Bensez donc un beu!

— Quelle bombance! je m'en souviens, cadédis! Tout le veau y passa.

— Et buis ch'avais dant envie de voir mon bedit ami Marcel.

— Dont vous avez fait l'éducation militaire.

— *Ia, ia*, et que ch'avre bien bleuré quand il est bardi... Bendant huit chours, ch'avre noyé mon jagrin.

— Pas dans l'eau, je gage.

— Matame Marguerite m'avait gonfié la glé de la gave.

— Alors vous ne protégez plus la reine?

— Une pien ponne maïdresse! Elle m'a menacé de me faire bendre, quand ch'ai vulu rebrendre le gommandement dans la burg.

— C'est qu'elle s'était bien trouvée de votre semaine de séjour à la cave.

— Faut groire... *Ia, ia*.

— Et vous avez cédé?

— Tame! elle m'a tonné à choisir endre être bendu et les clés du cellier et de la gave.

— Et vous avez préféré celles-ci.

— Moi, che veux bas êdre bendu, *der Teufel*!

— Je sais cela, milladious! Or ça, narrez-moi donc un peu pourquoi.

— Oh! c'êdre un bedit hisdoire de mon bays de Brandebourg. Mais che ne beux bas la gonder : ça me sexe drop.

Des cris enthousiastes venaient d'éclater dans la foule :

— « Vive le roi! vive notre bon Henri! »

C'était effectivement le roi, suivi de sa cour, qui sortait de la comédie.

— Où est-il, le capitaine ? demandait le Béarnais, tenant à la main la lettre que Marcel lui avait remise.

— Brésent ! fit Gargantua en s'avançant.

— Ventre-saint-gris ! te voilà avec une bedaine plus grosse que mon cousin de Mayenne. Tu arrives d'Usson ?

— Et bien gondent bur voir mon bedit ami Marcel.

— Mais ta consigne ?

— Ma gonsigne ! c'est vrai... Tame ! la reine Marguerite, elle m'a tit gomme ça : « Va brévenir... »

— Allons ! tranquillise-toi, tu ne seras encore pas pendu cette fois. Je te pardonne en faveur du bon avis que tu m'apportes... L'excellente créature, tout de même que cette Margot !

Le roi se tourna vers Rosny :

— Savez-vous ce qu'elle me mande ? dit-il. Tenez, lisez !

Rosny prit la missive, et la parcourut en fronçant ses épais sourcils.

— C'est très-grave, en effet, fit observer le surintendant des finances.

Marguerite signalait au roi une conspiration formidable ourdie entre le dépravé comte d'Auvergne, fils de Marie Touchet, et le remuant duc de Bouillon, et dans laquelle trempait de nouveau le maréchal de Biron, à qui Henri avait pourtant pardonné une première fois, après la guerre de Savoie.

Elle avait eu vent de cette conspiration par les propos de plusieurs seigneurs auvergnats, Saint-Hérem, Canillac et Nérestan, qu'on avait tentés.

Elle ne pouvait donner des renseignements plus précis sur cette affaire, disait-elle, mais sûrement l'Espagne et le duc savoyard devaient y être pour quelque chose, et elle

avait pensé qu'il était de son devoir d'ancienne épouse et de loyale sujette d'avertir le roi.

— Ventre-saint-gris ! dit encore le Béarnais à Rosny en reprenant la lettre, ma grosse Margot est toujours la même : mauvaise tête, mais bon cœur !

— Sire ! il faut prendre des mesures, insinua le ministre.

— Sans doute : il s'agit de saisir les fils.

— Faire arrêter le maréchal est essentiel.

— Ne brusquons pas ! Je le verrai d'abord : rien ne presse. Croient-ils que la France se donnera si facilement à eux ? Je ne pense pas, du reste, que le comte d'Auvergne, le frère de ma mie, ait donné là-dedans.

Ayant jeté les yeux sur la marquise de Verneuil, qui paraissait s'impatienter de ce long colloque, bien qu'elle fût entourée d'une foule de courtisans empressés, il fit un signe de la main au reître.

— Capitaine Gargantua, merci ! lui dit-il. Retournez à Usson, pour y bien soigner cette bedaine comme par le passé.

— Ah ! che ne tis pas : on manche bien, et on poit bien à Usson, che ne m'en blains bas. Mais c'est écal : che my ennuie.

— Pourquoi donc ?

— A gause de mon bedit Marcel, que ch'aime dant. Maindenant que che l'ai revu, che ne voudrais blus le quitter. Et buis, là-pas, à Usson...

— Qu'y a-t-il à Usson ?

— On me tit duchurs que che serai bendu.

— C'est Marguerite qui te menace de la sorte ?

— Ia, guand che veux exéguder la gonsigne gue vus savez.

— Ah ! oui... la nuit, comme dans le temps.

— Guand che grieve drop fort.

— C'est que tu as un fier gosier... Oui, oui, je com-

prends. Ventre-saint-gris ! Margot sera la même jusqu'à son dernier soupir.

— Comme vous, Sire ! fit tout bas le grondeur Rosny.

Le Béarnais se mit à rire au nez de son ministre, puis cria à sa suite :

— Messieurs, allons faire la partie chez maître Jonas !... Rosny, vous me prêterez votre bourse.

Là-dessus, le roi se dirigea vers une des académies de jeux, établies à la foire, où il joua aux cartes pendant plus d'une heure, au grand chagrin de son trésorier.

On se livrait, à cette foire, à un jeu effréné, et il fallait que ceux qui tenaient les académies de jeux fissent de grands profits, puisque l'Estoile rapporte que maître Jonas payait, pour la loge qu'il occupait, un loyer de 1,400 livres pendant quinze jours.

Le Parlement finit par défendre de jouer à la foire Saint-Germain, tant aux cartes et aux dés, qu'aux quilles et aux tourniquets.

Un jour, Henri IV y avait perdu sept cents écus, en jouant à trois dés avec monsieur de Villars.

Comme on l'a vu par ce qui précède, de grands changements avaient eu lieu depuis les événements racontés dans notre deuxième partie.

Il y avait nombre d'années que Henri IV était séparé de fait de Marguerite de Valois, sa femme, dont la conduite avait motivé et justifiait assez encore cet éloignement.

Cependant il lui fallait un héritier, et l'on sait qu'après l'entrevue avec Marie de Beauvilliers à l'église de Montmartre, il s'était décidé à poursuivre activement son divorce à la cour de Rome.

Le roi devint libre, Marguerite ayant du reste donné son consentement.

Mais quelle serait la nouvelle reine ? C'était là la question.

Gabrielle d'Estrées fut à la veille de s'asseoir sur le trône.

Elle avait intéressé tout un parti à son élévation prochaine : Mayenne, Chiverny, Sillery, le légat même étaient pour elle. Malgré Rosny, malgré de Thou, malgré son engagement pris envers l'abbesse, Henri allait peut-être céder à ses secrets penchants, et renoncer pour Gabrielle à l'alliance offerte par les Médicis.

Une catastrophe décida tout.

Le jeudi-saint (8 avril 1599) la favorite, dînant dans la maison de Zamet, se trouva mal, après avoir goûté d'une orange ; elle accoucha le lendemain d'un enfant mort, et expira au bout de trente-six heures d'affreuses convulsions.

On pensa toujours qu'elle avait été empoisonnée.

Le désespoir de Henri fut grand, mais court. Bien qu'il écrivît à sa sœur Catherine : « La racine de mon amour est morte, elle ne rejettera plus¹, » il s'éprit bientôt d'une nouvelle beauté, avec tous ses entraînements d'autrefois.

Le cœur du Béarnais était aussi inflammable à quarante-six ans qu'à vingt.

Il est vrai que l'intrigue était habilement préparée depuis quelque temps, comme on sait, par deux ou trois courtisans que nous avons nommés ; car cette beauté nouvelle n'était autre que Henriette d'Entragues, femme ambitieuse et adroite s'il en fut.

Elle commença par se faire donner trois cent mille livres, que Rosny compta en beaux écus sonnants, non sans rechigner, ainsi que le marquisat de Verneuil.

Mais, toujours maîtresse d'elle-même et rusée en diable, elle ne céda définitivement qu'après avoir obtenu de l'amoureux Béarnais une promesse de mariage par écrit.

Il devait l'épouser, si elle avait un enfant.

Rosny, qui eut la promesse en main, la déchira à Fontainebleau. Le roi prit la peine de la refaire, et la remit à la marquise.

Heureusement que le roi devint encore libre cette fois, par un accident imprévu.

Le tonnerre étant tombé dans la chambre d'Henriette d'Entraques, de frayeur la marquise accoucha avant terme, elle aussi, d'un enfant mort.

Le mariage fut alors décidé avec Marie de Médicis, nièce du grand-duc de Toscane et du pape. Les noces furent célébrées à Lyon le 10 décembre 1600, et neuf mois après naquit un dauphin qui devait être Louis XIII.

La marquise de Verneuil conçut de ce mariage un profond ressentiment, dont nous verrons bientôt les effets.

Toutefois, comme le Béarnais, qui avait épousé la reine sans amour, n'avait cessé d'adresser ses protestations au cœur hautain de Henriette d'Entraques, celle-ci s'était en apparence montrée consolée.

Étant de nature dominatrice, elle avait consenti à être la favorite en titre du roi, afin d'avoir sa cour, et aussi pour humilier celle qu'elle prétendait lui avoir volé le trône ; aussi usait-elle de son pouvoir en plein scandale.

Quelque chose servait, il est vrai, d'excuse au roi.

La reine, jalouse et bigote, de beauté commune et d'esprit vulgaire, entourée d'intrigants florentins ou, qui pis est, de galants suspects, parmi lesquels se distinguait Concini, n'avait rien qui pût retenir un mari peu fidèle, et, par ses brouilleries et ses façons mausades, ne ramenait pas Henri.

Les *Mémoires* de Sully sont pleins des confidences du roi et des hardis conseils, des résolutions décisives, prises et entravées sans cesse, pour débarrasser la cour de la double influence des intrigantes politiques et des aventuriers ultramontains. Mais d'autres dangers pressaient davantage et parvenaient à en distraire.

Quoi qu'il en fût, Henriette d'Entraques était installée dans un des appartements du Louvre.

Les deux femmes s'étaient retrouvées enceintes à la fois. La marquise disait à qui voulait l'entendre, que c'était elle qui devrait être la reine, et non cette « grosse banquière. »

Ces aigres paroles revenaient à Marie de Médicis, qui s'en vengeait en faisant au roi des querelles furieuses. Le Louvre était un enfer.

Quant aux autres principaux événements qui eurent lieu pendant la période que nous avons dû laisser de côté pour ne point trop allonger notre récit, voici peut-être, attablés devant un des cabarets de la foire, deux hommes qui nous en instruiront.

Ces deux hommes s'entretiennent avec un certain mystère, tout en buvant bouteille, et lorsque le roi et sa cour avaient passé devant eux pour se rendre au jeu de maître Jonas, ils avaient jeté sur le Béarnais un regard oblique, en prononçant tout bas le nom de Biron.

L'un est Laffin, l'autre Renazé dit Fin-Robin.

— Vous le voyez, M. de Laffin, disait ce dernier; il est plus ingambe et plus puissant que jamais.

— Un vrai roi, vive Dieu ! Quel dommage qu'il paye si mal ses serviteurs ! Je quitterais volontiers le petit Savoyard et Biron, pour être des siens... Biron, surtout : ah ! l'irascible et orgueilleux personnage !

— Je vous suivrai, si vous changez de maître, mon gentilhomme.

— Il est vrai que tout s'est renoué à merveille, et que, si l'on réussit cette fois, j'aurai cinquante mille livres du duc Charles-Emmanuel, et un régiment du maréchal. Chauffons donc, maître Renazé !

— Mais si M. de Biron fait encore comme l'an passé, au cloître des Cordeliers à Lyon ?

— Oui, il avoua au roi qu'il avait recherché en mariage une des filles du duc, et conçu de mauvaises intentions contre son service, par rancune du refus de la citadelle de Bourg après la guerre de Savoie, où le Béarnais fut si promptement vainqueur. Il implora son pardon, avec marques de grande repentance.

— Mais il ne dit pas tout.

— Le moins qu'il put. Il se garda surtout de faire connaître le mauvais dessein qu'il avait eu au fort de Sainte-Catherine.

— Où il devait amener le roi sous l'arquebuse de ce lansquenet roux, Claude le Lorrain...

— Qu'en compagnie de plusieurs chenapans j'ai embauché dans le temps, et qui est au service du Savoyard... Mais le maréchal est plus que jamais dans la conspiration, avec d'autres que le rusé Charles-Emmanuel, pendant son séjour à Paris, avant la guerre, avait choyés, flattés et gagnés à ses vues.

— Qui sont toujours celles de l'Espagnol.

— Le comte de Fuentès, gouverneur du Milanais, se tient prêt. Il a avec lui les jésuites, qui, du reste, ont si bien endoctriné Biron, qu'on ne voit plus celui-ci que disant le chapelet.

— Si pourtant le comte savait que les jésuites tiennent séquestrée sa fille, pour avoir un jour sa fortune ! Nous avons conduit la poulette au monastère de Sainte-Agathe, à Novare.

— La jeune Alice ! je m'en souviens. Un jour, à Turin, frère Gilles m'a confié que cette jeune fille était aimée d'un brave officier des gardes, M. de Fontaine, que je connais... Est-elle encore à Novare ?

— Je le pense, monsieur de Laffin, d'autant plus qu'il n'y a pas plus de six semaines, j'y ai vu le révérend père Daubigny.

— Chut ! maître Renazé, on s'attable à nos côtés.

— Tudieu ! quelle bedaine et quel souffle !... On dirait un taureau.

Deux personnes venaient effectivement de prendre place à une table voisine.

L'une d'elles, en s'asseyant, avait fait craquer le banc. Quant à l'autre, Laffin la reconnut aussitôt.

— Monsieur de Fontaine ! s'écria ce dernier en se levant

pour aller serrer la main à Marcel. Que je suis aise de revoir un si bon et généreux gentilhomme !

— Pour faire plaisir à ce brave capitaine, mon digne maître ès armes, je viens un peu m'humecter les lèvres.

— Moi, tonna le reître, en frappant sur la cuirasse qui recouvrait son vaste abdomen, che poirai au moins teux bintes... *der Teufel!* ch'avre soif.

Et, de fait, le cabaretier ayant apporté deux brocs au ventre rebondi, Gargantua, sans se donner la peine de verser dans un gobelet, prit le vase aux cercles de cuivre et but à même longuement. Le petit bleu s'ingurgitait dans son large œsophage avec un glouglou guttural qui se mêlait au bruyant renâclement du nez, seule voie respiratoire en disponibilité pendant cette absorption bachique.

— Ah ! *mein Gott!* se mit à dire ensuite Gargantua, avec un délectable soupir. Gue cela fait du bien !

— Cet argenteuil vous plaît donc, capitaine ? demanda Marcel, heureux de la satisfaction que témoignait son cher professeur.

— Ça ne vaut pas mon bedit chanturge d'Usson, mais ça beut se poire dut de même.

— Enchanté alors, puisque vous ne retournez pas en Auvergne.

— Ah ! la ponne nouvelle que vous m'avez ahbordée là !

— Le roi s'est rendu à vos vœux et à ma prière. « Au fait, m'a-t-il dit, puisqu'il est devenu inutile à Usson, malgré son rude gosier, qu'il demeure à Paris avec vous, Marcel. D'ailleurs, Margot l'y rejoindra peut-être : nous aviserons à cela. »

Laffin avait profité de ces paroles échangées entre Marcel et Gargantua, pour souffler à l'oreille de son compagnon :

— Il m'est venu une idée. Buvez, amusez un peu ce gros biberon, tenez-lui tête si vous pouvez. J'ai à causer avec l'officier.

Le gentilhomme bourguignon s'assit alors aux côtés du jeune homme, tandis que Fin-Robin se mit à choquer son gobelet contre le deuxième broc plein, sur lequel déjà Gargantua avait porté une main empressée.

II

LA PETITE HISTOIRE DU CAPITAINE GARGANTUA.

— Monsieur de Fontaine, dit Laffin, vous ne paraissez guère avoir avancé en grade, depuis que vous m'avez fait rendre à la liberté sur la butte Montmartre.

— Le roi a daigné promettre l'an dernier, mais...

— Mais promettre et tenir sont deux... surtout chez le Béarnais.

— Ne dites point de mal de Sa Majesté, monsieur de Laffin.

— Qui ne s'en plaint pourtant pas ? On entend chaque jour ses Gascons crier contre la laderie de celui qu'ils ont servi avec tant de dévouement.

— Ces messieurs sont toujours à quémander.

— Et le roi fait sans cesse la sourde oreille... Voyons, convenez-en : Henri IV n'est prodigue qu'envers ses maîtresses.

— Hélas ! fit Marcel avec un soupir.

Laffin fut trompé par cette exclamation. Il pensa que secrètement le jeune officier était mécontent, comme tant d'autres, et qu'il lui serait facile de le gagner à la cause qu'il servait.

Ce qui avait seul fait soupirer l'ancien confident de

Henri, c'était la faveur scandaleuse dont jouissait en ce moment Henriette d'Entragues.

Quoique souvent, au regard haineux que lui lançait la vindicative marquise, il eût pu comprendre qu'elle n'avait point oublié l'indifférence du jeune homme à son égard, il prenait peu de souci de l'influence qu'elle pouvait exercer sur le roi en ce qui le concernait personnellement.

Ce qui l'inquiétait par-dessus tout, c'étaient les conséquences morales et politiques que pouvait avoir la fatale passion du monarque. En effet, cette liaison n'était-elle pas capable de nuire aux grands desseins conçus, desseins dont le Béarnais depuis quelque temps ne lui parlait plus, paraissant, au contraire, lui battre froid par moments ?

Laffin s'apprêtait à profiter du mécontentement qu'il supposait à Marcel. Que risquait-il du reste en faisant des ouvertures à celui-ci ? Il connaissait la loyauté chevaleresque du jeune homme.

Cependant, pour plus de sûreté, et dans le cas où ses propositions ne fussent point agréées, il crut devoir préalablement s'assurer de la discrétion de l'officier des gardes.

Se rapprochant encore davantage de celui qu'il voulait tenter, Laffin lui dit :

— Me baillez-vous votre parole d'honneur, monsieur de Fontaine, que vous ne répéterez rien de ce que je vais vous confier ?

— Je n'engage jamais ma parole légèrement, monsieur de Laffin.

— Mais si, en revanche, je vous apprenais une chose qui, de votre oreille, irait droit à votre cœur ?

— Que voulez-vous dire ?

— Que je pourrais vous donner des nouvelles de certaine demoiselle, qui fut enlevée de Paris en 1598.

Marcel bondit sur son siège, et saisissant vivement la

main du gentilhomme, s'écria avec un tremblement dans la voix :

— D'Alice !... Oh ! parlez, monsieur de Laffin... Où est-elle ?

— Votre parole d'honneur, monsieur, que vous ne révélez jamais rien de ce que je me sens disposé à vous apprendre, dans l'intérêt même de votre fortune, qui pourra devenir plus brillante, et cela plus rapidement qu'au service du roi.

— Dites où est Alice ? répéta le jeune homme, qui ne songeait plus qu'à la charmante orpheline, pour laquelle son amour n'avait fait que croître depuis qu'on l'avait séparée de lui. Où l'a-t-on conduite ?

— Ainsi, vous me promettez le secret ?

— Sur l'honneur, je vous le promets ; mais de grâce, qu'a-t-on fait de cette malheureuse jeune fille, ma fiancée ?

— Écoutez d'abord ce que j'ai à vous faire connaître et à vous proposer.

— Parlez, monsieur de Laffin !

— Monsieur le maréchal de Biron et monsieur de Turrenne, duc de Bouillon, sont les plus grands personnages du royaume.

— Assurément, grâce au roi, qui combla d'honneurs surtout le premier.

— Le maréchal ne se dit pourtant pas satisfait.

— Comment ! on l'a fait maréchal, duc et pair, et gouverneur de Bourgogne, une des plus belles provinces ! Que peut-il demander encore ?

— Il prétend que le Béarnais lui doit sa couronne, et que le roi est ingrat envers lui.

— Que lui faut-il donc ?

— Une souveraineté.

— Ah ! une couronne ?

— Une souveraineté qui lui permette de mieux traiter et récompenser ses amis, que ne le fait le Béarnais.

— Continuez, monsieur de Laffin, dit Marcel, qui commençait à prendre un vif intérêt aux confidences du gentilhomme.

Celui-ci crut que l'officier mordait à l'appât, et reprit :

— Sachez donc que nous avons de puissants auxiliaires.

— Lesquels ?

— Sa Majesté Catholique, le roi d'Espagne, Philippe III, et le duc de Savoie, Charles-Emmanuel....

— Puissants, en effet.

— Charles de Valois, comte d'Auvergne, est également dans le complot, et l'on espère entraîner le connétable de Montmorency, et jusqu'aux princes du sang, Soissons et Montpensier. Quant à d'Épernon, sa vieille haine contre le roi le met naturellement de la partie.

— Ceci ne m'étonne nullement.

— Un pacte de défense mutuelle est signé entre Biron, gouverneur de la Bourgogne, et Charles de Valois, gouverneur de l'Auvergne.

— Et les autres provinces et grandes villes ?

— Paris, Lyon, Bordeaux, Toulouse, mécontents du poids des impôts et des atteintes portées à leurs vieilles libertés municipales, se soulèveront au premier appel.

— Vous croyez ?... Mais il y a dans les provinces des chefs calvinistes qui comprendront que l'Espagne, dont la politique est toujours celle du *Démon du Midi*, opprimerait leur religion que Henri a rendue libre..

— On les a tentés, d'Aubigné notamment. Ils ont fermé l'oreille jusqu'à présent.

— Cela ne me surprend pas. M. d'Aubigné, quoique boudant le roi depuis son abjuration, est un gentilhomme loyal, qui aime toujours son souverain et son compagnon d'armes.

— On se passera d'eux, s'ils ne se décident.

— Enfin, quel est le but de la conspiration ?

— Il s'agit de transformer la France en monarchie élec-

tive comme l'empire d'Allemagne, chaque grand seigneur devenant prince héréditaire dans son gouvernement.

— Mais c'est faire revivre la féodalité, c'est détruire l'œuvre de Louis XI ! Le peuple n'y consentira point : il ne voudra pas de tous ces tyranneaux.

— Déjà la Guienne, l'Auvergne, le Poitou, le Limousin fermentent. La Bourgogne est aux mains de Biron et attend le prochain signal.

— Quel sera le nouveau roi de France ?

— On fera passer la couronne sur la tête du fils nouveau-né de la marquise de Verneuil, que le roi a légitimé.

— Hélas ! il a eu cette faiblesse-là.

— Biron sera souverain de la Bourgogne, et si vous consentez à entrer dans l'affaire, je me fais fort, monsieur de Fontaine, d'obtenir pour vous...

Marcel se leva et répondit dignement :

— Je ne demanderai jamais rien à la trahison. Mon cœur, mon intelligence, mon épée sont au roi Henri IV...

— Qui vous oublie !

— Je n'étais rien : il m'a suffisamment donné. Je partage du reste ardemment toutes ses idées de gouvernement et d'avenir, et ne fût-ce que pour cela, ne m'eût-il jamais accordé la moindre faveur, je le servais avec zèle et d'une manière inébranlable.

— J'espérais mieux de votre esprit.

— L'esprit qui m'anime s'appelle sentiment. Je regrette, pour M. de Biron comme pour vous, que vous ne sentiez pas comme moi.

— Ainsi?...

— Insister, M. de Lafin, serait une injure pour moi.

— J'ai votre parole d'honneur.

— Je ne révélerai jamais un mot de ce que vous venez de m'apprendre. Mais je me réserve, n'ayant pas engagé ma parole jusque-là...

— Vous vous réservez?

— D'agir par moi-même, si l'occasion s'en offre, pour contrecarrer ces projets... En revanche, monsieur de Laffin, je vous prie de tenir votre promesse.

— Relativement à cette jeune fille?

— Quels renseignements pouvez-vous me donner sur Alice?

— De Paris elle a été conduite au couvent de Sainte-Agathe, chez les Dames *Humiliées* de Saint-Benoît.

— Ce couvent, où est-il? demanda vivement Marcel.

— A Novare.

— Elle s'y trouve encore?

— Tout me le fait présumer.

— Quels étaient les ravisseurs? Dans quel but l'a-t-on menée en Savoie?

— Je ne puis en dire davantage. Je vous prie, au surplus, de ne faire entendre à personne de qui vous tenez cet avis. Me le promettez-vous?

— Je vous le promets. Sur ce, adieu et merci, monsieur de Laffin! Et plaise à Dieu qu'un jour, au lieu d'être sollicité par vous à trahir le roi, je sois en mesure de vous gagner à son parti.

— Il a du bon, le Béarnais, je le confesse. Mais pourquoi est-il si chiche pour ceux qui voudraient le servir?

— Vous consentiriez donc?

— Hé! je ne dis pas.

Marcel frappa sur l'épaule du capitaine Gargantua.

— Brésent! fit le reître, qui avait été tout entier à sa conversation avec Renazé et les brocs de vin qui l'avaient arrosée.

— Allons rejoindre le roi!

— Oh! quitter ce pon auperche, où le vin est si abbédissant, et la gombagnie si avenande!

Gargantua disait cela d'une voix attendrie, et son œil, devenu humide à la suite de fréquentes et énormes lampées, se promenait des brocs à Renazé, et de Renazé aux

brocs. Il y en avait déjà trois de vides parmi ces derniers, et le quatrième ne valait guère mieux.

Il faut dire la vérité : Fin-Robin, l'ancien mousquetaire de la Ligue, avait aidé à la besogne, toutefois au moyen d'un gobelet seulement. Gargantua, lui, s'était servi d'un des brocs, qu'il avait appelé son *bedit vidre-gomme*.

Et, comme il était en veine de grosse gaieté, notre reître, chaque fois qu'il mettait la main à l'anse du broc, il faisait le jeu de mots naturel que comportait le mot *vidrecome*.

— *Wieder Komm!* disait-il en allemand, et il clignait de l'œil à son compagnon Renazé, qui avait été charmant envers lui et avait écouté complaisamment toutes les aventures pantagruéliques et bachiques que le reître lui avait contées.

Le mot *vidrecome* vient, en effet, du verbe allemand *wiederkommen*, revenir; on appelle ainsi un grand verre à boire qui fait le tour de la table, et auquel chacun boit l'un après l'autre.

Néanmoins, Gargantua se leva, non sans geindre puisamment et après avoir, au préalable, vidé sa pinte d'un trait.

Il suivit pesamment son *bedit* Marcel, vers la loge de maître Jonas.

Une demi-heure après, le roi rentrait au Louvre. Il accompagna la marquise de Verneuil jusqu'à son appartement, puis gagna son cabinet avec Rosny.

Marcel l'aborda sur le seuil.

— Entre, mon fils, lui dit Henri. Tu arrives bien : nous avons à causer avec monsieur de Rosny.

— Sire, permettez-moi de vous demander un congé.

— Un congé?... Au moment où ta compagnie m'est si nécessaire!

— L'affaire est importante pour moi, et me tient fort à cœur. J'ai besoin de me rendre en Savoie.

— En Savoie! Et moi qui voulais demain matin t'emmenner en voyage.

— Si c'est du côté des monts...

— Non pas, à l'opposé. C'est que tu ne connais point les grosses nouvelles arrivées.

— Celles apportées par le capitaine Gargantua?

— Il y en a d'autres plus récentes et plus précises. La sédition menace dans les provinces de l'Ouest.

— Laffin disait vrai, pensa Marcel.

— Surtout dans celles où se trouvent les domaines et où s'exerce l'influence des ducs de Bouillon, d'Épernon, de Thouars (La Trémoille), et du comte d'Auvergne.

— La conspiration éclaterait-elle déjà? se dit encore notre officier.

— Limoges et plusieurs villes de Guyenne crient contre l'impôt de la *pancarte*, ce droit d'un sou par livre établi sur les denrées à leur entrée dans les cités. De plus, on fait croire au peuple que la gabelle va être établie dans les pays de « franc-salé, » c'est-à-dire dans la Guyenne, la Saintonge et le Poitou. On dirait que l'on pousse à une insurrection. J'entends rassurer les populations et calmer toute cette effervescence.

— Sire, du moment qu'il ne s'agit point de guerre où vous auriez des dangers à courir, souffrez que j'aille en Savoie. Assez d'autres s'empresseront de vous accompagner.

— Oui, bien. Cette affaire si personnelle te chaut donc beaucoup?

— Oui, Sire, elle m'importe extrêmement.

— Ventre-saint-gris! dit le roi en souriant, je ne connais que deux raisons pour lesquelles on entreprenne un voyage si prompt et si pressé. La première, c'est quand il s'agit de sa vie. Quant à l'autre, demande à Rosny!

Le grave ministre parcourait des dépêches. Interpellé de la sorte, il répondit avec son air revêché et son ton sec ordinaires:

— Affaires d'État.

— Tu l'entends, mon fils. J'espère que tu n'as rien à manigancer avec mon intrigant ennemi le Savoyard.

— Ah! Sire...

— Il s'agit dont de ta mie?

— Daignez vous souvenir de cette aventure mystérieuse, arrivée il y a quatre ans.

— Ah! la fille de ce digne chevalier du Bosc, que sur ta prière, Marcel, j'ai nommé conseiller à mon Parlement?

— Oui, Sire. Vous vous rappelez qu'il fut possible alors de suivre ses traces jusqu'à la frontière de Savoie.

— Et qu'au delà tu ne pus les retrouver avec son père. Eh bien?

— Je viens d'apprendre où on l'a conduite. Mon devoir n'est-il point de chercher ma fiancée?

— Prends garde! Quoique je ne sois plus en guerre avec le duc, il y a plus que du froid entre nous, et il pourrait te vouloir du mal.

— Sire! un sauf-conduit de vous...

— Il ne te servirait pas à grand'chose, si le Savoyard se mettait en tête que tu es un espion. Mais j'ai mieux à t'offrir. Rosny! faites-lui un brevet d'officier de mon envoyé à Turin. Et que le ciel fasse le reste, mon fils; car ce ne sera pas tout de retrouver ta mie, il faudra aussi la tirer d'où elle est. On ne l'aura point enlevée et conduite par delà les monts, pour l'y laisser libre de revenir.

— J'aviserais.

— Sois prudent! Tu feras bien d'aller prendre conseil de madame Marie de Beauvilliers.

Le roi ajouta avec un léger soupir :

— Il y a longtemps que je ne l'ai vue.

— Sire, permettez-moi de vous faire observer que c'est peut-être un tort.

— Tu ne disais pas cela la nuit où tu vins me sauver à l'église, fit remarquer le roi en souriant.

Marcel rougit : il se rappelait ses injustes soupçons.

Le roi, de son côté, se montra subitement froid et embarrassé. Ce souvenir de Montmartre, qu'il venait d'évoquer, reportait sa pensée sur un entretien que, le matin même, il avait eu avec la marquise de Verneuil.

Henriette lui avait maintes fois déjà témoigné l'antipathie qu'elle nourrissait contre le lieutenant des gardes, monsieur de Fontaine. Mais le roi, qui aimait sincèrement Marcel, n'avait pas prêté grande attention aux paroles malveillantes de sa favorite. Et celle-ci, aussi fine que rancunière, n'avait pas insisté. Toutefois, elle revenait toujours sur ce chapitre.

Dans la matinée de ce jour, la marquise étant retournée à la charge, le Béarnais lui avait demandé :

— Mais enfin, mignonne, qu'avez-vous contre ce gentilhomme, qui m'est si cher à plus d'un titre ?

— Ce que j'ai ? avait répliqué l'insidieuse femme. Ah ! Sire, mon esprit a pour vous autant de soucis que mon cœur d'amoureux transports.

— Où en voulez-vous venir, ma mie ?

— Cet officier n'a point le regard franc.

— Ah ! vous voyez mal.

— Je me trompe rarement. De plus, j'ai fait un rêve.

— Un rêve ! « Tous songes sont mensonges. »

— Nenni, cher sire. Les Saintes Écritures nous apprennent que monsieur Joseph les expliquait sagement, et les faits lui donnaient raison.

— Et que dites-vous dans ce rêve ?

— Cet officier m'apparut en compagnie de vos ennemis le Savoyard et les Espagnols, leur livrant vos secrets et complotant contre vous.

— Vrai ?

— Sire, ne lui avez-vous pas confié de vos desseins ?

— C'est un fait. Mais il m'est tout dévoué, et malgré votre rêve, je les lui confierais encore... Ne m'a-t-il pas

d'ailleurs sauvé deux fois la vie : à Fontaine-Française et à l'abbaye de Montmartre?... Mon petit menon, chassez ces tristes pensées bien loin, et que cette jolie bouche, qui n'est faite que pour le baiser, ne prononce plus de si malignes paroles contre mon fils Marcel !

— Ces pensées et ces paroles ne me sont inspirées, ô mon doux et bien-aimé sire, que par l'amour que je vous porte et par la crainte de vous voir succomber aux embûches de vos ennemis.

— Or ça, mignonne, que je vous embrasse, pour un si gentil dire, et restons-en là, s'il vous plaît.

C'était alors doublement la bouche à sa maîtresse, qui cette fois encore, se le tint pour dit, en femme habile, décidée à faire un nouvel et plus décisif assaut à la première occasion.

Sur le moment, Henri ne pensa plus à ces perfides insinuations.

Mais voilà que son entretien avec Marcel et l'évocation par le roi lui-même du souvenir de Montmartre, quoiqu'en faveur de son officier, lui remémorait justement les paroles et le rêve de Henriette.

Marcel se rendait en Savoie!... Quoi de plus naturel pourtant? Il y allait, poussé par l'espoir d'y retrouver sa fiancée.

Mais on a beau chasser le soupçon : une fois que des insinuations perfides l'ont fait germer dans l'esprit même d'un roi, et peut-être surtout d'un roi qui avait déjà vu tant de défections, tant de menées déloyales, tant de trahisons éclatantes, témoin Biron ! il revient toujours avec son cortège de masques trompeurs, de fallaces et de vilenies.

— Allez, mon fils, dit le roi avec un soupir étouffé, allez en Savoie.

Rosny venait de remettre à Marcel le brevet qui devait le protéger, et ce dernier se disposait à baiser la main du roi, suivant l'habitude, pour prendre congé.

Mais le ton avec lequel Henri avait prononcé ses paroles d'adieu, frappa le jeune homme. C'était la première fois, en outre, que le roi ne le tutoyait point en particulier. Enfin, le Béarnais ne lui tendait pas la main.

Il tressaillit, et l'émotion qu'il éprouva lui fit monter le rouge au visage. Devinait-il ce qui se passait dans l'esprit du monarque? On a parfois de ces rapides intuitions.

Il regarda un instant le roi. Celui-ci détournait les yeux.

Deux larmes débordèrent alors des paupières de Marcel et vinrent couler sur ses joues. Il ne bougea pas.

Le Béarnais, frappé de cette immobilité, reporta les yeux sur son officier, et vit les pleurs.

— Ventre-saint-gris! s'écria-t-il en éclatant lui-même en larmes et en ouvrant les bras. Viens donc, mon fils, que je t'embrasse!

Et il le serra avec force contre sa poitrine, en lui appliquant sur les joues deux gros baisers.

— Ah! Sire, je vous aime comme un père, dit Marcel en se précipitant vers la porte.

— Hé! pardious, je le sais bien. Va en paix, mon fils, et reviens au plus tôt.

Marcel courut aux écuries, fit seller son cheval et celui de Gargantua pour le voyage, et un quart d'heure après tous deux sortaient du Louvre.

En deux minutes ils furent chez M. du Bosc, rue Bailleul. Le chevalier, qui ce jour-là n'avait pas été au Parlement, pleura de joie en apprenant que l'officier avait des nouvelles.

— Partez, partez vite! lui dit-il. Ah! que ne puis-je vous accompagner?... Hélas! mon âge...

— Je reviendrai avec elle.

— Espérons-le!

Le lieutenant des gardes se hâta de prendre le chemin de Montmartre, pour dire adieu à sa mère, au sire de Clignancourt et à l'abbesse.

Tout en chevauchant, ayant à ses côtés le gros Gargantua, campé sur un rossin en harmonie avec son poids et sa corpulence, Marcel réfléchissait aux soupçons qu'il avait devinés chez le roi.

Henriette d'Entragues devait être pour quelque chose dans ces mauvaises pensées.

Il n'avait certes rien à se reprocher contre Henri. Cependant il regrettait maintenant de lui avoir cédé une circonstance. Il lui avait toujours laissé croire que celle qu'il aimait était la fille du chevalier du Bosc, et non celle de l'Espagnol comte de Fuentès.

C'était à cause du seigneur Ligier qu'il avait caché cette parenté au roi. Henri eût pu en parler à monsieur de Clignancourt, et, pour ne point compromettre la cause d'Alice auprès de son oncle, toujours irrité contre la mémoire de sa sœur, Marcel avait cru devoir s'abstenir.

Ce dernier eut bientôt terminé ses adieux au manoir et à l'abbaye.

Marie de Beauvilliers avait écrit à la hâte une lettre, à laquelle elle apposa le scel abbatial.

— Voici qui vous servira, Marcel, dit-elle au jeune homme; je l'espère du moins.

Celui-ci lut la suscription. La missive était adressée à la supérieure des Bénédictines Humiliées, au monastère de Sainte-Agathe.

— Vous êtes un ange! s'écria l'officier, en baisant la main de l'abbesse.

— Il n'y a d'anges qu'au ciel, mon ami, répondit celle-ci de sa pieuse voix.

Devant le couvent, Marcel aperçut Gros-Michel, qui attendait à cheval, en compagnie de Gargantua.

Tous deux avaient déjà renoué connaissance, en faisant la collation dans un cabaret, tandis que l'officier avait dîné au manoir. Le capitaine avait, il est vrai, presque à lui seul absorbé deux nouvelles pintes de vin.

— Tu nous fais la conduite, Michel? demanda le jeune homme.

— Je vous accompagne.

— Le capitaine suffit, mon ami.

— Je ne vous quitte pas cette fois.

Marcel connaissait l'obstination de l'ancien pâtre de Pailhat, et consentit à ce qu'il fût du voyage.

— Ah ça, mon bedit, demanda à son tour le reître, où t'en allons-nous?

— En Savoie.

— *Der Teufel!* s'écria Gargantua, en enfonçant d'un coup de poing plus avant dans la tête son petit casque, si peu fait pour lui. Si nus allons en Savoie, me voilà retenu *reïter* dut de bon.

— Pourquoi?

— En bays édranger, c'édre gomme en guerre. Fife donc la guerre! Che ne veux blus de la baix, ma parbe reboussera et che vas ehurer et me pattre gomme chadis... Care la pompe! che ne tis que ça.

Les trois cavaliers se mirent incontinent en voyage.

Ils devaient, jusqu'à Lyon, traverser les coteaux et les plaines de la Bourgogne. En quelques jours ils firent le trajet, et ne s'arrêtèrent à Lyon que pour le coucher.

Le lendemain ils se dirigèrent vers la nouvelle frontière de Savoie, par les contrées marécageuses de la Bresse, qui, l'année d'avant, avait été cédée par le duc à la France, avec les pays et seigneuries de Bugey, Valromey et de Gex, en échange du marquisat de Saluces, cause de la guerre précédente.

Laissant le Rhône à leur gauche, ils pénétrèrent dans le Dauphiné, patrie de Bayard, passèrent devant la fameuse grotte à stalactites de Notre-Dame-de-la-Balme, avec son arcade d'entrée, imposante comme la porte d'un temple, et atteignirent un soir le dernier bourg sur la frontière.

— Voilà un pïen gros burg, se mit à dire Gargantua, au

moment où nos trois voyageurs s'engageaient sur un beau pont d'une seule arche.

— En effet, fit observer Marcel, je vois encore toute une ville devant nous.

Le cri d'un hallebardier, en faction sur le même pont, les fit arrêter.

— *Der Teufel!* grommela Gargantua, qu'est-ce qu'il nous veut, celui-là?

— Où allez-vous? demanda le mercenaire, la hallebarde en arrêt.

Un lansquenet, accouru du poste, venait de se placer à côté du factionnaire.

Cet homme avait les cheveux et la barbe de couleur fauve.

Il avait fait un mouvement en apercevant Gros-Michel, et promenait de lui à l'officier des gardes un regard haineux.

— Hé! répondit Marcel, nous allons chercher un gîte dans le bourg.

— On ne passe pas la frontière sans se faire reconnaître, répliqua le hallebardier.

— On nous avait dit que la frontière était au delà du bourg.

— Le bourg finit au milieu de ce pont sur le Guiers. Vous entrez dans la ville de Beauvoisin, qui appartient au duc de Savoie.

— Et le bourg se nomme?

— Pont-de-Beauvoisin.

— *Der Teufel!* rognonna encore le reître, voilà bien des peaux voisins. Basse sur le roi de France, mais le Savoyard? Houn! il n'êdre pas peau du duc.

On fut forcé de retourner dans la ville française, la nouvelle délimitation entre les deux pays se trouvant effectivement établie au milieu du pont.

Marcel remit au chef du poste savoisien son brevet d'officier près de l'envoyé français à Turin. On lui dit que

la passe serait examinée, et qu'on lui rendrait réponse le lendemain au point du jour.

A peine les trois Français eurent-ils tourné le dos, que le lansquenet à la barbe fauve prit à part son capitaine.

— Qu'y a-t-il, Claude le Lorrain? demanda ce dernier.

— Vous savez, capitaine, que j'ai ici une mission spéciale?

— Je le sais.

— Que je ne suis céans, par ordre du duc de Savoie, que pour inspecter les gentilshommes de France.

— C'est la vérité.

— Je repars à l'instant même.

— Ces voyageurs sont donc suspects?

— J'ai reconnu deux des trois.

— Quels sont-ils?

— Contre l'un j'ai une dent qui ne demande qu'à s'exercer : deux fois il m'a fait sentir son bras. Quant à l'autre, c'est son maître.

— Aurais-tu aussi une dent contre lui?

— C'est un des officiers de la cour de France les plus à craindre. Il est l'âme damnée du Béarnais.

— Ah! voilà qui est sérieux.

— Le révérend père Daubigny, un digne homme et qui a toute la confiance du duc, m'a raconté tout cela.

— Et tu vas prévenir le père?

— Il doit être à Turin pour le carnaval, qui ouvre après-demain.

— Hâte-toi donc!

— Le temps de seller mon cheval, et je rejoindrai sans peine frère Gilles, passé ici dans la matinée.

— Ce Français, n'est-ce pas, avec qui tu as chopiné?

— Et qui venait de Dijon.

— Cours, mon brave.

Et le lansquenet était parti.

Nos voyageurs ayant avisé une auberge d'assez bonne

apparence, située au pied du coteau, couvert de mûriers et de vignes, qui dominait le bourg, résolurent d'y prendre gîte.

Ce qui les détermina surtout, ce fut l'enseigne neuve qui s'y balançait au-dessus de la porte. Cette enseigne, armoriée et fleurdelisée, portait : *A l'Ecu de France !* L'hôtelier bressan s'était hâté de se franciser.

On s'installa donc à *l'Ecu de France*.

Gargantua ne négligea pas d'aller au plus pressé, c'est-à-dire qu'après avoir mené son cheval à l'écurie, il se rendit à la cuisine, pour y commander le souper et goûter préalablement le cru du pays, soins dont il s'était chargé dès la première étape du voyage.

Il hâta même le plus possible le moment si désiré où il pourrait mettre son ventre à table. Il y avait heureusement du saucisson d'Arles, qu'il fit servir en attendant, disait-il, un quartier de mouton.

— Il n'a bas pesoin d'êdre pien guit, vodre mudon, dit-il à l'hôtelier. Ch'aime la fiande saignante.

Le fait est que notre reître ne voulait pas attendre. Gros-Michel était du même avis. Quoique moins glouton que Gargantua, le colosse avait aussi un robuste appétit, aiguisé d'ailleurs par le grand air.

Bientôt, devant nos trois compagnons attablés et déjà réconfortés par le saucisson, apparut le mouton succulent, qu'on arrosa de vin rouge de Revantin. Un énorme plat de châtaignes cuites fut dévoré par le reître presque à lui seul.

Mais ce mets du pays, où l'amidon domine le gluten, faillit à la fin étouffer le vorace capitaine.

— *Der Teufel!* fit-il avec un hocquet suffocant, ça demande à gouler... Hé! l'auperchiste! vus n'avez bas un fin un beu blus vin.

— Le capitaine veut dire un vin un peu plus fin, fit observer Michel à l'hôtelier, qui ne comprenait point.

— Oui, et blus tichestif... guelguc chose gomme le fin tu Rhin.

— Monsieur, nous avons un vin blanc excellent.

— Oh ! le vin blanc, ça me va...

— Du vin de la côte Saint-André, vif et pétillant.

— Oh ! bédillant... c'est ça.

— Ainsi que du ratafia.

— Gomme gui tirait du *schnick*, n'est-ce bas, gamarade auperchiste ?... Eh bien ! tonnez duchurs du fin blanc, buis tu ratavia... et beaucoup de ratavia... mais beaucoup de fin blanc aussi... Ah ! *lieber Gott*, che grois gue ça me vera du pien.

On apporta vin et ratafia, avec des amandes et du fromage de Sassenage pour dessert.

Après quelques honnêtes rasades du pétillant Saint-André, Gargantua se sentit mieux, et recommença de plus belle à manger, en se rabattant sur le fromage, qu'il avala par grosses goulées et que l'hygiénique liqueur aux sucres de fruits servit à faire descendre.

— Ah ! fit enfin le maître mâche-dru avec un grognement de béatitude, et en se croisant les mains sur la bedaine, me voilà pien, *mein Gott* ; che ne tésire rien de blus.

— Or ça, mon cher capitaine, dit Marcel, nous allons entrer en pays étranger, presque ennemi. Je dois vous recommander de ménager les habitants, de ne pas trop les brusquer, comme vous l'avez fait quelquefois sur la route de Paris jusqu'ici.

— Oh ! moi bas méchant, moi êdre dux comme un bedit mudon...

— Hum ! pas trop.

— Guand chavre pien manché et pu à ma soif.

— Oui, mais à jeun, vous êtes tant soit peu brusque.

— Tame ! guand ch'avre faim, moi !

— Ce n'est pas une raison pour rosser les gens.

— Oh ! bresque rien, des bichenettes !

— Des pichenettes, qui valent des torgnioles... C'est qu'en Savoie on vous ferait le procès bien vite.

— Et l'on y pend bel et bien, ajouta Gros-Michel.

Le reître fit un soubresaut sur sa chaise, au risque de troubler sa douce digestion.

— Gu'est-ce que vous tites-là, Michel?

— Je dis que le duc, tout mielleux, cauteleux et intrigant qu'il est, n'a point l'humeur endurante, et que sa justice est prompte et expéditive.

— Ah! *der Teufel!*

— Si le cœur du Savoyard est couvert de montagnes, a-t-on dit, aussi bien que son pays, s'il est bossu comme la Savoie est montueuse, ses gibets hérissent également vaux et monts, avec d'expérimentés bourrels, capables de bien le servir.

— Vus vulez m'evrayer!

— Il préfère, dit-on, ce genre de martroy à tout autre. La pendaison est son jeu favori.

— Ah! Michel, dit cette fois en larmoyant le pauvre Gargantua, vus vulez me faire de la beine.

— On pend supérieurement bien dans ce pays. Je me suis laissé conter à cet égard des histoires vraiment étonnantes.

— Mais che ne veux bas être bendu, moi! s'écria le reître, en s'agitant sur son siège autant qu'un gros homme comme lui pouvait s'agiter.

— Ainsi, je vous conseille, capitaine...

— Ah! *mein Gott, mein lieber Gott!* burquoi tunc on me barle duchurs d'être bendu?... Gomme si on gonnassait mon bedit histoire du Brandebourg!

— Mais quelle est donc cette histoire, mon pauvre capitaine? demanda Marcel.

— Hi! hi! hi! fit en pleurant tout de bon l'épais reître qui parfois avait le vin tendre. Hi! hi! le bedit hisdoire de mon femme Gretchen.

— De votre femme!

— Oui, et de mes malheurs de ménache avec ce *verdam-mten Kerl*, ce Maltais tu tiable!

— Un Maltais! Qu'a-t-il fait, ce gaillard?

— Et de la prophétie de la vieille *Hexe*... Ah! la mau-tite sorcière!

— Une prophétie!... une sorcière! dit Gros-Michel. Racontez- nous cela.

— La brétiction de la sorcière du *Teufelstein*. Ah! *mein Gott!*

— Croyez-vous donc aux prophéties et aux sorcières, capitaine Gargantua? demanda Marcel.

— Dut le monde y groit, mon bedit ami!

— Voyons! répéta Michel, narrez-nous cela. Vous avez des peines: on se soulage en les contant à des amis.

— *Ia, ia*, des beines... des beines de mon bedit gœur. *Mein Gott!* dutes les fois gue j'y bense, ch'avre envie de bleurer... Hi! hi! Il y a burdant pien longdemps de ça... Ch'étais cheune et dendre gomme un agneau.

— Nous écoutons, capitaine.

— Oh! le bedit histoire n'édre bas longue, mais pien triste... Égudez!

— Nous sommes tout oreilles.

Gargantua commença son histoire dans les termes suivants, avec une intonation dolente, une voix presque enfantine, qui contrastait avec son énorme corpulence:

— Debus six mois seulement ch'avais ébousé mon femme Gretchen, une pien cholie bersonne!... Elle avait les cheveux dut plonds, mais t'un plond artend...

— Un peu rouges, fit observer Gros-Michel.

— Ruches, si vus vulez: la nuance n'y fait rien. Elle avait beaucoup de boidrine, avec un dut bedit nez... mais si chentil!... Les bieds, ils édaient blus crands, pien blus crands. Dans mon bays, dutes les femmes ont de peaux

bieds, longs et larches... Ch'aimais Gretchen comme mon bain.

— Elle vous le rendait ?

— Elle ne m'a rendu gu'un cup de boing ; mais avec ceux autres che lui avre gassé la dête.

— Vous l'avez tuée ?

— *Lieber Gott!* che n'èdre bas méchant.

— Assommer une pauvre femme !

— Che voyais pien que ch'avais la main un beu ture, buisgu'elle ne pouchait blus. Aussi che n'avre bas voulu en faire audant à l'andre.

— A quel autre ?

— Au Maltais. Il édaît venu dans le villache drois churs avant, et moi, pon Allemand — *ein bieder Mann!* — che l'avais héperché. Il me tisait, le Maltais, que le margraf le bursuivait inchustement, et moi ch'aime la chustice... Il avait pesoin de se gacher. Mais le goguin, che le trouvai emprassant Gretchen... et Gretchen ne se dévendait bas.

— Et c'est pour cela que... ?

— Gu'abrès avoir si malheureusement gorriché mon femme, che bris le Maltais endre mes pras et l'ai bordé à la Sprée, où che l'ai cheté... Che ne l'avre chamais revu.

— Et la prophétie ?

— Ah ! voilà le blus terrible et le blus gruel !... Brès de mon villache, au *Teufelstein*, gui est le rocher tu tiable — il y a bardut, chez nus, des *Teufelstein* — temeurait tans une hutte la vieille Krix, une sorcière. Il y a aussi bardut des sorcières.

— Que vous prédit-elle, capitaine ?

— Dut le villache savait déchà mon malheur et le bedit malheur de mon femme Gretchen. La sorcière — ah ! la *verdammte Hexe!* — savez-vus ce gu'elle me tit ?

— Je suis curieux de l'apprendre.

— « Fritzchen ! gu'elle me cria — Che m'abbèle Fritz Grosbschelm... choli nom, n'est-ce bas ? et on me tisait

Fritzchen, parce gue, bedit, ch'étais mignon et chentil dut blein — Fritzchen ! me pria-t-elle, du seras bendu !

— « Bendu ! et burguoi ? gue che demandai dranguillement.

— « Barec gue du as dué ton femme.

— « Ah ! *mein Gott*, elle est tunc duée, ma bauvre Gretchen ?

— « Et chavre bleuré un beu... oui, ch'avre bleuré.

— « Et pien ! buisgue tu te rebends, dit la Hexe, tu peux engore en échaber, le chur où on te bendra.

— « Gommend ça ? temandai-che.

— « Si tu arrifes à bendre, à ta blace, celui gui toit te bendre !

— Et voilà mon bedit histoire, pien triste, n'est-ce bas ?

— En effet, dit Gros-Michel, la perspective n'est pas gaie.

— C'est bur ça que ch'avre duchurs eu si grand beur d'être bendu.

— Mais il y a un espoir.

— Oh ! pien beu d'esboir.

— En pendant le pendeur à votre place, capitaine, vous pouvez échapper au supplice prédit.

— Ch'avre été voir bendre exbrès pien des gens, gado-ligues gomme huquenots, répliqua d'un air piteux et avec un gros soupir le reître du Brandebourg, et ch'avre pien vu gu'une fois la gorde au gou... Prrrr ! ch'en avre maindenant la chair de pule... Ah ! *mein Gott*, guelle crimace ! Ah ! je ne vudrais burtant pas être bendu.

On rassura autant que possible le malheureux Gargantua ; mais ce ne fut que grâce à un nouveau broc de Saint-André et à un second flacon de ratafia, qu'il finit par oublier ses chagrins, la prophétie et le peu agréable spectacle d'un pendu, pour aller rouler sous la table, ronflant à faire trembler les vitres.

On dut le porter dans son lit.

III

LA TORMENTA DU MONT-CENIS.

Le lendemain pourtant, à la pointe du jour, Gargantua s'éveilla le premier en criant : *Wer da !* Qui fife !

C'est qu'on venait de frapper à la porte de la chambre où il était couché avec Gros-Michel.

— Voici votre passe qu'on rapporte, dit l'hôtelier en se montrant. Vous pouvez franchir la frontière.

— Tites-moi, gamarade auperchiste, demanda le reître en prenant le cabaretier à part, y a-d-il beaugup de bodences en Savoie ?

— Hé ! à tous les carrefours dans les bourgs, monsieur le capitaine, et même dans les gros villages.

— Ah ! *der Teufel !* Et on y bend suvent ?

— Mais très-fréquemment. Aimeriez-vous ce spectacle, seigneur ?

— Va-d'en au tiaple ! hurla Gargantua en poussant l'hôtelier dehors.

Après un déjeuner auquel le reître fit encore le plus grand honneur, on se mit en route vers Chambéry, qu'on atteignit dans l'après-midi.

Nos trois compagnons n'avaient pas quitté Pont-de-Beauvoisin depuis une heure, que deux autres cavaliers y arrivaient par la route du Lyonnais.

Ces deux nouveaux voyageurs firent une collation à la même hôtellerie de l'*Écu de France*.

Ils parlèrent peu, l'un surtout, qui paraissait en proie à une vive irritation. L'autre cherchait à le calmer.

— Non, murmurait le premier, jamais je ne pardonnerai cela au maréchal... Avoir osé lever la main sur moi ! Je suis viveur, gobeleteur, aimant la joie et les filles, et l'argent à cause de cela... Mais je suis gentilhomme, par la mort-dieu ! et mon sang se révolte à la fin.

— Modérez-vous, M. de Laffin.

— Biron est un stupide tyranneau. Il se croit presque l'égal du roi : mais je lui montrerai qu'il n'est qu'un fétu de paille.

— Songez à la cause que vous servez !

— Hé ! je me moque de leur cause, maître Renazé ! D'ailleurs le maréchal hésite encore.

— Et les cinquante mille livres promises, ainsi qu'un régiment ?

Laffin se calma subitement. Cette considération était puissante pour lui.

— Et tout se prépare pour le dénouement, poursuit Renazé.

— Soit ! reprit Laffin. Mais qu'il y prenne garde, le maréchal ! Encore une algarade pareille, et je me venge.

Riotant et frappant sur son pourpoint, il ajouta :

— Je le peux maintenant : j'ai là de quoi.

— Que voulez-vous dire ?

— Maître Renazé, j'ignore si vous m'êtes dévoué par sympathie, mais je sais que sans moi vous ne deviendrez rien, et que votre fortune dépend de la mienne seule.

— A ce compte, monsieur, vous pouvez avoir toute confiance en moi.

— Ecoutez-moi donc.

Laffin raconta alors à son secrétaire ce qui venait de se passer à Dijon, entre lui et le maréchal.

Hautain et d'une irascibilité sans mesure, Biron, sur une simple observation de son confident, avait porté la main sur Laffin, qui dévora en apparence cet affront, afin d'arriver au moyen de se venger.

Et voici ce que fit Laffin :

Le maréchal avait quelques mémoires écrits de sa propre main, où la conspiration était détaillée par articles.

Laffin, qui le savait, lui remontra insidieusement que c'était une imprudence de les garder et de les communiquer, parce que son écriture était trop connue ; qu'il serait plus sûr d'en faire une copie et de brûler l'original.

Biron trouva cela bon, et lui bailla les pièces pour les transcrire. Laffin les transcrivit en effet, tandis que Biron était couché sur un canapé, le violent accès de colère auquel s'était livré ce dernier l'ayant épuisé.

Il tendit ensuite la copie au maréchal et, chiffonnant l'original, fit semblant de le lancer au feu.

Mais, par une adresse préméditée, il y jeta quelques autres papiers sans importance, et retint les pièces écrites par Biron, en les cachant sous son pourpoint.

Laffin et Renazé, ayant fini de déjeuner, prirent la route de Chambéry, qu'ils n'atteignirent que le soir, pour y coucher.

Revenons à Marcel et à ses deux amis.

Ils avaient dîné sur la place de l'Ans, dans la vieille ville ducale aux rues tortueuses, aux maisons noires, aux galeries à voûtes basses ; mais si Chambéry est loin de se montrer coquet, en revanche les habitants sont de simples et bonnes gens.

Nos trois compagnons avaient repris leur voyage, après que Gargantua eut vidé, pour coup de l'étrier, un énorme gobelet plein de vin blanc d'Albert, pour se diriger vers un des points des monts élevés qui ceignent la vallée de Chambéry.

Il y avait vingt lieues à parcourir, au milieu des merveilles des Hautes-Alpes. On coucha à Montmélian, ville pauvre comme tout ce qui est savoyard, mais forte et guerrière : elle avait soutenu déjà plusieurs sièges.

Le lendemain on passa par Aiguebelle, dont le nom in-

dique les belles eaux limpides, et par Saint-Jean de Maurienne, où le roi Charles le Chauve mourut empoisonné par un médecin juif, en revenant d'Italie.

Pendant tout le trajet, Marcel n'avait cessé d'admirer les pittoresques beautés locales. Gros-Michel chantonnait une de ses vieilles chansons de l'Auvergne, que lui rappelaient ces sites montagnards. Gargantua, lui, n'avait d'yeux que pour les auberges et hôtelleries ; sa principale occupation était de caresser une énorme calebasse, qu'il remplissait à chaque halte.

L'éternel pitancheur avait souri de commisération à Chambéry, lorsqu'il avait vu Marcel s'attacher au cou, au lieu d'une grosse gourde, un tout petit flacon contenant une liqueur verte.

— Gu'est-ce gue c'est gue ça, mon bedit? avait-il demandé.

— C'est de l'élixir de la Grande-Chartreuse de Grenoble.

— Mais il n'y a bas là de guoi remblir une tent greuse, et ça ne doit bas édre pon : on tirait de l'eau vertâtre d'un maréeache à crenouilles.

— Il y en a suffisamment, j'espère, pour faire revenir à lui un homme gelé, suffoqué ou tombé d'inanition.

— Chelé ! Moi, eh'ai duehurs drop chaud, et ehe ne suf-foque gue guand che n'ai rien à poire. Aussi ma galebasse est bleine.

De Modane à Lans-le-Bourg, la route prend un caractère de plus en plus sérieux.

Les monts deviennent plus sourcilleux, les rocs plus escarpés, les précipices plus abruptes.

Çà et là des eaux roulent avec impétuosité ; on aperçoit des antres profonds, on voit de grandes forêts noires, on admire les vieux sapins du bois de Bramant, séjour de ours et des loups, qui rendent parfois le passage dangereux.

On se sent au centre des Alpes, on reconnaît l'approche de la haute cime qui sert de portique à l'Italie.

Enfin on arriva à Lans-le-Bourg : on était au pied du Mont-Cenis.

Lans-le-Bourg est, au versant occidental du mont, ce que Novalèse est au versant oriental, du côté du Piémont. On y trouve des mulets et des porteurs pour les voyageurs.

Comme les porteurs du village piémontais passent pour être meilleurs que ceux du village savoisien, mais non les mulets, il en était venu ce dicton : *Porteurs de la Novalèse, mulets de Lans-le-Bourg.*

Au pied du Mont-Cenis, de chaque côté, on démontait les voitures pour en charger les mulets et les chevaux, et les voyageurs, hommes et femmes, qui n'étaient point faits à la fatigue de la marche, se plaçaient sur des chaises ajustées à des brancards de sapin, et se faisaient transporter ainsi jusqu'au point le plus élevé de la montée, c'est-à-dire jusqu'à la grange des *ramasses*.

Ces espèces de traîneaux se nommaient *ramasses*, et se faire transporter s'appelait *se faire ramasser*.

Marcel et ses compagnons gravirent le mont, précédés d'un guide.

Il était midi. L'air était calme, le soleil brillait de tout son éclat sur un ciel pur, et se reflétait devant nos voyageurs, dans la glace et la neige qui couvraient la montagne, par des myriades de petites étincelles comme celles de paillettes de mica.

Cinq heures étaient nécessaires pour parcourir les six lieues qui séparaient Lans-le-Bourg de la Novalèse. Par ce beau temps, on pouvait espérer d'arriver sans encombre au terme de la route.

Toute la montée, du côté de la Savoie jusqu'à la pointe des *ramasses*, est nommée le Grand Mont-Cenis ; le Petit Mont-Cenis est le versant opposé.

Sur les rochers, blancs de neige dessus, noirs aux parois, se voient des châlets. Les pâtres en font leurs demeures l'été, et l'on y fabrique du fromage renommé.

— Prrrr ! fit tout à coup Gargantua.

— Est ce le froid, capitaine ? demanda Marcel.

— *Der Teufel !* Gu'est-ce gue ce soleil gui ne chauffe blus ?

Et il se mit à pomper à sa calebasse.

— Ah ! reprit le reître après avoir bu, che blains ce bauvre tiable là-haut, s'il n'a bas gomme moi une courde bleine.

— C'est vrai, fit observer Gros-Michel, il me semble voir aussi, bien loin devant nous, un homme et un cheval.

— Il faut, dit le guide, qu'il ait fait le chemin plus d'une fois déjà, pour avoir osé s'aventurer ainsi, tout seul et sans conducteur.

— On dirait qu'il avance avec beaucoup de peine, traquant sa bête boiteuse après lui, intervint Marcel.

— S'il n'avre bas pien técheuné, il a eu dort... Mais gu'est-ce que c'est gue ça, *Der Teufel* ?

Le guide avait levé la tête, comme le reître, et s'était arrêté tout court, d'un air inquiet.

Un vent glacial et pénétrant venait de souffler brusquement du nord. En même temps le ciel se couvrait de nuages.

— Hâtons-nous ? s'écria le conducteur.

— Craignez-vous quelque danger ? demanda Marcel.

— Je ne sais encore, mais le plus prudent est d'atteindre le plateau où se trouve la *Chapelle des Transis*.

— Aurons nous le temps ?

— Si du moins nous pouvions gagner la grange aux ramasses.

— Où est-elle ?

— Il nous faut encore une demi-heure au moins, et de la grange à la plate-forme il y a vingt minutes de chemin... Voyez-vous l'homme ?

— Il vient de dépasser un amas de rochers.

En ce cas, il n'est plus qu'à un quart de lieue de la ramasse.

— Tant mieux pour lui alors.

— Tant pis : les rochers lui eussent servi d'abri, et s'il n'atteint pas à temps la grange, c'est un homme perdu.

— Le malheureux !... Mais nous ?

— Précipitons la marche et courons aux rochers !

Marcel et Gros-Michel piquèrent leurs montures, et se mirent à la suite du conducteur.

La neige avait sur la voie la dureté de la glace, sans en posséder le glissant. Des jalons, de distance en distance, indiquaient cette voie.

Gargantua avait gardé sa tudesque impassibilité, et ne se pressait point

— Capitaine, lui cria Michel, dépêchez-vous ! Le guide affirme que c'est une épouvantable tourmente qui va se déchaîner.

— Oh ! fit tranquillement l'homme du Brandebourg. Che n'avre rien à graindre ici : che ne vois bas de bodence.

Les prédictions de la sorcière avaient rendu notre reître aussi fataliste qu'un musulman.

Le vent avait tourné en rafale impétueuse. Les nuages roulaient dans l'atmosphère avec une vitesse extrême. On entendait au loin un bruit sourd et sinistre.

Des tourbillons de neige, soulevés par la tempête, s'avançaient du nord avec vélocité et se précipitaient obliquement dans les profondeurs. Sur les pics, quelques chamois bondissaient éperdus.

— C'est la *tormenta* ! cria le guide. Aux rochers !

Au moment où Gargantua, le dernier, se mettait à couvert sous un énorme roc qui surplombait, et dont les anfractuosités se trouvaient assez profondes pour cacher hommes et chevaux, une des avalanches arriva sur les rochers avec un horrible fracas, plus retentissant que le tonnerre...

Aucun de nos voyageurs n'eût pu se dire combien de temps dura la terrible lauvine : quelques minutes, sans

doute, mais qu'elles sont longues dans de semblables moments !

Le tourbillon passa au-dessus de leurs têtes. Ils se virent entourés d'une neige tellement glaciale, que leurs yeux se fermèrent.

Se couvrant le visage avec leurs mains, ils se penchèrent sur l'encolure de leurs bêtes, qui s'ébrouaient et ronflaient sourdement, la tête tournée instinctivement vers la muraille de roc. Les hommes sentaient leur cœur battre comme à rompre la poitrine...

Tous, sauf le flegmatique reître, étaient dans des angoisses mortelles.

Enfin, l'on respira plus à l'aise, le vent ayant entraîné au loin le tourbillon de neige.

Le guide donna le signal du départ, après avoir un instant examiné le ciel.

— Le péril est passé, dit-il.

— Oh ! Che n'avre bas eu beur, moi, fit l'imperturbable Gargantua.

— Rien ne menace plus ? demanda Marcel.

— Voyez !

Les nuages voilaient encore le soleil, mais ils voguaient lentement, et la bourrasque avait complètement cessé.

Un aigle planait dans l'air, et quelques perdrix blanches et pinsons de neige avaient repris leurs ébats, en s'échappant des rochers protecteurs.

Il n'y a plus aucune trace de la voie, mais les jalons sont là qui guident. Sur la nouvelle couche de neige, les chevaux ne marchent plus que difficilement.

Marcel poussa tout à coup une exclamation de joie.

— Voilà l'homme... et à cheval maintenant ! s'écria-t-il. Dieu l'a sauvé.

Le guide hocha la tête d'un air de doute.

— Où voyez-vous ce cavalier ? demanda-t-il.

— Là... au-dessus de nous.

— Mais c'est un ours plutôt, dit Michel, et à notre droite.

— Che grois, moi, que c'est un jamaïs... à cauche.

— Il n'y a ni cavalier, ni ours, ni chamois, opina le guide.

— Qu'est-ce donc ?

— Le mirage.

En effet, la blancheur du sol éblouit dans les altitudes des Alpes neigeuses, comme le sable dans les longues plaines torrides de l'Égypte, et l'on croit voir des objets qui ne sont pas.

— Quant au malheureux dont vous parlez, reprit le conducteur en s'adressant à Marcel, je vous le répète : s'il n'a pu atteindre la *ramasse*, ce dont je doute, il est mort.

— Enseveli sous l'avalanche ?

— Ou renversé seulement par la *lauvine venteuse*. En ce cas, il a pu être suffoqué, puis glacé et tué par le froid.

— Si cela est, courons le secourir.

— Nous approchons de l'endroit où la lauvine a dû le surprendre.

— Ne perdons pas un instant ! rexit Marcel. Je ne sais ce que j'éprouve, en pensant à cet infortuné... mais il me semble que je dois le sauver... Il faut que je le sauve !

Après quelques minutes de marche, le conducteur s'écria, en étendant la main :

— Voilà le cheval !... l'homme n'est pas loin.

L'animal faisait des efforts extraordinaires pour sortir d'une fondrière qu'avait comblée la neige, et où il avait été lancé.

— Bauvre pête ! fit Gargantua en mettant pied à terre. Addends ! che va de direr de là.

Les autres avaient imité le capitaine et cherchaient l'infortuné voyageur.

Celui-ci gisait un peu plus loin, roide et inanimé, sa cape encore sur la tête. Gros-Michel le souleva et découvrit le visage.

— Que vois-je ? s'écria-t-il.

— Frère Gilles !... le ligueur qui me secourut à Calais ! dit à son tour Marcel. Ah ! je sentais bien que quelque chose me poussait vers cet homme.

— Il est mort, déclara gravement le guide.

— Pas encore... le cœur bat faiblement, répliqua l'officier, qui avait collé l'oreille contre la poitrine. Que faire ?... Ah !

Marcel porta vivement la main à son flacon et le déboucha.

Tandis qu'il frottait les tempes du malheureux avec l'élixir de la Chartreuse, ainsi que les poignets, puis la place du cœur, l'ancien pâtre de Pailhat ne disait mot.

Gros-Michel examinait ces traits déjà couverts des pâleurs de la mort, ces yeux gris et ternes, tout grands ouverts. La balafre seule défigurait le visage. C'était la première fois qu'il le voyait découvert, l'officiel abbatial ayant toujours eu, à Montmartre, la tête ensevelie sous sa cape.

— C'est lui ! murmura Michel.

Après avoir bien frictionné à l'endroit du cœur, Marcel fit desserrer les dents du moribond par Michel et le guide, et y fit couler une partie de la liqueur.

Bientôt l'œil parut se ranimer, les lèvres remuèrent, et quelques sons inarticulés vinrent y expirer.

— Il est sauvé ! s'écria Marcel.

— C'est la *lauvine venteuse* qui l'a renversé et suffoqué, fit observer le conducteur. Il était temps d'arriver.

Enfin les yeux de frère Gilles, d'atones qu'ils étaient, reprirent de la vie. Son regard s'arrêta étonné sur ceux qui l'entouraient.

— Ami ! dit le jeune officier, me reconnaissez-vous ?

L'ex-arquebusier fit d'abord un signe affirmatif, puis il demanda d'une voix faible :

— Où suis-je ? Que m'est-il donc arrivé ?

— Vous êtes sur le mont Cenis, et l'avalanche vous a surpris. Sans nous...

— Sans vous !... j'étais mort.

— *Der Teufel!* s'exclama Gargantua, vous ne valiez guère mieux, et denez ! voilà votre *ross*... Il avait tonc blus técheûné que vus?... Faut duchurs pien técheûner, *der Teufel!*

— Vous m'avez conservé la vie, murmura frère Gilles avec un regard de reconnaissance. Merci, monsieur l'officier... je suis bien aise que ce soit vous.

— Vous fûtes miséricordieux pour moi, mon ami : le Seigneur m'a permis de vous sauver à mon tour.

Le guide intervint :

— Tâchez de vous lever et de marcher : il faut que le sang circule !

— Il a raison, *der Teufel!* On s'encourtit à resder là gomme des pornes.

On aida frère Gilles à se mettre debout ; mais il fallut que Marcel et le pâtre le soutinssent dans la marche.

— Allons à pied jusqu'à la chapelle, reprit le conducteur. Le froid devient de plus en plus vif, à mesure que nous montons.

— C'est ça : mais che vais poire t'apord un pon cup.

On se remit en route, Gargantua fermant la marche avec les brides des cinq chevaux sur le bras gauche, adressant de temps en temps la parole à ces derniers, comme s'ils pouvaient le comprendre, et de sa main droite portant fréquemment la calebasse à ses grosses lèvres.

On ne s'arrêta point à la grange des *ramasses*, où il n'y avait pas de feu, le mont Cenis étant peu fréquenté au mois de février, et l'on arriva bientôt sur le plateau.

C'est une plaine assez étendue qui se couvre en juin de grandes renoncules et d'une verdure épaisse, et au milieu de laquelle se trouve un petit lac formé des eaux descendues des deux pics qui s'élèvent de chaque côté.

Ce lac donne naissance à la Cenise (d'où mont Cenis),

rivière se dirigeant vers le Piémont. Il produit des truites excellentes.

Enfin l'on atteignit la *Chapelle des Transis*, flanquée d'un *albergo* (auberge). L'auberge sert aux vivants ; la chapelle, depuis Charlemagne qui la fonda, est destinée à la sépulture de ceux qui meurent d'accident ou de froid.

De nos jours, il y a un grand hospice en ce lieu, créé par Napoléon I^{er}, ainsi que plusieurs *osterie* confortables et des casernes d'infanterie.

On se chauffa, on se réconforta dans l'auberge : frère Gilles en avait grand besoin..... Gargantua aussi ; c'était du moins son avis.

Quand on le vit complètement remis, on questionna l'ancien arquebusier.

— Je viens de Dijon, dit-il.

— Où est le maréchal de Biron ? fit observer Marcel.

Frère Gilles regarda fixement le jeune homme.

— Je vous ai vu à Montmartre en compagnie de monsieur de Laffin, ajouta Marcel. Mais continuez, mon ami.

— Serait-il au courant ? pensa frère Gilles ; puis il reprit :

— A Lans-le-Bourg, je fus rejoint par un lansquenet de ma connaissance, et nous fîmes route ensemble ; mais, au sortir du village, mon cheval, qui du reste est hors d'âge et gros d'haleine, glissa sur la neige et s'entre-tailla à la jambe de devant.

— En effet, de loin nous voyions boiter votre bête.

— Le lansquenet, pressé d'arriver à Turin, me quitta, et moi, je menai derrière moi mon brigue par le licou... La tourmente commença ; je crus un instant qu'une énorme avalanche, qui descendait de la montagne à ma gauche, avec un fracas épouvantable, allait m'engloutir...

Elle passa heureusement à dix pas de moi, mais une bourrasque de vent me renversa, et je perdis connaissance.

— C'était bien la *lauvine venteuse*, fit remarquer le conducteur. La *lavange de neige*, en refoulant l'air dans sa

course furieuse, la détermine toujours... Mais comment avez-vous osé tout seul franchir le mont Cenis? Vous faites donc souvent ce chemin?

— J'habite le Piémont depuis quatre ans, répliqua frère Gilles sans répondre directement à cette question.

— Pourquoi, l'ami, demanda à son tour Marcel, avez-vous brusquement quitté Montmartre en 1598?

Frère Gilles garda le silence cette fois.

— Messieurs, dit le guide, il est temps de reprendre notre marche, si nous voulons arriver à Suse avant la nuit.

— Che va brébarer les *ross*, brimbota Gargantua, la bouche encore pleine.

Gros-Michel frappa sur l'épaule de frère Gilles et le pria de venir un instant à l'écart.

Les deux hommes sortirent de l'auberge.

— Vous êtes Hubert Brassier, le marchand d'Ambert! dit brusquement Michel, en regardant l'ancien ligueur en face.

Celui-ci recula de deux pas.

— Et vous... vous? murmura-t-il, tout troublé.

— Ne vous souvenez-vous plus de moi?

— Vous!... C'est donc pour cela que votre figure ne me paraissait pas inconnue : mais vous étiez jeune alors... Je vous remets maintenant : vous êtes...

— Michel, le pâtre de Pailhat.

— Le frère de lait de Jeanne!

— Jeanne est folle depuis que vous avez assassiné son père, le monstre.

— Folle!... ce serait donc elle que?... ..

— Que l'abbesse de Montmartre a recueillie.

— En ce cas, lui... lui!... cet officier?

Michel le considérait silencieusement. Le ligueur d'Ambert pâlisait, rougissait... Ses deux mains sur la poitrine, il semblait vouloir comprimer les pulsations de son cœur.

— Ne l'aviez-vous pas reconnu déjà ? demanda enfin le pâtre.

— Je comprends tout maintenant... A Fontaine-Française, à Calais, chaque fois que je l'ai revu depuis... Mon fils !

— Vous avez perdu le droit de le nommer ainsi, dit sévèrement Michel.

— C'était mon fils, répéta frère Gilles, les bras ballants.

— C'est monsieur Marcel de Fontaine, officier du roi !

— Quoi ! je ne pourrais...

— Malheureux ! avez-vous oublié le passé ?

— Il l'ignore.

— Il sait tout. Votre infâme attentat dans les forêts de Pilat, votre exécrable conduite contre les habitants de Pailhat, le crime dont vous vous êtes couvert en arquebusant le pasteur Massin, son grand-père : on lui a tout appris...

Hubert Brassier se voila le visage de ses deux mains.

— Gardez-vous donc, poursuivit Michel, de jamais lui dire que vous êtes son père : il détournerait de vous les yeux avec horreur.

— Mais c'est affreux ! Je l'aime... mes entrailles se sont émues depuis longtemps.

— Il est perdu pour vous.

— L'aimer, le revoir, et ne pouvoir le presser dans mes bras, lui qui vient de me sauver la vie !... Mais c'est un supplice !

— Que ce supplice vous serve d'expiation !

— Il est impossible que vous exigiez cela de moi.

— Aimeriez-vous mieux qu'il vous maudît, comme le bourreau de sa mère, l'assassin de son grand-père ?... Vous êtes libre.

— Non, non. Vous avez raison.

— Qu'il vous reste donc étranger comme par le passé !

— Je puis du moins le servir, s'il m'est défendu de l'aimer... Quel motif le conduit au Piémont ?

— C'est notre secret.

— Je devine, moi... Une jeune fille, qu'il aimait, fut enlevée de Paris, il y a quatre ans.

— Vous savez cela, vous ?

— Je fus forcé de prendre part à ce rapt.

— Forcé ! fit Michel avec un sourire ironique.

— Oui, forcé. Un démon me tient enchaîné non-seulement à sa politique tortueuse, que je déteste maintenant puisque je lutte et que j'intrigue contre les intérêts de mon fils, mais encore à d'autres desseins, puisqu'il m'a obligé, après s'être emparé d'une lettre précieuse, de coopérer à l'enlèvement de la jeune Alice... Mais je rendrai à Marcel sa fiancée, et je rentrerai en possession de la lettre coûte que coûte, dussé-je pour cela...

— Alice est-elle encore à Novare ?

— Au monastère de Sant'Agata, oui.

— Religieuse ?

— On a voulu la forcer de prendre le voile, elle a résisté... Elle sera la femme de mon fils.

— Silence ! voici les chevaux.

— Je vous mènerai au couvent.

— Soit, votre offre est acceptée.

— Dites cela à Marcel, dites-lui qu'il espère, qu'il compte sur ma coopération, qu'il ait confiance en moi... Nous réussirons.

— J'en ai l'espoir.

— Je ne pourrais plus maintenant lui parler sans émotion, sans tremblement dans la voix... Ajoutez que, pour la réussite même de notre entreprise, je dois rentrer à Turin sans vous. Il ne faut pas qu'on me voie en votre compagnie.

— Si réellement vous êtes disposé à nous seconder, ce sera prudent.

— Je vais prendre les devants. Deux journées de marche séparent Novare de Turin : dans trois jours, je vous attends

à une lieue de Novare, à la tombée de la nuit... A bientôt!

Frère Gilles monta à cheval et, après avoir salué Marcel, dévala la montagne par le rapide chemin qui, le long du torrent, descendait vers Novalèse entre des forêts de sapins, de mélèzes et d'acacias.

Notre officier se montra surpris de ce brusque départ, mais Gros-Michel lui expliqua d'une manière plausible comment il avait trouvé un auxiliaire précieux pour leur entreprise, dans l'homme qu'on venait de sauver d'une mort certaine.

Quelques minutes après, Marcel et ses compagnons prenaient également le chemin de descente, qui semble se précipiter avec le torrent, de rampes en rampes escarpées, sur une étendue de deux lieues.

On passa à côté de la belle cascade à deux branches, formée par les eaux de la Cenise dans la plaine Saint-Nicolas, et l'on traversa le petit village de Ferrières et ses vingt-cinq chaumines entourées de rochers et de précipices. Enfin, on arriva à Novalèse, ou Novallegge, où se trouve la vieille abbaye de Saint-Pierre, fondée par Frodonius, un prince du sang de France, et où finit la descente du mont Cenis.

Le guide laissa là nos voyageurs continuer leur route.

A deux lieues de Novalèse, à la nuit close, on entra dans Suse, après avoir contourné la chapelle rustique appelée Notre Dame des-Neiges.

La ville de Suse, où l'on admire l'arc d'Auguste en marbre blanc, défendait avec sa petite forteresse le défilé nommé le *Pas de Suse* et les deux routes qui se rejoignaient en cet endroit. L'une de ces routes était celle du mont Cenis, l'autre, celle du mont Genève, le long de la Doire. On coucha à Suse.

Le lendemain, par la fertile vallée de la Doire et Rivoli, on atteignit Turin dans l'après-midi.

A la porte de Suse, on arrêta nos voyageurs, et, par la

longue rue de la *Dora grossa*, on les mena au château ducal, flanqué de quatre tours, et construit en 1416 par Amédée VIII.

Gargantua poussa un sourd *Der Teufel* en arrivant devant le *Castello* (château), où était dressé un gibet de luxe à plusieurs piliers.

— Rassurez-vous, capitaine, lui dit Gros-Michel, ces fourches ne sont point pour vous.

— O le vilain bodence ! grommela le reître du Brandebourg. Ça me fait une trôle d'effet.

— Vous êtes, comme moi, protégé par le brevet de M. de Fontaine.

— C'est écal, che ne veux bas resder là. Si nous allions poire un cup, bendant que mon bedit Marcel gausera avec le Savoyard.

Marcel avait, en effet, été introduit dans le *Castello*.

L'ombrageux Charles-Emmanuel avait voulu voir lui-même cet officier, qui était le confident de la grande pensée politique de Henri IV, et dont, la veille, lui avait parlé le père Daubigny, prévenu de l'arrivée du jeune homme par le lansquenet Claude le Lorrain.

Nous rapporterons tout à l'heure ce qui s'était passé entre le jésuite et le soudard.

Marcel fut introduit auprès du duc.

Ce petit souverain, qui avait produit une si vive sensation lors de son voyage en France, et qui jouait un si grand rôle à cette époque, était une des plus curieuses figures de son temps.

Au physique, il était véritablement fait comme son duché, ainsi qu'on l'avait dit. Il était bossu et ventru.

Nul ne devina jamais le secret de ses pensées, car il était impénétrable sous son air malicieux. Personne mieux que lui ne savait flatter et caresser celui qu'il voulait mettre de son parti.

Lors de son séjour à la cour de France, qu'il n'avait en-

trepris que pour entortiller le Béarnais et se faire des créations, il sut, sans en avoir l'air, sonder les affections, remarquer et réveiller les mécontentements, jeter des semences de corruption et de division, nouer les intelligences et les intrigues.

Il fit de Biron un traître.

Son ambition était sans bornes : elle alla jusqu'à viser au trône de l'Empire, et pour y arriver il avait épousé une fille de Philippe III.

— *Bon giorno*, monsieur ! dit-il à Marcel d'un air enjoué. Que je suis charmé de voir en mes Etats un officier aussi distingué de Sa Majesté ! Comment trouvez-vous Turin et mon petit duché ?

— Monseigneur, répondit le jeune homme, la Savoie a de pittoresques beautés, la vallée de la Doire des champs fertiles, et Turin est digne d'être une capitale...

— Qui ne vaut point Paris pourtant. Quels bons et précieux souvenirs n'ai-je point gardés de ses splendeurs et de celles de Fontainebleau ! Quelle cour, et quels gentilshommes accomplis ! Si je ne craignais d'effaroucher votre modestie, je dirais que j'en ai une preuve devant mes yeux.

— Je ne mérite point, monseigneur...

— Ah ! *per Cristo*, je dis la vérité, et je donnerais je ne sais quoi pour avoir auprès de moi des officiers aussi instruits que vous, et surtout aussi dévoués aux intérêts de leur souverain... Ils sont si rares, ceux-là !

— Pas autant que vous le croyez, et je pourrais citer...

— Oui, oui, je sais qu'il en est qui exécuteraient, au péril de leur vie, le moindre des ordres de leur maître. Hé ! s'il eût pris envie au roi, comme on le disait, de me faire passer de vie à trépas, le baron de Sax, comme M. de Praslin, qui m'ont reconduit jusqu'à la frontière de mes Etats, n'eussent point hésité à...

— Ah ! monseigneur, jamais Sa Majesté n'y a songé.

— J'eus néanmoins grande joie de me revoir à Bourg.

— Je puis vous affirmer avoir vu le roi fort offensé de pareils soupçons. « On me veut déshonorer, s'est-il écrié, et j'aimerais mieux avoir perdu ma couronne, que de tomber dans le moindre soupçon d'avoir manqué de foi, même au plus grand de mes ennemis. »

— Vrai ! il a dit cela ?

— Et je me fais honneur, monseigneur, de penser comme lui.

Le duc tendit la main à Marcel avec une franchise parfaitement jouée.

— Touchez là, monsieur, lui dit-il. Vous ne m'en devenez que plus cher et plus précieux... Or ça, que dit-on à la cour ? Y voit-on souvent M. de Montmorency, le brave Crillon, le maréchal de Boisdaphin, et MM. d'Épernon et Biron... tous si fidèles ?

Marcel savait à quoi s'en tenir sur la fidélité de ces deux derniers, de Biron surtout, et ne put s'empêcher de répliquer :

— Monsieur le duc, il paraît que Sa Majesté n'a pas lieu d'être très-satisfaite du maréchal.

— Ah ! que lui reproche-t-elle de si grave ? Je serais curieux de le savoir.

— Dernièrement on faisait devant le roi l'éloge des belles actions et des grands services de messieurs de Biron, père et fils.

« Il est vrai, répondit Sa Majesté, qu'ils m'ont bien servi ; mais, autant j'ai eu de peine à modérer l'ivrognerie du père, autant j'en ai à retenir les boutades du fils, qui prétend qu'à lui seul il m'a conquis ma couronne. »

— Il a dit cela, le roi ! s'écria le duc en riant. Eh bien ! vrai Dieu ! il n'a pas eu tort... Et Sa Majesté, paraît-il, vous envoie en mission auprès de son envoyé à Turin ? Il ne pouvait faire un meilleur choix, monsieur.

Là-dessus, le canteleux Savoyard, tout en examinant

avec soin le brevet royal que lui avait tendu le jeune officier, essaya de le faire parler sur l'objet de sa mission. Mais, si habile qu'il fût, il ne put rien tirer de Marcel, par la raison bien simple que ce dernier, comme nous le savons, n'avait aucune mission, et que le seul motif de son voyage était une affaire de cœur.

Voyant qu'il ne pouvait rien obtenir du jeune homme, il finit par le congédier, en redoublant d'adroites flatteries et de paroles confites, dont celui-ci, connaissant son duc, ne fut pas la dupe.

A peine Marcel eut-il disparu, que le prince savoyard frappa sur un timbre d'argent.

Cela fit entrer par une tapisserie, d'un pas discret, un personnage à la mine fûtée, au sourire patelin et au geste maniéré, que nos lecteurs connaissent déjà parfaitement.

IV

LE CARNAVAL A TURIN.

Ce personnage n'était autre que Matteo Ruffio, l'aimable Maltais.

— Matteo ! dit le duc en changeant subitement de manières, et en prenant un ton bref et sec. Tu as entendu ?

— Oui, *monsignore* !

— Ces paroles du Navarrais...

— *Delizioso* !

— Que j'ai donc bien fait de voir ce petit officier !

— Quand moussi de Biron saura ce qu'a dit de lui le roi, il sera *furioso*, et se décidera tout à fait.

— C'est ma pensée. Il hésite encore, d'après ce que m'a rapporté le *padre* Daubigny, qui a vu revenir un de ses émissaires...

— Le *frate* Gilles, arrivé dans la nuit.

— J'attends M. de Laffin, mon homme à moi, et qui ne peut tarder ; mais il ne fera, sans doute, que confirmer ce que je sais déjà à propos de cette hésitation... Qu'un exprès parte dans un quart-d'heure, Matteo !

— Lequel, *monsignore* ?

— N'importe ! répondit le duc en s'asseyant devant une table surchargée de papiers. Je vais cette fois employer l'écriture secrète convenue. Quelle belle invention que la cryptographie ! César s'en servait déjà de son temps.

— Oune grand *politico* !

— Je tâche de faire comme lui.

Le Maltais se retirait.

— Matteo ! dit encore le duc tout en écrivant. Va dire en même temps au comte de Fuentès que je le prie de me venir voir. Il faut que je lui apprenne cette précieuse parole du Navarrais, et qu'il en instruisse sa cour.

— *Si, monsignore.*

Le duc s'était mis à écrire en caractères cryptographiques à Biron, pour lui communiquer les paroles de Henri IV.

Il connaissait tout l'orgueil et l'irascibilité du maréchal, qui, en effet, touché en la partie la plus sensible, s'emporta à mille extravagances à la réception de la lettre ducale, et se jeta dès lors à corps perdu dans la conspiration.

Rapportons maintenant ce qui s'était passé la veille entre le lansquenet Claude le Lorrain et le père Daubigny.

De même que le comte de Fuentès, qui avait pris pour prétexte l'ouverture du carnaval pour quitter le Milanais et venir voir le duc à Turin, le père Daubigny avait été attiré dans la capitale par les réjouissances annoncées, et qui de-

vaient avoir cette année l'attrait de la nouveauté, ainsi qu'on le verra un peu plus loin.

Dès son arrivée, Claude le Lorrain s'était rendu au Gesù. Déjà, à cette époque, on donnait ce nom aux lieux de réunion et aux maisons des Jésuites.

La maison que possédait alors la Compagnie, à Turin, était le couvent de Saint-François de Paule. On l'appelait le *Collège des provinces*.

Le lansquenet rencontra devant le Gesù notre Maltais, tout habillé de noir et de rouge, c'est-à-dire que son pourpoint et ses chausses étaient noirs, mais que ses bas étaient d'un rouge éclatant, ainsi que les bouffants de ses crevés, qui ressemblaient ainsi à de larges taches de sang. Des nœuds écarlates ornaient également sa cape noire.

Il était coquet, notre Maltais, et judicieux dans le choix des couleurs qui devaient répondre aux fonctions qu'il remplissait. Son costume, du reste, était tout neuf.

— Hé ! c'est vous, moussi le lansquenet ! dit-il au soldat en l'apercevant. Ze ne vous ai pas souvent revu, depuis l'enlèvement de cette *signorina* de Paris, enlèvement dont la cause m'a toujours échappé.

— Mais oui, c'est moi, seigneur Ruffio, et le révérend père Daubigny, qui m'emploie, a des secrets que nul affidé n'a jamais pu deviner... Mais comme vous êtes beau ! Je ne vous ai pas encore vu aussi pimpant.

— Que voulez-vous, mon cer ? Il faut bien honorer son auguste maître et porter un habillement en tout point d'accord avec mes nouvelles çarzes.

— Et quelles sont ces charges que vous remplissez, digne seigneur Ruffio ?

— Les *onorabili* fonctions que m'a confiées notre bien-aimé *duca* sont bien délicates, mon cer, et, de plous, de diverse natoure.

— Vous en avez donc plusieurs ?

— Hé ! oui, ze cumule, répondit le Maltais en prenant un petit air de fatuité et d'importance.

— Ah ! vous cumulez ? Peut-on vous demander en quoi consiste ce cumul, et pourquoi ce noir et ce rouge ?

— *Primo*, mon cer, ze sous le *confidente* de *monsignore* le *duca*, et en cette qualité ze transmets le moindre de ses ordres. Ze l'ai si bien servi déjà, en toute occasion !

— En ce cas, vous devriez porter les couleurs de sa maison.

— Attendez donc... *Secondo*, ze suis *cancelliere* près le *tribunale*.

— Voilà pour le noir.

— *Terzo*, z'inspecte les prisons.

— Toujours le noir.

— *Quarto*, ze commande la *polizia* et les sbires de *monsignore* le *duca*.

— Diable ! voilà du cumul, en effet. Mais le rouge ?

— Enfin, *quinto*, z'exerce les fonctions de *carnefice*, de *boia*, touzours de *monsignore*.

Le lansquenet recula cette fois.

— Vous êtes le bourreau ? s'écria-t-il.

— Ah ! mon cer, ne vous en effrayez point. Cette *onorabilissime* çarze, que z'ai déjà remplie zadis, ze m'en acquitte si habilement, si *destramente*, et en même temps si agréablement pour le *patiente*, que c'est oune plaisir pour lui... Et si, par hasard, mon cer *amico*, votre bonne fortune vous envoyait entre mes mains, d'avance, soyez sûr que tout se passerait entre nous, pourvu que vous vous y prêtiez un peu, de la façon la plus *gratamenta*... Vous verrez après-demain, du reste : le *carnevale* doit, comme à Rome, commencer par une petite exécution.

— Grand merci, seigneur. J'espère bien n'avoir pas besoin de vos bons offices.

— Oh ! il n'y a pas de quoi, ze vous zure : ze le ferais

en conscience. Et voilà pourquoi il y a un peu de rouze dans mon *abito*.

— Je comprends parfaitement. Mais souffrez, seigneur, que je vous quitte.

— Vous allez voir le *padre* Daubigny, ze gaze ?

— Vous l'avez deviné.

— Hé ! ze me rendais moi-même auprès de lui. Nous irons de compagnie, si vous le voulez bien.

Claude le Lorrain se garda bien de refuser et de montrer la moindre répugnance envers un si important personnage, dont le langage douxereux avait quelque chose d'affreusement sinistre.

Mais tout lansquenet et routier qu'il fût, il ne put s'empêcher de frissonner en marchant à côté de ce singulier fonctionnaire.

— Qu'y a-t-il ? demanda vivement Daubigny en apercevant son émissaire, tandis que le *signor* Ruffio se perdait en salutations devant le révérend père. Qui a passé la frontière ?

— L'officier du roi, M. de Fontaine, avec son géant Michel et un gros capitaine de reîtres, répondit le soudard.

— Quand ?

— Ils ont dû franchir aujourd'hui le mont Cenis.

— En ce cas, ils seront ici demain.

— Je les ai devancés, et j'avais une telle hâte de vous en prévenir à temps, mon père, que j'ai laissé frère Gilles derrière moi dans les neiges.

— Ah ! tu as vu frère Gilles ?

— Il arrivera sans doute cette nuit.

— Que peut venir faire en Piémont cet officier ? dit Daubigny en réfléchissant. Aurait-il su ?... Par qui ?... Matteo, le duc est-il visible ?

— Pour vous touzours, *reverendissime padre*.

— Je vais le prier de faire arrêter ces gens.

— L'officier, représenta le lansquenet, est porteur d'une commission du Béarnais auprès de l'envoyé français.

— Voilà ce qui le rend inviolable, dit le jésuite avec dépit. Le duc ne voudra jamais... Alors cet officier aurait une mission politique...

Il médita quelques instants, puis s'écria :

— Que ce soit l'amour ou la politique qui l'amène, dans l'un ou l'autre cas, il faut empêcher ces hommes de nuire à mes desseins.

— Que décidez-vous, mon révérend ?

— Il faut faire disparaître cet officier.

— Je comprends, murmura le lansquenet en traduisant sa pensée par un geste significatif. Mais lui seulement ? demanda-t-il.

— C'est l'essentiel.

— Ses deux compagnons peuvent nuire également.

— Un coup de stylet est plus facile à donner que trois.

Cela ne faisait pas précisément l'affaire du rancunier lansquenet, qui deux fois avait senti la pesanteur du bras de Gros-Michel, à l'abbaye de Montmartre et à la Croix du Trahoir. Aussi insista-t-il sur la nécessité de se défaire également des compagnons de l'officier, qui pouvaient avoir appris comme lui où était la jeune fille.

— Nous verrons, dit Daubigny.

S'adressant alors au Maltais :

— Seigneur Ruffio, demanda-t-il, vous êtes devenu chef de la police et des sbires ?

— Pour vous servir, *reverendissime ! Cancelliere* aussi près du *tribunale*, *ispettore* des prisons et... *carnefice*. *Monsignore* le duca m'honore de toute sa confiance.

— Pour le moment je n'aurai besoin de vos bons offices qu'en votre qualité de chef des sbires.

— Il n'est rien que ze ne fasse pour être agréable à l'ami de *Monsignore*.

— C'est après-demain qu'ouvre le carnaval ?

— Il sera magnifique, et, comme dans la ville sainte, on commencera par une petite exécution dont ze ferai les honneurs. Seulement, au lieu d'oune décapitation, ce sera oune *gogna*, oune pendaison, où z'excele... vous verrez ! C'est moi qui ai donné l'idée de cette innovation.

— Il y aura foule.

— Tout le monde voudra zourir de ce zarbant spectacle et admirer mon petit savoir-faire.

— Dans la foule il pourra y avoir des coups de couteau ou de stylet ?

— Il y en a touzours.

— Eh bien ! seigneur Matteo, que vos sbires n'y prennent point garde après-demain et laissent s'évader les coupables.

— Ils fermeront les yeux, *per Bacco* ! puisque vous le désirez.

— Vous avez compris pourquoi ?

— *Certo*, z'ai compris, fit le Maltais en clignant de l'œil. Ils seront tout au *carnevale*. Vos intérêts, *reverendissime*, sont ceux de mon auguste maître, *Monsignore* le *duca*.

— Au revoir donc, seigneur Ruffio ! Veuillez annoncer au duc que, dès l'arrivée du frère Gilles, venant de Dijon, j'irai lui faire connaître le résultat de son voyage, en même temps que je lui parlerai de cet officier.

Le seigneur Ruffio s'éloigna de son pas léger, tout en gesticulant comme d'habitude.

— Quant à toi, Claude le Lorrain, dit le père Daubigny au lansquenet, quoi qu'il arrive, tu suivras l'officier et ses compagnons partout où ils iront.

— J'obéirai, mon père.

— Ne les perds pas de vue un seul instant.

— J'aurai garde.

— Et si par hasard ce que je prémédite contre l'officier venait à échouer, et qu'ils prissent le chemin de Novare, devance-les, coûte que coûte. Crève des chevaux pour

venir m'en avertir à Sant'Agata... Je quitterai Turin, dès que j'aurai transmis au duc le rapport du frère Gilles.

— Les chevaux sont chers en route, mon révérend.

— C'est juste : tiens, voici une bourse pleine de carlins d'or... Va attendre ces aventuriers à la porte de Suse.

— J'ai de l'avance sur eux : ils auront couché à Novalèse, et ne seront ici que demain dans la journée.

— N'importe, cours à ton poste.

Daubigny s'en alla trouver au fond du Gesù un père italien, profès *des quatre vœux* comme lui.

— Père Césario, lui dit-il, pour l'affaire que vous savez, j'ai besoin de votre assistance.

— Je suis prêt.

— D'abord, je désire vous voir m'accompagner au couvent de Sant'Agata, où est la jeune fille. Nous ne serons pas trop de deux, en cas d'événement.

— Quelque chose menace-t-il ?

— L'officier du roi de France dont je vous ai parlé arrive à Turin, avec deux hommes de résolution.

— Ce serait donc pour nous la raver ?

— Je le crains.

— Mais il faut l'en empêcher.

— C'est précisément pour cela aussi que je m'adressais à vos lumières.

— Parlez, père Daubigny.

— Il faudrait des hommes dont la bouche fût discrète, l'agilité grande et la main sûre.

— Plusieurs ?

— Trois, si c'est possible.

— Ces hommes-là ne sont pas nombreux.

— Cherchez bien parmi vos novices collaborateurs.

— J'en trouverai difficilement trois qui, à la discrétion ordinaire et de rigueur, joignent les deux autres qualités.

— Un seul alors suffit.

— En ce cas, j'ai votre affaire.

— Faites-le querir, je vous prie.

— Tenez ! voici précisément *frate* Basilio dans le préau, avec votre servant, le frère Côme.

Césario montrait par la fenêtre deux novices qui causaient ensemble.

L'un avait l'air grave, mais le regard franc et loyal ; de temps en temps seulement il levait les yeux au ciel, comme s'il lui adressait une courte prière mentale.

C'était frère Côme.

L'autre, malgré ses noirs habits de novice, et bien qu'il égrenât dévotement un chapelet entre ses doigts nerveux, ressemblait plutôt à un bandit des campagnes romaines, avec sa face patibulaire, son grand nez d'oiseau de proie et son regard ardent, glissant de dessous son grand feutre aux bords relevés sur les côtés.

C'était *frate* Basilio.

— Mais j'y songe, fit le père Césario, votre frère Côme est un homme docile et profondément pieux. Ne pourriez-vous l'associer à Basilio pour l'entreprise ?

— Ce ne sont pas là les hommes qu'il faut pour un coup de main. Ils ne savent que prier. Votre Basilio, au contraire, me paraît être un homme d'action.

— Il l'est si bien, que j'ai aussitôt songé à lui.

— Appelez-le donc !

On fit venir le novice à figure de sacripant, et on lui donna ses instructions. Ses yeux lancèrent un éclat sinistre, quand il sut de quoi il s'agissait.

Il alla aussitôt changer de vêtements, et se rendit à la porte de Suse, auprès du lansquenet Claude le Lorrain, qui devait lui faire connaître Marcel.

— Père Césario ! dit Daubigny quand il se revit seul avec le jésuite italien, il faut prévoir tout.

— Certes, c'est mon avis.

— Vous m'accompagnez donc à Sant'Agata.

— Dès que vous voudrez.

— Si Basilio manquait son coup, ces aventuriers pourraient venir à Novare.

— C'est à présumer.

— Amenez donc avec vous un des coadjuteurs temporels, avec plusieurs affiliés et une voiture de voyage.

— Un *cocchio* ! c'est facile.

— Il faut qu'ils soient prêts à faire une longue route.

— En ce cas, il sera plus difficile de les trouver. Cela demandera du temps.

— Beaucoup de temps ?

— Assez pour que je ne puisse vous accompagner.

— Vous me rejoindrez alors : je prendrai mes mesures en conséquence, et je ferai garder la fille contre toute tentative.

— Où prétendez-vous la conduire ?

— Jusqu'en Allemagne, dans le Brandebourg.

— Auprès du père Geyser, le provincial ?

— Justement.

— Il la cachera bien, j'en suis sûr.

— Ah ! que ne sommes-nous libres de rentrer en France ! Tout éloigné qu'est le Brandebourg, et bien que cet officier soit le favori du roi, je saurais celer mieux la jeune personne à Paris même... Et je finirais, y donnant tous mes soins, par la déterminer à prononcer ses vœux... Il faut que cette immense fortune appartienne à notre Ordre.

— Où en sont nos affaires à la cour du Louvre ?

— Pour le moment, l'œuvre est interrompue. Que la conspiration réussisse, et nous n'aurons pas besoin du bon vouloir du Béarnais.

— Cependant maître Périnet prépare toujours les voies ?

— Par ses prédictions, il nous aide beaucoup. Mais vous savez que nous comptons sur mieux que cela, si le grand complot échoue.

— Oui, M. Fouquet de la Varenne, l'ancien cuisinier du roi ?

— Qui a rendu tant de services au galant Béarnais, qu'il vient d'être fait marquis, conseiller d'État et contrôleur général des postes... Si l'on consent enfin à faire cardinal un de ses fils, il emploiera tout son ascendant sur l'esprit du roi, pour nous faire rentrer en France.

— J'en causais, lors de mon dernier voyage à Rome, avec l'un des assistants du général : il faudra peut-être en venir là.

— Oui, si la conspiration n'aboutit point.

Les deux jésuites se séparèrent.

Le père Césario s'occupa aussitôt de trouver le coadjuteur et les affidés nécessaires pour le transfèrement de la malheureuse Alice au fond de l'Allemagne.

Le lendemain étaient arrivés à Turin Marcel, son ami Michel et le capitaine Gargantua.

On a vu comment notre officier avait été reçu par le duc, pendant que le reître, pour ne point voir les fourches patibulaires qui se dressaient devant le Castello, avait entraîné le pâtre vers une *osteriaccia* ou mauvais cabaret.

Le capitaine Gargantua ne trouva pas moins que l'*osteriaccia* avait du bon. Son nez avait été agréablement chatouillé, en entrant, par un fumet qui lui rappelait presque les pâtisseries de la cuisine allemande.

Une grosse matrone était occupée à remuer dans la poêle le fameux macaroni, tout en surveillant la cuisson de la *polenta*, cette bouillie nationale du Piémont.

— Oh! s'écria-t-il, gu'est-ce gue che sens là? On tirait des *Noudel* du Brandebourg, ou des *Dampfknoepf*... der *Teufel!* ch'avre grand abbétit.

Il fallut lui servir sans tarder des deux mets, et le reître vorace se vit bientôt fort embarrassé de savoir par quoi il commencerait, par le macaroni ou par la *polenta*.

Son indécision ne fut pas longue. Il vida d'abord trois fois son verre plein de vin d'Arona.

— Audant de bris duchurs ! grommela-t-il.

Puis il saisit deux cuillers à la fois et les plongeait l'une et l'autre, en même temps, dans les plats. Pour la polenta, cela alla bien, mais le macaroni ?... Les longs tubes ramollis de la pâte italienne glissaient et retombaient au fond du plat.

— Ah ! *der Teufel* ! grogna-t-il. Hé ! matamé l'aupériste, gu'est-ce gue vous me tonnez là ?

— Prenez avec les doigts, *signor capitano*.

— Diens ! elle a raison.

Et après s'être de nouveau ingurgité une verrée, en disant : « Cela clissera mieux gomme ça ! » il se servit, comme les Napolitains, de la fourchette du père Adam. Alternant de la sorte, avalant tantôt une grosse poignée de macaroni qu'il laissait filer dans l'œsophage, la tête renversée, il se vit bientôt lesté convenablement.

Mais Gros-Michel s'était rabattu sur une appétissante mortadelle, qu'il mangeait avec cet excellent pain de Turin, ressemblant assez à de petits fagots, par sa forme de gaufre roulée.

Voyant cela, notre reître voulut en goûter aussi.

— Ah ! *der Teufel* ! dit-il, che grois que ces bedites pâtes ne soudiennent pas beaugup, et voilà de bons saucissons.

Il mangea de ces derniers encore autant que Gros-Michel lui-même.

Quand il se sentit bien repu, il songea un peu aux chevaux qu'on avait attachés à un anneau à côté de la porte du cabaret, et qui se livraient, eux aussi, à une agréable mastication d'avoine et de foin parfumé. Mais bientôt son attention fut attirée ailleurs.

— Diens ! dit-il, gu'est-ce gu'ils ont à me dévisacher gomme ça, ces deux caillards ?

Il venait d'apercevoir, de l'autre côté de la rue, le lansquenet Claude le Lorrain et le frère Basilio. La figure de

celui-ci, notamment, ne lui revenait pas du tout. Il alla en faire la remarque à son ami Gros-Michel.

— Ce lansquenet m'est suspect, murmura le pâtre. On dirait qu'il nous observe... Mais, au fait, j'ai vu cet homme il y a trois jours à Pont-de-Beauvoisin... Voilà qui est singulier!

— Il vaut en parler à mon bedit Marcel.

— Non, non. Il s'inquiéterait et n'aurait plus l'esprit aussi libre. Nous, de notre côté, n'ayons pas l'air de les avoir remarqués, ces deux chenapans... Laissons-les nous espionner, mais surveillons-les en même temps.

— Oui, c'est ça, *der Teufel*! Et si l'un me recarde de dravers, che dire mon *schwert* et lui vends la dête.

— Gardez-vous-en pour si peu! Réservons-nous!... Capitaine, ayez seulement l'œil sur ce maigre coquin au regard de loup. Moi, je me charge du lansquenet.

— Che feux pien, moi.

— Silence! voici Marcel.

L'officier venait effectivement de sortir du château et cherchait des yeux ses amis.

On s'informa de l'*albergo* de la *Buona Donna* (de la Bonne Femme), qu'on avait indiquée à nos voyageurs, et l'on alla s'y installer.

— Nos *ross*, dit le reître en revenant de l'écurie, sont fatigués et rentus. Le mien avre même la sole échauffée, celui de Michel souffle... Ils ne bourront se remeddre en route demain, *der Teufel*!

— Comment faire? demanda Marcel.

— Moi, guand che suis fatigué, che me rebose. Mon cheval et moi, c'est la même juse.

— C'est un fâcheux contre-temps. Frère Gilles nous attend demain soir, devant Novare.

— Mais il y a de pons *noudel* et saucissons ici : on beut addendre batiement.

— Ah! capitaine, vous n'avez jamais aimé.

— Si ! ch'ai pien aimé mon Gretchen ; mais debuis le bedit malheur, che n'aime blus gu'à mancher et à poire.

Force fut pourtant à Marcel de se résigner, et l'on résolut de ne se remettre en route que le surlendemain. Le jeune officier profiterait de la journée de halte pour aller voir l'envoyé français, M. de Vic.

Le lendemain, en effet, un peu avant midi, Marcel, accompagné de ses amis, sortit de l'albergo afin de rendre sa visite pour la forme.

La foule était grande dans les rues, les carrefours, les places, au Corso. Le carnaval allait commencer. ...

Le peuple de Turin, si sérieux à l'ordinaire, était tout en liesse : on devait, par innovation, célébrer cette année le *carnevale* à la manière romaine, et l'ouvrir par conséquent, suivant l'idée de Matteo Ruffio, par une pendaison.

Evviva ! criait le peuple. *Evviva il carnevalone !*

Toutefois, aucun masque ne se montrait encore.

On eut bientôt grand'peine à avancer.

— Prenons par cette rue de traverse, dit Gros-Michel, qui venait d'apercevoir à quelque distance derrière lui les deux figures suspectes de la veille.

En même temps il avait lancé au capitaine un coup d'œil pour l'avertir ; mais le gros reître était plutôt occupé à renifler l'odeur des macaronis et des vermicelles, qui s'échappait des maisons ornées de draperies.

Dans la rue de traverse, il n'y avait du reste guère moins de foule que dans la *Dora grossa*. Nos amis finirent pourtant par atteindre sans encombre la demeure de monsieur de Vic.

Tandis que Marcel rendait sa visite à ce dernier, midi sonna, et le tintement de la cloche de la cathédrale Saint-Jean, suivi d'un coup de canon du *Castello*, annonça l'ouverture du carnaval.

La foule devint tout à coup silencieuse sur la place de

l'Hôtel-de-Ville, où l'on avait dressé un échafaud, et sur l'échafaud un haut et solide gibet.

On venait d'apercevoir, au-dessus des têtes, les noires bannières de la confrérie de la Mort.

Bientôt apparurent les pénitents avec leurs funèbres cagoules et leurs cierges allumés, puis des hallegardiens, puis le criminel, et derrière celui-ci le *signor* Ruffio, avec un petit air composé cette fois et analogue à la circonstance. Un groupe de sbires accompagnait Mattéo, leur chef.

Les pénitents psalmodiaient les prières des morts, les hallegardiens faisaient en marchant résonner leurs armes sur le pavé, le condamné priait, et Matteo, en apercevant la belle potence qui devait être son triomphe, murmura quelques mots joyeux et ne put s'empêcher de se frotter les mains de contentement.

Le lugubre cortège fut bientôt au pied de l'échafaud.

Matteo y monta avec le condamné, lui témoignant toutes sortes de prévenances et lui adressant les paroles les plus douces et les exhortations les plus sincères à se prêter le mieux possible à la petite cérémonie.

Soudain, au milieu du silence général, la cloche sonna le glas des trépassés....

Alors, le nœud coulant fut placé par Matteo avec toute la grâce dont il était capable, et quelques secondes après le corps du malheureux se balançait dans le vide.

— *Prestissimo et gratamente!* entendit-on murmurer le doux *carnefice*, qui admirait lui-même son œuvre, avec un sourire de triomphe.

Au même moment une douzaine d'arlequins, de *rugantinos* et *giandujas*, sortent de dessous l'échafaud, en poussant des cris de jubilation.

Le *gianduja* est le masque typique de Turin, comme l'*arlechino* celui de Bergame, comme le *rugantino* celui de Rome.

— *Evviva!* acclama la foule, qui battait des mains.

L'exécution avait été le signal même du *carnevalone*.

Ce furent alors des cris, des vociférations, des élans, des bravos, des trépignements, des gestes comme on n'en peut voir et entendre que dans une foule italienne.

Puis vinrent des carrosses et des chars de brillante mascarade, des chevaux richement caparaçonnés, des *matti* ou fous vêtus de longues chemises blanches, des *minenti* (beaux) pittoresquement groupés, des musiciens sonnant de la trompette, et toutes sortes d'autres masques, tels que *pagliacette* (pierrettes) et *villanelle* (paysannes).

Enfin des *macellaj* ou bouchers, habillés en sacrificeurs, amenèrent les victimes symboliques que l'on devait immoler.

En présence du duc et de son hôte, le comte de Fuentès, on tua un ours : c'était la mort du diable.

On égorgea ensuite de jeunes taureaux, c'est-à-dire « la superbe de nos jouissances. »

Enfin, on saigna un coq : la luxure.

Carne vale ! Adieu, la chair ! il faut faire carême bientôt.

Dans ces réjouissances publiques se mêlait, au symbole chrétien, une réminiscence des fêtes païennes, des *Bacchanales* et des *Lupercales* ; car ce fut bientôt, dans les principales rues de Turin, un dévergondage et un débordement de lazzi qui, en tout autre temps, eût choqué la décence. Mais *carne vale !* c'est le carnaval.

Le pendu se balançait encore hideusement au gibet, lorsque Marcel et nos deux amis, poussés par une curiosité dont ils n'avaient pas été les maîtres, s'approchèrent par une rue voisine de la place de l'Hôtel-de-Ville, qui était le centre de la fête délirante.

Gargantua marche en avant, afin de faire place et de son corps et de sa pesante épée qu'il tient à la main ; la formidable poignée du flambard lui sert à pousser la foule.

Michel a remarqué, lui, le lansquenet et son acolyte qui

les suivent, et qui, peu à peu, depuis la sortie de Marcel de la demeure de M. de Vic, se sont rapprochés d'eux.

— Décidément, se dit-il, c'est le même qui était sur le pont de Beauvoisin..... De plus, il me semble... Oui, oui, cette barbe fauve, je me la rappelle... Devant l'abbaye de Montmartre il m'a montré le poing... Il nous espionne, c'est sûr.

Les deux familiers des Jésuites n'étaient plus qu'à quelques pas derrière le grand pâtre, qui suivait son jeune ami, de même que Gargantua le précédait, pour le protéger.

— *Qué simple !* murmura Gros-Michel en serrant le poing.

Tout à coup le reître du Brandebourg poussa un retentissant *der Teufel !* qui attira toute l'attention de Marcel et du pâtre.

Gargantua venait de tourner l'angle de la rue, et l'énorme potence, avec son pendu et ses sbires, avait frappé ses regards...

Se retournant brusquement comme pour échapper à ce fatidique tableau, il vit... Ce qu'il vit était encore plus terrible, plus menaçant !

La lame d'un stylet brillait juste au-dessus de la tête de Marcel...

— Ah ! *der Teufel !* hurla le capitaine ; et, avec une promptitude dont on ne l'eût jamais cru capable, il poussa l'officier de côté et reçut sur sa cuirasse le coup qui était destiné à ce dernier.

En même temps, ayant ressaisi sa lourde flamberge par la poignée, il l'éleva de ses deux mains, puis la rabattit avec le *haïe !* onomatopéique du bûcheron hachant son arbre.

L'épaule du sicaire fut pourfendue jusqu'au nombril, et Basilio tomba noyé dans son sang.

Gros-Michel, de son côté, s'était élancé sur le lansquenet.

Celui-ci, pressentant la terrible plamuse qui allait l'atteindre et dont il ne connaissait que trop l'allure, baissa la tête et ferma les yeux.

Il ne les rouvrit pas de sitôt; car le poing du colosse le frappa si dru à la nuque, qu'il s'affaissa sur lui-même en vomissant un flot de sang.

— *Qué simple !* dit Gros-Michel en contemplant le lansquenet étendu à ses pieds.

Tout cela s'était passé en quelques secondes.

Mais le peuple s'était mis à jeter des cris d'horreur et d'appel, en fuyant de tous côtés.

— Gare aux sbires, dit Michel. Sauvons-nous !

Et il entraîna Marcel. Le reitre les suivit après avoir essuyé tranquillement son *schwert* aux vêtements du lansquenet.

Chemin faisant, il tournait la tête de temps en temps, et marmottait avec une sorte de regret :

— Che n'avre beud-être'bas vrabbé assez fort... Che grois qu'il chicotte engore, *der Teufel !*

— Du leste, capitaine ! lui criait Michel. On va se mettre à nos trousses.

Mais personne ne poursuivait nos amis.

Comme on le sait, les sbires étaient prévenus : ils laissaient faire, se préoccupant peu de savoir quels étaient les meurtriers, quelles étaient les victimes.

Marcel et ses compagnons atteignirent l'*albergo* sans empêchement.

— Vite ! les chevaux, dit Gros-Michel. Fourbus ou non, il faut qu'ils nous portent loin de la ville.

Une demi-heure après, ils trottaient sur la route de Novare.

On coucha à Cigliano, et le lendemain, après avoir passé la Sesia à Verceil, au milieu des campagnes inondées et ressemblant à un vaste marais, on distingua, à la chute du jour, les hauts clochers de Novarc.

Parti de Turin plus tôt qu'on ne se l'était proposé, vu l'état des chevaux, on avait réussi ainsi à atteindre, à l'heure voulue, le lieu du rendez-vous indiqué par frère Gilles.

Celui-ci attendait nos voyageurs devant une *osteria*, sur la route.

Du plus loin qu'il les vit, il courut au-devant d'eux, les yeux fixés sur Marcel, dont il approcha avec un violent battement de cœur.

Marcel, de son côté, n'était pas moins ému, mais pour une autre cause. Il allait avoir des nouvelles de sa bien-aimée.

— Vous êtes fidèle au rendez-vous, dit le jeune officier.

— Je voudrais, répliqua l'ancien ligueur, que pendant toute ma vie...

Un regard sévère de Michel lui fit interrompre sa protestation.

— Votre front est sombre, l'ami ! Auriez-vous de mauvaises nouvelles à nous apprendre ? demanda vivement le fiancé d'Alice.

— Hélas ! répondit frère Gilles.

— Vous m'effrayez ! Serait-il arrivé malheur à Alice ? Vous venez du couvent ? Michel m'a assuré que vous vous intéressiez à mes amours... Parlez !

— Hier matin, le père Daubigny, l'auteur de l'enlèvement, m'a emmené avec lui à Novare. Nous sommes arrivé il y a quelques heures.

— Eh bien ?

— D'après son ordre, mademoiselle Alice fut aussitôt tirée de sa cellule, et descendue dans un *in pace* sous le logement abbatial, habité par le père lui-même. De ce cachot, bien verrouillé et cadénassé, la supérieure a seule la clef.

— Peut-on pénétrer dans le monastère ?

— Assez facilement, guidé par moi.

— Alors intervint Michel, je me charge du cadenas, du verrou et de la porte.

— Mais on ne peut briser tout cela sans faire de bruit. Les valets du couvent accourraient.

— *Der Teufel!* s'écria Gargantua, ch'avre mon schwert.

— J'espérais mieux, reprit frère Gilles. Je comptais pouvoir vous faciliter la délivrance sans bruit et sans esclandre... Mais il faut que le père jésuite ait eu vent de votre arrivée.

— Et ces moyens de violence, fit observer Marcel, nous mettraient tout le couvent, la ville et le pays à dos. Déjà à Turin nous avons failli... Mais j'y songe : j'ai une lettre...

— Une lettre de qui ?

— De madame Marie de Beauvilliers, pour la supérieure des Bénédictines humiliées de Sainte-Agathe.

— Voilà qui vaut mieux : la supérieure fera peut-être pour l'abbesse de Montmartre, dont elle parle souvent comme d'une sainte réformatrice, ce qu'elle ne ferait pour personne autre. Mais il reste encore un obstacle, et c'est le plus sérieux.

— Lequel ?

— Un obstacle vivant : le jésuite qui veille.

— Comment se fait-il qu'il habite le cloître des nonnes ? Je croyais qu'il n'était permis d'y demeurer qu'à un *jubilant* ou religieux qui a cinquante ans de profession.

— Vous oubliez les *visiteurs* jésuites : ils savent aplanir les difficultés en apparence les plus insurmontables ; au besoin, par leur subtilité, ils tournent pour leurs desseins ce qui paraissait directement contre.

— *Der Teufel!* cria Gargantua, ché l'emprocherei celui-là, et nus verrons gommment il durnera audur de ma proche, une fois gu'il l'aura dans le fentre.

L'œil de frère Gilles eut un fauve éclair, comme si ces paroles eussent tout à coup fait naître en lui un sinistre projet.

— La nuit descend, s'écria-t-il. Venez !

— Vous me menez au couvent ?

— Dès que les ténèbres se seront épaissies de manière à ce que le jésuite ne puisse, de son appartement, vous y voir entrer, je vous mettrai en présence de la supérieure, vous lui donnerez votre lettre, et... Dieu aidant, je ferai le reste.

— Je me fie à vous.

— Non-seulement vous épouserez la jeune fille, mais encore vous la ferez reconnaître par son véritable père, le comte de Fuentès.

— Quoi ! demanda Marcel au comble de la surprise, vous savez...

— Je sais tout, je vous dirai tout, et de plus je vous remettrai des papiers qui vous feront bénir par le comte... Partons !

— Marchons ! fit Gros-Michel.

— *Ia*, bardons ! gar on manche et on poit duchurs pien dans ces gouvents.

On se remit en route pour la vieille ville de Novare, si tristement célèbre pour nos Français ; les troupes de Louis XII, commandées par la Trémouille, y avaient été mises en déroute par les Suisses, en 1513.

Novare s'élève sur une hauteur défendue par un château assez formidable.

Grâce au frère Gilles, nos trois aventuriers n'eurent pas de peine à pénétrer dans le monastère.

V

DOUCE NUIT, CRUEL RÉVEIL.

Les religieuses du couvent de *Sant' Agata* appartenaient à ce grand Ordre de Saint-Benoît, si répandu dans toute la

chrétienté, et qui, sans proscrire la vie contemplative, voulait en prévenir les inconvénients en se faisant un devoir du travail, soit agricole, soit intellectuel.

De la même congrégation que les Bénédictines de Montmartre, les religieuses de Sainte-Agathe portaient l'habit des *Umiliate* ou Humiliées.

— Une missive de ma sainte sœur, la *badessa* de Montmartre ! s'était écriée la digne mère Béatrice, en apprenant de la bouche de frère Gilles qu'un officier français venait lui apporter une lettre. Ah ! *Santa Madonna*, qu'il vienne !

Un instant après, tandis que Michel et Gargantua, sur l'ordre de la supérieure, étaient conduits au réfectoire, à la grande joie du reître, Marcel paraissait devant celle dont il attendait le bonheur.

C'était une bonne et excellente dame que la supérieure.

Malgré la soixantaine qui avait creusé des rides sur son visage, elle se souvenait volontiers de ses jeunes années, qui avaient été, disait-on, quelque peu orageuses, et se montrait assez indulgente pour les faiblesses d'autrui.

Elle portait la robe et le scapulaire de drap blanc, avec une petite tunique de lin couleur de cendre.

Marcel lui tendit le pli orné du scel abbatial, en présence du frère Gilles, qui avait jeté sur son bras un long vêtement noir appelé cuculle.

Une douce joie se peignit d'abord sur les traits de mère Béatrice, tandis qu'elle lisait la lettre.

— O la pieuse et charitable *suora* ! dit-elle. Dans ses prières elle promet d'appeler sur moi et ma maison toutes les bénédiction du Seigneur... Et sa prière ne peut être qu'exaucée : une si sainte *badessa*, la gloire de notre Ordre !

La supérieure continua sa lecture. Soudain sa figure exprima un embarras visible, et elle jeta à la dérobée, sur le jeune officier, un regard presque anxieux.

Quand elle eut fini, elle glissa la missive sous sa guimpe, et s'écria, en regardant Marcel :

— *Santa Madonna!* que puis-je donc faire pour vous, *signore* ?

— Tout, madame : le bonheur de ma vie.

— Le bonheur !... ah ! le bonheur, dit mère Béatrice avec un soupir, en levant au ciel des yeux qui, de leur beauté primitive, avaient encore conservé le doux éclat.

— Oui, madame, et celui de l'infortunée jeune fille enfermée dans votre couvent, contre son gré.

— Contre son gré, c'est la vérité ; et la *signora* Marie de Beauvilliers m'exhorte, si en effet la jeune Alizia ne se sent aucune vocation pour la vie religieuse, à accéder à ses désirs et à la remettre entre vos mains.

— Ah ! madame, s'écria Marcel, en tombant à genoux devant mère Béatrice, daignez combler mes vœux, rendez-moi ma fiancée, et je vous bénirai toute ma vie.

— Relevez-vous, *signore* ! On ne s'agenouille que devant Dieu.

— Ayez pitié d'elle et de moi, continua le jeune homme en saisissant les mains de la supérieure. Remettez en liberté cette pauvre demoiselle, qui a dû souffrir cruellement dans cette prison.

— Dans cette prison ! Je l'aime comme mon enfant, et je lui rendais agréable, autant que possible, son séjour dans le cloître.

— Elle n'était pas moins privée de la liberté... Et j'y songe, madame : où est-elle en ce moment ? Dans un cachot.

— Silence ! dit mère Béatrice avec inquiétude en regardant autour d'elle. Si le *padre* nous entendait, sa colère.....

— Le père Daubigny ! Ah ! le monstre, c'est lui qui l'a ravie à son père...

— A son père ! fit la supérieure étonnée. Il m'a dit,

au contraire, que c'était la volonté de son père que cette jeune fille prononçât ses vœux dans notre couvent.

— Mensonge ! il l'a enlevée de force.

— Il serait vrai ?

— Demandez à frère Gilles.

Ce dernier, immobile et muet jusqu'alors, n'avait cessé de regarder le trousseau de clefs pendu à la ceinture de la religieuse, ce dont celle-ci s'était fort bien aperçue.

A l'interpellation de l'officier, il répondit en racontant la vérité ; mais il supplia la supérieure de ne point rapporter au père jésuite ce qu'il venait de révéler, ni même de lui faire connaître que c'était lui qui avait introduit les trois Français dans le cloître.

Mère Béatrice le lui promit.

Elle s'était affaissée dans son fauteuil, la digne femme, en murmurant des mots italiens qui devaient exprimer l'affliction et une secrète amertume, car en même temps ses deux yeux s'étaient remplis de larmes.

— *Povera... povera giovane !* dit-elle enfin. Pauvre jeune fille !... Ravie à son père, à son fiancé !... *O povera !*

Marcel, la voyant émue à ce point, baisait ses mains, qu'elle lui abandonnait, et la suppliait de rendre Alice à la liberté.

— Hélas ! dit-elle, je le voudrais, mais je ne le puis... Le *padre !*

— N'êtes-vous point maîtresse en ce monastère ?

— Le *padre !* répéta mère Béatrice.

— Est-il donc plus puissant ici que vous ?

— *I Gesuiti !* murmura la supérieure avec une sorte d'effroi.

— Ah ! je comprends ; les jésuites commandent.

— Et nous obéissons, répliqua-t-elle à voix basse.

— Ainsi, dit Marcel d'un ton amer en se redressant, ainsi vous me réduisez, madame, à ne prendre conseil que de mon désespoir.

La bonne dame leva sur le jeune homme ses yeux obscurcis encore par les pleurs.

Elle vit sur sa noble et belle figure l'expression d'une si poignante douleur, mêlée à je ne sais quelle farouche hardiesse qui pouvait lui faire affronter tous les obstacles, qu'elle se sentit à la fois de l'admiration, de la peur et de la pitié.

— Ah ! le *povero cherubino* ! murmura-t-elle. *Malgrado mio*, malgré moi, je me sens... C'est qu'il serait capable... Ah ! cela me rappelle...

Disant cela, elle détachait lentement le trousseau de clefs de sa ceinture, et le posait sans affectation sur la table à ses côtés, en ayant soin d'isoler une des clefs des autres.

— Madame ! je me retire, déclara Marcel, qui n'avait ni remarqué ni compris ce manège de la compâtissante mère Béatrice ; mais je vous préviens que je tenterai tout ce qui sera humainement possible, pour arracher Alice de la prison où elle gémit depuis quelques heures.

— Ah ! *malore*, dit à demi-voix la supérieure, la *prigione* est sous la petite *scala* à droite dans le *fondamento*, et pour y arriver, il faut passer par un étroit *corridoio*, devant la porte vitrée du *salone* du *padre*.

— Merci du moins de l'itinéraire, dit en s'inclinant l'officier, qui ne croyait qu'à une naïve rodomontade de la supérieure, défilant toute entreprise contre une prison si bien gardée.

— *Accidente* ! fit encore la religieuse, malicieuse dans sa bonté ; vous ai-je enseigné le chemin, *signore* ?

Elle s'était levée. Le dos tourné à la table, elle marcha vers le prie-Dieu appuyé contre la muraille, à laquelle était appendu un crucifix. Montrant le signe vénéré, elle prononça ces paroles à double sens :

— Le *signore Cristo* ne vous pardonnerait point de profiter de ce qui vient d'échapper à ma bouche, autrement que selon sa sainte volonté et pour le *salut* de sa créature.

— *Amen* ! conclut frère Gilles, en s'emparant des clefs restées sur la table.

Mère Béatrice s'était agenouillée.

— Venez vite ! souffla l'ex-arquebusier à l'oreille de Marcel.

— Plus d'espoir ! dit celui-ci en soupirant.

— Vous n'avez donc rien compris?... Voici les clefs !

— Les clefs !

— L'excellente femme, n'osant désobéir au père jésuite, s'est contentée de penser que ce lourd trousseau la gênait ce soir...

— Elle !

Marcel se précipita aux pieds de la bonne et généreuse dame, et voulut la remercier. Mais elle étendit brusquement les mains sur le jeune homme.

— *Ma benedizione* ! reprit-elle avec vivacité. Allez *in pace* !

Frère Gilles entraîna Marcel, et ne s'arrêta que dans le corridor pour se revêtir de la cuculle et dire à l'officier :

— Vous l'avez entendu : à l'*in pace* !... Courons ! nous n'avons pas une minute à perdre.

— Il faut chercher Michel et le capitaine.

— Inutile et dangereux ! car, d'un moment à l'autre, il peut arriver du secours au père Daubigny.

— Du secours !

— Il attend le père Césario et des affidés bien armés... Pour l'instant, il est encore en pleine sécurité. Un lansquenet devait le prévenir de votre arrivée, et le lansquenet n'est point venu.

— Un lansquenet !... Celui peut-être que Michel a assommé ?

— Un homme à barbe fauve, fit observer frère Gilles.

— Justement.

— Tant mieux alors : le ciel nous protège... Le ciel !

— Qu'avez-vous à tressaillir ? demanda Marcel.... Vous

venez, ce me semble, de porter la main à votre dague... Craindriez-vous ?

— Je ne crains que le père Daubigny : mais ceci me regarde seul... Marchons... sans bruit !

Ils prirent un premier escalier, qui menait au rez-de-chaussée. Ils descendirent les degrés, retenant leur haleine. Frère Gilles marchait devant.

Un nouveau corridor, très-étroit, mais éclairé par une lampe placée dans sa niche, s'offrit à leur vue.

— Demeurez ! dit tout bas l'ancien arquebusier, et laissez-moi faire.

— Pourquoi cette dague à la main ? demanda Marcel.

— Ne voyez-vous point là-bas une porte ouverte ?

— En effet.

— C'est celle du jésuite, qui veille sur sa proie.

— Comment passerons-nous sans être aperçus ?

— C'est mon affaire... Si votre Alice vous est chère, quoi qu'il arrive, ne bougez pas !

— Vos yeux ont une singulière expression.

Pour toute réponse, frère Gilles rabattit son capuce si bien sur sa figure, qu'on voyait à peine ses yeux sinistres. Puis il se glissa vers la lampe et la souffla.

Le corridor fut plongé dans les ténèbres. A vingt pas seulement, un rayon de lumière, partant de la porte du jésuite, se projetait sur les carreaux du couloir.

Au bout d'une minute, Marcel vit la sombre silhouette de frère Gilles se dessiner dans la projection lumineuse, puis disparaître comme un fantôme...

Un faible cri retentit, puis on entendit le bruit d'une chaise remuée, et celui d'un corps tombant lourdement sur les dalles...

L'arquebusier, dans sa cuculle, reparut avec un flambeau quelques instants après.

— Maintenant, dit-il, délivrons la jeune fille. Venez !

Marcel avança. Quand il fut près de son étrange auxiliaire, il demanda :

— Et le père Daubigny ?

— Mort !

— Il y a du sang sur votre cuculle...

— Il lisait auprès de la cheminée. Je l'ai frappé dans le dos, entre les deux épaules.

— Nous aurions pu passer sans qu'il nous vît. Pourquoi ce meurtre ?

— Pour ceci.

L'ancien ligueur tendait à l'officier un petit paquet scellé.

— Qu'est-ce que cela ?

— Je n'ai fait que reprendre mon bien ; il me l'avait volé... Je vous le donne.

— Mais encore, que renferme ce paquet ?

— Lisez !

A la lueur du flambeau, Marcel vit la suscription.

— « Au comte de Fuentès ! » s'écria-t-il avec surprise.

— Au père d'Alice. Je vous conterai tout. Allons à l'in pace !

Les deux hommes trouvèrent bientôt la *scala*, le petit escalier que leur avait désigné la supérieure par sa feinte maladresse, et sous l'escalier, dans la maçonnerie, une porte basse et solide, fermée par un énorme verrou cadénassé.

Le cœur commençait à battre à Marcel. L'épaisseur d'un ais de chêne le séparait seul encore de celle qu'il aimait...

Son compagnon, qui avait eu soin de distinguer la clef isolée par mère Béatrice, allait l'introduire dans le cadenas, lorsque soudain retentit le son d'une cloche.

— Que signifie cela ? demanda Marcel inquiet.

— Encore la bonne dame Béatrice qui vient à notre secours. Elle devance sans doute l'heure des Matines, afin que toutes les nonnes se rendent à l'église et laissent le cloître libre.

— Hâtez-vous !... Il me semble qu'on a gémi.

Le cadenas fut ouvert, le verrou tiré, et la porte en grinçant tourna enfin sur ses gonds.

— Alice ! cria Marcel en s'élançant.

— Qui m'appelle ? répondit une voix éplorée.

— C'est moi... je viens vous sauver.

Ce fut un cri de bonheur qui répondit....

Quoique d'ordinaire, dans ces tristes *in pace* de couvent, la paille fût la seule couche des recluses, la bonne mère Béatrice avait, à la hâte, fait descendre dans la *prigione* une coite matelassée et deux couvertures de laine. La jeune fille, qui portait le costume de novice, s'y était jetée tout habillée.

A quoi bon peindre ces premiers moments de délire qui ressemblent aux joies du paradis, et qu'éprouvent deux cœurs après des années de séparation, pendant lesquelles on a cru l'objet aimé perdu à jamais ?

Entre Marcel et Alice, ce furent des paroles entrecoupées, des soupirs, des regards ineffables, de tendres pressions de mains. Leur amour réciproque avait si bien grandi dans le malheur et les peines !

La jeune fille avait bien un peu pâli durant sa longue captivité et les luttes morales qu'elle avait eu à soutenir contre les incitations, les prières et les menaces du père Daubigny. Mais cette pâleur n'avait en rien détruit sa beauté : elle ajoutait un charme de plus à ce visage déjà si attrayant.

Quatre années d'affliction n'avaient pu empêcher la verte jeunesse d'Alice de rayonner, et sa vénusté de se développer. C'était bien la vigoureuse fleur de Grenade, patrie de ses ancêtres, qui, transportée même sous un autre ciel, s'épanouit encore et ouvre ses corolles au soleil fécondant.

Frère Gilles, qui avait contemplé silencieusement les deux fiancés pendant quelques minutes, les rappela enfin à la situation.

— Quittons ce cachot et le couvent ! dit-il. Le temps

presse. Les amis du jésuite peuvent arriver, et alors...

— Ah ! qu'ils viennent maintenant ! s'écria le jeune homme. Je me sens le courage du lion : j'ai mon trésor à défendre.

— Mieux vaut s'éloigner sans combattre, et mettre la frontière entre les jésuites et vous.

— Vous ne nous suivez donc pas à Paris, l'ami ?

— Ah ! je le voudrais de tout mon cœur, mais je ne le puis.

— Pourquoi ?

— Pour deux raisons. La première, il me faut la taire ; je n'ai jamais pu, dans mes voyages, aller que jusqu'à Dijon, parce que monsieur de Biron y est.

— Vous vous occupez de politique ?

— J'espère ne plus avoir à m'en mêler désormais : le père Daubigny est mort. Et si vous pouvez obtenir du roi Henri IV un sauf-conduit pour moi, je retournerai à Paris.

— Vous l'aurez : je vous dois bien cela. Et l'autre raison ?

— Pour le moment, je ne dois pas quitter le pays. Si je fuyais, les jésuites me soupçonneraient...

— De quoi ?

— Oubliez-vous qui je viens de frapper ?

— C'est juste. Mais ils ne pourront vous poursuivre jusqu'en France, étant bannis par le Parlement.

— Ils y ont toujours des affidés... Bientôt, d'ailleurs, ils comptent y rentrer.

— Impossible ! le roi ne commettra point cette faute.

Frère Gilles haussa les épaules.

— Remontons ! dit-il ensuite. Vos compagnons vous attendent. Moi, je vous accompagnerai jusqu'à Vercell.

Il se pencha vers le jeune homme, pour lui souffler ces mots à l'oreille :

— Chemin faisant, je vous dirai ce qui s'est passé à Gand,

lors de la naissance de cette jeune fille, et ce que signifie cette lettre au comte de Fuentès.

On gagna le préau et le réfectoire, où le capitaine Gargantua, en compagnie de son ami Michel, débouchait flacons sur flacons et avalait d'énormes tranches de mortadelle.

— En route ! leur cria Marcel.

— Ah ! la cholie bersonne ! ne put s'empêcher d'exclamer Gargantua, la bouche encore pleine. Ponchour, mamzelle !

Heureuse et confiante en l'avenir, Alice sourit au gros reître, qui, se ressouvenant alors de sa Gretchen, poussa un énorme soupir.

Deux mules furent sellées par frère Gilles, l'une pour la jeune fille, l'autre pour lui. On remonta prestement à cheval, et l'on quitta le monastère de *Sant'Agata*.

Comme l'avait fort bien deviné l'ancien ligueur, la supérieure avait devancé à dessein l'heure des Matines, car la sœur portière fut la seule qui vit sortir au milieu des cavaliers une femme revêtue d'une ample mante, qui n'avait rien de monastique et que frère Gilles avait eu soin de tenir prête. La sœur converse ne put reconnaître ce dernier sous sa cuculle.

On trotta ainsi une partie de la nuit. Un peu avant d'arriver à Orfengo, on distigua le bruit de plusieurs chevaux et des roues d'une voiture, venant à la rencontre de nos fugitifs.

Frère Gilles marchait en avant avec Marcel, et racontait à ce dernier l'histoire de Claire de Clignancourt et du duc d'Anjou, la naissance d'Alice et la mort de la comtesse.

— C'est sans doute le père Césario, avec ses acolytes et la voiture qui devait servir au transfèrement d'Alice, dit-il en interrompant son récit.

— Où devait-on la conduire ?

— Le père Daubigny a gardé le silence là-dessus... Mais cachons-nous et laissons-les passer... Jetons-nous dans ce petit chemin qui doit mener à un moulin à riz.

On s'engagea dans le chemin, pour ne s'arrêter que derrière un groupe de peupliers. Au clair de la lune on vit passer, au loin, une demi-douzaine d'hommes armés, conduits par un jésuite reconnaissable à son feutre de forme particulière. Une *cocchio* fermé précédait ces hommes.

— Ce sont bien eux, murmura l'ancien ligueur.

Quand le bruit des roues et des chevaux eut cessé du côté de Novare, on regagna la route.

— Continuez votre récit, dit Marcel à frère Gilles.

Celui-ci lui apprit comment la comtesse lui avait remis une lettre. Quant à l'enfant, le chevalier du Bosc s'en était chargé et l'avait élevé.

— Je reconnus un jour le chevalier, il y a cinq ans de cela, à Saint-Germain-l'Auxerrois, poursuivit l'arquebusier du duc d'Anjou. Il était avec Alice, que je devinai aussitôt pour être la fille de la comtesse... J'avais gardé la lettre précieusement.

— Et pourquoi la gardiez-vous ?

— Je le confesse : j'espérais en tirer profit.

— Comment cela ?

— Je me disais que le mari de la jeune fille me payerait cher une lettre qui rendrait à celle-ci un père, grand d'Espagne et possesseur d'une fortune princière.

— Vous aviez donc lu le contenu ?

— J'avais brisé le scel, puis recacheté la missive.

— Qu'écrivait la comtesse ?

— Au moment d'apparaître devant Dieu, disait-elle, elle demandait pardon à son époux, le conjurant d'ajouter foi aux dernières paroles d'une mourante. Elle avouait toute sa criminelle conduite, mais protestait, par le Seigneur Dieu mort sur la croix, de la légitimité de son enfant, qui était bien la fille du comte de Fuentès.

— Et c'est cette lettre que vous m'avez donnée au couvent ?

— Invoquant l'obéissance passive, le père Daubigny me l'avait ravie.

— Vous appartenez donc à la Compagnie ?

— Comme collaborateur temporel.

— Quels étaient les desseins du père Daubigny sur Alice ?

— Il voulait lui faire prononcer ses vœux et abandonner, à l'Ordre toute sa fortune à venir, celle des Fuentès, comme celle des Clignancourt.

— Heureusement que ses plans sont maintenant déjoués. Merci, l'ami, merci de cette lettre si précieuse !

— Déjà il y a quatre ans, au moment où le père Daubigny me l'arracha, j'avais projeté de vous la remettre.

— Vous comptiez sur une récompense.

— Alors, oui, s'écria vivement Hubert Brassier, mais maintenant... Ah ! soyez heureux, c'est tout ce que je demande.

L'ancien ligueur d'Ambert fit un brusque mouvement, comme pour quitter Marcel et retourner vers Michel, qui marchait à côté d'Alice, lorsque le jeune homme lui dit encore :

— En vérité, vous n'aviez pas besoin de vous acquitter de cette façon. En vous sauvant sur le Mont-Cenis, je ne faisais que vous rendre la pareille : n'aviez-vous pas eu compassion de moi à Calais ? Merci néanmoins... Je vais m'occuper d'abord de mettre Alice en sûreté, par delà la frontière, contre les embûches de la Compagnie ; puis je reviendrai en ce pays, pour donner au comte de Fuentès la lettre de la mourante.

— Je vais vous quitter bientôt : daignerez-vous vous occuper de mon sauf-conduit pour que je puisse retourner à Paris ?

— Je vous le promets.

— Nous approchons de Verceil. Les portes en sont fer-

mées; vous ne pouvez y entrer... Du reste, ce que je vous propose sera plus prudent.

— Que me proposez-vous ?

— Sur la route d'Ivrée, à notre droite, il y a un *albergo* où vous pourrez passer le reste de la nuit, car mademoiselle Alice doit avoir, comme vous, besoin de repos.

— Vous avez raison.

— Voici une croix de pierre qui indique la traverse à prendre, pour gagner la route d'Ivrée et l'auberge... Il n'y a que cinq minutes de chemin. Suivez tout droit, et que le ciel vous conduise !

— Vous retournez à Novare ?

— Il ne faut pas qu'on puisse me soupçonner.

Là-dessus, frère Gilles retourna vers le couvent de *Sant' Agata*.

Au bout d'un quart d'heure, on soupait à l'*albergo*.

Malgré ses bouffades au couvent, on pense bien que Gargantua ne se fit pas faute de se gorger de nouveau, mettant son appétit glouton sur le compte du chemin parcouru.

Bientôt le reître et Gros-Michel ronflèrent chacun dans un bon lit.

Il n'en fut pas de même d'Alice et de Marcel.

Avant de se retirer dans sa chambre, celui-ci eut avec sa fiancée un doux et long entretien. Ils avaient tant de choses à se dire !

Accoudés sur la fenêtre qui s'ouvrait du côté du jardin, doucement éclairés par les mélancoliques rayons de la lune, leurs yeux errant sur les rizières d'alentour, sur les coteaux couverts de vignes et de mûriers, sur les eaux de la Sesia dont les flots murmuraient à quelque distance, nos fiancés oublièrent les heures et le sommeil.

Ils parlaient d'amour et d'avenir, s'abandonnant tout entiers à ces rêves charmants dont on se plaît à embellir l'existence, et qui si souvent, hélas ! s'évanouissent comme des rêves qu'ils sont...

Le jour pointait au delà du Tessin, vers les vastes plaines du Milanais, et nos fiancés étaient encore à deviser dans la candeur de leur âme.

— Déjà ! fit Marcel, tandis que la jeune fille, le doigt levé, lui montrait les blanches lueurs de l'aube.

— Ami, il est temps de goûter un peu de repos, lui dit Alice.

— Cher cœur ! être auprès de vous, c'est autant du repos que du bonheur.

— Nous avons une longue route à faire.

— Une partie de la journée s'era pour le sommeil. Il est plus prudent de voyager la nuit, et de gagner de la sorte Novalèse et le Mont-Genis.

— Passerons-nous par Turin ?

— Si je ne craignais vos persécuteurs, j'irais bien me présenter au comte de Fuentès, qui se trouve encore auprès du duc.

— Au comte de Fuentès ! Quel intérêt vous mène vers lui ?

— C'est un secret que vous connaîtrez un jour, chère âme ! répondit Marcel en souriant. Mais, ne sachant comment il accueillera ce que j'ai à lui dire, je redouterai pour vous le séjour de la capitale savoisienne, où les jésuites sont tout-puissants, si le comte refusait de se rendre à la vérité.

— Quel est donc ce secret ?

Marcel prit une des blanches mains de son Alice, et y imprima un tendre baiser.

— Affaire d'Etat ! dit-il en se retirant.

La jeune fille, avant de se coucher, s'agenouilla et pria, pensant à son père, c'est-à-dire à celui qu'elle croyait être le sien.

A peine eut-elle fermé la paupière, qu'elle fut réveillée en sursaut.

Un bruit d'armes dans les pièces voisines, des cris et des juréments se faisaient entendre.

— Ciel ! s'écria-t-elle en s'habillant à la hâte, c'est la voix de Marcel... celle du capitaine ! Que se passe-t-il donc ?

— Ah ! misérables ! criait en effet l'officier des gardes.

— *Der Teufel !* hurlait Gargantua, et ses malédictions tudesques dominaient tout le tapage.

Tout en passant ses vêtements, Alice écoutait dans une anxiété terrible.

— Seigneur ! fit-elle, on vient de ce côté... Marcel ! Marcel !... à moi !

Effectivement, des pas précipités, accompagnés d'un bruit d'épérons sur les carreaux, avaient retenti dans le couloir, et la porte de sa chambre, que la jeune fille avait oublié de fermer à clef, s'ouvrit avec fracas.

Plusieurs cavaliers, qu'Alice reconnut pour des dragons espagnols du Milanais, qu'accompagnaient d'autres hommes armés, mais en habits civils, envahirent la pièce et s'emparèrent d'Alice, malgré ses cris.

Pour expliquer ce qui avait lieu à l'*albergo* de la route d'Ivrée, il nous faut retourner au monastère de *Sant'Agata* et raconter aussi brièvement que possible ce qui s'y était passé.

Le père Césario, avec ses familiers et son *cocchio*, avait atteint le couvent peu d'heures après le départ des fugitifs.

Frère Gilles, qui avait vivement talonné sa mule, y avait pénétré à pied dix minutes après, laissant la bête brouter l'herbe au bord du fossé, le long de l'enclos. Il eut l'air de revenir tranquillement de la ville ; sa cuculle tachée de sang, il l'avait jetée derrière un arbre de l'avenue.

Dans le préau, il se heurta presque contre le frère Côme, le serviteur du père Daubigny. Il se lamentait, le digne frater, joignant les mains et poussant des soupirs.

— Ah ! frère Gilles, dit le novice, quel malheur ! Je vais à l'église prier pour sa guérison... ou, s'il doit en mourir, pour son repos éternel.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda l'ancien ligueur, en affectant la surprise et l'inquiétude.

— Tué... assassiné !

— Vous m'effrayez, frère Côme !... Qui ?

— Le père.

— Monsieur Daubigny !

— Qui l'eût pensé de la part de ses compatriotes, de celle de monsieur Michel surtout... ?

— Il est donc venu des Français au couvent ?

— Ils étaient trois, frère Gilles. Et parmi eux, un homme qui me sauva la vie, un jour qu'étant frère lai chez les Augustins de Saint-Denis, je me rendais en batelet au moulin de Saint-Ouen... Aussi, hier dans la soirée, j'ai trinqué un instant avec lui et son compagnon, le reître, dans le réfectoire, où madame la supérieure les avait fait servir.

— Et vous dites, frère Côme, que le père Daubigny est encore vivant ? demanda l'ex-arquebusier avec une appréhension secrète.

— Il est revenu à lui, grâce aux soins des religieuses accourues à l'appel du père Césario, qui l'avait trouvé inanimé et baignant dans le sang.

— Ah ! tant mieux, répliqua frère Gilles. Je me hâte d'aller près de lui.

Mais, en quittant le servant du père, il ne se pressa pas trop. Quelque bien enveloppé et masqué qu'il eût été, il pouvait avoir été reconnu par Daubigny. Cependant, en y réfléchissant bien, il se dit :

— C'est impossible. Je l'ai frappé dans le dos, il est tombé sur la face ; en supposant qu'il n'eût pas perdu connaissance, il n'a pu distinguer ni mes traits ni ma tournure, pendant que je fouillais dans son étudiotte, où je découvris sans peine le paquet... En réchapperait-il ? Je croyais pourtant, en lui plongeant une seconde fois ma dague dans le corps, l'avoir achevé et m'être soustrait à jamais à sa domination.

Il se rassura tout à fait, après quelques paroles échan-

gées avec la supérieure, qu'il rencontra sous la galerie du préau, et qui venait de la chambre du blessé.

— *Sangue della Madonna!* avait dit mère Béatrice en l'apercevant; qui a voulu tuer le *padre*?

— Moi, répondit sans hésiter Hubert Brassier, qui ne voulait point qu'on soupçonnât son fils.

— Vous! mais c'est un crime, *per divino Cristo!*

— Il le fallait, pour que nous puissions passer outre.

— Et c'est moi qui en suis cause... *o povero padre!*

— Mais on vient de me dire qu'il n'est point mort.

— Heureusement: il en guérira...

— M'a-t-il nommé?

— Non; il croit que c'est le jeune officier ou l'un des siens qui l'a frappé... Il vient de le déclarer au *padre* Césario, qu'il avait envoyé aussitôt vers la *prigione*.

— Qu'a-t-il dit en apprenant que la prison était vide?

— Il m'a regardée fixement, et je dus lui avouer que l'officier, porteur d'une lettre de la *badessa* de Montmartre, m'avait dérobé les clefs.

— Vous ne lui avez point parlé de moi?

— Je m'en serais bien gardée, *santa Madonna!* Vous eussiez pu me compromettre, en lui faisant connaître, en revanche, que ces clefs...

— Vous nous les laissiez prendre très-bénévolement, ce dont vous serez bénie très-certainement, ma bonne mère!

— *Ahi lasso!* hélas!

— Je me rends auprès du père. Adieu, madame!

— Vous le trouverez donnant ses instructions au *padre* Césario.

— Il a donc toute sa connaissance?

— C'est une âme de feu, avec une volonté de fer, qui sait imposer même à ses souffrances et à la fièvre qui le dévore... Un *Sixto Quinto!*

Frère Gilles trouva en effet Daubigny achevant d'indiquer au jésuite italien ce qu'il fallait faire.

— Ah ! vous voilà, frère Gilles ! dit Daubigny d'une voix creuse, en s'interrompant et en fixant sur ce dernier un regard ardent. Vous voyez ce que l'on a fait de moi ! Mais je ne suis pas encore mort... De par le ciel, non, je ne suis pas mort, et je veux... je veux vivre !

Le père profès était couché, dans son lit, sur le côté, le buste emmallotté par les sœurs, avec les taches de sang qui perçaient les linges.

Immobile du corps, car le moindre mouvement le faisait souffrir, il ne remuait que la tête, et ses yeux, allumés par la fièvre, lançaient des flammes.

Les dernières paroles, il les avait prononcées d'un ton vibrant.

Frère Gilles, dominé par l'ascendant qu'avait sur lui le sombre père, avait baissé les paupières et subissait, involontairement, l'influence du jésuite blessé à mort.

— Je suis bien aise que vous soyez accouru, poursuit Daubigny. Approchez-vous de ma table, frère Gilles... Voyez-vous l'étudiot ?... Le père Césario n'a pu y trouver la lettre... Mais vous la connaissez, vous ! Cherchez !

L'ancien ligueur tira, l'un après l'autre, les tiroirs du petit buffet; affectant d'y chercher avec empressement ce qu'il savait fort bien n'y devoir pas trouver.

— Rien; dit-il enfin en se tournant vers Daubigny.

— Rien ! s'écria celui-ci d'une voix tonnante. Ils l'ont enlevée !... enlevée ! Césario ! en route !... Ventre à terre ! Reprenez la fille, jetez-la dans le *cocchio* !... Les trois hommes, tuez, massacrez ! Vous êtes plus de deux contre un... Et par-dessus tout, arrachez la lettre !

— Mon père ! j'en serai, s'écria vivement frère Gilles... Je vous rapporterai l'écrit : je le reconnaitrai, moi !

Mais le jésuite, qui s'était soulevé sur sa couche pour se livrer à cette sortie violente, venait de retomber épuisé et de perdre connaissance.

La sœur gardienne, qui se tenait près de la cheminée,

courut vers le blessé, tandis que Césario et le frère Gilles se précipitaient vers les écuries, le premier en appelant ses acolytes, l'autre en murmurant :

— J'aurais dû le daguer six fois plutôt qu'une... Ce démon a l'âme chevillée au corps.

Le jésuite italien et ses familiers, accompagnés de Hubert Brassier, montèrent à cheval et galopèrent, bride abattue, par la route de Turin, sur la trace des Français.

A l'aube ils furent près de Verceil, au moment même où une assez forte chevauchée en sortait.

VI

LE COMTE DE FUENTES.

C'étaient des dragons espagnols; armés du sabre et de l'arquebuse; vêtus de guêtres et de casaques de cuir chamoisé, et ayant sur la tête un casque sans le moindre ornement, appelé chapel de fer. Une hache pendait, en outre, à l'arçon de la selle.

Ces dragons étaient de singuliers cavaliers.

Ils dataient, dans les armées, du temps de Henri II, et tenaient à la fois de l'infanterie et de la cavalerie, comme l'indique l'étymologie de leur nom, qui dérive de l'allemand *Tragen* ou *Draghen*. C'était l'*infanterie portée*, et souvent on les faisait descendre de cheval pour reprendre leur rôle de fantassin et combattre à pied.

Certains auteurs, Ménage entre autres, prétendent que le nom de *dragons* est venu à ces soldats du latin *draconarii*, combattants distingués de l'armée romaine qui portaient

des figures de dragons au bout de leurs lances. Mais, comme ce fut le maréchal de Brissac qui se servit, le premier, de ces cavaliers dans la première moitié du seizième siècle pendant la guerre du Piémont, et que, du reste, on ne leur vit jamais l'ornement des *draconarii*, nous croyons que l'opinion de Ménage est erronée.

En tête de cette troupe, qui allait au petit trot, marchaient deux cavaliers emmantelés, dont l'un était un homme de haute taille, d'une cinquantaine d'années. Son regard, à la fois hardi et profond, dénotait un homme de guerre aussi bien qu'un esprit politique. Un chapeau de feutre panaché couvrait ses cheveux légèrement argentés.

Ce n'était autre que don Pedro Henriquez d'Azevedo, comte de Fuentès, gouverneur du Milanais pour le roi d'Espagne.

Ce seigneur était connu par sa bravoure dans les combats aussi bien que par son talent en diplomatie. Sous le duc de Parme, Alexandre Farnèse, il avait servi en Flandre, et maintenant il était l'agent le plus actif du duc de Lerme, le ministre tout-puissant de Philippe III.

— Ah ! Diégo, disait-il à son jeune compagnon, qui venait de lui parler de ses exploits de guerre en Flandre, vous me rappelez là une époque où je reçus la plus douloureuse blessure.

— *Senor* comte, repartit don Diégo, écuyer du gouverneur, et auquel son titre de filleul de Philippe III avait valu l'emploi de confident du seigneur d'Azevedo, que de fois j'ai ouï dire à l'Escorial, quand j'étais encore page, que biscateus comme coups d'épée vous respectaient. « Brave comme Crillon, disait-on de vous, mais invulnérable comme le *senor* Achille. »

— Ah ! plutôt au ciel que j'eusse reçu mille fêrures et grêvières au corps, y compris le talon !... mais il est d'autres blessures plus cruelles, dont on se ressent toute sa vie.

— Votre Grandesse souffre ?

— Au cœur, mon cher Diégo.

— Le *senor* comte daignerait-il confier à son humble serviteur...

— La misérable !... moi qui l'aimais de toute l'ardeur de mes jeunes années !... Ah ! chaque fois que je songe à cette odieuse trahison, tout mon sang castillan bout et se révolte... Je l'avais élevée jusqu'à moi.

— Une mésalliance !

— Presque... Elle était d'une obscure famille de France, tandis que les Azevedo ont du sang royal dans les veines.

— Elle s'appelait ?

— Que jamais son nom ne souille mes lèvres !... Assez là-dessus !

Le comte laissa tomber la tête sur la poitrine, et don Diégo respecta son silence.

Au bout de deux minutes, Fuentès fut le premier à le rompre.

— Ah ! fit-il avec un soupir, si du moins...

— Vous avez un regret, *senor* comte ?

— Elle eut une fille... Combien j'eusse aimé cette enfant, si...

— Vous l'avez abandonnée ?

— Je ne l'ai jamais connue. Cette fille vint au monde à Gand, pendant l'occupation française... Elle m'est étrangère.

Nouvelle pause, pendant laquelle le comte soupira encore profondément.

— Et pourtant, reprit-il, je voudrais la voir.

— Ignorez-vous ce qu'elle est devenue ?

— Je l'ignore absolument... Il est vrai que peu de temps après la mort de la comtesse, je reçus au camp du duc de Parme une lettre d'un gentilhomme français, qui me prévenait qu'il avait recueilli ma fille... Ma fille ! il osa la nommer ainsi... Mais je déchirai la lettre en mille morceaux.

— Je comprends votre colère.

— J'eus tort, et je m'en suis repenti depuis. Bien des fois je songeai à voir cette enfant... Quel est l'homme dont le cœur ne finisse par douter, quand il se souvient de celle qu'il a tant aimée, et par se plaire à entrevoir un de ces rayons de lumière qui, sous la forme d'un ange du ciel, d'une bonne et douce créature, peut illuminer la nuit de sa vieillesse?... Il est des moments où j'entends une voix intérieure qui me crie : « C'est ta fille ! »

— Vous n'eûtes jamais d'autres nouvelles de ce gentilhomme ?

— Jamais. Je ne pus même me souvenir de son nom.

Le comte de Fuentès retomba dans le silence et les sombres réflexions.

Tout à coup don Diégo arrêta son cheval.

— *Senor* comte ! dit-il, voilà devant nous une troupe de cavaliers à l'allure suspecte.

Rappelé à lui, Fuentès se mit à regarder.

— En avant ! fit-il. Qu'avons-nous à craindre de ces gens ?

— Ils ont l'air de se concerter au bord de la chaussée.

— En effet, devant une croix.

— A l'entrée du chemin... Une voiture est postée sur la route.

Le comte avait éperonné son coursier.

— Holà ! cria-t-il, quand il fut à quelques pas des inconnus. Que faites-vous là, et que manigancez-vous de la sorte avant le jour ?

— Monsieur le comte de Fuentès ! s'exclama un des étrangers, en s'avançant vers le gouverneur du Milanais, et en le saluant de son grand chapeau noir.

— Hé ! c'est le *padre* Cesario, si je ne me trompe.

— En effet, monsignore ; mais je ne m'attendais pas à l'honneur de cette rencontre.

— Le carnaval est fini, et je retourne à Milan. Mais vous,

mon père, que faites-vous en cet endroit isolé, avec ces gens, à pareille heure ?

— Nous étions à la poursuite de trois Français, qui non-seulement viennent d'enlever une novice du couvent de *Sant'Agata*, mais encore ont tenté d'assassiner le père Daubigny.

— Que dites-vous là ? mais c'est un double sacrilège !

— Que leur mort seule peut expier.

— Le père est mon ami comme le vôtre.

— Nous allions pénétrer dans Verceil, pour nous enquérir de leur passage, lorsqu'en approchant de cette croix, nous vîmes apparaître par le chemin de traverse l'homme que voici, un aubergiste qui se rendait à la ville.

— Et cet aubergiste ? demanda le comté.

— Vient de nous dire que trois Français et une *signora* novice sont couchés à son *albergó*... Nous nous concertions pour les surprendre dans leur sommeil, car ces hommes sont bien armés et d'un caractère résolu.

— Je vous prêterai mes dragons, mon père ; car leur crime est une offense à la religion.

— Ah ! seigneur comte, vous êtes un vrai défenseur de la foi catholique.

— Mais quels sont ces Français ?

— Leur chef est un gentilhomme qui se nomme Marcel de Fontaine.

— Mais c'est un officier du roi de France !

— Sans doute hérétique comme lui.

— Porteur d'un brevet ! Le duc m'en a parlé... Cet officier est inviolable.

— Qu'importe ? Son attentat réclame vengeance et punition.

— Il importe beaucoup, s'écria vivement l'agent du duc de Lerne. Ni la Savoie ni l'Espagne ne sont en guerre avec

Sa Majesté Très-Chrétienne, et je ne saurais souffrir qu'il lui arrivât le moindre accident.

Le but de frère Gilles, en accompagnant Césario et les familiers de la Compagnie, avait été, comme on le pense bien, de se mettre du parti des Français, dès qu'on se serait trouvé en leur présence.

Après avoir entendu le rapport de l'aubergiste, il avait eu le dessein de courir à l'*albergo*, d'éveiller Marcel et ses compagnons, et de combattre à leurs côtés.

Déjà même il s'était glissé, inaperçu, derrière la croix de pierre.

En reconnaissant le comte de Fuentès, frère Gilles s'était arrêté. Son premier mouvement avait même été de révéler à l'Espagnol la présence de sa fille, pour sauver Marcel.

Mais en y réfléchissant, il se dit que peut-être Fuentès, dont il connaissait le caractère entier, loin de vouloir protéger les Français et de le remercier de sa révélation, non appuyée par des preuves, pourrait dans le premier moment le faire arrêter, lui, frère Gilles, et qu'alors, non-seulement la lettre de la comtesse retomberait entre les mains des jésuites, mais encore qu'il serait empêché d'aller prévenir Marcel.

Les dernières paroles du comte, en lui montrant que la vie de son fils serait sauve, lui firent prendre la détermination que voici.

Il résolut de ne pas se compromettre inutilement, de demeurer en apparence l'affidé de la Compagnie, dont il craignait du reste le ressentiment toujours funeste, et de se contenter d'empêcher que la fameuse lettre ne tombât entre les mains de Césario. Il laisserait ainsi à Marcel le choix du moment opportun pour parler au comte.

Celui-ci enjoignit à quelques-uns de ses dragons d'accompagner à l'*albergo* le jésuite et ses hommes. Il leur

donna l'ordre formel de protéger les jours des Français, d'empêcher qu'on touchât même à un cheveu de leur tête, et d'assister seulement le père et ses familiers dans leur entreprise au sujet de la novice.

— Mais, dit Césario, si ces hérétiques résistent?

— Je vous adjoins dix cavaliers pour vous en rendre maîtres sans combat... Vous vous contenterez de les garrotter : vous êtes assez nombreux pour pouvoir le faire sans employer les armes.

— S'ils ont des pistolets, s'ils tirent sur nous ? demanda encore le jésuite.

— Ils dorment tous les trois, *reverendissime padre*, intervint l'aubergiste.

— Vous l'entendez, mon père ! représenta Fuentès. Vous approcherez sans bruit de la chambre où ils reposent, et...

— Chacun a la sienne, dit encore l'hôte perfide.

— Tant mieux, ce sera plus facile... Du reste, cela vous regarde, *padre* !

Césario dut se soumettre, bon gré mal gré, à cet arrangement, malgré l'ardente envie qu'il eût de venger l'attentat commis contre la personne du père Daubigny.

A la grande joie de frère Gilles, le jésuite lui prit le bras pour marcher vers l'*albergo* et lui souffler à l'oreille ces mots :

— C'est vous qui pénétrerez dans la chambre de l'officier.

— Je brûle d'y entrer, répondit Hubert Brassier.

— Vous le garrotterez.

— Avec le plus vif empressement.

— En le garrottant, fouillez-le !

— Fiez-vous à moi !

— Vous lui reprendrez la lettre.

— Je vous le promets.

— Mais gardez-vous de le blesser !

— Ne craignez rien.

— Le comte de Fuentès ne vous le pardonnerait point.

— Sa vie me sera aussi sacrée que celle d'un fils.

— Bien.... Moi, je m'empare aussitôt de la signora...

Mais comprenez-vous la situation, frère Gilles ? Le très-catholique comte de Fuentès nous empêche d'immoler à notre juste vengeance ces trois Français hérétiques...

— C'est vrai, murmura le père de Marcel.

— Mais reconnaissez le doigt de Dieu !

— Le doigt de Dieu !

— Le comte est puni du même coup.

— Oui... puni.

— C'est en nous prêtant la main pour nous emparer de sa propre fille, qu'il commet cet acte coupable.

— Il est vrai. Mais ne craignez-vous point que, si jamais il apprend ce que la Compagnie a forfait contre lui, sa colère...

— Qui le lui apprendrait?... Le jour, du reste, où nous aurons remis le pied en France, notre Ordre redeviendra si puissant, qu'il n'aura plus rien à craindre des autres potentats et de ses agents. Nous aurons l'oreille du roi Henri IV : celui qui sera son confesseur est déjà désigné. M. de la Varenne se fait fort...

— Après avoir poussé au régicide contre le Béarnais, dit sans affectation frère Gilles, on en fera un saint.

— Tout instrument est bon : le but justifie les moyens.

— C'est la devise.

— Le but est saint : le triomphe de la foi catholique, par laquelle seule les âmes peuvent aller au ciel.

— On commence à croire le contraire...

— Par suite de la subversion que le protestantisme a introduite dans les idées. « La liberté des consciences et des cultes, cette moderne erreur si condamnable, cette hérésie au premier chef, sera la ruine de l'humanité. Non-seulement elle empêche le salut éternel, mais encore elle appelle sur cette vic les maux les plus terribles. »

— L'Angleterre et une bonne partie des Etats de l'Allemagne ne sont point de cet avis.

— « Les princes qui osent interpréter selon leur jugement les sacrés canons du concile de Trente et mettent leur pouvoir à la place de la divine autorité de l'Eglise, méritent que leurs peuples les abandonnent. »

Aujourd'hui, près de trois cents ans après le règne de Henri IV, Rome ose encore, dans des termes presque identiques, parler de la sorte et signaler les *erreurs dangereuses* propagées par les *fauteurs d'iniquités*.

— Et l'Espagne elle-même, poursuit le fougueux ultramontain, si elle ose s'écarter des voies de l'Eglise romaine, sera comprise dans l'anathème.

— Elle ne paraît guère y songer.

— Son agent, le comte de Fuentès, ne vient-il point de se mettre en travers de nos desseins ? Il commence à s'user, l'Espagnol. Le sang de Charles-Quint a dégénéré.

— Vous faites bon marché, mon père, de qui vous a servi.

— On rejette ce qui devient inutile.

— L'Espagnol est encore maître d'une partie de l'Italie.

— Que Henri soit à nous et nous dirons au maître actuel de l'Italie, s'il nous menace : « C'est à vous d'en sortir ! »

— Je m'incline devant cette haute politique.

— C'est celle de Machiavel.

— Je croyais que Rome avait condamné les écrits du Florentin.

— Parce qu'ils dévoilaient aux profanes les vrais moyens de gouvernement... Mais silence ! Nous voici à l'*albergo*.

L'expédition réussit, comme on l'a vu dans le précédent chapitre.

Marcel, malgré ses protestations, Gargantua, malgré ses formidables jurements, furent garrottés, ayant été surpris dans leur sommeil. Gros-Michel fut maîtrisé également, mais seulement après un terrible coup de poing asséné par



le géant à l'un des familiers. On le lia solidement comme les autres.

Césario en personne pénétra dans la chambre d'Alice, et la fit transporter dans le *cocchio*.

Puis il alla retrouver frère Gilles, qui sortait de la pièce où l'on venait d'attacher Marcel à son lit.

— Eh bien ? lui demanda le jésuite.

— Je n'ai rien trouvé sur lui, répondit l'ex-arquebusier affectant un air désespéré. Et en vain j'ai cherché dans ses vêtements, sous le lit, dans la chambre.

— Qu'aurait-il fait de la lettre ?

— Je l'ai questionné, mais inutilement : il ne paraissait réellement pas comprendre ce que je lui voulais.

— Je vais le voir, le menacer.

— Oubliez-vous que ces Espagnols sont là ? Parler devant eux d'une lettre adressée au comte de Fuentès, autant vaudrait révéler tout au gouverneur en personne.

— Vous avez raison.

— Moi-même, j'ai dû prendre des précautions, sans trop insister... Je serais plutôt disposé à croire que vous et moi nous n'avons pas bien fouillé dans l'étudiotte... Moi, j'étais si ému à la vue de ce digne père frappé par la main d'un assassin !...

— Au fait, cela peut être. Vous chercherez encore...

Lequel des deux, du père profès ou du simple jésuite *de robe courte*, était le plus madré et le plus digne de servir de modèle au futur Escobar-y-Mendoza, encore en ce temps sur les bancs de l'école ?

Mais, si retors et calculateur qu'il fût, notre frère Gilles fut désappointé en ne retrouvant plus le comte de Fuentès sur la route. Avec le reste de son escorte, le gouverneur du Milanais était parti vers le Tessin aussitôt après le départ de Césario pour l'auberge.

Hubert Brassier avait compté, en faisant route avec lui,

pouvoir le sonder, lui parler de Gand et du duc d'Anjou, éveiller en son âme le sentiment paternel.

Si l'effet de ses paroles eût répondu à ses désirs, il eût brusqué le dénouement, en déclarant à Fuentès qu'il existait une lettre de la comtesse Claire, qui ne laissait aucun doute sur sa paternité.

Enfin, il lui eût fait connaître que l'officier français, favori du roi, aimait sa fille.

Il voulait poser une condition au comte, dans le cas où celui-ci se fût montré impatient de prendre lecture de la lettre et de revoir son enfant. C'était de consentir au mariage des deux jeunes gens.

On serait retourné à l'albergo et l'on aurait délivré Marcel et ses deux compagnons, que le père Césario avait ordonné à l'aubergiste de ne céder que dans la journée.

Le départ précipité du gouverneur faisait crouler tout cet échafaudage.

Que faire? Aller à l'auberge pour rendre son fils à la liberté? C'était impossible; frère Gilles fût devenu suspect à Césario.

Frère Gilles résolut de suivre le jésuite et le *cocchio*, espérant que le comte se serait peut-être arrêté à Novare.

Mais à Novare, on ne trouva plus Fuentès, et Césario intima brusquement à frère Gilles l'ordre de rentrer au couvent, pour annoncer au père Daubigny le résultat de l'expédition.

— Vous ne vous arrêtez donc pas, mon père? demanda Hubert Brassier.

— Non. Le temps d'atteler les chevaux de poste au *cocchio*, et nous repartons.

— Quelle route suivrez-vous?

— La plus directe et la plus sûre qui mène en Allemagne.

Le frère comprit que le profès n'en voulait point dire davantage, et il se tut.

Il se garda même d'espionner ; mais, comme il savait qu'on devait se rendre en Allemagne, il pensa que le *cocchio* prendrait le chemin le plus direct, par la Suisse et le mont Saint-Gothard, et il se hâta d'aller remplir sa mission auprès de Daubigny, afin de pouvoir retourner à Verceil.

— Après tout, se dit-il, ils doivent passer par la Lombardie, et Marcel sera à Milan assez à temps pour inciter le gouverneur à faire poursuivre les ravisseurs. Il est bon, du reste, que Marcel fasse en personne les révélations au comte.

Daubigny avait le délire de la fièvre. Hubert Brassier lança sur le malade un regard chargé de haine, et reprit aussitôt un cheval frais.

Dans le préau, frère Côme apprit à l'ancien ligueur que, deux heures auparavant, le lansquenet avait eu avec le père un court entretien.

— Ah ! pensa Hubert, le Lorrain est déjà guéri du coup de poing..... Et, demanda-t-il, le lansquenet a quitté le couvent ?

— Il a pris la route de Milan.

— Encore quelque mission de Daubigny ! murmura frère Gilles.

Après s'être couvert d'une autre cuculle, brune cette fois, Hubert Brassier franchit rapidement la distance qui séparait Novare de Verceil, et revit à midi l'*albergo* de la route d'Ivrée.

L'aubergiste, l'ayant reconnu, lui laissa couper les liens de Marcel et de ses amis.

— A cheval ! leur dit-il, et courons à Milan.

— A Milan ? demanda l'officier.

— Auprès du comte de Fuentès. Voici la lettre... Alice est sur la route d'Allemagne.

— Nous l'atteindrons !

— Nous verrons d'abord le comte. Il le faut. Il vous

procurera des coursiers rapides et vous adjoindra des cavaliers... Il doit aimer sa fille.

— Pendant ce temps Alice est entraînée au loin!

— A Milan! vous dis-je, voilà vos chevaux qui piaffent.

— *Der Teufel!* hurla Gargantua, ils avre bien manché leur avoine, eux!... mais ch'avre, moi, le fentre vide gomme mon gasque.

— Nous emporterons du pain et un jambon, capitaine, dit Gros-Michel, et nous déjeunerons en route.

— C'est ça... Mais il ne faut pas oublier les galepasses bleines.

Tandis qu'on se mettait en route, frère Gilles dit à Marcel :

— Vous avez dû être fort surpris de me voir apparaître au milieu de ceux qui envahissaient votre chambre et vous garrottaient.

— En effet, je crus d'abord à une insigne trahison.

— D'autant plus que c'était moi qui mettais le plus d'empressement à vous lier. Mais je le faisais pour qu'on se reposât sur moi du soin de vous maîtriser.

— Les quelques paroles que vous me glissâtes à l'oreille, l'ami, me rassurèrent, et je me laissai faire.

— Il était essentiel que les papiers ne tombassent pas dans d'autres mains que les miennes.

— Vous fîtes glisser la lettre habilement de mon pourpoint sous votre justaucorps.

— Personne ne s'en aperçut.

L'ancien ligueur raconta alors à Marcel tout ce qui s'était passé, tant au monastère que sur la route, entre le jésuite et le comte de Fuentès, ainsi que ses propres hésitations sur ce qu'il devait faire, et le départ pour l'Allemagne de la voiture où l'on avait enfermé la malheureuse Alice.

— Nous devons donc nous hâter d'aller trouver le comte à Milan, poursuivit frère Gilles, et de lui révéler tout.

— Mais s'il refuse de se rendre à l'évidence ? demanda Marcel.

— Je ne puis le croire. Un père...

Hubert Brassier hésita un instant, puis il reprit avec vivacité :

— Un père se trompe rarement... Son cœur parle, malgré tout... Il y a des élans mystérieux... Ah ! j'en sais quelque chose.

— Vous !... Êtes-vous un enfant ?

— Oui, murmura d'une voix à peine perceptible l'ancien marchand d'Ambert.

Puis il éloigna brusquement son cheval de celui de Marcel, en ajoutant avec un soupir profond :

— Mais je l'ai perdu.

Au delà de Novare, on rencontra le Tessin vers le soir.

La rivière était devenue grosse par des pluies tombées du côté du Lac-Majeur, et aucun batelier ne voulut, à l'approche de la nuit, se risquer sur les eaux rapides.

On ne put la franchir que le lendemain matin, après avoir passé la nuit dans une mauvaise hôtellerie.

Il était sept heures du soir quand on atteignit Milan, la ville aux magnifiques palais et au merveilleux Dôme de marbre, dont les aiguilles et les milliers de statues étincelaient sous les feux du soleil couchant.

Milano la grande jouissait d'une de ces douces soirées du printemps si précoce en Italie.

Toutes les fenêtres étaient ouvertes ; les stores roses qui servent de jalousie, levés et tendus, ressemblaient à des auvents qui dominaient les balcons, et sur ces balcons, couverts d'orangers et de lauriers-roses, de jeunes femmes assises et de jeunes *signori* debout derrière elles devisaient gaiement de sujets d'amour ou de poésie.

Dans les rues, des femmes du peuple, sorties des portes basses, marchaient à pas pressés, avec ce délicieux mouvement de hanches des femmes du midi. Elles se rendaient aux

églises, et se donnaient, en souriant, la *bona salute* en se rencontrant.

Des soldats espagnols, la main sur la poignée du sabre, les regardaient du coin de l'œil, en relevant les crocs de leurs moustaches, mais sans se départir de la gravité castillane.

Assis sur une borne, un jeune homme, presque un *bambino*, chantait avec une voix très-pure et très-douce une *canzonetta* :

Iate, sospire mieje,
Addó ve manno
E no ve'ntrattenite
Pe la via.

Mes soupirs, allez
Là-bas sous la voûte,
Et surtout en route
Ne vous perdez pas.

— Il appelle sa mie, pensa Marcel, le cœur gros; et elle viendra, car la largeur seule de la rue est entre eux. Mais moi... Alice! où es-tu?

— Allons droit au palais Sforza, qu'habite le gouverneur, dit frère Gilles.

Mais le comte était au théâtre, où l'on jouait un drame musical ou *opera seria*, en forme d'*oratorio*. Cette pièce lyrique était du Romain Cavalliere et avait un singulier titre : *L'Anima e l'Corpo*, l'Ame et le Corps. Le sujet allait au carême : c'était pour cela qu'on le représentait.

L'Italie cultivait déjà avec succès, à cette époque, la musique dramatique, tandis qu'en France nous en étions toujours, sauf de très-rares exceptions, aux informes mélodies populaires, dont la plupart avaient fait les délices de nos bons aïeux.

On avait représenté à Florence l'opéra de *Daphné*; à Ferrare, *il Sacifizio*, une pastorale en musique.

Milan n'avait pas encore, pour ses œuvres de la Renais-

sance musicale de l'Italie, sa magnifique scène de la Scala, bâtie plus tard sur l'emplacement de l'église Santa-Maria ; mais les *dilettanti* de l'époque savaient se contenter de salles beaucoup moins somptueuses, pour un spectacle que la société aimait avec ardeur.

Le peuple, lui, s'épanouissait la rate aux merveilleux *Fantoccini*.

C'étaient alors, comme aujourd'hui, des marionnettes fort bien apprises, gesticulant à ravir, vêtues comme des princesses, ayant le verbe haut et le quolibet facile.

Les anciens Romains, qui en avaient légué la tradition à l'Italie moderne, les avaient eux-mêmes empruntées aux Grecs ; car le grave Platon disait malicieusement que « les passions produisent sur les hommes ce que les petites cordes opèrent sur les figures de bois. »

L'avis de Gargantua fut qu'il était inutile et peu réconfortant d'attendre, sans rien faire, la rentrée du gouverneur. Il valait mieux, suivant lui, profiter de ce contre-temps pour aller dîner. Gros-Michel pensait comme le retre.

On se rendit donc à l'*albergo Reale* qui avait sur son enseigne l'image du roi d'Espagne.

Quoi qu'on en dise, l'amour n'ôte pas l'appétit, et Marcel lui-même prit part au bon et copieux repas commandé par le capitaine Gargantua.

Tandis que nos amis dégustaient du vin de Fiorenzola, se régalaient de faisans de l'*Isola Madre*, la plus agreste des îles Borromée du Lac-Majeur, ainsi que d'excellents poissons de ce lac, parmi lesquels Gargantua prisait le plus une truite, parce qu'elle était énorme, un homme qui avait suivi les voyageurs depuis le parvis Sforza, stationnait en face de l'*albergo Reale*, sans quitter l'hôtellerie des yeux.

Le nuit était venue, une de ces belles nuits étoilées comme on en voit en Italie, et l'*Ave Maria* tintait à l'église voisine de San Marco, quand notre homme, blotti sous le portique

d'un palais, vit la lueur de plusieurs torches portées par des *lacche* poindre au bout de la rue et s'approcher.

— C'est le gouverneur, murmura-t-il. Si je le prévenais de leur arrivée à Milan !... Ce n'est point dans les instructions que m'a données le père Daubigny : je devais seulement me rendre à la *casa* Breira, au collège de la Compagnie, pour m'informer si le *cocchio* était reparti sans obstacle, et en même temps pour savoir quels étaient les hôtes actuels du comte... Mais puisque, à ma grande surprise, j'ai aperçu devant le palais Sforza ces trois maudits, qui, sans aucun doute, ne sont venus dans le Milanais que pour rattraper la voiture, il est bon de les signaler au gouverneur, pour les faire arrêter... Mais quel est donc ce personnage en cuculle brune qui les accompagne ? Il est si bien enveloppé, que je n'ai pu distinguer ses traits... Qu'importe ? il sera arrêté comme eux... Ah ! Claude le Lorrain, puisses-tu te venger !

A ces mots, le lansquenet s'avança vers le comte de Fuentès, qui revenait, en effet, de l'*Oratorio*.

— Seigneur comte ! dit-il en s'inclinant.

— Caramba ! c'est Claude le Lorrain... Que viens-tu faire à Milan ?

— Vous servir, monseigneur.

— Tu as besoin de quelques pistoles, à ce que je vois.

— Hé ! deux ou trois carlins d'or garniraient mieux mon escarcelle, que les pauvres picaillons de cuivre qui la salissent.

— Eh bien ! parle... quel lièvre as-tu levé ?

— Un lièvre aux armes du Béarnais, venu en espion jusque dans vos Etats.

— Caramba ! où est-il ? que je le fasse brancher promptement.

— Dans l'*albergo Reale* que voici, avec deux drôles, ses complices, et un inconnu bien caché sous sa cuculle.

— Quel est cet espion ?

— L'officier français qui a dagué le révérend père Daubigny.

— Encore lui !

Se tournant vers un gentilhomme de mine assez équivoque, qui marchait à ses côtés, le comte lui dit tout bas :

— Ceci est autre chose, monsieur le baron de Fontanelle ! Cet officier, votre compatriote, est peut-être venu ici pour me voir... Qui sait s'il n'a point quelque mission secrète du roi ? Pendant que je vais le faire mander au palais, ne vous montrez point à lui.

— Je m'en garderai bien, monsieur le comte. S'il se doutait que je fusse ici pour traiter avec vous de l'entrée en Bretagne des troupes de Sa Majesté catholique, je ne pourrais jamais revoir l'île que je dois leur livrer, à moins que je ne veuille porter ma tête au bourreau en place de Grève.

Le traître, ayant prononcé ces paroles, prit les devants pour se rendre au palais, de peur que l'envoyé du roi ne l'aperçût en sortant de l'hôtellerie.

Le gouverneur donna l'ordre à son écuyer, don Diégo, de lui amener l'officier du Béarnais au jardin du palais Sforza, où il l'attendrait.

— Avec ses compagnons ? demanda l'écuyer.

— Sans doute. Si ces gens étaient venus sans mission dans le Milanais, le brevet du roi ne les protégerait plus.

Le comte jeta une bourse à Claude le Lorrain et s'éloigna avec sa suite.

— Dans le jardin ! marmotta le lansquenet. Il a dit dans le jardin... C'est bien : par la grille je verrai et j'entendrai... Ah ! que j'aurais de joie à les contempler au haut d'une potence !

Vingt minutes après, Marcel et ses compagnons étaient introduits dans le palais Sforza.

Le jeune homme se sentait fort ému, car de l'entretien solennel qu'il allait avoir avec le comte, dépendait non-

seulement le bonheur de toute sa vie, mais encore le salut d'Alice, qu'on entraînait en ce moment vers les Alpes.

Des gardes entourèrent Gargantua et Gros-Michel dès leur entrée dans le palais, au grand déplaisir du reître, qui avait remarqué déjà que, dans le Milanais comme en Savoie, on déployait un luxe de gibets fort peu rassurant pour sa destinée.

Quant à Marcel, qui avait témoigné le désir que l'homme à la cuculle l'accompagnât devant le gouverneur, don Diégo, suivi d'autres gardes, le conduisit avec frère Gilles dans les magnifiques jardins de la résidence princière.

Le comte se promenait devant un petit pavillon, à l'extrémité du jardin, le long d'une grille de fer.

La lune, toute pleine, sans un nuage, sans une ternissure, irradiait ainsi qu'une boule de diamant. On se voyait comme en plein jour. Les cyprès, les myrtes et les lauriers se distinguaient avec leurs nuances diverses, et les rayons de l'astre à son zénith faisaient reluire leurs feuilles polies comme de l'émail vert. Aucun souffle ne faisait bruire le feuillage de ces beaux arbres toujours foliolés.

— Monsieur, dit brusquement le comte en s'arrêtant et avec un ton, une hauteur qui sentaient le grand seigneur castillan, j'ai déjà empêché qu'on vous tuât. Mais votre brevet ne vous protégeait que dans les États du duc de Savoie. Or ça, que venez-vous faire aujourd'hui sur les terres appartenant au roi mon maître ?

— Monseigneur, répondit Marcel en s'inclinant, daignez m'accorder quelques moments d'entretien particulier.

— Don Diégo n'est pas de trop..... Gardes, retirez-vous.

— Peut-être, pour ce que j'ai à vous dire, insista le jeune officier, ce seigneur est-il encore de trop.

— Je n'ai point de secrets pour le filleul de mon souverain. Hâtez-vous, monsieur ! Aussi bien suis-je aise pour vous que ce soit une mission qui vous ait amené à Milan.

Dans le cas contraire, j'aurais eu le droit de vous punir comme espion.

— La France est en paix avec l'Espagne, répliqua Marcel avec quelque aigreur cette fois, car il se sentait froissé de l'accueil que lui faisait le comte.

— En telle paix, qu'elle ressemble presque à la guerre ; on arme en Franc, je le sais... L'espionnage, du reste, est un rôle qui ne serait pas éloigné de votre caractère.

— Monseigneur ! fit Marcel la rougeur au front, tandis que sa main faillit se porter à la garde de son épée.

Mais il se retint.

— Ne vous récriez point, jeune homme ! N'avez-vous pas déjà traîtreusement violé un asile de notre sainte religion ?

— Ah ! veuillez m'écouter. Cette jeune fille....

— L'amour !... Hé ! je m'en doute... Mais rien n'excuse un attentat pareil. Il faut réprimer ses passions... Passons au sujet dont vous avez à m'entretenir. Expliquez-vous et parlez vite !

— Vous avez raison, monseigneur, dit Marcel, résolu de précipiter l'explication. Je dois parler vite et clairement, car chaque minute qui s'écoule nous devient fatale.

— Je vous écoute, monsieur.

— Aucun motif politique ne m'a conduit vers vous...

— Caramba ! fit l'Espagnol, en fronçant les sourcils.

— Il s'agit plutôt de vos plus chers intérêts et des miens.

— De mes plus chers intérêts ?

— Oui, monseigneur, de votre fille.

Fuertes fit un soubresaut, en reculant de deux pas. Puis il revint vivement sur Marcel.

— Répétez, monsieur !... De ma fille, avez-vous dit ?

— De l'enfant de la comtesse Claire, qui est aussi la vôtre...

Le comte passa la main sur son front, comme s'il eût

voulu chasser une image odieuse. Mais son cœur bondissait dans sa poitrine. Le père l'emporta enfin sur l'époux outragé.

— Où est-elle ? demanda-t-il avec un tremblement dans la voix, qu'il cherchait à réprimer vainement.

— Milan l'a peut-être vue ce matin, et il y a trois jours à peine vos dragons l'enlevaient de l'*albergo* près de Verceil.

— Quoi ! cette novice du couvent de *Sant'Agata*...

— C'est votre fille Alice.

— La preuve ! la preuve !

— La voici !

Marcel tendit à Fuentès la lettre de la comtesse mourante.

— De la lumière ! des flambeaux ! cria le gouverneur.

Il essaya, en attendant, de lire à la lueur de la lune. Mais, quelque resplendissant que fût l'astre des nuits au ciel pur de l'Italie, sa lumière n'avait point assez d'éclat pour permettre de déchiffrer l'écrit.

— De qui tenez-vous cette lettre ? demanda le comte d'une voix pleine d'émotion, et en caressant déjà du regard ce jeune et bel officier qui connaissait Alice et qui l'aimait.

— De cet homme, répondit Marcel en montrant frère Gilles appuyé contre un cyprès.

— Approchez, dit Fuentès à l'ancien ligueur. Conte-moi ce que vous savez.

Frère Gilles fit au gouverneur le récit que nous connaissons, et termina en rapportant ce que contenait la lettre de la mourante.

A cette dernière explication, Fuentès ne fut plus maître de ses sentiments.

Il était déjà fort disposé à ouvrir ses bras à cette enfant, comme nous le savons par son entretien avec don Diégo sur la route de Novare.

Or, le doute se dissipant, l'âme ardente du Castillan s'élançait avec transport vers cet horizon inespéré où le bonheur, la joie de la famille, lui apparaissait en souriant sous l'image d'une fille chérie.

— Et vous l'aimez, mon jeune ami, dit le comte avec une de ces douces inflexions de la voix méridionale, qui, suivant les passions fouguses ou tendres, passe si facilement d'un diapason à l'autre. Vous la connaissez depuis longtemps? Est-elle jolie, grande, bien faite? De quelle nuance sont ses cheveux?

Ainsi qu'on le pense, Marcel répondit comme un amoureux à ces questions d'un père, souvent aussi naïf qu'un enfant.

Il raconta comment il avait connu Alice, la peine qu'il avait eue d'obtenir du chevalier du Bosc le consentement à une future union, consentement que celui-ci ne donna qu'après le rapt inexplicable dont elle fut la victime; enfin les nouvelles qu'il eut de la jeune fille par monsieur de Laffin.

— Par monsieur de Laffin! s'écria Fuentès. Il vient d'arriver avec son secrétaire... Holà! qu'on l'appelle! Je saurai par lui quelles étaient les vues des ravisseurs.

— Frère Gilles vous les fera connaître parfaitement, monsieur le comte.

— Parlez, frère Gilles!

Celui-ci, à son tour, fit connaître au comte les desseins du jésuite Daubigny.

— Ah! l'abominable machinateur! s'exclama le seigneur d'Azevedo. Et moi qui protégeais ces gens-là!.... Mais vous me disiez, monsieur de Fontaine, que Milan avait peut-être vu Alice ce matin? On ne l'a donc point réintégrée à *Sant'Agata*?

— Le père Césario la conduit en Allemagne.

En ce moment, les laquais apportaient les flambeaux, et don Diégo amenait Laffin. Le baron de Fontanelle se tenait dans l'ombre.

— Don Diégo ! cria le comte à son écuyer, courez au collège de la Compagnie, avec mes gardes ! Fouillez le palais Breira de fond en comble, et si ma fille Alice ne s'y retrouve, menacez les pères de toute ma colère s'ils ne vous disent quel chemin a pris Césario.

VII

ENTRE VIEILLES CONNAISSANCES.

— Vous m'avez mandé, monseigneur ? dit Laffin en s'avancant et en saluant à la fois le gouverneur don Azevedo et Marcel.

— Ah ! il ne s'agit plus de politique, monsieur de la Nocle. Foin de ces intrigues !... Monsieur de Fontaine, venez dans ce pavillon.

Le comte pénétra avec Marcel dans le petit bâtiment éclairé par les flambeaux, pour y lire la lettre de Claire de Clignancourt.

Puis, la joie au cœur, la bonté dans le regard, aux lèvres le sourire, il questionna le jeune homme sur sa famille, sa position, son avenir.

— Qu'importe ! s'écria le généreux Castillan en se levant, après avoir écouté l'officier du roi. Qu'importe que vous n'ayez de blason que le vôtre ! Le roi de France vous a élevé jusqu'à lui, comme j'avais élevé jusqu'à moi la mère d'Alice... que Dieu lui pardonne ! Il y a longtemps que je sais que l'amour ne connaît ni rang, ni pays, ni...

— Ni religion, monseigneur ! interrompit Marcel.

Le général de Sa Majesté Très-Catholique fit un mouvement, et son œil s'assombrit.

— C'est vrai, murmura-t-il, vous êtes calviniste.

— Serait-ce un obstacle insurmontable ? demanda avec inquiétude le petit-fils du pasteur de Pailhat.

Le Castillan ne répondit point. Il s'était croisé les bras et réfléchissait profondément. Il était évident qu'un violent combat se livrait en lui. Enfin il s'écria :

— Vous étiez fiancés devant Dieu : je bénirai votre union... Ces gens-là nous parlent de religion, et en rompant les liens de la famille, pour s'approprier le bien d'autrui, ils agissent contre toute morale divine et loi humaine !... Pourquoi suivrais-je leurs préceptes ?

Le comte était sur le seuil du pavillon. La lune éclairait sa haute stature, son fier visage.

Devant Laffin et ses gardes, le noble Castillan tendit la main à Marcel, en prononçant solennellement ces paroles :

— Vous serez grand d'Espagne !

Laffin était près de la grille qui servait de clôture au jardin, avec un mur à hauteur d'appui. Il entendit le bruit d'un pied heurtant contre un caillou, et demanda :

— Qui va là ?

Mais on ne fit aucune réponse. Seulement Laffin vit s'éloigner, à la hâte, un homme dont le casque de lansquenets brillait sous les rayons lunaires.

Diégo revint bientôt du palais Breira. Les jésuites n'avaient point voulu parler d'abord : ils ne cédèrent qu'aux menaces et avouèrent que le père Césario, qui s'était reposé quelques heures au collège, était reparti au point du jour avec le *cocchio* et ses hommes.

— Dans quelle direction ? demanda Fuentès.

— Il devait d'abord suivre le Tessin et franchir les Alpes par le mont Saint-Gothard ; mais il s'est déterminé pour la route de Trente et les gorges du Tyrol, cette voie étant la plus commode pour une voiture, qu'on n'est pas obligé de démonter là comme sur les autres.

— A cheval ! s'écria le gouverneur. Que vingt dragons m'accompagnent ! Nous l'atteindrons avant qu'il passe la frontière du Milanais.

Une demi-heure après, le comte et sa suite, Marcel et ses deux compagnons, galopèrent sur la route de Trente.

Mais cette route était plate et bonne, comme celles de toute la Lombardie ; et quelque hâte que fissent nos cavaliers à travers ces belles plaines, couvertes d'oliviers, de mûriers, d'amandiers, d'orangers et de riches pâturages, quand ils atteignirent la frontière, on leur apprit que, depuis deux heures, les gens désignés, avec le *cocchio*, l'avaient franchie.

Le comte en fureur étendit le poing vers les sauvages montagnes du Tyrol, que couronnaient des vapeurs grises.

— Ah ! démons, s'écria-t-il, c'est par cet enfer que vous entraînez votre proie !

Marcel était pâle comme un mort. Après avoir touché au bonheur, entrevu le ciel, il était replongé dans le désespoir.

Mais ni la colère de Fuentès, ni la douleur de Marcel ne pouvaient remédier à leur malheur. Le Tyrol appartenait à l'Autriche, et la poursuite ne pouvait aller plus loin.

On reprit tristement le chemin de Milan.

Le digne Castellan obligea Marcel à se reposer plusieurs semaines dans son palais, ne cessant de le questionner et de lui parler de sa fille.

Il avait expédié un de ses officiers à Vienne, auprès de l'empereur Rodolphe II, avec mission d'implorer son assistance pour la découverte du lieu où l'on avait conduit Alice.

En vain le comte s'était-il rendu de sa personne au monastère de *Sant'Agata*, auprès du père Daubigny. Il eut beau tonner et menacer, le jésuite malade eut la force

d'esprit de nier, avec obstination, qu'il sût que la jeune novice fût la fille de sa *grandessa*.

Quant au transfèrement d'Alice en Allemagne, Daubigny ajouta hypocritement que cela regardait l'Ordre, et non pas lui, humble profès, entièrement soumis à la volonté de son général et du Saint-Père. Ayant fait vœu d'obéissance passive, le Père ne pouvait parler sans permission.

Fuentès ne voulait point invoquer le témoignage de frère Gilles, de peur de compromettre celui-ci.

Frère Gilles était, en effet, retourné également au couvent des Humiliées. Il avait conjuré le gouverneur de ne point le nommer au père jésuite, afin qu'il pût conserver sa position dans la Compagnie et découvrir le lieu de la captivité d'Alice.

A Marcel, frère Gilles avait recommandé, d'une voix émue, de lui rapporter le sauf-conduit promis, en ajoutant :

— Je vous attendrai à Turin, aux environs de l'hôtel de M. de Vic.

— Espérons ! dit au jeune homme le comte de Fuentès, de retour à Novare.

— Hélas ! la Compagnie est si puissante ! répondit Marcel, et chaque couvent lui sert de prison... Mais j'ai confiance dans le Seigneur.

La veille du jour fixé pour son retour en France, Marcel, promenant sa douleur dans le jardin, tandis que le gouverneur était allé assister à l'office au *Duomo*, y rencontra Laffin tout rêveur et soucieux comme lui, et cassant par moments, avec une baguette, d'un air irrité, les branches des arbrisseaux.

— Quoi ! M. de la Noce, lui dit-il d'un ton mélancolique, vous voilà triste aussi ?

— Triste et colère à la fois, M. de Fontaine, répliqua le conspirateur, d'ordinaire si insouciant. Mais je puis vous

confesser la cause de mon irritation et de mes ennuis, à vous qui savez mes affaires.

— Je voudrais les connaître assez pour y trouver des motifs capables de vous faire revenir à de meilleurs sentiments envers votre souverain.

— J'ai de grands besoins d'argent, M. de Fontaine, et mon souverain ne les satisferait pas : je vous l'ai déjà dit.

— Peut-être.

— J'y ai peu confiance. Et pourtant...

— Pourtant, M. de Laffin ?

— Je me sentirais disposé à le servir. Et en ce moment mes services lui seraient certainement plus précieux que jamais.

— Voyons ! contez-moi cela.

— Au fait, le duc de Savoie devient aussi ladre que le roi, les Espagnols hésitent, et Biron... Biron est un malotru bouffi d'orgueil et de vanité.

— Ah ! vous auriez à vous en plaindre ?

— N'a-t-il pas osé lever la main sur moi, le rustaud ! s'écria Laffin, rouge de colère au souvenir de l'affront reçu. Je suis gentilhomme, et...

— Je le sais. Le roi Henri IV connaît autrement les égards dus à sa noblesse fidèle.

— Tenez ! je suis las d'intriguer pour ces gens-là.

— A la bonne heure ! Voulez-vous que je parle de vous au roi ?

Laffin hésitait, serrant les poings, se mordant les moustaches, murmurant des mots inintelligibles.

Marcel comprit ce qui se passait en lui.

L'officier des gardes savait qu'il y avait quelque chose en l'air, que la conspiration était menaçante. Il se souvenait de la missive de Marguerite de Valois, apportée par Gargantua, et des paroles du roi dans son cabinet.

Il résolut de gagner à Henri cet homme, que ses demi-confidences à la foire Saint-Germain lui faisaient soup-

çonner d'être la cheville ouvrière du complot ourdi par le maréchal.

Marcel commença à faire appel aux bons et loyaux sentiments qu'il supposait dormir au fond du cœur de ce gentilhomme, que sa vie dissipée et ses besoins d'argent avaient seuls lancé dans l'intrigue.

Il lui représenta la France, qui respirait enfin sous le règne réparateur de Henri après tant d'années de troubles, retombant de nouveau dans les horreurs de la guerre civile, ravagée et mise à feu et à sang par l'étranger, qui ne songeait qu'à se partager ses dépouilles.

Enfin, il lui promit, sinon la faveur, du moins le pardon du monarque pour le passé et sa gratitude royale.

Il fit si bien, que le conspirateur, ébranlé enfin, frappa sur sa poitrine en disant :

— Les secrets de la conspiration sont là... par écrit. Que le roi me pardonne, et ils sont à lui !

— Par écrit ! s'exclama Marcel, qui entrevoyait plus encore qu'il n'avait osé espérer.

— Les correspondances et mémoires du maréchal... de sa propre main.

— Il serait possible !

— Et avant un mois tout éclate, comme une de ces bombes récemment inventées.

— Mais il n'y a pas un instant à perdre.

— Volez à Paris, rapportez-moi mon pardon, et je cours remettre ces papiers au roi.

— Monsieur de Laffin, vous sauvez la France !

— J'attendrai votre retour à Turin, dans l'*osteria* en face de l'hôtel de M. de Vic.

Le comte de Fuentes rentrait de la messe.

Malgré les instances du gouverneur, Marcel prit immédiatement congé de lui, et se remit en voyage avec Michel et le capitaine Gargantua.

Gargantua regrettait fort le séjour de Milan. Dans le pa-

lais Sforza, il n'avait manqué de rien, et entre les repas il parcourait encore les *osterie* de la ville, où vin et victuailles étaient d'un bon marché fabuleux... un vrai pays de Cognac!

— Ah! quel pon bays! marmottait le reître avec un soupir, comme on approchait de Turin. Gue che vudrais tunc y finir mes churs... Ah! *mein lieber Gott!*

— Il me vient une idée, dit Marcel.

— Une itée!... moi, che ne sais bas ce que c'est. Barlez, mon bedit. Vus barlez si pien!

— Le cheval doit vous fatiguer, mon cher capitaine. Vous n'êtes plus jeune, et votre embonpoint...

— Ah! oui, ch'avre un pon emponboint, che ne m'en blains bas... Et il y avre des churs où ça me guit un beu... à cheval.

— Reposez-vous à Turin jusqu'à ce que nous revenions de Paris.

— Moi vous guider... Oh!

Le reître se gratta l'oreille, ce qui était le signe ordinaire de son embarras entre ses goûts et la consigne ou ses affections.

— Burdant, reprit-il, un beu de repos, ça ne vera bas de mal. Et l'on manche à Durin de si bon magaroni, comme ils abbèlent ces *noudels*.

— Nous allons entrer dans une des auberges sur la route; j'y écrirai une lettre pour M. de Vic, et vous serez sous sa protection à son hôtel.

— Ah! mossié de Fic, il avre une pien pelle guisine; et ça sendait si pon!... *Mein Gott!* che veux pien, moi... bourvu que vous reveniez me brendre piendôt.

— Le temps de parler au roi, et, ventre à terre, nous regagnons Turin... Seulement, une recommandation, capitaine!

— Laguelle, mon bedit Marcel?

— Vous savez que votre épée y a fait des siennes au carnaval?

— *Ia, ia*, mon ébée, il avre fait une bedite endaille à ce *verdammten Kerl*, qui vus menaçait avec son stylet, *der Teufel*!

— Ne pénétrez dans Turin que ce soir, et rendez-vous tout droit chez M. de Vic.

— Dut troit,oui... troit sur ma cheval.

— Si l'on vous reconnaissait avant que vous vous fussiez mis sous l'égide de l'envoyé français, on vous arrêterait.

— Ah! *der Teufel*! avec mon *schwert* je les gouberais en teux.

— Vous gâteriez encore plus votre affaire. Ne vous arrêtez pas en route, prenez les petites rues, et une fois auprès de M. de Vic, vous n'avez plus rien à craindre.

— C'est ça... et son guisinier il m'avre fait l'air d'un pon gamarade... bresque aussi choli homme gomme moi.

— Aussi gros, toujours... Voici un *albergo* là-bas : nous allons donc nous quitter.

Marcel donna au capitaine une lettre pour M. de Vic, prit congé de Gargantua après le dîner, et, contournant la capitale savoisiennne, se dirigea avec Michel vers Novalèse et le mont Cenis.

Lorsque Gargantua vit disparaître son cher élève au détour de la route, il eut le cœur gros, et une larme coula le long de sa joue bouffie. Il s'était si bien habitué à sa présence, après tant d'années de séparation!

— Ah! *mein Gott*! fit-il en poussant un énorme soupir. Che ne sais bas ce que ch'ai, mais v'la gue le gœur me dourne engore... ça ne m'arrive bas souvent. Ce bedit Marcel, il m'a ensorcelé... *Der Teufel*! che n'aurais bas tû le laisser bardir sans moi. Ah! si che n'avais bas si mal là-dessous, che le radrabberais pien; mais ça me guit gomme drente-six mille bigures d'ébingle... Che va poire

quelques hanaps bleins, bur oublier mes bedits jacrins...
la, ia, c'est ça.

Et en attendant la chute du jour, le digne capitaine se mit à vider plusieurs brocs, de la valeur au moins d'un *rubbio* (environ six pintes).

Ce nouvel exploit bachique n'eut pour effet que de donner un peu plus de vermillon au nez de notre reître, et de stimuler son humeur batailleuse.

— *Donner ound Hagel!* se dit-il, le chour est drop long. Che veux rendre dans Durin... Ils ne me mancheront bas, *der Teufel!*... Groient-ils que ch'avre beur, moi, Karkan-toua?... T'ailleurs, gonme me l'avre regommandé mon bedit Marcel, che me diendrai bien troit sur ma cheval.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il jeta au cabaratier deux *lire* pour son *rubbio*, remonta à cheval et prit le chemin de Turin.

Il eut soin, toutefois, en se tenant bien droit en selle, d'enfiler les petites rues pour se rendre chez monsieur de Vic.

Malheureusement pour lui, comme il traversait la *contrade* (contrée ou quartier) la plus populeuse de la ville, que, dans sa naïveté, il avait prise à cause de ses rues étroites, son nerf olfactif, quoique assez peu délicat, fut chatouillé agréablement par un fumet de boudins et de grillades s'échappant d'une *osteriaccia*.

En même temps il entendit des cris de détresse qui le firent sourire.

— Oh! oh! se dit-il, on due un gochon tans cette au-perche... Ah! *mein Gott!* che me sens de l'abbédif.

Le régal était tentateur en diable. D'ailleurs, le dîner était déjà si loin! Marcel avait garni l'escarcelle du reître de *ire* et d'écus-soleil, et Gargantua tenait plus à son ventre qu'à sa bourse.

Il attacha son cheval à l'anneau *ad hoc*, et fit gravement son entrée dans l'*osteriaccia*.

C'était une grande salle, avec une haute cheminée. On y salait les quartiers d'un porc déjà tué, on faisait de la charcuterie et du boudin, et sur le gril crépitaient les carbonnades.

Par la porte du fond, Gargantua voyait, en outre, flamber un autre malheureux compagnon de saint Antoine. Enfin, l'on saignait plus loin un troisième *vêtu de soie*.

— Ponchur! dute la compagnie! tonna de sa grosse voix le capitaine Gargantua. Ch'arrife pien, ché grois.

— Qu'y a-t-il à votre service, *signore*? demanda le maître de l'*osteriaccia*.

— Dut ce gue vus vudrez, bourvu gu'il y en avre beaucoup... Ch'avre drès pon abbédit, moi.

— Je n'ai pas de peine à le croire, *signore*! repartit l'homme en mesurant des yeux la panse rebondie du visiteur.

— Et che pois pien aussi; merci, prave homme!

— Je le suppose, répondit l'hôtelier à l'aspect de la rouge trogne... Seulement, il y a un malheur.

— Un malheur! A h oui, un bedit malheur bur legochon : ces bœuvres pêtes n'aiment bas ça.

— Non, pour vous, *signore*!

— Bur moi? Oh! vus vulez rire : che ne suis pas un gochon, moi!

— Vous ne comprenez point. Je veux dire que...

— Oh! ch'avre de l'archent bur bayer, s'écria Gargantua en s'attablant sans façon. Denez! voilà un bedit plat de budins dout guits : tonnez-moi ça.

— Cher *signore*, nous avons une noce, et c'est le plat de prédilection du père de la mariée.

— Ah !... Eh pien! bassez-moi ces criquettes.

— Ces criquettes sont la friandise des jeunes époux.

— Et cette crosse échinée endrelartée?

— Elle est pour le *signore podestà*.

La moutarde commença à monter au nez de notre reître.

— *Donner ound Hagel!* s'écria-t-il, boussez-moi alors cette assiette de gouennes.

— *Buono Dio!* c'est le mets favori du *signore curato* (curé).

Pour le coup, la patience de Gargantua était épuisée: Il se leva en vociférant :

— *Der Teufel!* ils ne mancheront burdant bas un gochon dut entier gomme moi.

— Comme vous ! dit l'aubergiste en riant.

— Hé! oui, gomme moi... Ch'avre pien manché un feu. Et il y a engore teux autres gochons dans la gour.

— Tout est pour la noce, qui est nombreuse.

— Et ces champions aussi? Addrabbez-moi un de ces champions!

Gargantua venait d'apercevoir toute une rangée de jambons pendus au plafond.

— C'est que, *signore*, reprit le cabaretier, la salle est retenue, et je ne puis vous servir, malgré toute ma bonne volonté. La noce va venir...

— Ah! du m'ennuies, doi, auperchiste de malheur! Che veux ce champion-là.

Il montrait le plus gros.

— Impossible, *signore!*

— Ah! du ne veux bas mè fendre don champion? Eh pien, je le brends.

A ces mots, Gargantua monta sur une chaise, décrocha la pièce convoitée; puis, sans se préoccuper du reste, sans songer à payer, courut à son cheval, se mit en selle et s'éloigna tranquillement, en marmottant *der Teufel!* et en mordant dans son jambon.

Mais cela ne faisait nullement l'affaire du cabaretier, qui, après le premier moment de surprise, cria : *Au voleur!* en se jetant à la poursuite de l'audacieux larron.

Les passants firent chorus, et Gargantua crut prudent d'éperonner son cheval. Mais des sbires, attirés d'une rue

voisine par ces clameurs multipliées, barrèrent le passage au reître.

Celui-ci voulut alors tirer son *schwert* : sa gourmandise le perdit.

Le jambon, qu'il ne voulait point lâcher, le gêna dans ses mouvements, et les hommes de police se rendirent maîtres de lui et le désarmèrent. Malgré ses jurons, il fut conduit à la maison de justice, située sur la place du *Castello*.

Là, devant le *giudice* (juge), Gargantua se calma enfin, offrit de payer le jambon qu'il disait n'avoir pris que parce qu'il avait faim et qu'on refusait de le servir. Il se réclama ensuite de la protection de l'envoyé français, M. de Vic, pour qu'on le lâchât, et montra la lettre de Marcel.

On allait le rendre à la liberté, lorsqu'un homme qui s'était enquis dans la foule de ce qui venait d'arriver, et qui, dans la description qu'on lui avait faite du voleur, avait reconnu le personnage arrêté, se présenta devant le juge.

Cet homme n'était autre que le lansquenet Claude le Lorrain, revenu à Turin.

— C'est ce reître qui a tué le frère Basilio ! dit-il au juge.

Cette dénonciation donna à l'affaire une tout autre tournure.

Gargantua eut beau invoquer le patronage de M. de Vic ; on lui répondit qu'il s'agissait d'un crime, que la question se viderait peut-être entre le duc et l'envoyé, mais qu'en attendant on lui ferait son procès.

En conséquence, les sbires lui attachèrent les menottes, et remplacèrent les petites cordes dont ils l'avaient lié par de plus grosses et bien solides. Ainsi fagoté, le reître fut conduit à la vieille prison sénatoriale.

Ayant levé la tête au moment d'y entrer, le malheureux Brandebourgeois aperçut un appareil qui lui fit pousser un soupir navrant.

— La bodence ! murmura-t-il, et il se souvint de la prédiction de la vieille sorcière.

Un frisson parcourut ses membres, quand il vit à quelque distance le lansquenet qui ricanait, en le regardant, la main sous le menton et la langue tendue.

— Ah ! *der Teufel !*

Ce fut sa dernière protestation.

Il se soumit dès lors à son malheureux destin, et répondit d'un air assez résigné au juge qui vint le voir plusieurs fois dans son cachot.

Quinze jours se passèrent pour l'infortuné Gargantua, Dieu sait comment.

A l'affreuse perspective de se voir pendu, s'étaient jointes les non moins cruelles privations de la prison, auxquelles surtout devait être sensible son bon et solide estomac,

Il avait eu beau alléguer au juge que l'homme tué par lui voulait frapper M. de Fontaine d'un perfide coup de stylet ; en vain s'était-il réclamé de l'envoyé français, rien n'y fit. La procédure avait marché son train.

Toutefois, on lui avait épargné la question, puisqu'il ne niait pas son crime.

En ce temps-là, il n'y avait pas de débats judiciaires publics, et une fois l'information terminée, les juges prononçaient la peine à huis clos, hors de la présence du coupable. Celui-ci n'apprenait son sort que la veille de l'exécution.

Un commis greffier avait assisté le juge dans ses interrogatoires. Mais le jour où la sentence fut rendue, le *signore* Matteo Ruffio, c'est-à-dire le greffier en chef ou *cancellerie*, résolut d'aller en personne annoncer au capitaine Gargantua qu'il allait subir la peine de la corde.

Il avait ses motifs pour cela, le prudent et vaniteux maître Ruffio !

On sait qu'il joignait à ses diverses fonctions celle de *carnefice*, ou bourreau.

Donc, la nuit venue, le *signore* Matteo se rendit à la prison sénatoriale.

Le *carceriere* ou geôlier, en l'apercevant, salua son inspecteur en chef, en lui souhaitant le bonsoir. Mais en saluant, il faillit trébucher.

— *Accidente !* lui dit Matteo, vous voilà encore dans les vignes du *Signore, maestro* Nicolo !

— Hé ! répondit l'aviné *carceriere*, ze... ze... n'ai pourtant bu qu'un demi-*rubbio*... Les nuits sont froides, *signore*, et ça... ça... réchauffe.

— Ze le sais bien, *per Cristo !* mais il vaut mieux faire comme moi et se couvrir d'un ample *mantello*, avec un bon *cappuccio*.

— Et vous vous rendez auprès de ce pauvre *diavolo, signore ?*

— Mais oui, pour le préparer à aller en l'autre monde aussi *allegramente* que possible.

— Ze vais... vais vous conduire.

— Hé ! vous ne pouvez plus ni parler ni marcher, mon bon *carceriere* ! Donnez-moi les clefs.

— Les... les voilà, dit le geôlier, qui ne demandait pas mieux que de rester dans la geôle, auprès de son *brasero*, où le charbon était allumé. Vous... vous connaissez la *pri-gione oscura* ?

— *Bene, bene*, la dernière porte, n'est-ce pas ?

— La... la plus solide, *signore !*

Matteo Ruffio, muni de la lanterne du geôlier, se rendit au cachot où gémissait le malheureux reître.

Il ouvrit la porte avec le moins de bruit possible, le doux *carnefice* ! Il ne voulait point agacer les nerfs du pauvre condamné.

— *Buona sera !* bonsoir, *caro amico* ! dit-il de sa plus mielleuse voix, en entrant et en accrochant sa lanterne à un clou. Les clefs, il eut soin de les attacher à sa ceinture, à côté de son stylet.

— Ah!... ah! *lieber Gott!* se mit à geindre Gargantua, couché sur la paille, dans un coin.

— *Come state* (comment allez-vous), mon très-zer?

— Ah!... ah! fit encore l'infortuné capitaine, sans lever la tête.

Matteo s'approcha du triste Brandebourgeois.

— *Povero!... povero capitano!* murmura-t-il en contemplant un instant le captif.

Hélas! le régime de la prison avait produit son effet désastreux...

Gargantua était méconnaissable. Son réjouissant embonpoint avait disparu presque complètement. Ses joues flasques, son ventre absent, ses mollets tibulant dans ses trop larges housseaux, la ceinture de ses haut-de-chausses retombant, lâche et disgracieuse, sur ses hanches déplorablement amaigries : tout témoignait de l'abstinence forcée qu'on lui avait fait subir.

— Quel dommaze, ne put s'empêcher de dire encore le *signore* Ruffio, ce devait être oune bien bel homme!

La persistance de cette figure noire à l'inspecter de la sorte, commença à impatienter un peu notre reître.

— Ah ça! qu'a-t-il à paraquouiner gomme ça! murmura-t-il en se retournant vers la muraille. Les autres me questionnaient au moins.

— Oui, dommaze! poursuivit Matteo. D'oune haute *statura*, comme il est, avec le bel embonpoint qu'il avait, m'a-t-on dit, et sa *carnagione rosea*, bien fleurie, il aurait si bien figuré au zibet!... Quel *onore* pour moi!... Donimaze! grand dommaze!

— Avez-vous pientôt vini fos manières, l'homme noir? demanda enfin Gargantua de sa plus grosse voix, en se mettant sur son séant et en regardant fixement l'importun personnage. Un bruit de fers retentissant avait accompagné ce mouvement.

Les rayons de la lanterne donnèrent alors en plein sur

la figure osseuse du Brandebourgeois, dont la barbe n'avait guère eu le temps de pousser depuis Paris.

A l'aspect de ce visage réduit par le jeûne à ses dimensions normales, et en entendant cette voix de stentor, le *signore* Matteo Ruffio ne fit qu'un bond jusqu'à la porte.

— *Accidente!* s'écria-t-il. Qu'est-ce que ze vois? Qu'est-ce que z'entends?

— Eh bien! abrès? hurla le reître. M'avez-vus assez dévisaché gomme ça, *der Teufel!*

— C'est loui!

— Gui... lui? demanda Gargantua. Che ne vus gonnais bas, moi, et che ne veux bas vus gonnâitre.

L'instinctive frayeur qui avait saisi de prime abord le Maltais, se changea bientôt en une joie diabolique, qu'il ne put réprimer.

— Il sera pendu, *per Cristo!* s'écria-t-il en frappant ses mains l'une contre l'autre. Et pendu par moi!

— Bendu! fit Gargantua en retombant avec désespoir sur sa couche de paille. Bendu!

— Hé! oui, mon très-cer, pendu *dommatina*, demain matin, au soleil levant.

— Mais che ne veux bas édre bendu, moi! témoigna en se lamentant le reître désespéré... Ah! Gretchen!... Gretchen, mon bauvre femme... bardon! bardon, mon Gretchen!

Matteo se rapprocha du condamné, mais avec précaution, en posant lentement un pied devant l'autre, et en s'assurant, au moyen de la lanterne qu'il avait décrochée, si Gargantua était bien attaché.

Le malheureux avait aux pieds une chaîne fixée à un anneau de la muraille. Un autre anneau, à une hauteur de plus de six pieds, retenait une deuxième chaîne qui aboutissait à un carcan ceignant le cou du prisonnier,

Le Maltais, complètement rassuré, avait repris son sourire le plus agréable, son regard le plus bénin.

— Mon très-cer et *lieber Fritz Grobschelm* ! lui dit-il de sa voix redevenue caressante.

— Hein ! fit Gargantua en écarquillant les yeux. Voilà gu'il m'abbèle du nom de mon bays !

— Ne me reconnaissez-vous pas, *caro amico* ?

En même temps le Maltais élevait la lanterne au niveau de son visage moitié hyène, moitié renard.

— *Der Teufel* ! s'exclama le trop brutal mari de Gretchen. Gu'est-ce que c'est gue ça ? Un refenant !

— Comme il vous plaira, *carissimo* !

— Ah ! mais non, che ne veux bas de ça, moi !... Vus êdre mort, et vus devez resder mort... Ce n'êdre bas de cheu, ça !

— Je suis ressuscité, mon bon.

— On ne toit bas ressuscider. C'est dévendu.

— Oune *piscatore* m'a repêché dans les eaux de la Sprée et m'a rappelé à la vie... Ah ! z'en souis bien aise, mon cer.

— C'est divérent alors. Eh pien ? dant mieux bur vus.

— Pour vous plutôt, *amico mio* !

— Bur moi ! gombrends bas.

— C'est pourtant facile, puisque c'est moi qui dois vous pendre, *carissimo*.

— Ah ! *Der Teufel* !

— Voyons ! il s'azit d'être ensemble comme oune bonne paire d'amis. Vous n'aurez nullement à vous en repentir, ze vous le zure. Ze n'ai plus pour vous le moindre ressentiment : fi donc ! la haine est oune zose indigne d'oune galant homme. Soyons donc amis !

— Mais che veux pien, moi ! s'écria le bon Allemand, qui, dans sa candeur, croyait que le Maltais avait abjuré toute rancune comme lui.

Aussi reprit-il, de l'air d'un homme qui ne demande qu'à causer tranquillement, mais du passé et du présent

seulement, le futur l'inquiétant un peu, et pour cause :

— Ah çà! mossié l'Italien, vus en avre fait de pelles dans le demps chez le *margraf* de Brandebourg. Ch'avre su ça, en guittant le pays. Vus avre volé le cros tiamant de la gouronne.

— Z'aime tant les bizoux, et ce diamant avait de si çatoyants rayons.

— Ah! vous aimez les pichoux! Diens! c'est gomme moi.

— Ze les aime plus que zamais. Z'en raffole. Aussi...

— Aussi?

— Ce beau diamant ne me quitte plus. Tenez! le voici...

Le Maltais avait sorti de son sein un petit sac de cuir, d'où il tira un parangon de la plus belle eau, qu'il fit resplendir avec amour sous les rayons de la lanterne.

— Ah! que c'est tonc choli, ça! dit le reître avec une joie enfantine.

— N'est-ce pas, mon zer? Le *marchese* actuel du Brandebourg, le petit-fils de celui que z'ai servi, donnerait ze ne sais quoi pour le ravoir, m'a-t-on dit. Il en parle toujours.

— Vraiment?

— Il s'appelle Sigismond, et son grand-père, en mourant, lui a fait zurer de ne rien néglizer pour rentrer dans sa possession et punir celui qui l'a pris. Z'ai su cela par oune voyageur.

— Ne craignez-vous bas gu'on vus déguvre?

— Ze ne portais pas le nom de Ruffio, alors, répondit le Maltais en remettant le précieux sachet, avec le diamant, sous son pourpoint noir; z'avais pris celui d'Angelo Oneste, pour inspirer de la confiance... Mais il se fait tard, mon zer, et il est temps que ze vous parle de l'obzet intéressant qui m'a amené vers vous, bien que votre compagnie me soit des plus agréables.

Le *signore* Matteo avait pris un ton encore plus câlin qu'avant, et Gargantua répondit :

— Vus êdes pien honnête, mossié... gomme vus abbelez-vus déchà ?

— Matteo Ruffio, pour vous servir, le *carnefice* de monsignore le duca.

— Gu'est-ce gue c'est gue ça ?

— C'est comme qui dirait le bourreau, ne vous déplaie !

— Gomment ! mais ça ne me blaît pas du tut.

— C'est pourtant moi qui dois vous pendre, mon très-zer.

— Ah ! *Der Teufel* ! mais che ne voutrais bas être bendu, moi. Che vus l'ai déchà tit.

— Pourtant il le faut, *caro amico* !

— Burquoi ça ? Che n'en vois bas du tut la nécessité.

— Parce que vous êtes condamné... Allons ! soumettez-vous *volentieri* à la zose, et surtout sans *ostinazione* et sans colère, bien au contraire...

— Gomment ! au gontraire...

— Hé ! ze sais bien qu'on a touzours pour cette cérémonie si auguste oune *antipatia invincibile* : mais il faut se faire oune raison et s'y prêter de bonne grâce, et alors cela va tout seul, souvent *gratamente*, fort agréablement.

— Mais che ne suis bas te cet avis-là.

— Vous verrez, cer *amico*. Sonzez du reste, *carissimo*, qu'il y aura là oune compagnie nombreuse et zoisie... Monsignore le duca, peut-être.

— Gu'est-ce gue ça me fait, à moi ?

— Mais cela doit vous faire beaucoup et flatter votre amour-propre : oune si grand personnazé !... *Per conseguenza*, mon cer ; si vous voulez que tout aille bien, *aggraziamente* et *senza dolore*, sans la moindre douleur, comme aussi avec *onore* pour vous et pour moi, il faut vous laisser faire.

— C'est pon à tire, ça ; mais on n'aime bas se laisser faire gomme ça, *der Teufel* !

— Oh! pas de ces vilains zurements surtout ! Si vous saviez comme cela fait mal pour les *spectatori*.

— Mais che m'en mogue bas mal de vos *speddadori*. Ch'aime pien mieux gu'il n'y ait bersonne : che me sauverais.

— Vous sauver ! Ah ! *santa madonna* ! mais vous feriez manquer l'exécution.

— Ça m'irait choliment... *Ia, ia*.

— *No, carissimo* ! Croyez-en votre ami bien sincère : si vous ne vous y prêtez pas, non-seulement le spectacle sera gâté *dinetto*, mais encore vous vous montrerez *vilmente*, lâchement, et *vergognosamente*, honteusement...

— Ah ! c'est vrai, *der Teufel*, et ch'avre duchurs édé prafe.

— *In oltre*, de plus, vous souffririez *molto più*, affreusement, et vous feriez la plus *brutta*, la plus laide grimace, les contorsions les plus burlesques...

— Che ne veux bas, moi ; non, che ne veux bas.

— *Per consequenze*, mon très-cer, *lasciate* vous faire. Allez même au-devant de mes petits services, et prêtez-vous y *destramente*, adroitement.

— Mais gomme gu'il faudra faire ? demanda Gargantua, qui commençait à se rendre aux raisons spécieuses du Maltais.

— La zose est des plus faciles, et si vous vouliez me promettre d'être bien tranquille, je vous montrerais en personne comment il faudra vous y prendre, pour que cela se fasse le plus *facilmente*.

— Che veux pien, buisqu'il n'y a blus d'autre esboir, *mein liber Gott* ! dit le reître avec un soupir étouffé.

Le *signore* Matteo Ruffio posa sa lanterne à terre et se débarrassa de son manteau. Puis il détacha de sa ceinture une longue et solide corde, dont il passa le bout par l'anneau, à hauteur d'homme, auquel était fixée la chaîne du collier de fer du condamné.

Les deux extrémités pendaient presque à terre.

Puis le Maltais, toujours avec son sourire gracieux et ses mouvements mignards, se plaça le dos contre la muraille.

Il prit une des extrémités de la corde, et, aussi agilement qu'adroitement, y pratiqua un nœud coulant.

Gargantua, accroupi sur la paille, regardait de son air simple et naïf.

VIII

FUITE ET POURSUITE, BALLES ET BOULETS.

— Vous voyez, mon cer, ce *nodo corrente*, dit le complaisant bourreau, en ouvrant le nœud coulant avec ses dix doigts étendus, qui déjà s'agitaient d'aise.

Le seul simulacre d'une pendaison transportait de bonheur notre ingénieux *carnefice*, amoureux de son art.

— Admirez, *carissimo*, reprit-il. Cela zoue et glisse tout seul.

— *Ia, ia...* Che le vois pien, *der Teufel*!

— *Ora*, maintenant, supposez que vous soyez devant moi et que ze vous invite doucement, en passant ainsi le *nodo corrente* sous votre visaze, à avancer le menton.

— Prrr! fit Gargantua, ch'en avre la chair de boule.

— *Santa madonna* gardez-vous, mon très-zer, de faire ce vilain *movimento*!... Il faut, *al contrario*, avec oune air heureux et satisfait, *gracioso* même et *piano*, mettre la tête en avant... pouïs demeurer immobile, sans le moindre *gesto* qui pourrait déranger ce zarment *nodo corrente*.

— C'est pon à tire ça, mais... Qu'est-ce que vus ferez ensuite?

— Le reste me regarde, *amico mio*, et vous allez voir.

— Voyons, *der Teufel*!

— Oune fois que le *nodo* sera bien placé, ze commence par prendre l'autre bout de la *corda*, ze tire d'abord *adagio*... bien *adagio*, pour ne pas vous effaroucher, *carissimo*.

— *Karisimo, karisimo!* marmotta le reître. Chusgu'à brésent, ça va assez pien, mais ensuite?

— Ensouite, ze vais *crescendo*... *rinforzando*, un peu plus fort... Enfin, mon très-zer...

— Enfin! Ne vus arrêderez-vus bas?

— Bien au contraire... *Subito*, ze tire *liberamente, pres-tamente*, et...

— Non bas, non bas... c'est trop fort! hurla le reître, qui avait suivi des yeux toute la pantomime du Maltais; et il fallait voir avec quels gestes, quelle ardeur, quel enthousiasme, ce dernier avait fini par faire le fatal simulacre.

Il y mettait à la fois l'exaltation et la frénésie du fanatisme, et le raffinement qui double la jouissance.

— Et, ajouta-t-il avec le souffle saccadé et le regard inspiré de l'adepte philotechnique qui vient enfin de terminer heureusement son œuvre, vous vous balancez dans l'air agréablement, *leggieramente, senza dolore*, sans la moindre douleur ni grimace... Ah! c'est oune spectacle *adorabile!*

— *Der Teufel!* on voit que vous en avez l'habitude, s'écria Gargantua stupéfait et presque gagné à la cause plaidée si habilement par le bourreau-avocat.

— Oh! fit le signore Matteo Ruffio avec un petit air modeste, ze ne souis pas sorcier, mais z'ai cultivé beaucoup.

— Sorcier! s'écria le reître brandebourgeois en tressaillant. Sorcier!... Ah! *verdammte Hexe!*

Il venait de songer à la prophétie de la vieille sorcière.

Mais presque aussitôt une idée, prompte comme l'éclair,

lui traversa l'esprit. Le jeûne forcé, qui avait causé de si affreux ravages sur le corps du prisonnier, lui rendait l'esprit plus prompt et plus délié. La matière domptée laissait l'intelligence plus libre.

— « Tu seras pendu, avait dit la prophétesse, à moins que tu n'arrives à pendre à ta place celui qui doit te pendre. »

— Ah! *der Teufel!* grommela à part lui Gargantua, si c'était possible...

— Vous êtes surpris, n'est-ce pas, mon zer, combien *facilmente et gratamente* on peut faire, avec oune peu de bonne volonté, les choses les plus difficiles en apparence? demanda Matteo avec un sourire de contentement, car il croyait le recteur complètement persuadé..... *Così*, mon zer, tout ira bien demain matin : vous avez parfaitement vu?

— *Ia, ia*, répondit Gargantua, ch'avre vu, mais che yudrais bien voir encore.

— Vous resterait-il encore quelque appréhension? N'avez-vous pas remarqué en tous points comment?...

— En dūs boints, *ia*... Mais quand vus avez clissé le mendon sur la gorde, il me semble que vus avez fait aussi un bedit mouvement de dravers, vus!

— Oh! pas possible.

— Si fait, si... et che burrais remuer te même. Vus te-vriez bien recommencer ça.

— Volontiers, mon zer. Il n'est rien que ze ne fasse, *caro amico mio*, pour que demain le spectacle se passe à votre entière satisfaction et à la mienne. Observez bien cette fois, *carissimo!*

— *Ia, ia*, ch'observe.

Et Gargantua, avec le moins de bruit de chaînes possible, pour ne pas effaroucher à son tour le complaisant *amico*, se rapprocha du Maltais et du bout de corde qui pendait au

mur, tandis que Matteo, tout entier à son œuvre chérie, arrondissait de nouveau le nœud coulant.

— Vous y êtes, mon cer? demanda Ruffio avant de se passer la corde au cou.

— *Ia... ia...* ch'y suis. Allez!

Tout doucement, *pianissimo*, l'aimable bourreau mit la tête dans le nœud, et tout doucement aussi Gargantua étendit la main vers la corde flottante.

— *Adagio... adagio!* fit le Maltais.

— *Ia... ia*, continua le reître, *rinforzamente...*

— Pas encore, mon cer...

— C'est ça, blacez bien le nœud.

— Là... zuste au-dessus de la glotte.

— Ça y est-il? demanda Gargantua.

— Considérez bien, *carissimo*, et regardez la mine gracieuse et souriante que ze prends.

— Ah! voyons, *der Teufel!*

Gargantua se mit sur ses genoux et parut avec les deux mains s'appuyer contre le mur, afin de mieux voir.

— Et *soubito brestissimo*..... va-d'en au tiaple! hurla le reître, en tirant la corde avec une sorte de rage.

— *Ohi... ohi me... po... povero... santa ma... a... a...*

Le reste s'étrangla dans le gosier de Matteo, qui gesticulait cette fois dans le vide, la nuque collée à l'anneau même qui supportait la corde.

— *Ia... ia*, marmottait Gargantua en attachant le bout de cette corde à l'anneau inférieur. Va duchurs!... Ça y est.

Pendant cinq minutes, le reître contempla le pendu, dont les contorsions diminuaient peu à peu.

— Tieu des tieux! disait-il, gomme ça vous rend trôle tut de même... On chicotte gomme un labin... Et tire gue c'édre moi gui tevais chicotter gomme ça, *mein Gott!*

Quand les derniers spasmes eurent cessé, Gargantua sai-

sit le pendu par la cheville des pieds et tira encore de toutes ses forces.

Puis il se dressa du mieux qu'il put, pour atteindre le trousseau de clefs pendant à la ceinture.

— Che gonnais ces glés, dit-il. Avec une des bedites, le cheôlier m'avre mis les gadenas aux bieds et au gou.

Il chercha, essaya et finit par trouver celle qui allait aux cadenas. Bientôt il se vit débarrassé de ses chaînes.

— Ah! fit-il en se mettant debout, che me sens blus lécher... *la, ia*, beaucoup blus lécher!... Mais ce n'est pas dut : il faut sortir de là maintenant.

Malgré ses abstinences et sa maigreur, il sentit avec l'espoir les forces lui revenir.

Il se couvrit du manteau noir et du capuchon du Maltais, puis se dirigea vers la porte.

— Ah! *der Teufel!* dit-il en se ravisant. Et le pichou, le tiamant du *margraf!*

Retournant vers le pendu, dont l'agonie n'avait point encore cessé, il fouilla sous son pourpoint et prit le sachet de cuir, où était le parangon de la couronne des margraves de Brandebourg.

Il eut soin de bien reverrouiller la porte, quand il fut hors du cachot. La lanterne à la main, il arriva à la geôle, par laquelle il fallait passer pour gagner la rue.

Il hésita un instant en apercevant le cerbère auprès du brasero, mais le voyant assis à une table, devant un broc, et levant le coude, cela le détermina.

— Ah!... ah!... *si... si...* *signore* Matteo, bredouilla l'ivrogne, vous êtes resté bien longtemps.

— Hé!... hé!... *bianissimo!* fit le reître, en contrefaisant la voix du Maltais.

En même temps il fit semblant d'éternuer, pour n'être point obligé d'en dire davantage.

— Ne... ne me ferez-vous point l'hon... o... onneur de

trinquer avec moi ce soir ? Vous êtes en... enrhumé, *signore*.

— Hé... hé! *ber Pacco*.

Et le reître éternua de nouveau.

— Voici un ve... ve... verre !

— Il est bien bedit, marmotta Gargantua.

Néanmoins il déposa la lanterne et les clefs, choqua et but. Il allait demander à recommencer et se trahir peut-être, lorsque, heureusement pour l'imprudent, un valet guichetier, qui dormait sur un banc dans un coin, se secoua avec bruit.

— Ah! *der Teufel!* grommela Gargantua, et il sortit précipitamment.

— *Buona notte, si... si... signore*, lui cria Nicolo, le porte-clefs.

Mais le faux Matteo était déjà loin.

— *Per Bacco!* se dit le geôlier, *il si... si... signore* Ruffio me paraît avoir *molto grandi*... Hé! que ze sousis bête, ze crois que ze vois double... Baste!

Gargantua aspira avec délices le grand air, lorsqu'il s'arrêta enfin dans sa course. Mais il s'agissait maintenant de sortir de la ville, et de quitter au plus vite ce pays maudit, où le macaroni était si bon, mais la police si méchante.

Il attendit le jour près de la porte de Suze, et dès qu'il vit s'ouvrir le guichet, il le franchit.

En passant devant un *albergo*, sur la route, il entendit hennir un cheval qui saluait le soleil.

— Voilà mon affaire, *mein Gott!* pensa-t-il.

S'étant glissé dans la cour de l'auberge, il vit avec joie que le cheval était tout sellé et attendait son maître. Il enfourcha la bête, qui était un fringant gris-pommelé, ma foi! et la mit au galop.

De temps en temps il retournait la tête, croyant à chaque moment avoir à ses trousses tous les sbires de Savoie.

Fournissant une course furieuse, il put atteindre Suze dès le soir, mais le gris-pommelé tomba mort.

Ce fut à peine si, dans une *osteria* écartée, il se donna la peine de manger. La peur du gibet contre-balançait sa voracité.

Il remplaça le cheval par une mule, qu'il s'appropriâ comme il l'avait fait du cheval, gagna Novalèse au milieu de la nuit ; et, le clair de la lune étant magnifique, il gravit le mont Cenis et arriva sur le plateau au point du jour.

Il dévala le versant occidental avec une rapidité vertigineuse.

A Aiguebelle seulement, il se sentit le courage de faire un temps d'arrêt et songea à se réconforter à l'aise.

La rivière d'Arc, limpide et pure comme un miroir, coulait devant le cabaret. Comme il menait sa mule à l'écurie, le hasard voulut qu'il jetât les yeux sur l'onde cristalline.

Il y vit une image qui le remplit de terreur. Il se retourna se croyant espionné ; mais il n'y avait personne.

— Diens ! fit-il, c'être trôle... Burdant ch'avre aberçu tans ce *bach* (ruisseau) un crand esgocriffe... *Mein Gott*, qu'il édaît laid !... maïere gomme un hareng.

Le naïf Gargantua se pencha et regarda de nouveau dans la rivière. Il tressaillit : c'était encore la figure efflanquée de tout à l'heure...

Il se mit à considérer l'image plus attentivement, et finit par reconnaître un casque et des houx de la même forme que les siens.

— Ah ! *lieber Gott*, fit-il avec effroi, c'êdre pien moi !

Il examina alors sa propre personne dans tous ses détails, sa terreur le long du chemin l'ayant empêché de le faire.

Il ne voulut pas reconnaître d'abord ces bras décharnés, ces tibias sans forme, ce ventre fondu. Mais il fut bien forcé enfin de constater sa déplorable identité. Sa colère fut grande.

— Ah ! queux te Safoyards ! s'écria-t-il en se retournant vers le Piémont et en montrant le poing. Voilà ce que vus avre fait d'un si choli homme !... Ah ! *mein Gott*, gomme il

me faudra mancher et poire maindenant, bur raddraper ce que j'avre perdu... Ah ! goguins ! vus me le bayerez.

Il renouvelait ainsi, à sa manière, le serment d'Annibal.

S'étant remis en selle aussitôt après avoir mangé une bouchée seulement, il ne fit, pour ainsi dire, qu'une traite jusqu'à la frontière.

Il ne s'arrêta qu'au beau milieu du bourg français de Pont-de-Beauvoisin, devant cette même auberge de l'*Ecu de France* où, quelques semaines auparavant, il avait passé une si agréable soirée avec son petit Marcel et son ami Gros-Michel.

Il fit retentir la cour de l'hôtellerie de ses jurons, pour réclamer sans tarder un souper pareil à celui de cette soirée si chère à sa mémoire.

— Mais, seigneur capitaine, lui dit l'hôtelier, vous n'avez qu'à entrer dans la salle, vous y retrouverez votre compagnie.

— Ma gombagnie ! s'exclama le reître. Guelle gombagnie, *der Teufel* ?

— Votre compagnie de Savoie.

— Engore les spires et les pourreaux tu Safoyard !...
Donner ound Hagel !

Gargantua se précipitait déjà vers l'écurie où l'on venait de conduire sa mule, pour mettre une nouvelle distance entre lui et ses persécuteurs, lorsque deux voix amies frapèrent agréablement ses oreilles.

— Capitaine ! capitaine ! venez donc : le souper vous attend.

Fut-ce la vue de Marcel et du pâtre d'Auvergne qui remplit le cœur du reître de la plus douce joie, ou bien le sens délectable de ces paroles de bienvenue ?

Le fait est que Gargantua s'arracha presque aussitôt des bras de ses amis, pour ne faire qu'un bond jusqu'à la table chargée de mets fumants et d'un broc rempli jusqu'aux bords.

Peu s'en fallut même qu'il ne renversât la table avec tout ce qu'il y avait dessus, en l'attirant brusquement à lui. Ses yeux dévoraient avant sa bouche.

On eut beau s'exclamer sur sa maigreur et sa chiche face ; en vain le questionna-t-on, il ne répondit que par monosyllabes inintelligibles, tant ses bouchées et ses rasades se suivaient avec rapidité.

Il mangea le souper presque à lui seul. Si habitués qu'ils fussent au monstrueux appétit du reître, ses compagnons se regardaient stupéfaits. Une pareille faim-vaille les inquiétait.

— Engore ! grommelait Gargantua, quand il ne vit plus rien à sa portée. Engore !

Et il attachait de si gros yeux dévorants sur l'aubergiste, que celui-ci recula effrayé.

— Mais vous allez vous rendre malade, mon pauvre capitaine, lui dit Marcel.

— Non... Engore !

Ce fut tout ce qu'on put tirer de lui, et il se remit de plus belle à se bourrer avec un quartier de venaison froide, que venait de poser l'hôtelier sur la table. Un deuxième, un troisième broc de vin de Saint-André y passèrent également.

Enfin, il s'arrêta, après s'être ingéré par-dessus tout cela un grand verre de l'excellent ratafia que nous connaissons.

Alors seulement des idées plus gaies revinrent à Gargantua. Il éclata même d'un rire si sonore, que les vitres en frémirent. Michel crut enfin le moment venu de demander des explications.

— Oh ! oh ! fit le reître, ch'êdre gondent maindenant.

— Content de quoi ?

— Ch'avre fentu la dête à l'un, ch'avre bendu l'autre... Eh pier ! *ia*, che suis gondent.

— Racontez-nous donc, capitaine, ce qui vous est arrivé en Savoie.

— Oh ! ch'avre laissé un pon souvenir tans ce bays, et ch'en avre embordé un autre.

— Un autre souvenir ?

— Ce sera bur mes vieux churs... *ia, ia*, on me le baiera un pon brix... Che me gombrends.

— Dites-nous donc ce qui s'est passé ?

Le capitaine fit à ses amis le récit de ce qui lui était survenu à Turin ; seulement il crut devoir se taire sur le diamant.

Mais au moment même où il leur dépeignait les contorsions du pendu, en se félicitant d'avoir enfin, si heureusement pour sa personne, accompli la prédiction de la sorcière, il s'arrêta soudain en portant la main à son abdomen.

— Qu'avez-vous, capitaine ? lui demanda Marcel.

— Oh ! rien... ça me crouillait seulement un beü dans le fendre.

Et il se remit à imiter les mouvements spasmodiques de Matteo Ruffio s'agitant le long de la muraille. Bientôt même, en se tenant les côtes, il fit la hideuse pantomime avec une telle vérité, que Gros-Michel ne put s'empêcher d'en rire à gorge déployée.

Mais le visage du reître était devenu cramoisi, et bientôt Gargantua tomba à la renverse sur son siège. Marcel s'élança pour le secourir.

— Vous êtes malade, capitaine ! lui dit le jeune homme. Vous avez mangé avec trop de précipitation après une si longue abstinence.

— An ! *mein Gott... ia... ia... là... là !* répondit avec effort le pauvre diable, en montrant le creux de son estomac.

Heureusement Marcel avait encore sur lui son élixir de la Grande-Chartreuse. Grâce à cette liqueur bienfaisante, l'indigestion se calma.

On coucha le capitaine dans un bon lit, et le lendemain au point du jour, au moment de retourner à Turin avec

Gros-Michel, Marcel trouva Gargantua dans un état qui le rassura sur les suites de la crise de la veille, mais non sur celles d'accidents à venir, car le retre ne lui parut nullement disposé à renoncer aux moyens gastronomiques les plus prompts pour reconquérir ses belles formes.

L'officier des gardes franchit de nouveau le mont Genis et regagna Turin promptement.

Dans l'*osteria*, en face de l'hôtel de l'envoyé français, il trouva Laffin et son secrétaire Renazé, qui l'attendaient.

— En route, monsieur de La Nocle ! cria-t-il au gentilhomme repentant. Voici le pardon royal !

— Vous l'avez obtenu, mon cher monsieur de Fontaine ?

— Le roi n'était point revenu de son voyage dans les provinces de l'ouest, quand je suis arrivé au Louvre. Je dus patienter quelques jours. Enfin, il revint du Poitou...

— Il y avait déjà de l'émotion dans cette province : le duc de Savoie en parlait hier avec joie.

— Sa joie sera de courte durée. La présence du roi a mis fin à ce commencement de sédition. « Les impôts que je lève, a dit Sa Majesté (il s'agissait du sou par livre sur toutes les denrées des villes closes), ne sont point pour enrichir mes ministres et mes favoris, comme a fait mon prédécesseur, mais pour supporter les charges nécessaires de l'Etat. Si mon domaine eût été suffisant pour cela, je n'eusse rien voulu prendre dans la bourse de mes sujets; mais puisque j'y emploie le mien tout le premier, en vendant les terres de mon patrimoine, il est bien juste que vous y contribuiez du vôtre. Je désire avec passion le soulagement du peuple, et ce n'est plus pour bâtir des citadelles dans vos villes, comme on l'a dit, que j'ai besoin de subsides, mais pour d'autres desseins plus grands et plus élevés dont vous connaîtrez un jour les effets. Pour moi, les meilleures citadelles sont dans le cœur de mes sujets. »

— Et nous partons pour Paris, monsieur de Fontaine ?

— Immédiatement. Le roi vous attend avec impatience au château de Fontainebleau.

Marcel et son compagnon ne se donnèrent le temps que de prendre un léger repas, pendant lequel Laffin et Renazé firent seller leurs chevaux.

Au moment où il se levait de table, Marcel vit s'approcher de lui un homme enveloppé dans sa cuculle.

— Frère Gilles ! s'écria-t-il.

— Je vous ai vu entrer dans l'*osteria*, répondit, avec une émotion mêlée d'inquiétude, l'ancien marchand d'Ambert. Mais j'aurais patiemment attendu votre sortie, pour vous rappeler votre promesse, si je n'avais à vous avertir que...

— Votre sauf-conduit ? Le voici.

— Ah ! merci, fit l'ex-ligueur avec joie. Je pourrai un jour retourner...

Un regard de Michel le fit arrêter court.

— A Paris, reprit frère Gilles, pour achever sa pensée.

— Mais ne parliez-vous pas, demanda Marcel, d'un avertissement que vous aviez à me donner ?

— L'*osteria* est observée. Veillez et prenez vos sûretés pour le retour.

— Observée par qui ?

— Par des sbires du duc. Elle l'était même avant que vous fussiez arrivé, et il y a un quart d'heure à peine des cavaliers, avertis par un des sbires, sont sortis au galop du château ducal.

— En ce cas, monsieur de Laffin, ce serait pour vous.

— Le duc en est bien capable, répondit tranquillement La Nocle en inspectant ses pistolets.

— Merci, l'ami ! dit Marcel à frère Gilles. Quand viendrez-vous à Paris ?

L'affidé des jésuites prit tout à coup un air sombre, et répondit sourdement.

— Je ne sais.

— Le père Daubigny se remet-il de ses blessures ?

— Trop... pour mon malheur.

— Que voulez-vous dire?

Frère Gilles serra les poings et baissa les yeux, en murmurant :

— Cet homme est le génie incarné de l'enfer.

— Vous crûtes un moment l'avoir renvoyé dans sa demeure éternelle ?

— Plût au ciel que j'eusse réussi ! La même occasion ne se représentera peut-être jamais... et je n'aurai sans doute plus le même courage.

Le familier de Daubigny ne prononça ces dernières paroles qu'à voix basse et en tremblant.

— Il ne vous soupçonne toujours pas ? demanda encore Marcel.

— Seule, mère Béatrice sait que c'est moi.

— Et aujourd'hui vous paraissez trembler rien qu'en songeant à lui ?

— Il me domine et me fascine.

— Ne pouvez-vous secouer un pareil joug, vous soustraire à une telle influence ?

— Je ne le puis, dit frère Gilles d'une voix étreinte. Il m'a jeté comme un sort... Ah ! j'ai peur.

— Peur de quoi ?...

— De l'avenir.

A ces mots, sans plus regarder celui qu'il savait être son fils, l'ancien ligueur, devenu l'affidé et l'aveugle instrument des jésuites, se couvrit le visage des deux mains et sortit de l'*osteria* à pas précipités.

— Singulier homme ! dit Marcel. On dirait que le bien et le mal se disputent son âme. Y a-t-il donc réellement un bon et un mauvais génie qui président à certaines destinées ?

— Cet homme, intervint gravement l'ancien pâtre de Pailhat, a peut-être un horrible passé et de grandes fautes à expier. Les tortures de son âme, jetée par le fanatisme

hors de la voie du Seigneur, le placent sans force sous une influence mauvaise.

Puis il ajouta mentalement :

— Ah ! s'il m'était permis de laisser agir l'autre influence !... Mais non, c'est impossible !

Nos quatre voyageurs quittèrent l'hôtellerie, après avoir examiné chacun ses pistolets, et prirent la route des montagnes.

Rien de suspect ne se montra pourtant à eux jusqu'à Novalèse, où ils se mirent à gravir les rampes escarpées.

Trois des chevaux faisaient merveille. Malgré la route déjà parcourue, les nobles bêtes avançaient d'un trac d'entrepas, sans la moindre bronchade. Seul l'alezan brûlé de Renazé chopait à tout moment et battait à la main en levant et en baissant la tête coup sur coup. C'était un vrai terragnol, qui avait peine à lever le devant et allait terre à terre. Souvent il était en arrière.

— Quel ramingue j'ai là ! disait le secrétaire de Laffin : l'éperon n'y fait rien ! Et, voyez, un panard s'il en fut, avec ses pieds tournés en dehors !

— Vous jouez de malheur, maître Renazé ! fit observer La Noële. Pour notre fugue d'aujourd'hui surtout, vous aviez besoin de ce vif gris-pommelé, auquel vous teniez tant ?

— Ah ! si jamais je rattrape le maraud qui me l'a volé il y a quelques jours, dans cette auberge, devant Turin, où nous déjeunions, je lui en découdrai, je le jure.

— A moins qu'il ne soit plus fort que vous.

— Un si bel animal ! Je l'avais acheté la veille de notre départ de Paris, sur le marché aux chevaux des Tournelles, et payé en beaux doubles ducats d'Espagne à deux têtes, baillés par qui vous savez, M. de Laffin.

— Ne parlons plus de cela, maître Renazé, dit vivement le gentilhomme. Cet or-là brûle les mains.

Durant la première heure de la montée, tout alla bien.

Mais le voie devient difficile quand on approche des chaumines de Ferrières, site effondré par les ravines et hérissé de rochers à pic. Un torrent roule, à grand bruit, des cailloux au travers d'une vallée stérile et resserrée de tous côtés.

Une gorge profonde, que masquaient de noirs sapins à la droite de nos cavaliers, attira tout à coup l'attention de Marcel, dont l'œil scrutateur avait vu reluire quelque chose au fond des arbres.

— Voilà une embuscade, fit observer l'officier des gardes, ou je ne m'y connais guère.

— Oserait-on tirer sur vous ? dit Michel.

— Je ne le pense pas, répondit Laffin. Tant que la guerre n'est pas déclarée, le prudent Savoyard se gardera bien de tenter quelque chose contre un envoyé du roi de France... Et puis, voyez !... nous avons passé les sapins.

— C'est qu'on veut nous couper le chemin du retour, répliqua Marcel. Le véritable piège est plus loin.

— Comment faire ?

— Puisque nous voici avertis, ne nous amusons pas à battre la chamade pour parlementer inutilement... Prenons subitement toute l'allure de trot que la montée nous permet, et passons à leur barbe, si c'est possible.

— Et s'ils nous arquebuseront ?

— Nous leur répondrons à la manière des Parthes, en leur lâchant des coups de pistolet sans ralentir notre course... En nous élançant, messieurs, distançons-nous de droite à gauche, pour offrir un but moins compacte.

— Monsieur de Fontaine, dit Laffin, on voit que vous avez été à bonne école.

— Et maintenant, reprit Marcel, en avant, à la grâce de Dieu !

Les quatre cavaliers partirent à la fois, et bien ils firent...

En effet, à peine eurent-ils dépassé une crête de roche,

qu'un *Diavolo* ! de dépit se fit entendre à quelques pas derrière eux.

En se retournant, les fugitifs aperçurent une dizaine de cheveu-légers ducaux, qui s'élançaient du pied du rocher sur la voie, mais avec quelque peine, à cause des difficultés du terrain. Plus loin, derrière ceux-ci, vers la gorge boisée, d'autres cavaliers, ceux dont Marcel avait vu briller les armes au milieu des sapins, avaient déjà barré la route.

— En avant toujours ! cria Marcel. Maître Renazé, piquez votre bête.

— Ne tirez que sur les chevaux, commanda le *capitano*. C'est l'ordre du *duca* !

— Ah ! on veut bien respecter nos personnes, dit Laffin en riant. Gare les balles, ma pauvre bête !

L'escopetterie commença. Mais les cheveu-légers étaient armés de *pétrinaux* ou poitrinaux, espèce de mousquets dont nous avons parlé déjà, et que l'on tirait en appuyant la crosse sur la poitrine, ce qui empêchait de viser ; aucun des premiers coups ne porta.

Il est vrai que les pistolets des fugitifs ne firent pas de mal non plus aux cavaliers savoyards.

— Toujours en avant ! dit encore Marcel. Et ne nous amusons pas à recharger nos pistolets !

Malheureusement pour Renazé, il n'obéit pas à cette recommandation.

En bourrant le canon de son arme, il laissa son alezan, déjà si traînard, ralentir encore sa marche, et deux ou trois cheveu-légers avaient pris les devants.

L'un de ces derniers planta une balle dans le train de derrière de l'alezan, qui en bondit de douleur et renversa son cavalier.

Renazé fut fait prisonnier, tandis que les trois autres voyageurs fuyaient au loin.

Dans la soirée du lendemain, Marcel, Laffin et Gros-

Michel atteignaient Pont-de-Beauvoisin, à la grande joie de Gargantua, qui pourtant avait fait de l'hôtellerie de l'*Écu de France* ses délices de Capoue.

— Je vois, capitaine, lui dit Marcel, que vous avez tenu compte de mes exhortations. Je vous retrouve en bonne santé.

— *Ia, ia*, ça va bien, mon bedit, répondit Gargantua en montrant le ceinturon moins lâche sur son ventre. Tieu merci! che rebrends dut ducement.

— Vous n'avez pas trop mangé à la fois?

— *Ia, ia*, ch'avre manché un dut bedit beu à la fois.

— A la bonne heure.

— Mais goudinuellement... et che m'en blains pas.

Nos cavaliers traversèrent le Lyonnais et sa capitale, et entendirent avec plaisir, dans cette grande ville, fredonner quelques-uns des airs populaires de l'époque, tous en l'honneur du Béarnais.

Les forts Saint-Jean et de Pierre-Encise, sur les deux rives de la Saône, ainsi que les remparts de François I^{er}, qu'on avait bastionnés pour les mettre en rapport avec les progrès remarquables que l'artillerie avait accomplis dès les premières années du règne de Henri IV, voyaient flotter à leurs tours l'étendard de France et de Navarre.

— Une ville et un gouverneur fidèles! fit observer Marcel.

— Oh! là n'est pas le danger, dit Laffin. C'est la Bourgogne qu'il faut voir.

La Bourgogne commençait au Charolais, c'est-à-dire presque aux portes de Lyon.

En remontant la Saône par les coteaux du Mâconnais, Marcel et ses compagnons commencèrent à remarquer un mouvement peu ordinaire, et ce mouvement ne leur parut qu'accroître à mesure qu'ils approchaient de Châlon.

Sur les routes, le long des vignes, c'étaient des chevauchées de gens d'armes et de carabins, des bandes de lans-

quenets et d'arquebusiers, le tout bien fourni de guidons, de *tabarins* et de *fleustes* (tambours et flûtes). Les châteaux devant lesquels on passait, semblaient sur le qui-vive, avec leurs piquiers aux échauguettes, leurs couleuvrines, fauconneaux, obusiers et pétards, qui montraient leurs gueules de bronze menaçantes dans les créneaux.

— Vous le voyez, monsieur de Fontaine, dit Laffin : tout est prêt... On dirait qu'on n'attend qu'un signal pour descendre des donjons l'étendard fleurdelysé.

— En effet, répondit l'officier des gardes. Et ce qu'il montre surtout, à mon avis, qu'on se prépare au combat — pour quelle guerre ? la plus affreuse, la guerre civile — c'est la présence de nombreux aventuriers, accoutrés de mille manières, que je remarque parmi les bandes disciplinées... Ah ! M. de Biron !

— Nous ne pouvons faire autrement que de passer par Dijon. Ne faites donc semblant de rien, je vous prie, si vous m'entendez parler aux officiers du maréchal, et au maréchal lui-même, comme si vous et moi nous étions tout dévoués à la conspiration.

— Un pareil rôle me répugne, dit Marcel.

— Il le faut pourtant, dans l'intérêt du roi et le nôtre, car on nous arrêterait indubitablement, si l'on savait ce que nous allons faire à Paris, et la conspiration éclaterait avant que le roi eût pu en saisir les fils.

— Il importe de nous presser, monsieur de La Nocle : entre la mine et la mèche allumée, il n'y a certainement plus que l'épaisseur d'un souffle.

— Celui du maréchal donnant l'ordre... Mais c'est mon avis aussi, qu'il faut nous presser, et pour une autre cause.

— Laquelle, je vous prie ?

— C'est que le duc de Savoie, m'ayant su échappé à la poursuite de ses cheveu-légers, aura incontinent expédié un homme à lui pour prévenir Biron, et cet homme doit nous suivre de près.

— Vous avez raison.

— Hâtons-nous donc !... Ah ! voici la haute flèche de la cathédrale de Dijon, et le Jacquemart flamand de Notre-Dame sonne midi.

— A côté, la tour carrée du Palais, dont la plate-forme domine la ville. Philippe le Hardi et Jean-sans-Peur, qui dorment dans l'église de Sainte-Bénigne, ont brillé avec leur cour dans ce palais gothique, et monsieur de Biron voudrait y trôner à son tour.

— Belle et formidable ville à la fois, avec ses nombreux clochers et ses tours sur les remparts ! Ancienne capitale des ducs souverains, elle présente fièrement son front, qu'on dirait ceint d'une couronne.

— Quel est le drapeau qui ventile sur cette porte, monsieur de Laffin ?

— Ses ondulations sous la brise empêchent de distinguer... Ah ! je vois : c'est l'écu du duché, « bandé d'or et d'azur de six pièces, à la bordure de gueules. »

— Biron aurait-il déjà abattu le drapeau de son roi ? demanda Marcel en frémissant.

— Rassurez-vous ! j'aperçois encore le blason de France et de Navarre au milieu : « le quatrième d'azur semé de fleurs de lis d'or. »

— Tant mieux, je respire : Biron n'a pas encore donné le signal de la guerre civile.

— J'ai eu peur un instant comme vous.

— Mais ne craignez-vous point, monsieur de Laffin, qu'aussitôt après avoir reçu l'avis du duc de Savoie, le maréchal ne lève l'étendard de la révolte ?

— C'est à craindre, monsieur de Fontaine.

— J'en tremble.

— Silence ! on nous a aperçus.

Une sentinelle venait en effet de crier aux cavaliers de s'arrêter, et bientôt un officier se présenta pour leur de-

mander qui ils étaient, et ce qui les amenait dans la capitale de la Bourgogne.

— C'est une précaution qu'on ne prenait point il y a quelques jours, fit observer Marcel, car j'ai passé sous les portes de Dijon pas plus tard que la semaine dernière.

— Possible, monsieur ! mais il y a des ordres.

— Vous voyez, du reste, que je suis officier des gardes de Sa Majesté, et ces messieurs sont de ma compagnie.

— Et moi, *der Teufel* ! ne put s'empêcher de crier Gargantua, je suis capitaine de reîtres...

— En disponibilité pour le moment, murmura Gros-Michel.

— Messieurs, veuillez m'accompagner auprès de monsieur le baron de Lux, qui se trouve en ce moment au vieux château de Louis XI.

— Quoi ! demanda Laffin, le baron a quitté son gouvernement de la ville de Beaune, pour venir à Dijon ?

— Il remplace monsieur le maréchal et duc, parti pour Fontainebleau.

Marcel et Laffin firent un mouvement. Ces nouvelles les étonnaient, surtout après avoir été témoins de l'aspect du pays sur la route qu'ils venaient de poursuivre. Cependant, on comprend qu'ils durent en être heureux. Le maréchal étant auprès du roi, le danger ne pressait plus autant.

Marcel et Laffin trouvèrent le baron de Lux, le confident intime, l'*alter ego* du duc de Biron, dans le massif château carré, flanqué de quatre grosses tours rondes, dont Louis XI commença la construction, lorsqu'il prit possession de la Bourgogne après la mort de Charles le Téméraire.

Le baron était occupé, près d'une fenêtre qui donnait sur l'avancée de la porte Guillaume, à examiner avec impatience la route de Paris, qui y aboutissait alors. Il interrogeait l'horizon de ses regards inquiets.

— Que je suis donc aise, monsieur le baron, dit Laffin

avec un empressement parfaitement joué, de vous rencontrer à Dijon.

— Quoi ! c'est vous, monsieur de La Nocle ! fit de Lux en se retournant vivement... Ah ! plutôt au ciel que je fusse toujours à Beaune !

— Pourquoi, monsieur ?

— Parce que je ne remplacerais pas céans le maréchal.

— En effet, on nous a dit que monsieur de Biron était à Fontainebleau...

— Mandé et pressé par le roi, il est parti en poste. D'Escures, puis le président Jeannin, venus de la part de Henri IV, ont eu beau le rassurer : moi, j'ai peur, et vous me voyez précisément dans la plus vive anxiété.

— En effet, baron, je commence à penser comme vous...

— Je crains qu'il ne soit arrêté. En partant, il m'avait assuré qu'il serait de retour avant quatre jours, ou qu'il m'enverrait un chevauteur porteur d'un ordre.

— Quand est-il parti ? demanda Laffin avec animation.

— Nous sommes au cinquième jour de son absence, et vous le voyez, je guette... Je m'attends même à voir apparaître, à sa place, une troupe royale avec un héraut d'armes.

— Le maréchal aura nié, rassurez-vous !... Et quel ordre devait vous apporter le chevauteur ?

— Le signal du soulèvement. Car tout est prêt... Ah ! ils seront bien reçus, les gens du roi, je vous le promets.

— En effet, moi et mon ami que voici, nous arrivons de Savoie, et dans tout le Mâconnais, le Châlonnais et le Dijonnais nous avons remarqué des préparatifs non équivoques.

— Avez-vous observé les canons sur les remparts ?... Et tenez, vous pouvez voir, sur les murs de ce château, des bombardes de calibre, pouvant lancer des boulets de 500 livres, sans compter les canons de bronze et les bombes à grosses grenades.

— Voici, en effet, un formidable rempart devant nous !

— De ce fer à cheval je balayerais la route jusqu'à l'éminence boisée que vous apercevez au loin.

— Souffrez, baron, puisque le maréchal n'est plus ici, que nous nous remettions promptement en route pour Fontainebleau. J'y dois porter des communications du plus pressant intérêt.

— De la part du duc de Savoie ?

— Si le maréchal est encore libre, il les accueillera certainement avec émotion, et des ordres vous seront probablement expédiés promptement.

— Oui, allez ! Vous trouverez auprès du duc son secrétaire Hébert... Adieu, messieurs !

Laffin et Marcel retrouvèrent dans la cour leurs deux compagnons, et se hâtèrent de franchir le pont qui rattachait le château à la ville.

On n'écoula point cette fois Gargantua, qui réclamait à grands cris un quartier de bœuf gras du Morvan, assaisonné de moutarde de Dijon, avec du fromage d'Époisse.

— Quand nous aurons mis quelques lieues entre le baron de Lux et nous, dit Laffin, nous songerons à déjeuner.

Ils prirent par une ruelle, le long des remparts, jusqu'à la porte Guillaume, qu'ils franchirent, et bientôt ils trottaient sur le chemin de Paris.

Une montée fit ralentir l'allure à leurs chevaux.

— Ah ! s'écria Laffin, voici l'éminence boisée dont m'a parlé le baron de Lux. Ses bombardes portent loin, si elles atteignent le sommet.

La montée était d'un quart de lieue au moins ; seulement, elle était peu sensible.

Arrivé presque au haut du long mamelon, Laffin, qui marchait en avant avec Marcel, s'étant retourné par hasard du côté de Dijon, poussa un cri strident et enfonça l'éperon dans le ventre de son cheval.

Il venait d'apercevoir, sur les remparts du château de Louis XI, plusieurs éclairs suivis de fumée.

Presque au même instant des boulets sifflèrent aux oreilles de nos cavaliers, les uns balayant la route devant eux, les autres s'enfonçant dans le bois à leur côté, en coupant avec un bruit sec les troncs des arbres et leurs branches.

Les détonations des canons ne leur arrivèrent que quelques secondes après, au faite même de l'éminence.

Gargantua poussait des *der Teufel* sans nombre, en éperonnant son coursier à la suite de Michel.

IX

ARRESTATIONS.

— Mort de Dieu ! s'écria Laffin, ce sont les bombardes de M. de Lux. Ventre à terre ! et que le pli du terrain nous couvre...

Mais, en même temps que nos fugitifs avaient entendu les premières détonations, de nouveaux boulets sifflaient en ricochant, à leurs côtés, et étaient suivis d'autres explosions.

Heureusement qu'ils en furent quittes à peu près pour quelques éclaboussures. Seul, Gargantua reçut un éclat de pierre dans le dos.

— Ah ! *der Teufel* ! hurla-t-il, se croyant touché par un des projectiles.

Mais, comme il put dévaler ainsi que les autres, et sans choir, l'éminence fatale par son versant opposé, il se sentit bientôt rassuré.

On était à couvert, et l'on n'avait désormais plus rien à

craindre de l'artillerie dijonnaise. Aussi, tout en galopant, Gros-Michel plaisantait-il le restre sur la peur qu'il avait eue.

— Oh ! non, bas beur, moi ! répondit avec flegme le Brandebourgeois. Le sort bréduit bar la maudite sorcière, il édre rombu maindenant : ch'avre bendu l'autre. Mais...

— Mais vous n'avez pas moins, capitaine, poussé un juron d'axiété.

— *Ia... ia*. Ch'avre graint seulement de ne bas buvoir têcheuner, et ch'avre si pon abbédit, *mein Gott* !

Laffin, de son côté, se félicitait d'avoir quitté Dijon si promptement.

— C'est à n'en pas douter, dit-il à Marcel. Le messenger du duc de Savoie nous marchait sur les talons, et il a remis sa lettre à de Lux... Renazé aura cédé aux menaces et parlé.

Nous saurons plus tard ce qui était arrivé à maître Renazé.

Quant à la cause de la canonnade, c'était bien celle devinée par Laffin.

A peine, en effet, nos cavaliers eurent-ils disparu, à Dijon, dans la petite rue qui les avait menés à la porte Guillaume, qu'un chevaucheur savoisien, couvert de poussière, s'était présenté devant le vieux château.

On avait introduit ce messenger auprès du gouverneur par intérim, qui poussa une exclamation de fureur en lisant la lettre du duc.

— Comment ! s'était écrié le baron, Laffin nous trahit.

— C'est indubitable, monseigneur, répondit le messenger : puisqu'il s'est mis en route pour Fontainebleau avec le favori du roi. D'ailleurs, son secrétaire Renazé...

— Oui, oui, le duc me le mande... Holà ! qu'on appelle le capitaine des boute-feux !

L'officier d'artillerie s'étant présenté, de Lux lui avait ordonné de lâcher des bordées sur les quatre cavaliers.

— Comment vous nomme-t-on, l'ami? demanda le baron au messenger.

— Claude le Lorrain. Je suis lansquenet.

— Vous n'en portez point le costume?

— Ces cavaliers ne doivent point me reconnaître, car je me rends à Fontainebleau comme eux.

— Pour y voir le maréchal?

— J'ai une autre mission. Le révérend père Daubigny m'a chargé d'une lettre pour la marquise de Verneuil.

— Henriette d'Enragues! Serait-elle aussi du complot?

— Je l'ignore, monseigneur.

— Dans tous les cas, son frère, le comte d'Auvergne, est des nôtres, et, bien qu'il soit également à Fontainebleau, il brûle de faire lever les boucliers à ses partisans en province.

La canonnade n'ayant abattu aucun des quatre cavaliers, le baron de Lux fit monter à cheval une vingtaine d'hommes de la compagnie de gens d'armes affectée alors à chaque prince, officier de la couronne et gouverneur de province. Mais cela demanda du temps, et la troupe dut revenir au bout de quelques heures d'une poursuite infructueuse.

Nos quatre compagnons atteignirent Fontainebleau le surlendemain dans la soirée.

Comme ils approchaient du château, un gentilhomme à cheval, en tenue de voyage et suivi d'un écuyer, déboucha d'une avenue voisine. Ce gentilhomme se dirigeait comme eux vers la résidence royale.

En l'apercevant, Gargantua poussa un cri de surprise.

— Ah! je le gonnais, celui-là, ajouta-t-il. C'est mossié t'Aupigné.

— Monsieur d'Aubigné! s'écria Marcel à son tour. Il reviendrait vers le roi!

— Ah! che me rabbelle, *der Teufel*! Au château d'Usson, il me menaçait te me bendre. Mais che ne le grains blus... Bonchur, mossié t'Aupigné!

Le gentilhomme calviniste salua et dit :

— Mais, si je ne me trompe, c'est le capitaine Gargantua.

— *Ia, ia*, et voici le bedit Marcel... vus savez, le bedit Marcel du pourg de Pailhat.

— Mais je connais parfaitement monsieur de Fontaine. Je l'ai revu à Fontaine-Française, où il a sauvé le roi.

— Monsieur d'Aubigné, je ne l'ai jamais quitté, dit Marcel, du moins volontairement.

— C'est un reproche, je crois. Mais tranquillisez-vous, je viens me ranger de nouveau à ses côtés.

— J'en bénis le ciel, monsieur.

— Pour deux causes. J'ai su, à mon château de Maillezaïs, que, me croyant prisonnier à Limoges, il avait mis à part quelques bagues de la reine pour payer ma rançon, et je n'en veux pas, d'autant plus que je n'ai jamais été prisonnier, bien que j'eusse bataillé là-bas dans les dernières émotions. Ensuite, à cause de ces émotions mêmes et des complots dont j'ai entendu parler, je viens lui offrir mes services, quoiqu'il ait abandonné la vraie foi pour aller à la messe.

— C'est ce qui s'appelle agir en gentilhomme loyal et dévoué.

— Par la Passion ! répliqua vivement le rigide religieux, ce n'est pas le roi apostat que mon bras servira, mais l'ami seulement.

D'Aubigné fut accueilli à bras ouverts par son royal compagnon de guerre, qui lui avait écrit jadis jusqu'à quatre lettres, sans pouvoir le décider à revenir à la cour. Dès lors il ne quitta plus Henri IV.

Marcel s'était fait annoncer aussitôt chez le roi, qui le reçut avec Laffin.

— Sire, s'écria ce dernier en se jetant aux pieds de Henri, pardon ! pardon !

— Ah ! fit le roi en levant les yeux au ciel, que je vous

drais donc que le maréchal me criât cela du fond de son cœur.

— Il est trop orgueilleux, Sire ! dit Laffin en se relevant.

— Las ! c'est vrai. Je n'en puis rien tirer depuis qu'il est ici. Je l'avais pourtant embrassé à son arrivée... Je voudrais le sauver, et ce sont toujours les mêmes colères de sa part, la même obstination, les mêmes paroles hautes et fières.

En effet, le maréchal avait reçu très-froidement les caresses de son souverain, ce qui déplut beaucoup à ce dernier.

Dès lors, Biron ne vit plus autour de lui que des visages glacés. Peu de gens l'abordaient ; on lui parlait à peine. Un autre se serait cru perdu ; mais il était si présomptueux !

La comtesse de Rossi, sa sœur, lui écrivit de s'enfuir, s'il en était temps encore.

Henri lui offrit un moyen plus honorable de se sauver. Il était disposé à user de clémence à son égard, pourvu qu'il fit lui-même l'aveu de son crime.

La veille, il l'avait mené dans les jardins du château. Après quelques propos assez indifférents, il entama le discours sur les sujets de mécontentement qu'il avait du maréchal, et lui dit que, pourvu qu'il ne déguisât rien, il en serait quitte comme la première fois à Lyon, pour le repentir de ses fautes.

— « Si je vous exhorte, ajouta le roi, à déclarer vous-même tout ce que vous avez fait contre mon service, c'est pour empêcher que d'autres ne prennent connaissance d'une affaire qui vous serait désavantageuse. »¹¹

C'était un avertissement. Ces *autres*, c'étaient Messieurs du Parlement.

Mais le maréchal, qui était loin de s'imaginer que Laffin le trahissait et que celui-ci pouvait d'un moment à l'autre revenir de Savoie, répondit avec arrogance :

— « Je suis venu, non pour me justifier, mais pour connaître mes accusateurs. Je n'ai nul besoin de pardon, attendu que ne suis pas coupable... J'espère même, Sire, que vous ferez justice de mes calomniateurs; autrement, je la ferais moi-même. »

Quoique cette réponse altière aggravât encore l'offense, Henri se borna à lui dire avec bonté :

— « Pensez-y mieux, maréchal ! Vous prendrez un meilleur conseil. »

Après souper, le comte de Soissons l'exhorta encore, de la part du roi, à lui confesser la vérité. Il conclut par cette sentence :

— « Monsieur, sachez que le courroux du roi est le messager de la mort. »

Biron avait toisé le comte de la tête aux pieds, et lui avait répondu avec plus de fierté encore qu'il n'avait répondu au souverain.

Laffin fit connaître au roi le plan définitif de la conspiration.

Le royaume de France devait être démembré. Le duc de Savoie aurait la Provence et le Dauphiné; Biron la Bourgogne et la Bresse, avec la troisième fille de ce duc en mariage et cinquante mille écus de dot; quelques autres seigneurs, comme le comte d'Auvergne et Bouillon, d'autres provinces avec la qualité de pairs. Tous ces petits souverains eussent relevé du roi d'Espagne.

Pour parvenir à ce résultat, les Espagnols, jetteraient une puissante armée dans le royaume, et le Savoyard une autre. Non-seulement les gouverneurs de province dans le complot, au signal donné par Biron, lèveraient l'étendard de la révolte, mais on ferait aussi remuer ceux des huguenots qui avaient encore sur le cœur l'abjuration du roi.

En même temps, on réveillerait plusieurs mécontents en divers endroits, et l'onsusciterait et animerait les popula-

tions, qui étaient fort irritées contre la pancarte dont il a été question, et qui consistait, comme on sait, dans l'impôt d'un sou par livre sur toutes les denrées des villes fermées.

— Et vous avez les preuves de tout cela, M. de Laffin ? demanda le roi.

— Les voici, Sire, écrites de la propre main du maréchal.

Laffin tendit au roi les pièces qu'il avait soustraites au feu, lors de sa dernière entrevue avec le maréchal, à Dijon.

— Vous déposeriez contre lui devant le Parlement, n'est-ce pas ?

— Renazé, mon secrétaire, le ferait comme moi, si les gens du duc Savoie ne l'avaient retenu prisonnier, ainsi que vous le racontera M. de Fontaine.

— C'est bien, monsieur.

Vous allez vous retirer dans le logement qui vous est préparé, et ne point vous montrer au maréchal. J'espère encore qu'on n'aura pas besoin de vous pour le confondre devant le Parlement... Je vais revoir Biron, je ferai semblant encore de ne rien savoir, pour lui laisser le mérite des aveux qui seuls peuvent le sauver. C'est un dernier effort que je tente.

Le roi, demeuré seul, appela son capitaine des gardes.

— Où est le maréchal, M. de Vitry ?

— Sire, il est au jeu de la reine, qui vient de commencer.

— Dites-lui que je l'attends au jardin.

Quelques minutes après, le roi conjurait Biron, pour la seconde fois, de lui avouer la conspiration.

Il employa les remontrances, les prières et les assurances d'un pardon complet; mais le maréchal n'en fut pas plus ému, et finit par dire que, s'il connaissait ses calomniateurs, il leur romprait le cou. En parlant ainsi, les yeux du maréchal, enfoncés dans sa petite tête, lançaient des éclairs sinistres.

Enfin le roi, ennuyé de ses rodomontades et de son opiniâtreté, le quitta brusquement en lui disant :

— « Eh bien ! il faudra apprendre la vérité d'ailleurs. Adieu, *baron de Biron* ! »

Baron ! c'était là le seul titre qui lui fût venu de sa famille.

Ce mot fut comme un éclair avant-coureur de la foudre. Le roi, dégradant par là Biron de tant d'éminentes dignités dont il l'avait honoré, montrait qu'il allait l'abaisser autant qu'il l'avait élevé.

Mais rien ne servit. Biron, se croyant certain qu'aucune preuve ne pouvait déposer contre lui, retourna chez la reine, où il se mit à jouer à la prime avec le comte d'Auvergne.

Celui-ci eut tout à coup un soupçon, en voyant M. de Vitry paraître sous la porte et fixer les yeux sur lui et sur le maréchal.

Il se pencha sur la table et dit tout bas à Biron :

— Il ne fait pas bon ici pour nous.

— Bah ! répondit le maréchal, on n'osera jamais.

Et le jeu continua.

Le roi étant entré, vers minuit, chez la reine, fit cesser les jeux et ordonna à tout le monde de se retirer.

Vitry se tenait immobile, épiant la sortie du roi, comme s'il n'attendait que ce moment pour exécuter quelque ordre secret.

Mais Henri hésitait. Il était tout pâle...

Au moment de quitter la salle, il se retourna encore brusquement, et, appelant Biron, l'entraîna vers son cabinet. Vitry suivit.

— Au nom du ciel, dit le roi à Biron d'une voix émue, confessez votre faute.

— Ma faute ! répliqua le maréchal de sa voix toujours arrogante et irritée. Vouliez-vous parler, Sire, des services que je vous ai rendus ? « Mon père a souffert la mort pour met-

tre à Votre Majesté la couronne sur la tête, et moi j'ai reçu quarante blessures pour l'y maintenir... »

Voyant qu'il n'en tirerait encore rien, après tant d'essais infructueux, le roi le congédia.

M. de Vitry et ses gardes attendaient dans l'antichambre ; il y avait aussi là quelques gentilshommes de la suite de Biron.

— « Monsieur, dit Vitry de sa voix calme et rude, en s'approchant du maréchal, le roi m'a commandé de lui rendre compte de votre personne. Donnez-moi votre épée ! »

Les gentilshommes essayèrent de se mettre en défense, mais il furent aussitôt saisis par les gardes.

Biron demanda alors à parler au roi. On lui répondit qu'il s'était retiré.

— Donnez-moi votre épée, lui dit l'impassible Vitry pour la seconde fois.

— « Mon épée, s'écria le maréchal, qui a rendu tant de services au roi ! »

Il la donna, et on le conduisit dans une chambre du château. Pendant qu'on l'y menait, il cria avec une colère amère à ceux qui se trouvèrent sur son passage :

— « Regardez, messieurs, comme on traite les bons catholiques. »

Le comte d'Auvergne était arrêté en même temps par M. de Praslin, au moment où il cherchait à s'enfuir du château par la cour de l'Orangerie.

Biron passa la nuit dans une espèce de fureur, et se répandit en invectives contre Henri IV.

Le baron de Rosny étant entré dans l'appartement du roi, pour recevoir ses ordres, celui-ci lui dit :

« — Nos gens sont pris. Montez à cheval, et allez préparer un logement à la Bastille, où je les enverrai par bateau. Ils ne tarderont pas à vous suivre. Vous les ferez descendre par la porte de l'Arsenal, du côté de l'eau, et vous les conduirez par les jardins. Faites en sorte d'empêcher la foule

du peuple... Vous irez ensuite au Parlement et à l'Hôtel-de-Ville, pour les instruire de ce qui vient d'arriver. Je leur en apprendrai les causes, et je m'assure qu'ils les trouveront justes. »

Rosny, qui avait le commandement de la Bastille, alla immédiatement exécuter les ordres du roi.

Les deux prisonniers partirent le lendemain, bien escortés. On les logea dans des chambres séparées.

Le roi se rendit également à Paris, où le peuple témoigna, par mille acclamations, la joie qu'il avait de voir la conspiration découverte.

Commission fut envoyée au Parlement, pour faire le procès au maréchal.

Marcel avait suivi Henri IV à Paris. Il y embrassa sa mère, et raconta au chevalier du Bosc, ainsi qu'à l'abbesse Marie de Beauvilliers, les résultats de son second voyage en Savoie. Quant au seigneur Ligier de Clignancourt, il l'avait trouvé à Fontainebleau.

Marie lui demanda s'il avait fait part au roi de son excursion à Milan et de son entrevue avec le comte de Fuentès.

— A mon premier retour, répondit l'officier, le temps pressait, et je n'ai pu entretenir Sa Majesté que des révélations de Laffin. Depuis mon arrivée à Fontainebleau, d'autre part, le roi est à peine visible. Il se montre fort irrité, dit-on, plein d'amertume et misanthrope.

— Vous avez eu tort peut-être, Marcel, de ne point saisir une occasion pour lui révéler le secret de la naissance d'Alice.

— Je ne voudrais point qu'il en parlât à monsieur de Clignancourt.

— Le comte de Fuentès étant un des agents les plus actifs de la conspiration, votre séjour inexplicable au Palais Sforza pourrait tourner contre vous, mon ami. Sonyez-y bien.

— Vous êtes la prudence même, madame ! Mais, si le roi

avait vent de mes rapports avec le comte, un mot suffirait alors pour lui en expliquer les causes.

— En politique, les accointances les plus naturelles deviennent souvent funestes.

— N'est-ce pas moi qui ai amené la découverte du complot, en convertissant Laffin aux intérêts du roi ?

— Il est des circonstances où même un service rendu peut devenir un moyen d'accusation de plus.

— Madame, vos paroles commencent à m'émouvoir.

— Croyez-m'en : cherchez à voir le roi, et ne lui cachez rien.

— Vous avez raison : je cours au Louvre.

Marcel avait à peine fait quelques pas dans la grande galerie, que le capitaine des gardes, M. de Vitry, marcha droit à lui :

— Votre épée, monsieur ! lui dit le vieil officier, de sa voix impassible.

— Mon épée ! s'écria Marcel en reculant stupéfait.

— Ordre du roi !

Notre jeune homme savait qu'avec le rigide Vitry, la consigne incarnée, qui eût arrêté sans sourciller tous les gentilshommes présents, y compris les princes de sang, s'il en avait eu l'ordre, il n'y avait aucune explication à avoir.

Il tendit donc l'arme au capitaine des gardes, avec un soupir, en pensant aux paroles de l'abbesse, qu'il n'avait certes pas cru devoir se justifier si promptement. Puis il demanda à voir le roi.

— Je vous en supplie, monsieur, dit-il à Vitry, laissez-moi entrer dans le cabinet de Sa Majesté.

— Sa Majesté n'est point dans son cabinet.

— Permettez-moi de la rechercher avec vous, de l'attendre au moins. Après m'avoir entendu, elle révoquera cet ordre.

— Impossible. En marche !

Les seigneurs de la galerie, attirés par cette scène, se

pressaient autour de Marcel et de Vitry. Crillon, d'Aubigné et Castaignac étaient en tête.

— Harnibleu ! ne pourriez-vous accéder au désir de votre lieutenant, monsieur de Vitry ? disait Crillon.

— Morbleu ! ajoutait d'Aubigné, je réponds de monsieur.

— Par ma colichemarde fidèle ! osa gasconner Castaignac, le roi ne peut...

Comme un sanglier au poil hérissé, Vitry fit tour à tour face à chacun des intervenants.

— Le roi sait ce qu'il fait, M. de Castaignac, gronda-t-il ; et moi je lui réponds du prisonnier, M. d'Aubigné... Quant au désir de ce dernier de rechercher le roi, M. de Crillon, autant vaudrait me proposer de me faire l'huissier de la marquise de Verneuil, car Sa Majesté soupe avec elle.

— Ah ! voilà la chose, marmotta d'Aubigné. Toujours le cotillon !

— Et quand vous feriez cela pour votre lieutenant ? dit encore Crillon ; c'est un homme d'honneur qui en vaut la peine.

— Mêlez-vous de votre commandement, M. de Crillon, bougonna le revêche capitaine, et laissez-moi m'occuper du mien.

— Boule-dogue ! murmura Crillon.

— Je vous conseille de me donner votre nom ! s'écria Vitry qui avait entendu. On ne sait peut-être pas ce dont vous êtes capable ; M. de Crillon, quand le roi a commandé... Gardes ! à la Bastille !

— A la Bastille ! dit en soupirant l'infortuné Marcel. Et le roi soupe avec Henriette d'Entraignes ?

Les gardes emmenèrent le nouveau prisonnier vers la sombre forteresse de la porte Saint-Antoine.

Du seuil du cabinet des *Trois-Tonneaux*, au coin de la rue Saint-honoré et de celle de la Tonnellerie, un homme

s'élança en reconnaissant Marcel au milieu de l'escorte.

— Ah! *der Teufel!* s'exclama-t-il. Gu'est-ce gue c'est gue cela? Marcel! mon bedit Marcel!

— Capitaine! cria le jeune homme qui voyait le reître déjà prêt à jouer de son *schwert* contre les gardes. Point de violence! Courez plutôt à Montmartre. Prévenez madame l'abbesse et Michel qu'on me mène à la Bastille.

Gargantua obéit, non sans montrer le poing à ceux qui emmenaient son jeune ami.

Il est temps de faire connaître maintenant les causes de cette arrestation inattendue.

Profondément irrité de la conduite de Biron, le roi s'était montré taciturne et d'une humeur presque farouche depuis l'arrestation du maréchal. A peine répondait-il à Rosny et à ses conseillers.

Le front plissé par le mécontentement, on ne l'entendait par moments ouvrir la bouche que pour se plaindre de l'ingratitude des hommes et de leur profonde perversité.

Lui si franc et si expansif d'ordinaire, il ne jetait plus sur tous ceux qui l'approchaient que des regards obliques et méfiants. Partout il lui semblait voir des conspirateurs et des traîtres.

Le soupçon le rendait intraitable. Pour un mot équivoque, il avait failli, dans la matinée, faire arrêter Sillery, qui pourtant lui avait rendu dans les négociations des services si signalés.

Renfermé dans son cabinet, il en avait défendu l'entrée à tout autre qu'à son valet de chambre, à l'astrologue Périnet et à son cuisinier Fouquet de la Varenne, maintenant contrôleur général des postes.

Ayant entendu gratter à une porte dérobée, Henri alla ouvrir et aperçut maître Périnet et la Varenne.

— Bonjour, mes maîtres! leur dit-il. Quel sujet vous amène?

—Toujours votre heur et votre avenir, répondit l'astrologue en s'inclinant trois fois avec obséquiosité.

— Ah ! mon bonheur ! fit le roi avec amertume. Il s'en va comme l'avenir... Toujours des complots ! Quand on n'en veut plus à ma vie, c'est ma couronne que l'on convoite ! Et parmi les traîtres je retrouve même le frère de ma mie.

— Sire ! la marquise est innocente.

— Hé ! qui sait ? fit le roi en soupirant.

— La preuve, c'est que j'ai tiré hier soir votre horoscope et le sien, et que j'ai vu vos deux astres toujours planant amicalement dans la même *Maison* du ciel.

— Est-ce là la seule preuve que tu as, maître Périnet ?

— J'ai rencontré dans la cour mon ami de la Varenne, qui vous en apporte une autre fort concordante.

— Voyons celle-là ! Mais si elle n'est pas meilleure, vous vous tiendrez pour dit, messieurs, que frère et sœur se valent... Ah ! je n'ai plus fiance en personne, et l'on me dirait que le Dauphin me trahit, tout innocent mignon qu'il est, que je ne serais pas éloigné de le croire.

— Pourtant, Sire, dit la Varenne, madame la marquise, dont je viens de quitter l'appartement où elle m'avait mandé, est prête à vous témoigner combien elle vous est attachée et désire l'affermissement de votre trône.

— C'est bien à elle, et je l'en remercie, mais je ne la verrai point. Le temps n'est point aux amours, maître la Varenne.

— Sire ! ce n'est point d'amour qu'il s'agit cette fois, mais bien d'une révélation importante, répliqua ce dernier.

— Une révélation ! s'écria Henri en s'avançant avec vivacité vers la Varenne et en fixant sur lui des yeux ardents. Comme Laffin, la marquise aurait-elle les mains pleines de pièces d'un nouveau complot?... Cela ne m'étonnerait point, ajouta-t-il avec un rire amer. Tout le monde conspire... De quoi s'agit-il ?

— De menées coupables au premier chef, m'a-t-elle dit.

— Parlez donc... parlez vite! Il y a encore de la place à la Bastille.

— Sire! je vous l'ai dit maintes fois, vos ennemis ne sont pas ceux que vous croyez. Les membres de la Compagnie de Jésus...

— Encore ces gens-là! dit le roi avec humeur.

— Ce sont vos amis, s'écrièrent à la fois les deux compères.

— Ils ont voulu m'assassiner.

— Erreur! calomnie! dit la Varenne. Ils veulent vous prouver, aujourd'hui, que rien ne leur tient plus à cœur que la prospérité de votre État. La révélation vient de l'un d'eux.

— Son nom?

— Le révérend père Daubigny... Daignez vous rendre à l'appel de la marquise, qui vous attend : elle vous contera tout.

Les sourcils froncés, sans mot dire, Henri suivit l'excusinier, qui le mena par des couloirs secrets jusqu'à l'appartement que Henriette d'Entragues occupait au Louvre.

Certes, la présence de la marquise au Louvre n'était point excusable. Toutefois, les mœurs du temps faisaient qu'on ne s'en scandalisait pas trop.

La reine avait du reste de grands torts envers Henri IV.

En ce qui est de sa vertu, dit un historien, elle est restée beaucoup trop équivoque pour qu'on puisse prendre à Marie de Médicis l'intérêt qu'eût mérité une épouse trahie.

L'affection de Marie pour son cousin Virginio Orsini ne passait pas pour fraternelle ; on soupçonna aussi de galanterie ses relations avec le duc de Bellegarde, qui l'avait été chercher à Florence, comme ambassadeur du roi, et il n'y a surtout guère de doute en ce qui regarde le trop fameux Concini, jeune et brillant gentilhomme florentin que Marie avait amené à sa suite, et qu'elle fit épouser à sa sœur de lait, Léonora Dori, dite *la Galigai*, créature dif-

forme, adroite et rusée, qui la dominait entièrement.

Léonora et son mari n'usèrent de leur empire sur la reine, que pour l'aigrir contre Henri IV et pour envenimer des discordes, que Rosny s'efforçait sans cesse d'apaiser.

Les scènes entre le roi et la reine arrivèrent à une telle violence, que Marie, un jour, sauta au visage du roi et l'égratigna.

Une autre fois, elle eût donné un soufflet à Henri IV, si Rosny ne lui eût rabattu le bras avec tant de vivacité, qu'elle prétendit qu'il l'avait frappée.

Sans la naissance du Dauphin, Henri se fût peut-être résolu à renvoyer la Florentine dans son pays. Il se décida à prendre patience, et les deux époux s'accoutumèrent jusqu'à un certain point l'un à l'autre, sans jamais vivre en bonne intelligence.

Le roi trouva Henriette d'Entragues dans un négligé charmant, mais le front sérieux.

Elle était à demi couchée sur un lit de repos, et jouait négligemment avec un étrange mais assez joli animal, fort à la mode à cette époque.

C'était un *adive* ou chacal apprivoisé, venu d'Asie, et de la taille d'un chat de grosseur moyenne. Son pelage était d'un gris jaunâtre, avec une queue très-longue, terminée par une mèche de poils noirs. De chaque côté de la tête il avait une raie brune allant de l'œil au bout du museau.

Toutes les grandes dames avaient alors leur *adive*, comme elles ont eu depuis leur bichon, leur levrette, leur King-Charles.

Henri marcha à pas si rapides vers la marquise, que le chacal effrayé bondit du lit de repos.

— Vous avez épouvanté mon pauvre Ismaël! s'écria Henriette en se levant, non sans jouer de la prunelle. Mais dans quel état vous vois-je, cher Sire? Quel front courroucé!

— Je viens à votre appel, dit le roi sans se dérider et d'un ton brusque qu'elle ne lui avait jamais vu. De quelles révélations avez-vous à m'entretenir, marquise?

Jugeant, à l'air du roi, qu'il était tout entier à de sombres préoccupations politiques, la favorite eut un éclair de joie.

Cette situation d'esprit était on ne peut plus favorable à ses desseins haineux. Elle se dit qu'une fois sa vengeance satisfaite, elle trouverait bien le moyen, grâce à ses manœuvres coquettes, d'amener Henri à d'autres idées. Elle brusqua donc l'explication.

— Sire! dit-elle en prenant son air le plus grave, vous souvient-il d'un rêve que je vous communiquai il y a quelques mois?

Henri tressaillit : il s'agissait de Marcel.

— Votre officier des gardes, monsieur de Fontaine, poursuivit l'astucieuse marquise, m'était apparu en compagnie de vos ennemis le Savoyard et les Espagnols, leur livrant vos secrets et complotant contre vous.

— Ce furent exactement vos paroles : je m'en souviens.

— Eh bien! ce n'est plus d'un rêve qu'il s'agit, mais d'une réalité.

Malgré l'humeur farouche du roi, et quelles que fussent ses dispositions ombrageuses, il ne put se défendre d'un mouvement de surprise et d'incrédulité à ces paroles de la marquise.

— Je vous ai déjà dit, ce me semble, répliqua-t-il, que cet officier m'a sauvé deux fois la vie. Et c'est grâce à lui que je connais tout le fond de la conspiration dont les deux principaux coupables sont à la Bastille..... Votre frère est l'un des deux! marquise, ajouta-il d'un ton sévère.

— Soit, Sire! mon frère est accusé : il sortira innocent du procès criminel. Aussi n'est-ce point de lui que je vous parle en ce moment, mais d'un vrai et d'un plus grand coupable.

— Je ne saurais croire, murmura le roi... non, non, c'est impossible.

Mais l'esprit de Henri était tellement bouleversé par l'affaire de Biron, qu'il ne murmura ces mots que de l'air d'un homme qui ne croit plus à l'impossibilité d'une trahison, quelque surprenante qu'elle soit.

Henriette acheva bientôt de détruire ce qui restait de confiance dans le cœur du monarque, si éprouvé dans ses affections.

— Monsieur de Fontaine est demeuré longtemps en Italie, reprit la favorite.

— En effet... longtemps.

— Il a même poussé jusqu'à Milan...

— Je l'ignorais. Marcel ne m'en a point parlé.

— C'est qu'il y livrait vos secrets à l'Espagnol.

— Mes secrets!

— Vos grands desseins, dont vous avez parfois laissé échapper quelques mots devant moi, sans pourtant jamais avoir daigné me les faire connaître... Ah! Sire, il ne s'agit plus ici d'un méchant et absurde complot pour le présent, mais bien d'une trahison qui compromet tous vos projets d'avenir, ces grands projets qui doivent faire la gloire de votre règne et transmettre votre nom béni aux générations futures... N'est-ce point là ce que vous me disiez maintes fois?

— C'est vrai, répondit le roi, tout pâle.

— Ces projets, continua l'adroite Henriette, sont connus seulement de trois autres personnes que vous... Eh bien, Sire! ce sont ces secrets que monsieur de Fontaine a livrés.

— Des preuves! s'écria Henri, frémissant, et le poing serré.

— Vous le voyez : c'est là un homme bien autrement coupable que Biron, Bouillon et le comte d'Auvergne, mon frère, un étourneau tout au plus!

— Des preuves! dit encore le roi.

— Monsieur de Fontaine a vendu ces projets au comte de Fuentès, l'agent du roi d'Espagne.

— Encore une fois, des preuves! répéta Henri en frappant du pied.

— La trahison s'est faite dans le jardin du palais Sforza, à Milan. On a vu, on a entendu.

— Qui a vu, qui a entendu?

— Un homme caché derrière la grille dans l'ombre, qui a rapporté la scène au révérend père Daubigny de la Société de Jésus.

— Où est cet homme?

— Et le digne père, qui, dans l'exil, appelle sur la tête de son roi les bénédictions du ciel, s'est empressé de me faire connaître ce crime odieux... Voyez, Sire! lisez...

La marquise tendit au roi une lettre, qu'il parcourut avec un âcre sourire.

— Cet homme est ici? demanda-t-il après avoir lu.

Henriette courut à une petite porte latérale, et l'ouvrit.

— Le voici! dit-elle.

Le lansquenet Claude le Lorrain se présenta devant le roi.

— C'est toi qui as entendu les paroles du comte de Fuentès? lui demanda Henri d'une voix saccadée.

— De mes propres oreilles, Sire.

— Répète-les!

— Le gouverneur du Milanais, sortant d'un pavillon, tendit la main à l'officier, et lui dit : « *Vous serez grand d'Espagne!* »

— Et l'officier est demeuré quelque temps au palais Sforza?

— Plusieurs semaines. Je n'étais du reste pas seul à entendre ces paroles. Il y avait les gardes et un autre gentilhomme français, qui pourra l'attester comme moi.

— Le nom de ce gentilhomme

— Le baron de Fontanelle.

Le père Daubigny, qui, au moment du départ du lansquenet de Novare, ne savait pas encore que Laffin trahissait, avait défendu au lansquenet de nommer ce dernier.

— Le baron de Fontanelle! s'écria le roi. Mais il est arrêté depuis hier. Les papiers de Biron l'ont compromis.

Henri frappa sur un timbre : la Varenne, qui attendait dans l'antichambre, parut.

— Qu'on appelle monsieur de Vitry! commanda le roi. Le capitaine des gardes vint bientôt.

— Amenez-moi céans, par les escaliers particuliers, le baron de Fontanelle, qui a été écroué au Grand-Châtelet. Ce n'est pas loin. Courez, monsieur de Vitry!

Avant de prendre un parti rigoureux, le roi avait voulu entendre lui-même ce second témoin.

Le baron vint confirmer la déposition du lansquenet.

— Monsieur de Vitry, dit alors le roi d'un ton ferme, vous arrêterez votre lieutenant des gardes, M. de Fontaine, et le ferez conduire à la Bastille.

Henriette d'Entragues triomphait....

Aussi, quand elle se revit seule avec le roi, eut-elle ses plus adorables sourires, ses regards les plus fascinateurs, ses paroles les plus tendres, pour le retenir chez elle. Elle craignait, du reste, que Henri, livré à lui-même et revoyant son officier favori, ne revint sur l'ordre donné et ne lui fit grâce.

Le Béarnais, accablé, se laissa faire et soupa avec sa perfide maîtresse.

Comme il avait de la peine pourtant à secouer la tristesse que tant de trahisons avaient jetée dans son esprit, la marquise, après souper, appela Ismaël, son adive joueur.

Elle savait que les tours du savant animal, instruit par elle, faisaient souvent pâmer de rire son royal amant.

En effet, le chacal en eût remontré à maint singe ou chien de bateleur du Pont-Neuf.

— Il devient de plus en plus fort, mon petit Ismaël, dit-

elle au roi. Son esprit est aussi avisé que celui de M. Chicot... A un signe de moi, il porte et rapporte maintenant tout ce que je lui désigne.

— Je serais curieux d'en être témoin, mignonne!

— Et je gage que ce chiffon de papier que je prends sur mon étudiale, il le glissera dans la poche de vos grègues ou de votre pourpoint, avec une dextérité telle, que vous ne vous en apercevrez même point.

— En vérité, vous piquez ma curiosité.

— Vous allez voir, Sire !

La marquise, s'étant assise à quelque distance, caressa un instant Ismaël ; puis elle étendit derrière elle, sans affectation, sa main munie du papier.

L'adive happa aussitôt le chiffon, et sur un simple coup d'œil de sa maîtresse, s'en alla, par un détour, en remuant gracieusement oreilles et queue, le porter vers le roi, pour le laisser tomber dans la poche béante pratiquée à la basque du pourpoint.

— Eh bien, Sire, qu'en dites-vous ? demanda Henriette

— Mais c'est merveilleux, répondit le Béarnais en se déridant.

— N'est-ce pas?... A d'autres, Ismaël !... Sautons pour le marquis !

Et la favorite continua le jeu, en faisant gambader de toutes manières l'intelligent adive.

Bientôt Henri, complètement distrait de son humeur noire, rit aux éclats, oubliant et Biron et l'infortuné Marcel, qu'on conduisait dans la sombre prison où le coupable maréchal attendait son sort.

X

L'ÉCHAFAUD A LA BASTILLE.

La nuit approche, le couvre-feu ne tardera pas à sonner. Néanmoins, les rues sont encore pleines, dans tout le

quartier qui s'étend de l'Hôtel-de-Ville à la porte Saint-Antoine. Des groupes animés se voient dans les carrefours ; on cause avec force gestes devant les échoppes et dans les tavernes ; on jure à travers les chants.

On remarque surtout, au milieu de cette foule, des gens de guerre, reîtres, lansquenets et carabins, soldats d'aventure dont Paris fourmillait à cette époque ; mais il y a aussi les fauteurs ordinaires de tumulte, les écoliers, les laquais, les truands et autres mauvais garçons. Enfin, des moines de toute couleur et divers gens à allure suspecte ne font pas défaut.

D'où vient que ce soir-là il y ait encore tant de populaire et tant d'émotion dans ce quartier, où semble s'être donné rendez-vous tout ce qu'il y a de plus remuant dans la ville, la Cité et l'Université?

Voici un cabaret devant un bastion du rempart de la ville, en face d'un sombre et monstrueux bâtiment de pierre. Dans ce cabaret, un peu *pouillis*, c'est-à-dire de bas étage, allants et venants se heurtent et paraissent se communiquer des nouvelles.

En y pénétrant, nous saurons peut-être de quoi il retourne.

Mais avant d'y entrer, jetons un coup d'œil sur le voisinage. Il fait encore jour assez pour voir où nous sommes.

À droite, voici le vieux parc de l'hôtel des Tournelles, de cet hôtel jadis si magnifique avec sa forêt d'aiguilles, mais que Catherine de Médicis fit démolir par douleur d'y avoir perdu son époux, Henri II, et dont la cour intérieure servait alors à un marché de chevaux.

À notre gauche se dresse le lugubre et gigantesque bâtiment que nous avons mentionné plus haut. Ce sinistre faisceau de tours énormes, noires comme de l'encre, entrant les unes dans les autres, et ficelées, pour ainsi dire, par un fossé circulaire revêtu de murailles ; ce donjon, beaucoup plus percé de meurtrières que de fenêtres, ce

pont-levis, presque toujours dressé, cette herse si souvent tombée... c'est la Bastille!

Ces espèces de becs noirs qui sortent d'entre les créneaux, et qu'on prend de loin pour des gouttières, ce sont des canons.

Sous le boulet de ces canons, au pied du formidable édifice, est la porte Saint-Antoine, enfouie entre ses deux tours. Les soldats qui la gardent semblent assez inquiets du bruit qui se fait autour et en face d'eux.

La rue Saint-Antoine montre ses pignons pointus de maisons à peuple, adossées, pour ainsi dire, à droite, aux palais du Marais, à gauche, aux demeures encore si somptueuses du quartier Saint-Paul, au-dessus desquelles s'élève gracieuse la flèche de l'abbaye des Célestins.

Au delà du parc des Tournelles enfin, se déroule, sous les derniers reflets du soleil couchant, avec de riches compartiments de verdure et de fleurs, un tapis velouté de cultures. Au milieu de ce tapis, on reconnaît encore, à son labyrinthe d'arbres et d'allées et à son observatoire, le fameux *Jardin Dedalus*, que Louis XI avait donné au médecin Coictier. Mais ces jardins vont disparaître bientôt sous les galeries de la *Place Royale*, où Henri IV veut établir des manufactures.

Enfin, derrière la Bastille, s'étendent les nouveaux bâtiments et jardins de l'Arsenal, avec leur porte décorée de colonnes en forme de canons. Quarante ans auparavant, l'ancien arsenal avait sauté avec une si formidable détonation, qu'on l'entendit à Melun et que les poissons en périrent dans la Seine.

Voyons maintenant ce qui se passe dans le cabaret près du bastion Saint-Antoine.

Il y a deux salles dans le pouillis. On y voit des tables couvertes de gobelets et de brocs; quelques-unes de ces tables ne sont que des planches clouées sur des futailles vides. Des bancs de bois brut servent de sièges.

Mais peu de buveurs sont assis dans la première salle, la seule dont nous puissions voir le coup d'œil, l'autre ayant sa porte obstruée par un groupe assez nombreux. Un bruit assourdissant de voix frappe les oreilles en entrant, tandis que l'odorat et la gorge sont saisis par l'odeur du vin qui rougit les tables.

Le tavernier et sa femme sont occupés à servir.

Les gens qui parlent avec tant d'animation dans ce cabaret, sont pour la plupart, des gens de guerre. Il y a, toutefois, quatre frocards parmi eux.

Mais sont-ce bien de vrais *frères frappants*, que ces derniers, c'est-à-dire des moines buveurs et débauchés?

Il y a là, dans le groupe sous la porte de communication, un carme déchaussé, un cordelier, un augustin à coule noire et ceinture de cuir,

Aucun ne paraît aviné, et quoique des réîtres et lansquenets, au milieu desquels l'un des moines pérore et l'autre donne des instructions à voix mystérieuse, semblent s'être livrés à de copieuses libations, nul, même parmi les soudards, ne chancelle.

Evidemment les hôtes du pouillis, de même que la foule du dehors, sont sous l'empire de graves préoccupations.

Il y a plus : le quatrième moine est un célestin à la mine altière, orgueilleusement drapé dans son manteau. Il ne prononce que quelques paroles de temps en temps, et on paraît le consulter avec une certaine déférence.

Ces célestins, dont le monastère est voisin de l'ancien Hôtel Saint-Paul, étaient les religieux les plus riches et aussi les plus orgueilleux de la capitale.

Les libéralités des rois, surtout celles de Charles V qui résidait à l'Hôtel Saint-Paul, avaient fait de leur maison un véritable musée. Colonnes de marbre, obélisques, statues, vases, tableaux : tout y était réuni. Un nombre considérable de princes et de princesses avaient tenu à

honneur d'être enterrés dans leur église. Aussi de superbes mausolées l'ornaient-ils.

La bibliothèque des célestins avait une grande renommée, mais ne leur servait de rien : on ne cite pas un savant dans cet ordre.

En revanche, ils cultivaient avec gloire l'art culinaire : ils possédaient un assortiment d'ustensiles de cuisine dont tous les autres couvents de Paris étaient jaloux. Les *omelettes à la célestine* avaient une haute réputation.

Pour toutes ces raisons, le nom des célestins avait obtenu de la célébrité. Leur ignorance au sein d'un trésor de science, jointe à leur orgueil, faisait dire, quand on voulait rabaisser la vanité d'un sot : *Voilà un plaisant célestin !* C'était devenu un proverbe.

Toutefois, la sottise n'exclut pas l'ambition, au contraire ; et tandis que le studieux bénédictin demeurait humble et ne réclamait de nobles distractions qu'à la science, le paresseux célestin, comme tant d'autres moines de l'époque, visait à la domination.

Avant de faire connaître quel était le sens des avis que donnait le moine célestin au lansquenet qui l'interrogeait, il nous faut signaler un personnage dont l'attitude et le mutisme faisaient contraste avec ces gens de guerre et frocards.

Ce personnage, aux épaules carrées, est assis près d'une fenêtre. Il a les coudes sur la table, la tête tout entière dans ses larges mains. On ne lui voit point la figure.

Son broc et son gobelet sont vides devant lui, il n'y fait pas attention.

De temps en temps seulement, un gros soupir s'échappe des profondeurs de sa poitrine. Alors, sans détacher les mains de son visage, il lève les yeux et, par la fenêtre, jette un regard désolé sur la sombre Bastille.

Un vieux reître se détache enfin du groupe du fond, s'approche du triste personnage, et lui frappe sur l'épaule.

— Capitaine ! dit ce reître, vous serez des nôtres, n'est-ce pas ?

— Ah ! *der Teufel* ! bourdonne celui qu'on vient de distraire ainsi de sa douleur.

Mais il se contente de lever la tête un instant, puis la replonge aussitôt dans ses mains velues.

— Veuillez écouter au moins votre vieux compagnon de l'armée de Henri III, reprend le soudard.

— Qu'est-ce gue du me veux, Harti-Cœur ? demanda cette fois le capitaine, mais sans changer de position.

— Hardi-Cœur ! c'est bien mon nom de guerre : aussi vais-je le justifier demain.

— Eh bien ! grève les beaux, due, évendre... et laisse-moi tranquille.

— Mais, capitaine, c'est demain, dit-on, qu'ils veulent exécuter le maréchal Biron.

— Qu'est-ce gue ça me fait, à moi, don maréchal Piron ?

— Hé ! je sais bien que vous n'avez jamais servi ni sous son père, le grand maréchal, ni sous lui.

— Alors, gu'ils lui gubent la dête, ça m'édre écal.

— Mais ceux qu'ils nomment ses complices seront décapités avec lui, capitaine Gargantua.

— Hein ?... Ses gomblices !

— Oui. Et cet officier, dont vous me parliez ce matin, que vous aimez tant, pour lequel, depuis un mois et demi, vous ne quittez pas cette taverne, le sera avec lui.

— *Der Teufel* ! hurla Gargantua en se levant tout d'une pièce. Che ne le veux bas, moi.

— Il en sera pourtant ainsi. Ne m'avez-vous pas dit qu'il avait été arrêté quelques jours après Biron ?

— *Ia, ia, lieber Gott* !

— Eh bien ! c'est qu'il en est, comme le comte d'Auvergne, comme le baron de Lux qu'on a été saisir à Dijon, comme le gentilhomme breton Montbarot, comme le baron

de Fontanelle, tous impliqués dans la conspiration... Votre officier sera décapité avec le maréchal.

— *Donner ound Hagel!* s'exclama Gargantua, en saisissant son énorme épée à deux mains.

— A la bonne heure ! vous vous joindrez à nous.

— Avec mon *schwert!*... Mais bourguoi faire ? demanda naïvement le reître allemand, toujours prêt à un coup de main, mais à la condition qu'on le dirigera et qu'il n'aura absolument qu'à jouer d'estoc et de taille, sans avoir besoin de réfléchir.

— Pour délivrer les condamnés.

— Guand ? Où cela ?

— Au moment de l'exécution, sur la place de Grève.

— Temain ? Est-ce temain ?

— On dit que c'est demain ; mais ce n'est pas sûr encore. Nous attendons précisément des renseignements. Dans tous les cas, tenez-vous prêt, capitaine, et faites cause commune avec nous.

— Sur la blace de Crève ! Pon !

— Nous serons nombreux, du reste.

— Oh ! fit l'intrépide casse-cou, ch'empêche, che fends, che gasse...

— Tous les gens de guerre présents à Paris en seront.

— Ponne et honnède gombagnie !

— Mais nous avons aussi avec nous les écoliers, bacheliers de la Sorbonne, clerks de la Basoche, mariniers et garçons de rivière, gueux et mendiants...

— Beuh ! ce n'est maille qui vaille.

— Les vieux de la Ligue s'en mêlent, et capucins, carmes, jacobins, cordeliers y poussent.

— Bouah ! la filaine moinerie !

— C'est sur leurs efforts que nous comptons le plus pour ameutér le populaire, et nous profiterons de l'émotion, nous autres gens de guerre, pour tomber en phalange ser-

rée sur les gardes de la prévôté et autres, et pour délivrer les condamnés.

— Ah ! ça faut mieux, ça.

— Mais ce n'est pas tout.

— Ah ! guoi engore ?

— Les tronçons de la Ligue, poussés par les émissaires des jésuites, se renouent partout à l'heure qu'il est... Ces moines que vous voyez ne sont là que pour cela.

* — Les chésuites ! che n'en veux bas, moi. Che ne les aime bas : che n'aime gue les dindons gu'ils nous ont ab-bordés... C'êdre drès pon, le dindon !

— Leur but est de faire d'une pierre deux coups.

— Gombrends bas.

— On veut profiter de la victoire sur la place de Grève, pour se jeter sur le Louvre, Biron en tête, et s'emparer du roi. Nous comptons pour cela sur nos camarades, les reîtres et les lansquenets de la garnison.

— Oh ! oh ! fit Gargantua en ouvrant de grandes oreilles. Qu'est-ce gue ch'endends là ?

— Voilà le plan. N'est-ce pas qu'il est bien conçu ?

— *Ia, ia*, drès-pien, répondit le capitaine en clignant de l'œil du mieux qu'il put, pour se donner un air fin et entendu.

Il voulait bien sauver Marcel, mais rien de plus. Or, dans son épaisse cervelle, il lui était venu, tout à coup, une de ces rares idées dont nous avons vu un exemple dans la prison de Turin.

Le reître serra la main à son ancien capitaine et retourna auprès du groupe des soudards et des moines.

— Diens ! diens ! se dit Gargantua en se grattant l'oreille, che grois gue che bense à guelgue chose... *Ia, ia*, ça beut lui faire avoir sa grâce, à mon bedit Marcel... Tame ! service bur service... *Ia, ia*, Cros-Michel ne va bas darder à venir, che lui tirai ça. Il me gombrendra engore mieux gue che

me gombrends... Dut de même, ch'êdre gondent de moi *Ia, ia*, pien gondent, gomme guand ch'avre bendu l'autre... Ah ! *mein Gott*, ça ne m'arrive bas suvent.

Gargantua achevait à peine sa pensée, que deux nouveaux personnages pénétraient tout essoufflés dans la taverne. La nuit s'était faite, et une lampe fumeuse éclairait seule la salle.

C'était le lansquenet à barbe fauve, Claude le Lorrain, et un religieux dominicain en robe blanche, avec le manteau et le capuchon noir, qui venaient de faire leur entrée.

A leur aspect, on s'écria :

— Voici des nouvelles !

— C'est pour demain, annonça le lansquenet.

— Pour demain !... Auriez-vous été à la Bastille avec le père Élysée ?

— Non, répondit le père Élysée, le dominicain. Chargé d'assister le maréchal dans ses derniers moments, je n'ai pu moi-même m'y introduire encore... Mais, comme je descendais la rue Saint-Antoine, j'ai rencontré le Lorrain, qui venait de la Grève.

— On y dresse l'échafaud, s'écria le lansquenet, et l'un des aides du bourrel, une connaissance à moi, m'a dit que c'était pour demain à midi.

— En ce cas, père Théotime, dit Hardi-Cœur, le reître, au moine célestin, quel est votre avis ?

— Je vais m'entendre avec mon frère augustin.

Les deux religieux eurent un entretien particulier de quelques minutes, au bout desquelles les instructions furent données à la fois aux autres moines et aux soldats.

Puis, reîtres, lansquenets et frocards quittèrent la taverne, pour aller se répandre, les uns parmi les groupes, les autres dans les quartiers populeux.

Comme Claude le Lorrain dépassait le seuil, il ne put s'empêcher de faire un mouvement d'effroi.

Il venait d'apercevoir, aux rayons de la lune qui planait au-dessus du noir massif de la Bastille, l'homme aux lourds coups de poing, autrement dit Gros-Michel, qui s'était rangé devant la porte pour laisser passer le flot.

— Qu'est-ce qu'il est venu faire ici, ce lansquenet ? se demanda Michel. Gargantua va me le dire.

Celui-ci lui sauta au cou en l'apercevant. Tout autre que le pâtre de l'Auvergne eût été renversé du choc : mais c'étaient deux colosses qui se valaient, on le sait.

Le capitaine raconta à son ami tout ce qu'il venait d'apprendre dans la taverne.

De même que le gros reître — car, malgré sa douleur, Gargantua n'avait pas jeûné, et il avait repris depuis un mois et demi tout son bel embonpoint — de même que le gros reître, disons-nous, Michel comprit que la révélation de ce nouveau complot au centre même de Paris, pouvait être la planche de salut pour Marcel.

Il résolut de retourner immédiatement à Montmartre, et de faire connaître à l'abbesse ce que venait de lui apprendre Gargantua.

— Je ne m'étonne plus maintenant, dit-il, de la présence du lansquenet en ces lieux.

— Quel *landsknecht* ? demanda le capitaine.

— Celui qui est sorti un des derniers, le même que j'ai touché à Turin.

— Ah ! pien tuché !... Diens ! mais c'est vrai, il m'afoir semplé aussi que che le gonnaisais... un boil fauve, n'est-ce pas ?

— Décidément, se dit Michel, cet homme est trop souvent sous nos pas, et à la première rencontre...

Il entraîna Gargantua vers l'abbaye de Montmartre.

Depuis plus de six semaines, l'infortuné Marcel gémissait dans un des tristes cabanons de la Bastille.

Enfermé dans une chambre aux murs épais, presque

sous les *calottes* d'une des tours, d'où il ne voyait le ciel que par une étroite fenêtre donnant dans la cour, sans nouvelles du dehors, réduit à une chétive nourriture que lui apportait un porte-clefs rébarbatif, il devait se croire abandonné.

Pourtant, aucun des cœurs qui l'aimaient ne l'avait oublié et n'avait cessé de s'occuper de lui.

Mais en vain Marie de Beauvilliers avait-elle écrit au roi : ses lettres lui avaient été renvoyées sans qu'on les eût ouvertes. Inutilement aussi avait-elle fait demander une audience : Henri avait refusé.

Le crime de Marcel paraissait trop manifeste aux yeux du souverain.

Une circonstance pourtant avait, jusqu'à ce jour, tranquillisé l'abbesse. Le chevalier du Bosc, conseiller au Parlement, lui assurait qu'aucune information n'était ouverte contre l'officier des gardes.

Il est vrai que, dans certains cas, surtout quand il s'agissait du crime de haute trahison, et que le coupable n'avait point, comme Biron, une haute position dans le gouvernement, quelques jours suffisaient pour l'instruction et la condamnation.

Et depuis le matin de ce jour dont nous venons de voir les dernières lueurs s'éteindre au front de la sinistre forteresse, où tant de victimes avaient déjà prié la veille de leur supplice, le bruit avait couru, dans tout Paris, que l'exécution de Biron et de ses complices devait avoir lieu le lendemain en place de Grève !...

On conçoit donc dans quelles mortelles transes devaient être Marie de Beauvilliers et tous ceux qui s'intéressaient si vivement à Marcel.

Le procès de Biron avait du reste marché vers son fatal dénouement.

L'instruction avait été entamée par une commission à la tête de laquelle était le premier président Achille de Harlay.

Biron protesta d'abord de son innocence, mais il fut frappé de stupeur quand on lui représenta les papiers livrés par Laffin et qu'il croyait brûlés.

Il éclata en invectives contre Laffin, l'appelant *sorcier, traître, assassin...* et invoqua contre lui le témoignage de Renazé, dont un avertissement ami lui avait fait connaître l'arrestation en Savoie.

Mais soudain Renazé paraît à son tour. Biron croit voir un fantôme ; il demeure comme frappé de la foudre, et sans mot dire, entend sa déposition, conforme à celle de Laffin. Il se croit trahi par le duc de Savoie et le comte de Fuentes.

Renazé avait réussi à s'évader à Turin, grâce aux intelligences que frère Gilles avait dans la prison sénatoriale.

Le crime était constant, Biron ne pouvait plus nier : tout espoir l'abandonna.

Alors il commença à s'humilier. Il adressa ou fit adresser par quelqu'un des siens au roi une requête pathétique, dans laquelle il demandait franchement la vie.

Sa vieille mère, la veuve du grand maréchal de Biron, écrivit à Henri IV une lettre noble et touchante ; ses frères et ses beaux-frères accoururent se jeter aux pieds du roi.

Il était trop tard. Henri accueillit avec bonté ces parents affligés, mais leur dit fermement :

— « Pour le bien de mon peuple et de mes enfants, je ne puis empêcher le cours de la justice. »

Les pairs de France, convoqués à deux reprises, ne vinrent pas prendre leurs places sur les bancs du parlement. C'était la cause des grands qu'on jugeait dans la personne de Biron : ils n'osaient absoudre et ne voulaient point frapper l'accusé. Tous s'excusèrent sous différents prétextes.

Le parlement alors donna défaut contre eux, et passa outre.

La sentence fut prononcée à l'unanimité : des cent cinquante juges, il n'y en eut pas un qui opinât différemment.

Le soir même où avaient lieu les conciliabules à la taverne

du bastion Saint-Antoine, le maréchal, entendant le grand bruit qui se faisait dans la ville, et voyant, par les grilles de sa fenêtre, le populaire s'agiter aux environs de la Bastille, s'écria :

— « Je suis jugé et je suis mort ! »

Le lendemain matin, une modeste litière, venant de la butte Montmartre, s'avancait vers le Louvre.

Elle était précédée d'un officier de l'abbaye, et suivie du capitaine Gargantua et de Gros-Michel.

Dans la cour du Louvre, on vit sortir l'abbesse Marie de Beauvilliers, qui demanda où était le roi.

— A la chapelle, lui fut-il répondu.

— Tant mieux, ô mon Dieu ! se dit-elle. La mansuétude du Seigneur passera en son âme.

Elle pénétra aussitôt dans le sanctuaire.

A sa vue, Henri IV tressaillit : il ne pouvait refuser de l'entendre.

Marie marcha droit au roi, qui assistait à la messe derrière le jubé. Avant de l'aborder, elle se prosterna devant le tabernacle et fit une courte prière.

— Sire, dit-elle ensuite au monarque, je viens jusque dans ce saint lieu dire deux choses à mon roi.

— Lesquelles ? balbutia Henri.

— Qu'il sauve à la fois sa couronne et un innocent !

Le roi savait bien de quel prétendu innocent il s'agissait, mais il ignorait que sa couronne fût en péril. Aussi son esprit, rempli encore des affaires du procès et des idées de trahison, fut-il troublé.

— Expliquez-vous, madame ! dit-il en faisant brusquement un pas vers la religieuse.

— Daignez m'entendre en particulier.

Le roi entraîna l'abbesse vers la sacristie, où on les laissa seuls.

Que se passa-t-il dans cet entretien, qui dura une demi-heure ? Quel en fut le résultat ?

On ne sait. Seulement on vit l'abbesse ressortir de la sacristie, ayant les yeux encore rougis par les larmes qu'elle avait versées, et remonter dans sa litière, en ordonnant à Michel et à Gargantua de demeurer au Louvre.

Quant au roi, il avait mandé auprès de lui Crillon et les principaux officiers de ses gardes.

Dix minutes après, les échos du Louvre répercutaient le bruit des tambours et le son des trompettes.

Toute la maison militaire du roi, l'infanterie avec ses enseignes, la cavalerie avec ses guidons, sauf les gardes de la Porte qui ne quittaient jamais la personne du souverain, s'assembla aussitôt dans les cours.

Les quatre compagnies des gardes du corps, la compagnie d'ordonnance et les cheveu-légers, qui avaient définitivement remplacé les anciens gentilshommes à bec de corbin, les Cent-Suisses, les deux cents arbalétriers, le régiment des gardes françaises, se formèrent en ligne.

— Crillon ! avait dit le roi, vous commanderez mes gardes aujourd'hui. Le connétable de Montmorency était trop ami de Biron... Ah ! l'on veut, par une sédition, empêcher le cours de la justice et attenter même à ma couronne !

— Harnibieu ! Sire, nous disperserons ces truands, répondit Crillon.

— Je l'espère bien ainsi... Je viens d'envoyer des officiers aux quartiers des gens d'armes et des régiments de Picardie et Navarre.

— Et les reîtres, les lansquenets, Sire ?

— Ils seront consignés : c'est sur eux que comptent ces aventuriers de guerre dont on m'a parlé... Mais hâtez-vous, Crillon ! je crains que les pistoliers et les compagnies suisses de Galati et de Baltazar, qui ont dû occuper les abords de la Bastille au point du jour, n'aient déjà le tumulte sur les bras.

— Cornibieu ! nous les dégagerons.

Bientôt les gardes du roi sortirent du Louvre et se dirigèrent vers la rue Saint-Antoine.

D'Aubigné avait pris place à côté de Crillon, en s'écriant :

— Par la Bible ! il doit y avoir de la Ligue et de la moineaille là-dessous. Quel plaisir de houspiller ces guisards et frocards !

— Jarnigoi ! monsieur d'Aubigné, vous avez toujours le vieux levain huguenot qui vous travaille.

— Ne les avez-vous point en aversion comme moi, monsieur de Crillon ?

— En tant qu'ennemis du roi seulement.

En même temps que Crillon dirigeait ses troupes sur le quartier de la Bastille, des officiers galopèrent vers le Grand-Châtelet et vers l'Hôtel-de-Ville. Le capitaine de Praslin en personne, avec un ordre écrit, se rendait au greffe du Parlement, sis au Palais. Nous ne tarderons pas à savoir quelle était la teneur de cet ordre du roi.

Il était temps que Crillon arrivât sur le lieu du tumulte.

Déjà, en effet, dans toutes les rues aboutissant à la Grève, ainsi que dans la rue Saint-Antoine jusqu'à la Bastille, la foule, excitée par les meneurs que nous connaissons, s'agitait menaçante.

De tous les points de la capitale, les éléments turbulents de la sédition s'étaient rassemblés sur la place, où se dressait l'échafaud, entouré seulement d'archers du guet et de la prévôté. Et à tout moment venaient s'échouer là d'autres flots de mutins.

L'Université avait envoyé de ses nombreux collèges des centaines d'étudiants munis de dagues. La Basoche avait expédié les clercs de son mièvre et remuant royaume.

Coupe-bourses, tire-laines, barbets, étaient venus, dans le double but de gagner quelques sous parisis promis par les chefs du complot, et de voler au besoin dans la bagarre.

Les différentes *cours des Miracles*, celles du roi François, Sainte-Catherine, du marché Saint-Honoré, de la rue des

Tournelles, de la Grande et de la Petite-Truanderie, de la butte Saint-Roch, du faubourg Saint-Marcel, avaient vomi leurs milliers de mendiants et faux éclopés.

Il y avait les *malingreux* et les *franc-mitoux*, simulant des maladies ; les *pollissons* et les *millards*, le bissac sur l'épaule et la bouteille au côté ; les *coquillards*, en habits de pèlerin ; les *narquois* ou *drilles*, soldats qui demandaient l'aumône l'épée au côté ; les gens de la *petite flambe*, avec leurs ciseaux pour couper les bourses. Beaucoup étaient armés de bâtons ferrés.

De la grande *cour des Miracles* de la rue Neuve-Saint-Sauveur, la plus fameuse de toutes, la Cour-centrale, le *Coësre* ou chef suprême, avec ses *archi-suppôts* ou officiers, était sorti en personne pour diriger ses bandes.

Dans la rue de la Tixeranderie, le *Coësre* s'était un instant abouché avec le père Théotime, le moine célestin, et il alla établir son quartier général à la taverne du *Pot d'Etain*, située près du charnier Saint-Jean, non loin de la rue Renaud-le-Favre.

Dans la foule circulaient des moines et de vieux bourgeois enveloppés dans leurs capes, excitant sournoisement le peuple.

— Ah ! s'écria un écolier barbu de Cluny, au nez bourgeonné et au pourpoint râpé ; voilà maître Jean Guille !

Il désignait un bourgeois qui soufflait le feu, sans rien perdre de son air béat.

— Hé ! oui, c'est moi, répondit l'ancien quéreur de pardons.

— Il y a longtemps que nous nous connaissons.

— Cela date, je crois, de la grande procession de la Ligue, mon petit Bénédict !

— J'avais quinze ans alors, et j'arrivais du Vendômois.

— Il y a au moins douze ans de cela... Et vous êtes toujours sur les bancs de l'école ?

— En comptant bien les heures où j'use mes chausses sur

ceux de la taverne, il n'y a guère que trois ans que j'étudie... Dame! je ne suis pas comme ce basochien du Châtelet que voici, qui fut mon condisciple et qui depuis six ans a pris ses lottres de *béjeune*...

— Que me veux-tu, Bénédict? demanda le clerc de la Basoche désigné.

— Je dis que tu es un *bœuf d'Abraham*, un vrai *âne de Balaam*, bourré de latin et de grimoire... mais bon luron du reste... Et que viens-tu faire céans, mon cher Leufroy? Es-tu aussi des nôtres?

— Henri III, le stupide tyranneau, a supprimé par jalousie notre *empereur de Galilée*, parce qu'il marchait dans Paris entouré de gardes... Nous voulons son rétablissement.

On voit que la sédition, comme toujours, se composait d'éléments divers, et que le mécontentement pour la suppression de certains privilèges se joignait à la politique.

Les gens de guerre se réunissaient peu à peu autour de l'échafaud.

Le même moine célestin qui avait déjà parlé au *Coësre* de la cour des Miracles, vint accoster Hardi-Cœur, le rettre, et Claude le Lorrain, le lansquenet.

— Avez-vous des nouvelles, père Théotime? demanda ce dernier.

— Le dominicain vient de se diriger vers la Bastille pour confesser Biron... Êtes-vous tous réunis?

— Personne ne manque, je pense... Et vous, mon révérend, avez-vous vu votre monde?

— Chacun est à son poste... Tout ira bien.

— Surtout, ajouta Hardi-Cœur, si l'échafaud n'est protégé que par ces archers.

— Les pistoliers et les Suisses qui sont à la Bastille escorteront les condamnés.

— Ceux-là ne résisteront pas plus que les archers. Nous aussi, nous avons des pistolets.

— C'est égal, fit Claude le Lorrain, cela m'inquiète.

— Que redoutez-vous ?

— Il est onze heures. L'exécution est annoncée pour midi, et le faible nombre de ces archers autour de l'échafaud me fait craindre...

— Quoi ?

— Qu'il n'y ait quelque contre-ordre fatal.

Il n'achevait point, que plusieurs hommes, arrivant du quai sur la Grève, se mirent à chanter, sur le ton nasillard et larmoyant habituel, les couplets de la complainte suivante :

Le roi fut averti par un de ses gendarmes (*bis*) :

Donnez-vous bien garde du maréchal Biron,

Il vous *frait* des affaires qui vous coûteraient bon.

Quelle entreprise a-t-il ? dis-le-moi, capitaine (*bis*) :

— Faire mourir la reine et Monsieur le Dauphin,

Et de votre couronne il veut avoir la fin.

Dessus ce propos-là, voilà Biron qui entre,

Le chapeau à la main, au roi fait révérence :

Bonjour, aimable prince, vous plairait-il jouer

Double million (mille doublons) d'Espagne que m'allez gagner ?

Il y avait ainsi une douzaine de couplets, plus biscornus les uns que les autres.

— Il faut faire taire ces maudits chevroteurs, dit le moine avec colère.

Déjà quelques lansquenets s'éloignaient pour imposer silence aux chanteurs de complainte, lorsqu'un huissier du Parlement, escorté de haliebardiens, se montra tout à coup sur les degrés de l'échafaud.

Déployant un parchemin, il proclama à haute et intelligible voix :

« Voici l'arrêt prononcé par M. le chancelier, au nom du Parlement, qui déclare Charles de Gontaud, maréchal de

Biron, atteint et convaincu du crime de lèse-majesté, pour conspirations contre la personne du roi, entreprises sur l'Etat et traités avec les ennemis.

« En conséquence, ledit Charles de Gontaud est condamné à avoir la tête tranchée en place de Grève; ses biens sont déclarés acquis et confisqués au roi, le duché de Biron éteint; cette terre et autres, s'il en avait qui relevassent du roi, réunies à la couronne. »

Des murmures avaient accueilli les premiers mots de cette proclamation, mais la voix de l'huissier les avait dominés.

Ce dernier reprit d'une voix encore plus forte :

« De par le roi, en considération des anciens services rendus au royaume par le coupable, et Sa Majesté, voulant... »

Quelques cris de joie éclatèrent parmi les gens de guerre, qui crurent à une commutation de peine ; mais leur espoir fut de courte durée, car l'huissier continua :

« Et Sa Majesté, voulant éviter au condamné l'ignominie d'une exécution publique en place de Grève, il est ordonné que le supplice aura lieu ce jourd'hui, midi sonnant, à huis-clos, dans la cour de la Bastille. »

Des vociférations furieuses accueillirent ces dernières paroles. La rage des aventuriers ne connut plus de bornes : on leur ôtait tout moyen de mettre à exécution leur projet de délivrance.

En un instant, haliebardiens et archers furent culbutés on escalada l'échafaud, on foula aux pieds l'huissier, et le rôle contenant l'arrêt du Parlement fut déchiré en mille morceaux.

Puis un cri, que bientôt répétèrent en une immense clameur des milliers de voix, retentit sur la Grève :

— A la Bastille !

La foule se précipita vers la rue Saint-Antoine, les sou-

dards brandissant leurs glaives, les écoliers leurs dagues, les truands leurs bâtons et coutelas.

Ce fut en ce moment même que Crillon apparut avec les fidèles gardes du roi, vieux soldats pour la plupart, et aguerris par les campagnes du Béarnais.

— Harnibieu ! s'écria-t-il en s'élançant le premier et en distribuant des horions.

— Je vous le disais bien, fit observer d'Aubigné, il y a de la Ligue sous jeu... Voyez !

Il montrait les moines dans la multitude.

Mais déjà ceux-ci, de même que les bourgeois meneurs, Jean Guille en tête, s'esquivaient prudemment par les rues voisines.

Le populaire qui n'était point du complot se sauvait également, et les truands du *Coësre*, en suivant les flots par les ruelles, eurent beau jeu avec leurs ciseaux et leurs doigts agiles.

Les gens de guerre voulurent tenir tête, mais furent bientôt dispersés à leur tour par les gardes du roi.

Sur quelques points on essaya de tendre les chaînes aux angles des rues. C'étaient des troupes de *meschins* ou jeunes garçons, qui faisaient des leurs en résistant des derniers, comme toujours.

Cette population imberbe de Paris, insoucieuse du danger, n'agissait, suivant son habitude, qu'en simple amateur ; mais elle était poussée par quelques grisons qui voulaient renouveler les scènes de la fameuse *Journée des Barricades*, sous Henri III.

Elle jouait alors, dans toute émotion populaire, le même rôle actif et bruyant dont la tradition s'est conservée jusqu'à nos jours.

On tira les oreilles à quelques-uns de ces petits mutins, on fouetta les autres, et bientôt le quartier, redevenu tranquille, fut occupé militairement jusqu'à la Bastille.

Mais il est temps de nous transporter à la sombre forteresse, où Marcel est dans des angoisses mortelles.

Midi va sonner à l'horloge du donjon, et l'infortuné jeune homme, le visage collé aux barreaux de sa fenêtre qui plonge dans la cour, a vu tous les lugubres apprêts du supplice.

Un échafaud avait été dressé promptement dans cette cour, par une vingtaine d'ouvriers. Des crampons de fer (qu'on voyait encore en 1789) servirent à le maintenir contre la muraille.

Trois maîtres des requêtes, avec M. le chancelier de Silvery, « vêtu d'une robe de satin à grandes manches, » passèrent alors devant les sinistres tréteaux, suivis d'huissier; et d'un homme habillé de rouge...

Quelques instants après, tout ce monde revint avec le maréchal, qu'on menait à la chapelle.

A la vue de l'échafaud, Biron tressaillit, et Marcel l'entendit s'écrier avec emportement :

— « Quelle injustice ! faire mourir un homme innocent ! M. le chancelier, m'allez-vous vraiment faire exécuter ?... Je suis innocent de ce dont on m'accuse. »

Dans un coin de la cour, une femme pleurait. C'était l'épouse du sieur de Ramigny, concierge de la Bastille.

— Il se dit innocent, murmura Marcel, et espère encore... Et moi, qui ai rendu un si grand service au roi, je suis également ici... Pourquoi ? Je l'ignore... Oh ! cet échafaud... ce bourreau... quelle horrible chose !

Il sentit un frisson de terreur parcourir tout son corps et le glacer jusqu'à la moelle des os.

— Si je devais mourir ainsi... demain... aujourd'hui... tout à l'heure peut-être !... Le porte-clefs, en m'apportant à dîner tantôt avait un air encore plus sinistre que d'habitude, et quand je lui ai demandé à quelle heure serait l'exécution, il m'a répondu avec un singulier sourire : « Vous le saurez toujours assez tôt ! »

Marcel réfléchit un moment. Puis, la pupille dilatée par l'horreur, il s'écria :

— Mais, en effet, hier soir, ces cris de la place qui montaient jusqu'à ma fenêtre!... « Biron et ses complices, » disait-on. Et j'ai été arrêté quelques jours après lui... Moi, son complice!...

Il se mit à creuser plus profondément dans son esprit l'effrayante pensée qui venait d'y surgir.

— Je me souviens maintenant de ces autres paroles du gardien il y a quelques jours: « Le baron de Fontanelle est aussi condamné à mort, ainsi que d'autres complices. » Pourquoi me disait-il cela? A Milan, j'ai vu le baron au palais Sforza, à notre retour de la poursuite du père Césario; et le comte de Fuentès me dit :

« Vous êtes homme d'honneur, vous ne compromettrez point le baron, parce qu'il est mon hôte!... » C'est peut-être le baron précisément qui m'a compromis, en dénonçant ma présence au palais Sforza... Oui, c'est cela. On me croit complice.

Il se mit à arpenter sa chambre à grands pas.

— Mais on ne peut m'avoir condamné sans m'entendre, reprit-il en frappant du pied... A plus forte raison que le maréchal, je puis m'écrier : « Je suis innocent!... » Que d'exemples pourtant de condamnations pareilles, suivies d'un prompt supplice! Nul doute : cet échafaud est pour moi, comme pour Biron et les autres... Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi !

En ce moment, le bruit d'une voix, lisant hautement, monta de la cour jusqu'à Marcel. Il courut à la fenêtre, et à travers les barreaux regarda.

Au pied de l'échafaud, entouré par des archers et des gardes, un greffier lisait l'arrêt de mort, et Biron, le genou droit en terre, le chapeau à la main, écoutait ; mais, à tout moment, le maréchal s'écriait en serrant le poing :

— « C'est faux ! Otez cela ! »

Le chancelier de Sillery le calmait et l'exhortait à se soumettre.

Mais, lui, continuait à interrompre et ajoutait des invectives à l'adresse de Laffin.

La lecture de l'arrêt finie, le maréchal se tourna même brusquement vers le lieutenant civil, pour lui dire :

— « Monsieur, vous avez de très-méchants hôtes. Si vous n'y prenez garde, ils vous perdront. »

Il entendait parler de Laffin et du vidame de Chartres, son neveu, qui l'avait chargé aussi : tous deux étaient logés chez le lieutenant civil.

On lui dit enfin que le moment était venu.

Biron jeta son chapeau, se mit à genoux et pria un instant, assisté du dominicain, son confesseur.

Puis, vêtu d'un habit de taffetas gris, il monta, sans s'étonner, sur l'échafaud.

Après avoir dépouillé son pourpoint, car sur sa prière on ne lui avait point lié les mains jusque-là, il cria aux soldats qui gardaient la porte :

— « Ah ! que je voudrais bien que quelqu'un de vous me donnât une mousquetade au travers du corps ! Hélas ! quelle pitié ! la miséricorde est morte !

Il voulut s'opposer à ce qu'on lui lût une seconde fois l'arrêt sur l'échafaud, comme le voulait la loi.

— « Je l'ai ouï, » dit-il.

— « Monsieur, il le faut ! » répliqua le greffier.

— « Lis ! lis ! »

Quand le maréchal entendit : *Pour avoir attenté à la vie du roi*, il s'émut comme la première fois et s'écria encore :

— « Messieurs, cela est faux : ôtez cela ! je n'y songeai jamais. »

Le greffier lui dit :

— Ce sont vos confessions.

— « Boute ! boute ! je suis pour moi, » répliqua Biron.

Lui-même se banda les yeux, et il se mit à genoux. Puis,

tout à coup, retirant son mouchoir, il jeta un regard sur le bourreau.

On sait que Biron avait l'œil habituellement sinistre.

Mais il paraît qu'en ce moment son regard eut un éclat tellement terrible, que chacun crut qu'il allait s'élancer sur l'épée de l'exécuteur.

Il n'en fut rien pourtant. On lui dit alors qu'il fallait qu'il se laissât couper les cheveux et lier les mains.

Il jura et cria d'une voix tonnante :

— « Que l'on ne m'approche pas, je ne saurais l'endurer ; et si l'on me met en fougue, j'étranglerai la moitié de ce qui est ici. »

« Sur laquelle parole, raconte le chroniqueur auquel nous avons emprunté textuellement tout ce que dit le maréchal Biron en ce moment suprême, il se vit tel qui portait épée à son côté, qui regardait à la montée, prêt à se sauver de frayeur. »

L'accent avec lequel le maréchal avait prononcé ces mots glaça le cœur de Marcel, témoin muet de cette terrible scène.

Enfin le condamné appela M. Baranton qui l'avait gardé durant sa captivité, lequel monta sur l'échafaud, lui banda les yeux et troussa ses cheveux.

Puis Biron cria au bourreau :

— « Dépêche ! dépêche ! »

— Monsieur, lui dit l'exécuteur pour distraire son attention, il faut dire votre *In manus*.

En même temps il faisait signe à son valet de lui bailler l'épée.

Une seconde après, la tête de Biron volait sous le glaive.

On remarqua, rapportent tous les chroniqueurs du temps, qu'elle bondit par trois fois, « poussée par l'impétuosité des esprits qui s'y étaient transportés, » et qu'il en sortit plus de sang que du tronc.

A sa fenêtre, Marcel avait poussé un cri d'horreur. Puis,

se précipitant au pied de son lit, il s'y cacha la tête et pria...

Au même instant, les verroux de sa chambre furent tirés avec fracas, la porte grinça sur ses gonds, et la grosse voix du porte-clefs cria :

— Le numéro 21 !... Allons, debout !

Le numéro 21, c'était Marcel....

XI

PRISE A SON PROPRE PIÈGE.

Une fois dans la Batille, on n'avait plus de nom : on devenait un numéro, celui de son cabanon.

Et il y en avait, de ces lugubres cabanons, dans le donjon formidable, fondé par Philippe-Auguste et agrandi par Charles V ! Ses huit tours, comme ses courtines, en étaient pleines du haut en bas.

En bas : les cachots infects qui s'enfonçaient de dix-neuf pieds sous terre. En haut : les *calottes*, étouffantes l'été, glaciales l'hiver. Et des prisonniers y passèrent leur vie !

A la voix du gardien, Marcel avait tressailli.

— Mon heure est venue, pensa-t-il. Seigneur ! je vous recommande mon âme.

Tout à coup une autre voix, non moins formidable, mais joyeuse dans son expression, s'écria :

— Ah ! *der Teufel* ! c'est moi, mon bedit Marcel.

— Gargantua ! fit le jeune homme en se précipitant dans ses bras.

— *Ia, ia...* Mais sauvons-nus pïen vite t'ïci... Ah! la vilaine burg!

— Nous sauver!

— *Ia, ia...* Otre du roi! N'est-ce bas, mossié le borte-glés?

Pour toute réponse, ce dernier montrait la porte ouverte.

— Libre!... libre! disait Marcel, encore tout pâle.

— *Ia, ia*, et gurons au Louvre, où le roi vus addend.

— C'est donc bien vrai?... Cet échafaud... ce bourreau... ce n'est pas pour moi?

— *Ia, ia*, ch'avre pïen vu en bassant, mais che n'avre blus beur même t'une bodence... Venez! sordons *brestissimo*, comme tisait l'audre à Durin.

Et il entraïna Marcel.

Au moment où il passait devant l'échafaud, le jeune homme frissonna en voyant une mare de sang et une masse informe, recouverte d'un drap blanc et noir.

Michel, qui n'avait pu pénétrer dans la Bastille, attendait devant le pont-levis. Comme le capitaine, il pressa le jeune homme contre son cœur.

On courut au Louvre.

Marcel se rencontra au pied du grand degré, avec Henri IV qui allait le gravir. Le roi venait de faire une tournée dans la ville, aux acclamations du peuple.

Le monarque ouvrit les bras à son officier, en pleurant et en lui demandant pardon.

— Sire! j'étais innocent, dit ce dernier.

— Tais-toi, mon fils, je sais tout. Madame Marie m'a conté ce que tu faisais au palais Sforza... Viens, viens! tu vas souper avec moi.

Comme ils montaient ensemble l'escalier, une dame en merveilleuse toilette se montra dans le haut pour le descendre. En apercevant l'officier des gardes, elle devint pâle et faillit tomber dans les bras de sa suivante.

C'était Henriette d'Entragues, qui venait à la rencontre du roi. Elle ne l'avait pas vu de la journée.

Henri lança à la favorite un regard fulminant, et sans lui adresser la parole directement :

— Cette dame est malade, dit-il avec une froideur glaciale. Qu'on la reconduise à son hôtel !

C'était un coup de foudre. La marquise comprit dès lors que son règne était fini.

Mais, dans sa chute, elle brava encore les regards des courtisans, et se tournant vers un page, elle lui dit d'une voix ferme :

— Qu'on fasse avancer ma litière !

La tête haute, la mine altière, l'œil menaçant, elle descendit les degrés comme si elle était toujours la seconde reine.

— Reine je serai, malgré tout, murmura-t-elle en montant dans sa litière ; car mon fils sera couronné avant peu, je le jure. Ah ! je me vengerai d'eux tous !

Elle se fit conduire à l'hôtel qu'elle avait tout près du Louvre, dans la rue Froidmantel.

Le soir venu, le corps de Biron fut enterré dans l'église Saint-Paul, au milieu de la nef, devant la chaire, avec une grande affluence de peuple, qui accourut de toutes parts à ses obsèques.

Les jours suivants, le baron de Fontanelle fut rompu vif en place de Grève, et plusieurs de ses gens, impliqués comme lui dans la conspiration, périrent au gibet.

Henri IV pardonna au comte d'Auvergne, tant parce qu'il était fils de Charles IX, que comme frère de la marquise de Verneuil. Le baron de Lux reçut également sa grâce, ainsi que Montbarot.

On voit que Henri IV, après avoir déployé une rigueur jugée nécessaire par tous les hommes d'État qui l'entouraient, sut laisser parler la clémence et la bonté de son cœur.

Il était prudent, du reste, et il supprima une partie des

papiers livrés par Laffin, pour n'être pas obligé d'étendre trop loin ses poursuites. Le duc d'Épernon se justifia assez plausiblement, et le roi s'en contenta.

Ce fut là la dernière tentative sérieuse de ces grands seigneurs, qui, pour avoir aidé à faire le roi, se croyaient de force à le défaire. Ce que l'on essaya encore, comme on va le voir bientôt, n'eut pas la même gravité que la conspiration de Biron et surtout ne put être mûri aussi à point pour menacer réellement l'État.

Outre les d'Enragues, dont Henriette était l'âme et dont l'ambition rêva toujours de hautes destinées, il restait encore le duc de Bouillon. Ce dernier, loin de se rendre à l'appel du roi comme Biron, s'était obstiné à rester dans ses domaines du Midi, où il se sentait fort.

Nous ne tarderons pas à savoir quelles furent les nouvelles menées de ces gens-là.

L'année s'écoula, pour Henri IV, dans un calme politique relatif, mais non sans deux nouvelles tentatives contre sa personne.

Après un nommé Julien Guédon, qui songea à l'empoisonner, vinrent un prêtre et un gentilhomme de Bordeaux, qui complotèrent de le tuer à coups d'arbalète.

Il y avait eu une douzaine d'attentats contre la personne du roi. Il en était las.

Or, comme il attribuait ces crimes aux passions religieuses, et qu'il voulait se préparer tranquillement à la réalisation de ces grands projets qu'il méditait depuis si longtemps, il finit par ouvrir l'oreille aux conseils de son ex-cuisinier la Varenne.

Il espérait, en laissant rentrer les jésuites en France, que les fureurs du fanatisme se calmeraient.

« De deux choses l'une, disait-il à Rosny, son ministre : ou il faut les rétablir simplement, restituer leur réputation flétrie, et mettre à l'épreuve la sincérité de leurs belles promesses ; ou bien, il faut les rejeter entièrement, accroître

contre eux toutes les rigueurs, afin qu'ils n'approchent jamais de mes Etats ni de ma personne.

« Dans ce dernier cas, je les réduis au désespoir ; et ne pourront-ils pas, dans cet état de désespoir, attenter à ma vie ? Ce qui me la rendrait si misérable et langoureuse, demeurant toujours ainsi dans les défiances d'être empoisonné ou bien assassiné (*car ces gens ont des intelligences et correspondances partout, et grande dextérité à disposer les esprits selon ce qui leur plaît*), qu'il me vaudrait mieux, être déjà mort.

« Je suis de l'opinion de César, que la mort la plus douce est la moins prévue et attendue. »

Rony eut beau faire valoir, contre l'opinion de Henri IV, plusieurs raisons très-solides ; celui-ci, par l'entremise de la Varenne, s'aboucha avec le père Majus et le père Cotton, esprit souple et retors s'il en fut.

Sur ces entrefaites, vers Pâques de l'année suivante, deux gentilshommes, les frères Sobolle, qui commandaient dans la citadelle de Metz, ayant donné lieu à de très-graves plaintes, le roi dut se mettre en voyage pour cette ville, avec une partie de sa maison militaire.

La veille de son départ, un nouveau message lui parvint de la reine Marguerite. Ce fut monsieur d'Aubiac, l'ancien page, qui le lui apporta.

— Ventre-saint-gris ! dit le Béarnais en apercevant le messager, est-ce de politique ou d'amourettes que votre dame va m'entretenir ?

— Sire ! répondit le favori de Margot, ma dame est libre : Votre Majesté y a pourvu.

— Hé ! je le sais bien, et elle en use, de sa liberté. Tu-dieu ! ce sont aventures sur aventures dont la chronique m'arrive d'Usson.

— Cette fois, Sire, il s'agit de politique. Dame Marguerite vous est reconnaissante de lui avoir conservé son titre

de reine, et la prospérité de Votre Majesté lui sera toujours précieuse. Son unique désir serait d'être plus près de son roi.

— Oui-dà. Eh bien ! nous allons voir, et si son avis vaut celui qu'elle me donna sur l'affaire de Biron, nous y aviserons sérieusement.

Sur quoi Henri lut la missive. 1

Il bondit après en avoir pris connaissance.

La reine Marguerite lui apprenait une nouvelle trame, et cette fois les d'Entragues, Henriette en tête, manœuvraient avec l'Espagne.

Depuis qu'il avait obtenu sa grâce, le comte d'Auvergne était à Clermont, dans son comté dont il jouissait en vertu de la donation que lui en avait faite Henri III.

Or, comme il s'ennuyait au fond de sa retraite, il y buvait pour se distraire.

Il arriva que, dans un de ses moments de débauche, il frappa un gentilhomme voisin, dont il avait fait à la fois son compagnon de plaisir et son confident.

Furieux, celui-ci alla dévoiler à la reine Marguerite ce que le comte lui avait confié sur les desseins de la famille d'Entragues.

Henriette, avec ses enfants, était à la veille de se rendre sur les terres d'Espagne, pour se jeter dans les bras de Philippe III. Le plan conçu avec l'Espagnol consistait tout simplement à faire reconnaître, pour Dauphin de France, le fils de la marquise.

Aussitôt le roi donna ses ordres pour l'arrestation du comte d'Auvergne, ainsi que de M. d'Entragues, père de Henriette et gouverneur d'Orléans.

Quant à la marquise, il songea à Marcel. C'était le meilleur gardien qu'il pût trouver, l'officier ne pouvant être que l'ennemi déclaré de Henriette.

Justement, Marcel revenait du logis du chevalier du Bosc,

auquel il avait fait ses adieux pour partir le lendemain avec le roi.

On pense bien que, dans ces adieux, se mêlèrent, de part et d'autre, maint soupir à l'adresse de l'infortunée Alice, dont on n'avait pu avoir la moindre nouvelle. Le comte de Fuentès avait écrit qu'il n'avait pu découvrir aucune trace de sa fille en Allemagne, peignant sa désolation avec tous les transports de son âme castillane.

Le roi enjoignit à son officier de se transporter avec des gardes à l'hôtel de la marquise de Verneuil, et de l'y tenir prisonnière jusqu'à son retour.

Quelque répugnance qu'eût Marcel à se charger d'une pareille mission, il dut l'accepter. Nous en connaissons bientôt les conséquences....

Le lendemain, le roi partit pour Metz.

Henri IV était du reste bien aise que Marcel ne le suivît point dans cette ville. La Varenne l'avait prévenu qu'une députation de la Compagnie de Jésus devait venir l'y trouver, pour y plaider « leur bonne cause d'une bonne langue, » et détruire dans l'esprit de leur « excellent » roi jusqu'aux derniers vestiges des préventions qu'on y avait fait naître et entretenues.

Or, Henri n'avait jusqu'alors parlé de son dessein de rapeler les jésuites, ni à Marcel, ni à l'abbesse Marie de Beauvilliers.

Il les savait l'un et l'autre contraires à la Société. La religion toute de charité et de tolérance de la sainte bénédictine l'éloignait des doctrines exclusives et ultramontaines de cet Ordre, qui ne se plaisait qu'à l'intrigue politique et à la poursuite des idées de domination.

Pendant les fêtes de Pâques, comme le roi venait de mener à bonne fin l'affaire des frères Sobolle, quatre pères de la Compagnie de Jésus vinrent de Pont-à-Mousson trouver Henri IV à Metz.

Ils étaient chargés par leur Ordre de renouveler au monarque les humbles requêtes du retour en France.

La Varenne les introduisit dans le cabinet du roi, où étaient le duc d'Epéron, messieurs de Villeroi et de Gèvres.

Les quatre jésuites se jetèrent d'abord à genoux ; puis le père Ignace Armand fit au roi une longue et adroite harangue, que le père Mathieu nous a conservée tout entière.

Henri IV répondit :

« Je ne veux point de mal aux jésuites, et le mal que je désire à homme qui vive m'advienne : ma cour de Parlement a fait quelque chose contre vous, ce n'a pas été sans y bien penser. »

On voit que Henri hésitait encore. Toutefois, il reçut par écrit ce que le père Armand avait dit de bouche, et le remit à Villeroi, ajoutant qu'à Paris il penserait à bon escient aux affaires de la Société.

Les jésuites demandèrent si Sa Majesté aurait pour agréable que les trois provinciaux de leur Compagnie, assistés de trois autres, s'y trouvassent à son retour pour recevoir ses commandements.

— Il n'en faut pas tant, répondit le roi. Il suffit que vous et le père Cotton y veniez.

Dans l'antichambre, les quatre députés de l'Ordre serrèrent la main à la Varenne, qui leur dit :

— Votre affaire est gagnée.

Henri IV s'occupait à Metz d'une autre question, qui était pour lui d'un intérêt de premier ordre, et pour la solution de laquelle sa condescendance aux désirs des jésuites n'était pas étrangère, ainsi que nous l'avons déjà fait entendre.

Il y commença à sonder, pour l'accomplissement de ses grands projets, plusieurs princes d'Allemagne, qu'il avait priés d'y venir. Il eut des conférences avec le duc de Deux-Ponts, le landgrave de Hesse, le prince de Poméranie et d'autres souverains protestants de l'Empire.

C'était afin de pouvoir se livrer sans préoccupation et sans

inquiétude pour sa vie à la poursuite de ces projets, qu'il s'était décidé à écouter les jésuites et à faire sa paix avec eux.

Ne se trompa-t-il point dans ses calculs ? L'histoire répondra à cette question.

De Metz, le roi se rendit à Nancy, pour y voir le duc de Lorraine et sa sœur, devenue duchesse de Bar. Puis il inspecta les frontières.

Pendant ce temps, voici ce qui se passait à Paris, dans l'hôtel de la rue Froimantel, où Marcel, suivant les ordres de Henri IV, gardait la marquise de Verneuil.

Lorsque l'officier du roi, ayant laissé dans la cour de l'hôtel les six gardes qui l'avaient suivi, s'était présenté devant l'ancienne favorite, en lui signifiant, sans se départir de sa politesse habituelle, qu'elle était prisonnière en son logis, Henriette avait eu d'abord un violent accès de colère.

Trépignant des pieds, mordant de ses blanches dents un mouchoir de fine batiste, frappant les meubles de ses mains nerveuses, elle avait éclaté en injures contre le roi et Marcel.

— Monsieur, c'est infâme, s'écriait-elle. Ah ! le beau rôle que vous jouez là !... Gcôlier d'une femme ! C'est bien digne de vous... Et le roi qui, après avoir soupiré à mes pieds, me tend des chaînes !... Un chevalier félon et foi mentie, qui avait promis de m'épouser et qui, au lieu de cela, me met ignominieusement sous la garde d'un obscur faquin... Je devais être reine, monsieur !

Marcel était demeuré calme sous cette avalanche de paroles outrageantes. Ce calme même exaspéra davantage la marquise.

— Et que veut-on faire de moi ? Me jeter à la Bastille, moi aussi, comme M. de Biron ? Donner ma tête au bourreau ? Ah ! il ferait beau voir celle qui devait monter sur le trône, gravir les degrés de l'échafaud !

— Madame, dit Marcel, tel ne peut être le dessein du roi.

— Que venez-vous faire céans, alors ?

— J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que l'ordre de Sa Majesté est de vous garder seulement en votre hôtel.

— Me garder, m'espionner...

— Non, madame. Veuillez m'indiquer une pièce où, sans vous gêner en rien dans l'intérieur, je puisse seulement, avec mes gardes, veiller à la sortie de l'hôtel, et je m'y retire aussitôt.

— On prétend me séquestrer, m'empêcher de recevoir ; on veut défendre à mes parents ou amis de venir me consoler... Si je voulais faire venir mes enfants, qui sont à Orléans auprès de mon père, je ne le pourrais donc pas?... Et vous avez accepté cette belle besogne ! Ah ! je vous reconnais là : le valet est digne de son maître.

— Madame, dit le jeune homme toujours sans s'émouvoir, j'excuse le trouble momentané de vos esprits, et votre irritation ne m'empêchera point de remplir ma mission avec tous les égards dus à une dame, bien que...

— Achevez ! vous me savez votre ennemie.

— Il ne sied point que je récrimine contre une personne dans le malheur.

— De l'ironie ! A merveille.

— Non, madame, je compâtis à votre infortune. Quant à la compagnie qu'il vous plairait de recevoir, je n'ai nullement à m'opposer à l'entrée et à la sortie des personnes de votre connaissance ou de votre service. Les ordres du roi ne concernent que madame la marquise de Verneuil en personne.

— Ah ! fit Henriette en se calmant soudainement.

— Je ne dois empêcher qu'une chose : votre fuite.

La marquise s'assit rêveuse sur son lit de repos, où Ismaël, l'*adive*, le gentil chacal que nous lui connaissons, vint doucement se frotter contre elle, en agitant sa longue queue.

— Madame, reprit Marcel au bout d'une minute, j'attends

votre bon plaisir pour m'indiquer le lieu convenable qui servira de poste à moi et à mes gardes.

Henriette d'Entragues leva lentement la tête en paraissant sortir de son rêve, et, l'œil comme noyé dans la mélancolie, poussa un soupir en regardant l'officier.

— Ah monsieur ! dit-elle d'un ton pénétrant, est-ce ainsi que nous devons-nous revoir un jour seul à seul ?

Le jeune homme tressaillit. Il se souvenait de la fascination qu'un soir, dans ce pavillon perdu sous la verdure, rue du Petit-Musc, la sirène avait exercée sur lui.

— Je n'ai jamais pu vous oublier, reprit la séductrice en prenant une de ses poses les plus gracieuses. Pourquoi n'en fut-il pas de même de votre côté ?

— Madame ! je vous l'ai dit : mon cœur était ailleurs.

— Pourtant l'objet de votre attachement n'est plus le même, si je ne me trompe.

— En effet, balbutia Marcel, qui, toujours délicat, ne voulait pas froisser cette femme, en lui avouant sèchement qu'il l'avait dédaignée pour en aimer une autre. Mais c'était presque un devoir pour moi d'offrir ma main à...

— A Alice, la fille du chevalier du Bosc, acheva la marquise. Vous voyez que je sais son nom... Ah ! rien de ce que vous faisiez ne m'était indifférent. Toujours j'ai pensé à vous, et aucune circonstance de votre vie ne m'a échappé depuis ce soir où... C'est que je n'ai jamais cessé de vous aimer, Marcel !

L'officier fit brusquement un pas vers la porte.

— Je ne saurais vous écouter davantage, déclara-t-il. L'honneur, l'affection que je porte au roi me le défendent. Souffrez que je me retire.

— Que votre vertu ne s'effarouche point ainsi, s'empressa de dire, en se levant, la marquise, qui avait compris qu'elle allait de nouveau faire fausse route. Si je vous aime encore, c'est de l'affection d'une amie qui ne songe qu'à vous rendre heureux... On m'a dit que votre voyage en Italie avait eu

pour but de rechercher votre fiancée, enlevée de Paris d'une façon mystérieuse.

— Hélas ! je ne l'ai retrouvée un instant, que pour la perdre encore.

— N'est-ce point un jésuite qui l'a ravie ainsi à votre amour?... Le roi m'a conté cela.

— Oui, madame; le père Daubigny... un monstre insensible à toute douleur comme à toute affection.

— Cela m'étonne... Il fut mon directeur, quand j'étais jeune fille, et peut-être...

— Peut-être ? Auriez-vous quelque influence sur lui ? demanda vivement Marcel.

— Je le crois.

— Ah ! si vous pouviez me faire rendre ma bien-aimée !

— J'essayerai... Puissé-je vous prouver ainsi que vous avez en moi une amie dévouée !

— Madame ! je vous bénirais toute ma vie.

Henriette tendit la main à Marcel, qui cette fois la baisa avec un tel transport, que la marquise en tressaillit de tout son corps.

Elle sonna, elle appela et, sans trop savoir ce qu'elle faisait, donna des ordres pour l'installation de l'officier du roi et de ses gardes dans un appartement au rez-de-chaussée.

Quand elle fut seule, la marquise se jeta sur son lit de repos, en portant la main à son front, puis à son sein.

— C'est singulier, se dit-elle, comme mon front brûle, et mon cœur bat avec tumulte... L'effet de cet ordre du roi !... Voyons ! redevenons calme.

Elle demeura quelques secondes tranquille, espérant que l'émotion s'en irait peu à peu. Mais bientôt son corps s'agita, ses membres frémirent.

Elle se releva brusquement, courut à son miroir et s'y regarda en silence. Elle se vit toute rouge. Son regard était trouble, ses lèvres frémissaient.

— Mais c'est impossible ! s'écria-t-elle enfin en frappant du pied. Ce baiser n'a pu produire un pareil effet.

Henriette se mit alors à marcher à grands pas, murmurant des paroles entrecoupées. Puis elle se secoua, comme pour se débarrasser d'une gêne importune... Rien n'y fit.

De nouveau elle agita la sonnette.

— Un bain ! commanda-t-elle. Qu'on m'apprête l'étuve ! La camériste alla préparer le bain.

— Oui, c'est cela, murmura la marquise. Cela me calmera.

Mais en vain demeura-t-elle plongée une heure entière dans une eau qu'elle refroidissait de plus en plus. Un feu dévorant circulait dans ses veines. Après cette balnéation rafraîchissante, sa peau était ardente comme avant.

Elle se sentait aux flancs la robe de Déjanire....

Le baiser de Marcel brûlait encore sa main !

Elle put à peine souper, et passa une nuit sans sommeil. Son sang était en ébullition.

Le lendemain, elle pria Marcel de passer chez elle, l'entretint de choses et d'autres, ayant constamment les yeux attachés sur lui.

Mais, quand elle ne parlait pas au fiancé d'Alice de celle qu'il pleurait, les réponses et l'attitude du jeune homme étaient distraites.

Elle n'osait plus maintenant essayer sur lui la séduction, telle qu'elle l'avait employée rue du Petit-Musc.

Froidement, elle ne pouvait plus le faire, et elle comprenait que, si elle osait se livrer vis-à-vis de lui à l'ardente impulsion de sa passion, il la quitterait immédiatement, pour ne plus remettre le pied dans son appartement.

Et Henriette avait besoin de sa présence. Cette présence excitait encore son impressionnable nature ; mais elle ne pouvait s'en passer.

Pour le retenir, même à déjeuner et à dîner, elle ne cessait plus de lui parler d'Alice.

Les jours se passèrent ainsi pour Henriette, dans un état de fièvre continue.

Ce qu'elle éprouvait, elle ne le comprenait point.

Elle n'avait jamais aimé le roi. L'ambition seule lui avait fait simuler l'amour, et ce qui l'avait surtout lancée dans la nouvelle conspiration, c'était le ressentiment profond qu'elle avait constamment nourri au fond de son âme contre Henri IV, qui avait manqué à sa promesse de mariage et fait évanouir ainsi ses rêves d'orgueil.

A cela s'était joint le désir indéracinable, dans ce cœur avide d'honneurs, de s'asseoir sur les marches du trône à quelque titre que ce fût.

Toutefois, chez cette femme aux passions violentes, l'ambition ne devait point exclure d'autres sentiments à une heure donnée.

Et cette heure était venue !

Mais chez Henriette d'Enragues, ces sentiments tumultueux étaient plutôt affaire de tempérament, que besoin d'aimer. Dans ses affections, les sens devaient être pour plus que la tendresse du cœur, le mysticisme de l'âme.

Ce qu'elle endurait chaque soir, après le départ de Marcel, était atroce.

Sa passion approchait de délire. Elle souffrait d'autant plus, qu'elle avait dû faire, dans la journée, des efforts surhumains pour ne rien laisser paraître d'une flamme qui eût été le signal de l'éloignement du jeune homme.

Quel tourment pour elle, de se voir obligée de parler d'une rivale détestée, unique moyen d'endormir la défiance de Marcel, et de la laisser jouir de sa présence !

Au bout de quinze jours de cet enfer et de ces luttes épuisantes, la marquise fut à bout de ses forces.

Elle s'était enfin prise à ses propres pièges....

En effet, ses relations avec l'officier des gardes dataient du jour où, sans le moindre amour, mais uniquement pour

arriver jusqu'au roi, elle l'avait attiré dans son réduit de plaisance au fond du jardin de la rue du Petit-Musc.

Des rapports intimes s'étaient établis entre son esprit et celui du jeune homme, du moment où elle avait cherché, par artifice, à exercer sur lui l'empire de ses charmes, dans un but d'ambition.

Le dépit de n'avoir pu en faire l'instrument désiré, avait fait naître de la haine. Mais cette haine même, dont Henriette d'Enragues avait si longtemps harcelé l'officier du roi, en concentrant tous les efforts de son esprit rancunier sur le jeune homme, et en lui montrant continuellement son image, avait prédisposé la marquise à ce revirement subit, à cette fermentation contraire, assez communs chez les organisations adustes et nerveuses comme la sienne.

Le baiser de Marcel, quoique de pure reconnaissance, n'avait fait, par son fluide magnétique, que déterminer chez Henriette la révolution subite. L'étincelle avait allumé l'incendie tout préparé.

Et maintenant l'artificieuse marquise se mourait d'amour !

— Coûte que coûte, se dit-elle, un soir qu'épuisée par toute une journée de fatigante retenue et d'ignition concentrée, elle se roulait sur sa couche ; coûte que coûte, demain je lui confesserai tout, et peut-être le calme rentrera-il dans mon cœur.

Le lendemain matin, comme elle allait, selon l'habitude, faire prier Marcel de monter à son appartement, on lui apporta une lettre sans adresse.

C'était un billet d'un des affidés de la famille, prévenant la marquise, sans la nommer toutefois, de la prochaine exécution d'un des points essentiels du complot avec l'Espagne.

La missive était conçue en ces termes :

« Dans quinze jours je serai à Marseille. Une escadre espagnole se tiendra au large. C'est entendu avec le secrétaire de l'ambassadeur de Philippe III, à Paris, que je dois revoir dans l'après-midi, avant de quitter la capitale.

envers Henriette d'Enragues; que les apparences seules la condamnaient; si elle lui avait voulu sérieusement quelque mal, c'était par dépit d'avoir été dédaignée.

Un homme excuse et pardonne aisément les persécutions qu'une femme a pu exercer contre lui par amour inconnu ou jalousie. Nous avons tous une certaine dose d'amour-propre, et l'acharnement même que met une délaissée à nous poursuivre de ses intrigues méchantes, en nous montrant le degré de sa passion, nous flatte étrangement.

Quand les domestiques se furent retirés, la marquise alla, suivant sa coutume, s'asseoir sur son lit de repos; mais, au lieu de se dominer comme les autres fois, pour prendre un air souriant et adresser la parole au jeune homme, elle se couvrit le visage de ses deux mains et plongea sa tête brune dans les coussins.

— Qu'avez-vous, madame? demanda Marcel avec intérêt. Seriez-vous indisposée?

Point de réponse; mais l'officier voyait le sein de la marquise se soulever tumultueusement et imprimer à l'édredon ses propres mouvements désordonnés.

— De grâce, répondez! répondez, continua le jeune homme, assez inquiet de cette agitation qui était loin de ressembler au calme de leurs entretiens précédents, dont l'esprit enjoué de Henriette modifiait heureusement le caractère trop mélancolique. Que se passe-t-il en vous?

— Ce qui se passe en moi! s'écria Henriette en se redressant tout à coup, le visage enflammé et baigné de pleurs. Ce que j'ai! Vous me le demandez?

Marcel recula, presque effrayé de l'étrange expression de ces traits, qu'il n'avait jamais vus ainsi, même lors de la scène du pavillon.

Mais elle s'élança vers lui, l'entoura de ses bras avant qu'il eût pu s'en défendre, et éclata en paroles tellement frénétiques, que Marcel en eut un frisson.

C'était la passion délirante, la folie de l'amour dans son

Tout entier à l'irrésistible besoin d'avoir des nouvelles de sa bien-aimée, Marcel ne s'aperçut point de l'amère inflexion avec laquelle elle venait de prononcer ces derniers mots.

— Parlez ! supplia-t-il en fléchissant le genou.

— Elle le retint, en lui tendant la main.

— Venez encore une fois dîner avec moi, murmura-t-elle. Je vous montrerai une lettre du père Daubigny.

En vain insista-t-il : Henriette ne fit que répéter qu'après le dîner elle lui donnerait la preuve des véritables sentiments de son cœur.

— Oui, s'écria la marquise en changeant de visage dès que Marcel se fut retiré. Oui, tu l'auras, cette preuve, vil aventurier, sot pédant, misérable haut-le-pied !... Je me perds, mais je te perdrai avec moi !

Aussitôt elle prit du papier et écrivit une lettre, en ayant soin de déguiser habilement son écriture.

Quand elle eut fini, elle sonna.

— Marceline, dit-elle à sa camériste, voici une lettre !

— Il faut l'envoyer à son adresse, madame ?

— Par le premier garçonnet que tu rencontreras dans la rue Saint-Honoré.

— Ce sera fait.

— Tu lui donneras ces deux testons d'argent, afin qu'il fasse diligence.

— Pour une si belle récompense, il ne perdra point une minute.

— Va, Marceline ; mais ne prends ce messenger qu'assez loin de l'hôtel, et surtout qu'il ne se doute point que tu m'appartiens.

La domestique étant partie, Henriette appela son Ismaël, qui vint en frétilant lécher les mains blanches de sa maîtresse.

Alors la machiavélique créature prit le billet signé de l'initiale M... qu'on lui avait transmis dans la matinée, le

donna à flâner à l'adive intelligente, et lui fit faire plusieurs exercices dont elle parut satisfaite.

À l'heure du dîner, Marcel fut exact. Il brûlait d'avoir sur Alice les renseignements promis.

La conversation fut contrainte pendant le repas.

Dominant ses dispositions haineuses, Henriette tenta inutilement, avec tout son esprit subtil, sinon à égayer le tête-à-tête, du moins à le rendre moins morose.

Le fiancé d'Alice se tint sur la réserve, n'aspirant qu'après le moment où, suivant l'engagement pris, la marquise lui ferait ses révélations.

Il toucha à peine au généreux cru de Gascogne, que lui offrait son hôtesse.

Enfin, le dessert achevé, Marcel rappela à Henriette sa promesse.

Depuis quelques instants, la marquise donnait des signes d'inquiétude, tantôt écoutant les bruits de la rue, tantôt jetant les yeux du côté de la fenêtre qui donnait sur la cour.

— Cher ami, répondit-elle à l'officier, ne vous plairait-il point de goûter de cette liqueur brune, dont le roi a fait plusieurs fois ses délices ?

— Vous voulez parler du *café d'Arabie*, dont un médecin vénitien conseilla l'usage à Sa Majesté, et qui depuis près d'un siècle déjà est fort en usage chez le Turc ?

— En effet : c'est un stimulant merveilleux qui, pris après le repas, rend plus agile et plus dispos. Votre humeur triste, dont je n'ai pu vous tirer, disparaîtrait aussitôt, j'en suis sûre. Tel est du moins l'effet que cette décoction amère, qu'on sucre du reste autant que l'on veut, a toujours produit sur le roi. Il m'a fait cadeau d'un petit sac plein de cette fève torréfiée, et j'en use quelquefois.

Marcel n'avait aucun prétexte pour refuser. Il dut se résigner à ne recevoir qu'après le café l'explication tant désirée.

Le dessein de la marquise n'avait été que de gagner du

temps, et aussi de se livrer à la manœuvre que l'on va voir.

Tandis que l'on servait le café dans deux de ces tasses de faïence à reliefs de rocaïlles et de reptiles, brillantes par leurs couleurs, qui avaient fait accorder à Bernard Palissy le titre de *potier royal*, et qui, avant l'invention en France de la porcelaine de façon chinoise, étaient le seul luxe de céramique qu'on vît figurer même à la table des rois, Henriette sortit un papier de sa gorgère, et dit avec un soupir affecté :

— Voici la lettre du révérend père !... Goûtez de cette décoction, et je vous la communiquerai pour réjouir votre âme.

Le jeune homme eût préféré s'emparer immédiatement de la lettre ; mais, si près de voir son désir satisfait, il ne pouvait manquer aux convenances.

Il faut le dire, du reste : maintes fois on lui avait parlé, au Louvre, de la liqueur brune du docteur vénitien, encore presque inconnue en France, et la curiosité l'aiguillonnait.

Pendant qu'il goûtait à la fois l'arome et la saveur de l'infusion arabe, et qu'à la façon des gourmets, bien qu'il ne fût point du nombre, il tenait la tête baissée sur la poterie, Henriette d'Entragues mit sans affectation un doigt sur la lettre qu'elle avait posée à côté d'elle.

En même temps, elle jeta du côté de l'officier un coup d'œil indicateur.

Peu d'instant après, Marcel sentit quelque chose frôler contre les basques de sa soubreveste.

Il regarda et aperçut l'adive, avec son museau pointu.

— C'est Ismaël, dit en souriant la marquise, qui a flairé le précieux *sucré blanc* des Canaries dont vous venez de dulcifier le jus amer du café... Il en est très-friand, et ne s'en délecte pas tous les jours.

Le sucre était en effet, fort rare à cette époque. Le peuple ne le trouvait que chez les apothicaires, où il l'achetait à l'once.

Marcel crut devoir se permettre de donner un morceau de sucre à l'adive, qui ne se fit pas prier pour le gober, pensant, sans doute, qu'il venait de le mériter de la main de l'officier.

Ce dernier était loin de se douter du tour infâme que la trop intelligente bête venait de lui jouer si innocemment.

À peine eut-il repris sa tasse de poterie, que la porte donnant sur le palier s'ouvrit avec fracas.

Un homme, qui portait sur son manteau les armes royales, apparut, accompagné d'archers, en accentuant d'une voix forte :

— Au nom du roi, que personne ne bouge !

L'officier des gardes s'était levé avec précipitation, et Henriette d'Enragues simula une non moins vive émotion.

Mais, à l'aspect du personnage, Marcel se remit promptement, et dit, en s'inclinant avec politesse :

— Monsieur le chevalier du guet, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Qu'on fouille cet officier ! s'écria le chef suprême de la police.

— Qui ? Moi ! fit Marcel en reculant stupéfait.

— Vous-même, monsieur !

— Mais je représente ici Sa Majesté.

— Moi, la loi ! répliqua le magistrat. Voici l'ordre de monsieur le premier président.

— Il doit y avoir erreur.

— Vous vous appelez bien monsieur Marcel de Fontaine.

— C'est mon nom.

— Vous êtes lieutenant dans les chevan-légers de Sa Majesté ?

— Précisément, monsieur le chevalier.

— Et le roi vous a commis à la garde de madame la marquise de Verneuil ?

— En effet, telle est ma mission.

- Eh bien ! monsieur, vous trahissez le roi.
- Moi, grand Dieu !
- Vous complotez avec ses ennemis.
- Une pareille accusation...
- Sera facile à démontrer... Voici déjà, du reste, de

graves présomptions contre vous !

- Que voulez-vous dire ?

Le chevalier du guet montra la table avec les deux tasses.

— Dînez-vous avec ses prisonniers et les ennemis du roi demanda-t-il.

Marcel se mordit les lèvres, puis balbutia :

— C'est vrai, monsieur, je n'aurais point dû... Mais, de là à trahir les intérêts de mon souverain et à conspirer avec ses ennemis, il y a loin.

— J'ai la conviction du contraire, monsieur l'officier.

— Quelle preuve peut-on alléguer contre moi ? Quel témoignage invoquera-t-on ?

— Nous allons vous le montrer. Archers ! exécutez mes ordres, et perscrutez monsieur !

— A moi, mes gardes ! cria Marcel, qui tira l'épée en même temps.

— De la rébellion ! ceci aggrave votre position, fit observer le magistrat.

— C'est vous, au contraire, qui vous rebellez contre un officier de Sa Majesté, chargé d'une mission. Je vous le répète, je suis ici de par le roi.

— Assez, monsieur ! dit le chevalier du guet en frappant de son talon le parquet. Quand le Parlement ordonne au nom du souverain, chacun doit se soumettre.

— J'en appellerai à Sa Majesté.

— Soit. En attendant, laissez agir la justice. J'ai du reste assez de force pour l'appuyer. Dix de mes archers tiennent vos gardes en respect.

Marcel sentit qu'il fallait s'incliner devant la loi, représentée par le Parlement.

Pendant que les archers désarmaient l'officier et le fouillaient, le chevalier du guet s'adressa à la marquise, qui se tenait immobile, mais avec un regard ironique.

— Madame ! lui dit-il, c'est moi en personne qui vous garderai désormais, et souvenez-vous qu'une accusation de lèse-majesté s'élève contre vous.

— Je le sais, répondit sèchement Henriette d'Entragues.

— Une lettre ! s'écria tout à coup l'un des archers en montrant le papier qu'il venait de trouver.

— Une lettre ! répéta Marcel étonné.

Le magistrat s'empara aussitôt du pli et le parcourut.

— Voici la preuve de votre trahison, monsieur, dit-il à l'officier.

— La preuve de ma trahison ! C'est impossible.

Le chevalier du guet lut alors à haute voix ce même billet envoyé le matin à la marquise par l'affidé de la famille d'Entragues.

— Monsieur, reprit le chevalier du guet, un avis officieux m'a été transmis ce matin ; cet avis me prévenait de vos relations avec madame la marquise depuis que vous étiez de garde dans son hôtel. On m'avertissait, en outre, qu'un gentilhomme provençal, qui vient d'être nommé viguier de Marseille, était en correspondance avec vous...

— Je proteste de toutes mes forces contre cette assertion, interrompit Marcel avec indignation.

— Et qu'on trouverait indubitablement sur vous, continua le magistrat, un témoignage écrit, relatif à la perpétration d'un acte de trahison qui doit livrer à l'Espagne la ville et le port de Marseille.

— C'est de toute fausseté. Comment s'appelle ce gentilhomme félon ?

— M. de Mérargues.

— Je n'ai jamais connu personne de ce nom

— Vous serez confronté avec lui, si, comme je l'espère,

il n'a point encore quitté la capitale. Je l'ai fait aussitôt rechercher, notamment à l'ambassade d'Espagne.

— Je désire qu'on nous mette en présence le plus tôt possible, s'écria Marcel, sans s'apercevoir que la marquise venait de tressaillir.

Si l'on parvenait à se saisir de Mérargues, tout le plan d'Henriette devait échouer. Le viguier de Marseille déclarerait probablement la vérité.

— Marchons ! dit l'officier aux archers. Où me conduit-on ?

— Monsieur de Harlay, à qui je me suis hâté de demander un ordre d'arrêt contre vous en sa Chambre des Tournelles, m'a ordonné de vous mener à la Grosse Tour du Palais.

— Allons y donc ! S'il plaît à Dieu, mon innocence éclatera promptement, et je n'y resterai pas longtemps.

Marcel fut conduit à la Grosse Tour du Palais de justice, dite aussi *Tour de Montgomery*, prison qui avait conservé tout le caractère hideux des temps féodaux.

La tristesse et l'effroi saisissaient les captifs dès leur entrée dans les cachots obscurs et humides de ce lieu, situés de dix à douze pieds au-dessous du niveau des rues voisines.

Heureusement qu'on mit la main sur Mérargues dans la soirée même.

On le trouva conférant avec le secrétaire de l'ambassadeur espagnol. Il fut fouillé, et l'on découvrit sous les plis de sa jarrettière un mémoire contenant le plan de son entreprise.

Il venait, en effet, d'être nommé viguier de Marseille. On appelait *viguiers* en Provence, *vicomtes* en Normandie, *châtelains* en Auvergne et en Bourgogne, des prévôts de justice, qui connaissaient de tous les délits non réservés aux baillis et aux sénéchaux.

Confronté avec Marcel, le viguier déclara sans hésiter que cet officier lui était complètement inconnu ; mais il ne vou-

lut pas dire à qui était destinée la lettre qu'on lui représentait.

La question seule lui fit avouer qu'il avait adressé ce billet à la marquise de Verneuil.

Marcel pensa qu'on allait le remettre en liberté ; mais il se trompait.

On voulut attendre le retour du roi, qui apprécierait la conduite de son officier, d'après avec celle dont on lui avait confié la garde.

Seulement, on le tira de son cachot infect, pour le mettre en une chambre de la tour.

Henri IV fut de retour à Paris huit jours après. Marie de Beauvilliers, qui avait appris l'arrestation de Marcel et ce qui s'en était suivi, se rendit aussitôt au Louvre et implora la bonté du roi en faveur de son officier, coupable tout au plus de légèreté.

L'ordre fut aussitôt envoyé au Palais, par le capitaine Gargantua et Michel, de rendre le prisonnier à la liberté.

Ce dernier n'eut aucune peine à convaincre Henri de son entière innocence, en lui racontant franchement tout ce qui s'était passé.

Le procès contre les d'Entragues fut instruit aussi promptement que possible. Henriette, son père le marquis et le comte d'Auvergne avaient été déférés au Parlement.

On avait eu quelque peine à s'emparer de ce dernier. Il se tenait sur ses gardes, dans sa province, avec toutes les précautions imaginables.

Néanmoins il ne put être si fin, qu'on ne l'attrapât, et par un artifice assez original.

Il était colonel de la cavalerie française. On le pria d'aller voir faire montre (revue) à une compagnie du duc de Vendôme. Il se rendit à la revue, bien monté, se tenant assez éloigné pour n'être point enveloppé.

Néanmoins, d'Eurre, lieutenant de cette compagnie, ainsi que Nérestan, l'abordant pour le saluer, montés sur des

bidets de peur de lui inspirer du soupçon, mais accompagnés de trois soldats déguisés en laquais, le jetèrent en bas de son cheval et le firent prisonnier.

On mena aussitôt le fils de Charles IX à Paris, où il fut enfermé dans la Bastille.

Une frayeur extrême le saisit, quand il se vit logé dans la chambre où avait été le maréchal de Biron, son grand ami et son complice de la première conspiration.

Le marquis d'Entragues était à la Conciergerie, et Henriette fut laissée dans son logis, sous la garde du chevalier du guet.

Le Parlement ayant convaincu les trois prisonniers d'avoir comploté avec l'Espagnol, déclara d'Auvergne et d'Entragues, ainsi que Mérargues, criminels de lèse-majesté, et, comme tels, les condamna à avoir la tête tranchée.

L'arrêt portait, en outre, que la marquise serait conduite sous bonne garde en l'abbaye des religieuses de Beaumont, près de Tours, pour y être recluse, et que cependant il serait plus amplement informé contre elle, à la requête du procureur général.

Ce monastère de Beaumont était précisément celui où Marie de Beauvilliers avait passé les premières années de son noviciat. La coïncidence était assez étrange.

La reine, qui portait aux d'Entragues une inimitié profonde, facile à comprendre du reste, n'avait point épargné ses sollicitations pour faire rendre cet arrêt ; mais la bonté du roi en neutralisa les effets.

L'amour qu'il avait eu pour la marquise n'était pas si bien éteint, qu'il pût se résoudre à sacrifier celle qui le lui avait inspiré. Il ne voulut pas qu'on exécutât la sentence.

A deux mois et demi de là, par des lettres du grand sceau, il commua la peine de mort du comte d'Auvergne et du seigneur d'Entragues, en une prison perpétuelle.

A la marquise, il permit d'abord de se retirer en sa terre de Verneuil, et enfin, sept mois après, il la fit déclarer en-

tièrement innocente du crime dont elle avait été accusée.

Quant au viguier Mérargues, qui avait voulu livrer Marseille aux Espagnols, il fut décapité en place de Grève, puis son corps écartelé. On porta sa tête à Marseille, pour y être plantée au bout d'une pique, sur la tour d'une des principales portes de la ville. C'était dans les mœurs judiciaires du temps.

Le 25 septembre 1603, les jésuites, après huit années de bannissement, furent rétablis en France et à Paris ; mais cette faveur n'entraîna point la permission de tenir des collèges et d'enseigner la jeunesse, comme auparavant. Ce ne fut qu'après la mort de Henri IV, que la Compagnie de Jésus reconquit cette prérogative. Toutefois, le Parlement ne sanctionna jamais cet acte.

Grâce à l'influence du père Cotton, qui obtint le double titre de prédicateur ordinaire et de confesseur du roi, on abattit la pyramide qui avait été dressée devant le Palais, sur l'emplacement de la maison de Jean Châtel ; ce qui motiva une protestation de la cour suprême.

Sur cette pyramide, ornée d'une croix, outre des inscriptions en prose et en vers contre les jésuites, dont Jean Châtel avait été l'élève, on lisait :

« Par arrêt de la Cour du Parlement,

« Sur la place où s'élève aujourd'hui cette croix, était jadis une maison habitée par un monstre exécrable. Le Parlement a étendu sa punition jusque sur la demeure de ce misérable. »

La destruction de ce monument expiatoire produisit une grande sensation dans Paris.

On composa plusieurs pièces en vers et en prose, pour louer ou blâmer cette démolition, parmi lesquelles on distingue la *Complainte au roi sur la Pyramide*, la *Prosopopée de la Pyramide*, etc...

Avec le père Daubigny et Côme, son servant, était aussi revenu à Paris frère Gilles, l'ancien ligueur d'Ambert, entièrement dominé par le jésuite.

Sur ces entrefaites, on vit un beau jour arriver au château de Madrid, où était le roi, la pauvre Marguerite, la reine répudiée, toujours bonne, spirituelle, mais aussi... toujours légère.

Elle avait pourtant passé la cinquantaine ; mais il en était de son cœur comme de celui du Béarnais : il n'avait pas vieilli.

Henri IV lui avait permis de venir résider à Paris, et elle accourait les mains pleines pour payer sa bienvenue... les mains pleines de nouvelles révélations.

L'Auvergne, le Querci, le Périgord, le Limousin, la Provence même s'agitaient de nouveau à l'instigation de meneurs actifs dirigés par le duc de Bouillon.

D'autre part, on arrivait au terme, assigné par l'édit de Nantes, où les calvinistes devaient rendre au roi les places de sûreté accordées aux religionnaires.

Les synodes réunis pour l'élection des députés de l'assemblée de Châtellerault, étaient travaillés sourdement par les émissaires des fauteurs de troubles, et méditaient déjà une reconstitution, au moins défensive, de l'ancienne union protestante.

Ayant remercié chaudement Marguerite, le roi envoya aussitôt Rosny, qu'il venait de nommer duc de Sully, présider l'assemblée, et s'attacha la reconnaissance des réformés, en leur accordant pour quatre années encore la conservation de leurs places de sûreté et les fonds nécessaires pour l'entretien de leurs ministres.

Lui-même alla parcourir le Midi, avec sept mille hommes de troupes, sans rencontrer nulle part de résistance armée.

Pendant ce temps, Bouillon avait gagné sa forteresse de Sedan, et s'y était enfermé.

A la tête d'une bonne armée et d'un matériel de siège convenable, Henri IV marcha pour enlever cette ville de vive force.

Comme le roi était à Donchéry, Marcel, l'officier des gar-

des, fourrageait un matin aux environs. Le capitaine Gargantua et Michel l'accompagnaient.

— *Der Teufel!* s'écria le reître, ma cheval avre manché; che vudrais pien, à mon dur, brendre guelgue chose... Mais bas le moindre puchon dut autur!

— Voici une mesure derrière cette oseraie, fit observer Michel.

— Ce n'est bas une auperche, ça... une bauvre hutte, rien de blus.

— Allons toujours voir, dit à son tour Marcel. Tandis que les gardes vont achever la besogne, nous nous rafraîchirons. Ces pauvres gens de la cabane nous cèderont sans doute un peu de leur bière et de leur pain.

On se rendit à la hutte. Hélas! il n'y avait que de l'eau et le restant d'une miche, noir comme du charbon et dur comme un caillou.

— Bouah! fit le reître, ce n'est bas abbédissant.

— Seigneur, dit avec un accent guttural un homme pâle et maigre, accroupi près de l'âtre, où il façonnait des corbeilles d'osier; seigneur, le roi Henri n'a pu encore donner à son peuple la *poule au pot*. Comment voulez-vous qu'un étranger possède une aisance que ses sujets n'ont pas?

— Patience! répliqua Marcel, cela viendra... Vous êtes étranger, dites-vous?

— Irlandais. Je me nomme O'Vern. Ma famille était une des plus considérables du *county* de Mayo, dans le Connaught.

— Et vous voilà dans la misère...

— Attachés, comme catholiques, à la dynastie des Stuarts, nos maîtres anglais nous ont chassés.

— Partout la persécution et l'intolérance! murmura l'élève de Montaigne. Seigneur, quand cela changera-t-il en Europe?

Et Marcel, le calviniste tolérant, tendit la main au catholique irlandais persécuté.

Il y avait alors, en France, bon nombre de ces malheureuses familles irlandaises, chassées de leur verte Erin par la reine Élisabeth. Beaucoup mendiaient sur les routes.

— Espérez ! dit Marcel à l'infortuné O'Vern. Je parlerai de vous au roi.

— Oh ! merci, seigneur... pas tant pour moi que pour mes malheureux enfants.

— Vous n'êtes pas seul dans cette cabane ?

— Voyez !

L'Irlandais montrait dans un coin, sur un peu de paille, un corps étendu sous une méchante couverture.

— C'est votre femme ? demanda l'officier.

— Ma femme est morte à Sedan, où sa maladie nous avait forcés de nous arrêter... Ceci est ma fille.

— Malade !... on dirait qu'elle grelotte la fièvre.

— Mourante, hélas !... Un monstre, un Anglais maudit, un de nos oppresseurs, s'en est emparé un soir, et l'a conduite à sa maison de plaisance près de la ville. Depuis ce moment, elle languit et se meurt.

— Vous avez d'autres enfants ?

— Deux garçons, qui sont allés vendre, à Donchéry, les paniers que nous fabriquons... Ce travail nous aide à vivre.

— Je vous promets, monsieur O'Vern, d'entretenir de vous Sa Majesté, et j'espère qu'à notre retour de Sedan, où nous allons forcer le duc de Bouillon, le roi vous prendra en pitié. En attendant, voici ma bourse !

Le fier Irlandais ne voulut pas accepter d'abord ; mais il s'y décida enfin, Marcel lui ayant dit que ce n'était qu'un prêt qu'il lui rendrait plus tard.

— Je bénirai le roi et vous aussi, monsieur l'officier, s'écria chaleureusement le malheureux O'Vern. Grâce à son assistance et à votre généreuse protection, il me sera permis de continuer mon voyage et de franchir la frontière... si ma pauvre fille guérit.

— Vous vous rendiez donc en Allemagne ?

— Auprès de ma sœur, qui est abbesse d'un des monastères de ce pays.

— Ah ! elle est à la tête d'un couvent en Allemagne, dit en soupirant Marcel, qui songeait à Alice sa fiancée.

— Dans le Brandebourg... Mais ne me disiez-vous pas, seigneur, que le roi de France allait à Sedan, pour y forcer le duc de Bouillon ?

— Oui, mais bien à contre-cœur. Si le duc, qui est mal inspiré et conseillé méchamment, voulait se soumettre, le roi, dans sa bonté, lui ouvrirait les bras.

— Méchamment conseillé en effet, répliqua O'Vern, les sourcils contractés et l'œil étincelant. L'Anglais Thomas Morgan, le monstre qui a déshonoré ma fille Ellen, est l'âme damnée du duc. Il exerce sur son esprit une influence funeste. Lui seul, dit-on, est cause de l'obstination que met M. de Bouillon à se tenir éloigné du roi.

— Vous le croyez, monsieur O'Vern ?

— Je l'ai entendu répéter maintes fois à Sedan.

— En ce cas, ce serait bonne aubaine de pouvoir se saisir de cet Anglais... De mon côté, j'ai ouï dire souvent à la cour que le duc de Bouillon avait l'esprit faible, mais le cœur bon. Séparé de son conseiller, et arraisonné en faveur de son souverain, il consentirait peut-être...

— C'est mon avis... Seigneur, il me vient une idée.

— Laquelle, monsieur O'Vern ?

— On pourrait aisément s'emparer de ce misérable Morgan.

— Comment cela ? Ce serait merveille.

— C'est bien le plus débauché ruffian de la terre. Presque chaque soir il se rend à sa maison de plaisance, qui sert à ses dérèglements.

— Où est située cette habitation ? demanda vivement l'officier des gardes.

— Vous la trouverez facilement près des grands ormes, au bord de la Meuse, en aval.

— De ce côté, si je ne me trompe ?

— Oui, au couchant, à l'endroit où la rivière fait un grand coude. La maison est du reste peu avoisinée.

— L'Anglais est à nous !... Merci, monsieur, de votre avis. Le roi vous en saura gré.

— Ah ! qu'on le pendre, cet homme abominable, ce tison d'enfer !

— S'il peut être convaincu d'avoir trempé dans quelque affaire contre le roi, le gibet l'attend.

— Et ma fille Ellen sera vengée !

Marcel fit aussitôt sonner le ralliement, et, après avoir pris congé de l'Irlandais, en l'assurant qu'il ne l'oublierait point, retourna avec ses hommes au quartier général.

— Sire ! dit-il au roi en l'abordant, vous regrettiez hier d'avoir à mettre le siège devant Sedan.

— Oui bien, mon fils. Le duc devrait venir à résipiscence ; je lui pardonnerais de toute mon âme.

— Me chargeriez-vous de l'y déterminer ?

— On le dit fort mal entouré, et tu y perdrais peut-être ta peine.

— Je crois pouvoir réussir.

— Va donc, j'y consens.

— Votre Majesté daigne-t-elle me donner pour le duc un sauf-conduit ?

— Cela va sans dire, mon fils.

— Me permettra-t-elle également d'emmener avec moi, déguisés en paysans, une dizaine de mes gardes ?

— Pourquoi ce stratagème ?

— Pour débarrasser d'abord le duc de son forconseiller l'Anglais Morgan.

— Qui t'a mis au courant de cela ?

— Un brave Irlandais, que je recommande à Votre Majesté.

— Ce Morgan fut déjà l'entremetteur des d'Enragues et de l'Espagnol : le procès l'a démontré. Il appartient à messieurs du Parlement.

— Je me charge de le leur livrer.

— Allons, mon fils, essaye de faire le négociateur. Aussi bien aurai-je bientôt besoin d'habiles diplomates et envoyés. Déjà tu m'as gagné Laffin, maintenant il s'agit d'un duc ; le tour des princes couronnés viendra.

— Ah ! si un jour vous vouliez m'envoyer en Allemagne !

— Précisément, répliqua Henri en souriant. Tu sais... pour nos grands projets.

— Sire, hâtez-vous d'y songer enfin.

— Chut ! fit le roi en mettant un doigt sur ses lèvres. Il faut laisser mûrir le fruit.

Muni du sauf-conduit royal et accompagné de dix de ses gardes les plus déterminés, qu'il fit déguiser en paysans, Marcel se mit en route à la nuit tombante. Il va sans dire que le capitaine Gargantua et Gros-Michel furent de la partie.

L'entreprise réussit à souhait contre l'Anglais.

Une heure après leur départ, Marcel et son monde avaient atteint la maison de plaisance de Morgan, où celui-ci s'était rendu comme d'habitude, malgré le voisinage de l'armée royale, la maison étant sous le canon de la place.

De plus, elle était fortifiée, presque un château. Ce fut là que Turenne naquit quelques années plus tard.

Mais deux des faux paysans s'étant introduits dans le manoir, avec un baril de brandevin qu'ils dirent avoir rapporté de la *dédicace* (foire) de Mouzon, en même temps que des biscuits d'Attigny, friandise du pays, les quelques gardiens et domestiques de la résidence s'empressèrent autour d'eux et firent ripaille.

On devine le reste. Plongés dans l'ivresse, les gens du manoir furent bâillonnés et garrottés par les gardes, aux-

quels les deux prétendus paysans avaient ouvert la porte.

Morgan, surpris dans les bras du sommeil et de l'orgie, fut attaché sur un cheval et conduit au quartier général de Henri IV.

Le lendemain, Marcel, suivi de Gargantua et de Michel, se présenta comme parlementaire au duc de Bouillon.

Le funeste conseiller n'étant plus là, notre officier finit par décider le duc à faire sa paix avec le roi et à se rendre à Donchéry.

Henri reçut Bouillon aussi bien que s'il n'eût jamais failli, prit possession de Sedan, et à dater de ce moment, le duc demeura fidèle à son souverain. Il ne quitta plus la cour.

Ce fut la dernière émeute des gentilshommes.

L'Irlandais O'Vern obtint les libéralités du roi, et bientôt put continuer son voyage au fond de l'Allemagne, où était sa sœur l'abbesse. Grâce aux soins qu'il avait pu lui donner, sa fille Ellen était revenue à la santé.

Quant à Morgan, il fut simplement banni de France, bien qu'il eût été, ainsi que nous l'avons dit, l'agent le plus actif de la conspiration des d'Enragés, et qu'il eût pu, par conséquent, avoir maille à partir avec la chambre criminelle du Parlement.

Quelques conseillers de la couronne voulaient que Henri IV châtiât l'Espagnol pour tant de trames et trahisons ourdies contre le roi. Mais, quoique l'Espagne fût le foyer de toutes les intrigues, Henri, loin de déclarer la guerre à cette puissance, lui rendit même le service d'être médiateur entre elle et la Hollande, et de terminer leur long et sanglant différend.

Le bruit de cet accommodement porta la gloire du roi par toute l'Europe. Le doge de Venise le complimenta comme le plus sage des monarques, et les princes protestants d'Allemagne, ayant à leur tête le landgrave de Hesse, Maurice le Savant, offrirent à Henri IV de l'élire *roi des Romains*, c'est-à-dire successeur de l'Empereur régnant.

L'idée de faire de Henri le chef suprême de la chrétienté était déjà dans bien des têtes : son nom exerçait un prestige extraordinaire en Allemagne et jusqu'au fond du Nord.

Henri évita de s'engager prématurément sur cette question, qu'il réservait pour l'avenir.

— Mes amis, dit-il à Sully et à Marcel, je ne suis pas encore prêt. Mais voici la paix bien consolidée avec l'Espagne, la France est tranquille : nous allons pouvoir, du même coup, rendre le peuple heureux et remplir les coffres de l'Etat... deux choses qui s'enchaînent. Et puis...

— Et puis, Sire ? demanda Sully.

— Nous nous préparerons dans le calme et le silence pour l'exécution de nos *grands projets*.

— Mais les Jésuites ? fit observer Marcel, en hochant la tête.

— Hé ! n'as-tu pas compris, mon fils, qu'en me réconciliant avec eux, je m'assure contre leurs embûches et attentats ?

— Tant que vous ne contrécarrerez pas leurs propres desseins.

— Je les comblerai de dons et de faveurs.

— Las, Sire ! c'est une Société qui reçoit toujours et n'aliène jamais.

La fin de cette histoire montrera qui avait raison, du roi ou de son officier.

— Et maintenant, dit encore le Béarnais, en avant la diplomatie ! Travaillons sans relâche à nos alliances outre-mer et outre-Rhin.

— M'enverrez-vous bientôt en Allemagne ? demanda Marcel.

— Peste ! comme tu es pressé, mon fils... Mais c'est vrai, je l'avais oublié : ta pauvre mie, qui est dans ce pays... Tu l'aimes donc toujours, cette Alice ?

— Autant... autant, balbutia le jeune homme en rougis-
sant, autant que Votre Majesté.

— Allons ! dis que tu l'aimes davantage encore, et n'en
parlons plus ! Je ne suis pas jaloux.

TROISIÈME PARTIE

L'ASSASSINAT

I

LE BON HENRI.

Plusieurs années viennent de s'écouler. L'automne de 1690 a ramené la chasse et les vendanges.

De Madrid, à la façade émaillée, forlongeait la chasse du Béarnais jusqu'aux extrémités du giboyeux bois de Boulogne ; et de la butte Montmartre, aux vignes brunies par le soleil, l'antique fête des vendangeurs s'étendait tout à la ronde.

Ici, le son de la trompe et l'hallali triomphant ; là, les cris de joie en l'honneur de saint Bacchus.

Transportons-nous d'abord au coquet et original rendez-vous de chasse bâti par François I^{er}.

On s'était livré à une bourrée effrénée : tous les halliers avaient été fouillés et débuchés.

Presque tous les seigneurs de la chasse, la gibecière pleine, se trouvaient déjà réunis devant le pavillon. Nombre de chiens haletaient là ; on huchait les autres, en sifflant avec un petit cornet.

Mais le roi manquait.

On avait vené un peu à la billebaude, sans ordre réglé, chacun à sa fantaisie, et Henri IV était un vrai perce-forêt que

rien n'arrêtait. On commençait à avoir autant d'inquiétude que d'appétit.

La meute attendait la curée, les veneurs aspiraient après le *retour* ou repas de chasse.

Il y avait là maint Gascon et Basque du roi, Haramboure et Roquelaure, Belzunce et Gramont, Chicot et Castaignac, tous enragés routailleurs et amis des plaisirs cynégétiques. Marcel était également présent.

— Lui serait-il arrivé quelque chose, à *nouste Henric*? demandait Belzunce.

— Il a pourtant dû entendre notre ourvari, répondit Gramont.

— Pour ma part, milladious! intervint Castaignac, je l'ai assez houpé (appelé) en forhuant de mon cor... *ton taine, ton ton!*

— Hé! il commence à avoir l'oreille dure, notre *reyot*! dit Chicot, tout en remettant à un *bracher*, ou valet, un beau danois qui sentait la *mouée* (curée) et se montrait par trop happe-lopin.

— Vous plaisantez, monsieur Chicot, répliqua Haramboure. Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce qu'il a du *coton* dans les oreilles.

Chacun de rire à ce mot. Nos Gascons n'aimaient pas les jésuites; le père Cotton, surtout, confesseur du roi, leur était antipathique, malgré ses airs mignards et insinuants.

— Ah! voici le *reyot*! s'écria enfin Castaignac.

— Capé dé Dious! fit Chicot, qui donc tient-il en croupe?

Henri IV, en simple *gonelle* ou casaque de chasse, un vieux feutre sur l'oreille, venait d'apparaître à cheval au débouché d'une tortillière, ou sentier tortueux du bois.

Il avait en selle derrière lui un gros paysan.

Tous les gentilshommes de saluer aussitôt, en se découvrant. Le paysan écarquillait de grands yeux.

— Hé bien ! demanda le Béarnais en se retournant vers son compagnon, qui est le roi ?

— Ma finte, monsieur, répondit notre Jacques Bonhomme, il faut que ce soit vous ou moi ; car il n'y a que nous deux qui avons notre chapeau sur la tête.

Le roi se mit à rire comme un bossu, et toute la vénerie l'imita.

Il avait rencontré le paysan au pied d'un arbre, et Henri, toujours bon et familier avec le premier venu, lui avait demandé ce qu'il faisait là.

— Ma finte, monsieur, avait répondu le pitaud, j'étais là pour voir passer notre roi.

Celui-ci avait fait monter le paysan derrière lui, en promettant de le mener dans un endroit où il verrait le Béarnais tout à son aise.

— Mais comment, avait demandé le campagnard, pourrai-je le reconnaître ?

— Tu n'auras qu'à regarder celui qui aura son chapeau, pendant que tous les autres auront la tête nue.

Tout le monde se précipita dans Madrid pour le repas de chasse. Henri avait les mains chargées d'oiseaux. Il aperçut La Varenne et Coquet qui devisaient ensemble, et se mit à crier, tout guilleret et appétant le salmis, le menu rôti et la gibelotte :

— Coquet, Coquet ! vous ne vous devez pas plaindre de notre dîner à Roquelaure, Termes, Frontenac, Haramboure et Fontaine, ni à moi, car nous apportons de quoi nous traiter. Mais allez vite faire coucher la broche, et, nous réservant notre part, faites qu'il en reste pour ma femme et les petiots, qu'on leur portera au Louvre. De ces perdreaux surtout, que je tiens ! Je les ai pris moi-même.

Le bon Henri, comme on le voit, songeait aussi bien à sa femme et à ses enfants qu'à lui-même, bien qu'il eût quelque peu à se plaindre de la reine et des Concini, ses compères.

En ce moment parut La Clielle, avec son gros bâton, et auprès de lui Parfait, portant un énorme bassin, couvert d'une belle serviette.

— Sire ! embrassez-moi, cria Parfait. J'ai couru au jardin et j'en rapporte quantité et de fort bons !

Le roi se mit à rire et dit à ses compagnons :

— Voilà Parfait bien réjoui ! Cela lui fera faire un doigt de lard sur les côtes. Je vois bien qu'il m'apporte de beaux melons, que j'aime tant ; aussi j'en veux manger aujourd'hui tout mon saoul, d'autant qu'ils ne me font jamais de mal quand ils sont fort bons, que je les mange quand j'ai bien faim, et avant la viande, comme l'ordonnent mes médecins.

Mais il commanda, de même que pour les perdreaux, qu'on en envoyât une part au Louvre.

Ces naïves et charmantes scènes d'intérieur étaient fréquentes entre Henri et ses vieux compagnons de guerre. Souvent il s'affranchissait ainsi de l'étiquette et des pompes de la royauté. Sully, dans ses *mémoires*, a rapporté, avec beaucoup d'autres, celle que nous venons de raconter.

Le dîner fut des plus gais. Avec les melons, Henri but quelques verrées de muscat, suivant l'ordonnance de monsieur Rivière, mais pour se rabattre aussitôt après sur son petit suresnes du Vendômois, qu'il disait plus généreux et gaillard, et sur le blanc arbois, qu'il trouvait aussi bon que le madère, mais plus français.

Au dessert il se mit à fredonner le couplet suivant, qu'il s'était plu à composer lui-même dans un aimable accès de verbe bachique :

Cà, petit page, verse à moi !
Si le sceptre est chose pesante,
Mon verre, plus léger de soi,
Jamais vide ne se présente.
Ce vin n'est chrétien comme moi :
Néanmoins, pas un ne blasphème,

Voici que je bois
De mon vieil Arbois!
Chantons, messieurs, à perdre haleine :
Hosanna, Bacchus et Silène!

— Que dirait le père Cotton de ce mélange chrétien et païen ? fit observer Chicot, en se penchant à l'oreille de d'Aubigné.

— Le jésuite excuse tout, répondit ce dernier de son ton revêche, pourvu qu'on le laisse marcher à son but.

Mais le roi avait à peine terminé sa strophe égrillarde, que son valet de chambre Beringhen lui apporta une lettre.

En la lisant, Henri fit un mouvement et pâlit légèrement.

— Encore un assassin ! murmura-t-il.

Mais son émotion fut de courte durée. Il ne voulait point effrayer ses bons et dévoués compagnons, et résolut même de se montrer plus joyeux encore qu'avant, pour dérouter ceux qui auraient pu remarquer son trouble passager.

Ayant glissé l'écrit révélateur sous son pourpoint, il dit tout bas à Beringhen :

— Que le messenger prévienne la personne qui l'envoie, que je serai auprès d'elle dans l'après-midi !

Puis il se remit à chanter d'autres gais refrains, auxquels ses fidèles firent chorus.

Au bout d'une demi-heure, le roi se leva et dit :

— Messieurs ! retournons au Louvre !

— Déjà ! fit-on à la ronde.

— Toute chose à son temps : après le plaisir, les affaires !

Comme Henri VI passait devant une fenêtre, il vit un homme en singulier costume et un panier au bras, qui se disputait avec un garde, parce que celui-ci ne voulait point le laisser pénétrer dans le manoir de Madrid. Le garde administrait même des bourrades au paysan.

—Ventre-saint-gris ! s'écria le roi, mais je connais cette figure, et ces habits me rappellent le Béarn... Hé ! garde ! laisse entrer ce Berret !

On appelle *Berrets* les paysans du Béarn.

Quand le Berret fut en présence du roi, il se jeta aussitôt à ses pieds, embrassa ses genoux en versant des larmes de joie et en s'écriant :

— Bonjour, mon Henri ! Notre femme vous envoie des fromages de *bœuf*, que vous aimez si bien.

Le roi, presque honteux, dit la chronique, qu'un homme de son pays se trompât aussi grossièrement devant ses gentilshommes, se pencha avec bonté, et dit tout bas au paysan béarnais :

— Hé ! je te reconnais bien, mon ami, et pendant mes chasses j'ai souvent mangé chez toi de ces bons fromages... Mais, pour Dieu ! dis donc des fromages de *vache*, et non de *bœuf* !

— Je ne vous conseille pas, mon Henri, répliqua vivement le paysan, de dire des fromages de *vache*.

— Et pourquoi ? demanda le roi étonné.

— Parce que, pour m'être servi devant la porte de votre maison de cette façon de parler, un grand drôle, habillé de bleu, m'a donné vingt bourrades de fusil, et il pourrait bien vous en arriver autant.

Henri IV rit beaucoup de la simplicité du bonhomme, accepta ses fromages, le combla d'amitiés, fit sa fortune et celle de toute sa famille. Le Berret avait été d'abord au Louvre, où on lui avait dit que le roi devait dîner à Madrid, et il était accouru avec son panier.

On monta à cheval et l'on se dirigea sur Paris.

Bientôt on atteignit les Tuileries. On ne voyait encore alors, en cet endroit, qu'un petit château bâti par Catherine de Médicis, avec un jardin flanqué d'un bastion du côté de la Seine.

Tout autour c'était encore la vieille *Sablonnière* du qua-

torzième siècle, où se trouvaient des chantiers de bois, des fours et autres objets nécessaires à la fabrication des tuiles et des briques. Des pâturages s'étendaient au-delà, ainsi que les *tueries* et *escorcheries* établies en cet endroit par l'ordre de Charles VI.

Toutefois, du côté du Louvre, vers la Porte-Neuve, qui donnait sur la Seine, au bout de la rue Saint-Nicaise, de vastes travaux avaient déjà été entrepris par Henri IV, pour joindre le Louvre aux Tuileries.

En approchant des pâturages qui avoisinaient le petit château construit par Catherine de Médicis, Henri, affectant toujours la gaieté, comme nous l'avons dit, aperçut une femme menant une vache devant elle.

— Combien votre vache, ma commère? demanda-t-il.

Elle lui en indiqua un prix.

— Ah! vous me surfaîtes, lui dit-il, elle ne vaut pas cela.

— C'est que vous ne vous y connaissez pas, mon bon monsieur; vous n'êtes pas marchand de vaches.

— Vous vous trompez, ma bonne, reprit le roi en riant. Ne voyez-vous pas tous ces veaux qui me suivent?

Ces anecdotes, qui dénotaient la bonne humeur de Henri IV et son caractère si exempt de la morgue des grands, le rendaient extrêmement populaire. On se les redisait par tout le royaume: on était heureux d'avoir un roi qui abordait le pauvre peuple avec tant de bonhomie, et chacun pensait que, dans le besoin, on pouvait hardiment s'adresser à lui pour avoir raison d'une injustice ou d'une vexation.

Il se plaisait surtout à savoir le prix des denrées qui servaient le plus habituellement à l'alimentation de ses sujets.

Or, comme il semblait néanmoins à plusieurs que cette facilité à s'informer de toute chose offensait la majesté royale, Henri disait :

— « Les rois tenoient à déshonneur de savoir combien

valoit un écu, et moi je voudrais savoir ce que vaut un liard et combien de peine ont ces pauvres gens pour l'acquérir, afin qu'ils ne fussent chargés que selon leur portée. »

Au moment d'atteindre la porte Saint-Honoré, surmontée de ses deux tours rondes, le roi s'arrêta brusquement et, se tournant vers sa suite, s'écria :

— Ventre-saint-gris ! j'y songe : c'est aujourd'hui la Saint-Bacque (Saint-Bacchus), fête des vignerons de Montmartre. Je ne perdrai pas cette belle occasion de voir la joie de mon peuple... D'Aubigné, Castaignac et vous, Marcel, vous allez me suivre !... Messieurs, au revoir ! retournez au Louvre, je vous prie.

Personne ne fut surpris de cette subite résolution du roi à qui il arrivait souvent de quitter ainsi la foule des seigneurs de la cour, pour faire quelque excursion incognito, accompagné seulement de deux ou trois d'entre eux. Tantôt il se rendait à Sainte-Croix d'Orléans, tantôt à Saint-Germain en Laye, ou à la place Royale pour y inspecter les travaux de bâtiment.

Les trois gentilshommes invités par Henri s'étaient mis aussitôt à le suivre, tandis que le reste des seigneurs continua son chemin en s'engageant sur le pont de la porte Saint-Honoré.

— Mon fils ! dit alors Henri à Marcel, qui avait pris sa gauche sur un signe du roi, tu devines bien pourquoi je me rends à Monmartre.

— Vous l'avez dit, Sire : pour être témoin de la Fête des vendangeurs.

— Prétexte ! Nous allons à l'abbaye.

— Madame Marie de Beauvilliers sera heureuse de revoir Votre Majesté. Il y a bien longtemps que vous ne l'avez honorée d'une visite : elle s'en plaignait à moi il y a quelques jours.

— Hélas ! oui, et j'ai tort de la négliger, je le confesse.

Dans le temps, quand je suivais ses avis, je m'en trouvais bien.

— Vous ne l'avez point consultée sur le rappel de la Compagnie de Jésus.

— C'est vrai, répliqua le roi dont le front devint sombre. Et qui sait ? l'avertissement qu'elle m'a envoyé tantôt concerne peut-être encore les machinations de ces gens, que je croyais m'avoir attachés pour toujours.

— Un avertissement ! Puis-je demander à Votre Majesté de quoi il s'agit ?

— Madame l'abbesse m'écrit qu'elle a été prévenue qu'un homme, en surcot brun, dans une taverne à Paris, s'était écrié, en brandissant sa dague, qu'il me tuerait.

— En ce cas, Votre Majesté a peut-être tort de s'engager au milieu du populaire qui doit se trouver en ce moment aux Porcherons et à Montmartre.

— Il faut que je voie Madame de Beauvilliers... Il est temps que je m'entretienne avec elle de mes grands projets dont je vais pouvoir, d'un jour à l'autre, commencer l'exécution... D'ailleurs, au milieu de mon peuple qui m'aime tant, oserait-on attenter à ma vie ? Et puis, vous êtes là, mes fidèles !

— Sire ! nous donnerions notre vie pour vous.

Henri et ses trois compagnons traversèrent le faubourg Saint-Honoré entre le Marehé aux Pourceaux et la butte Saint-Roch, et gagnèrent la Grange-Batelière, l'ancienne *Granchia Batalleria*, où on se livrait à des joûtes ou exercices guerriers pendant le treizième siècle.

A mesure qu'on avançait, la foule qui se portait vers Montmartre grossissait. Mais les quatre cavaliers avaient l'air de simples gentilshommes, avec leurs habits de chasse, et personne ne fit attention à eux.

Depuis quelques années, du reste, une grande simplicité avait succédé au luxe des vêtements que nous avons fait connaître. Un édit sévère avait défendu de porter de l'or et de l'argent sur les habits. Henri IV l'observait rigoureuse-

ment, et il fit un jour très-mauvais accueil à un prince du sang qui n'obéissait pas à cette réforme. De là ces modes carrées et sans ornements que nous montrent les estampes du temps, et qui forment un si vif contraste avec les somptueux costumes du règne de Henri III.

La plus franche gaieté régnait dans le peuple et la bourgeoisie qui, par différents chemins, se rendaient à la fête des Vignerons. Les chants populaires de l'époque résonnaient de toutes parts.

Henri IV sourit. On répétait surtout ceux qu'il avait composés ou qui étaient en son honneur.

Ici, des jeunes filles chantaient de leur voix fraîche et argentine la charmante romance :

Viens, Aurore,
Je t'implore...

Plus loin, un heureux couple s'acheminait le sourire aux lèvres, et l'amoureux s'égosillait à jeter au vent la chanson suivante :

Si le roi m'avait donné
Paris sa grande ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, ô gué !
J'aime mieux ma mie.

Là, retentissait l'air devenu national :

Vive Henri Quatre,
Vive ce roi vaillant !

Mais une larme vint à l'œil du bon Béarnais, quand il entendit fredonner cet autre air, dû également à son maître de chapelle, Eustache du Courroy :

Charmante Gabrielle,
Régnez avecque moi !



Au ruisseau de Ménilmontant, transformé plus tard en grand égout de Paris, et qui coulait alors entre la Grange-Batelière et les Porcherons, un tumulte fit arrêter le roi et ses amis.

Sur le pont, la foule huait et conspuait un homme en soutanelle noire et couvert d'un grand feutre aux bords relevés.

— Il faut le jeter à l'eau, le jésuite ! cria une voix.

Des acclamations passionnées accueillirent cette proposition. On saisit le pauvre diable, qui levait au ciel des regards éperdus, et sans doute on allait lui jouer un mauvais tour, lorsque le roi, piquant des deux, s'élança à son secours avec ses trois compagnons.

Le peuple, ayant reconnu des gentishommes, lâcha prise, et le malheureux fut délivré.

— Castaignac, dit le roi au Gascon, protégez-le en le reconduisant jusqu'à la porte Montmartre. Vous nous rejoindrez à l'abbaye.

— Ah ! mordious, grommela l'efflanqué cadet, il ne manquait plus que pareille besogne à ma colichemarde qui pourfendit Roland... Protéger un moine-ton jésuite !

Mais il ne se mit pas moins en devoir d'obéir au roi.

Le novice — car c'en était un — s'était jeté aux pieds de son sauveur.

— Ah ! Sire, lui dit-il, je vous dois la vie et ne l'oublierai jamais.

— Chut ! fit le Béarnais. Ne me faites pas reconnaître dans cette foule, mon ami.

— Ah ! je savais bien que vous étiez bon et généreux, et que l'image qu'on me faisait de vous était fausse... Comptez désormais sur le devouement du pauvre frère Côme.

— C'est là votre nom ? demanda Henri.

— Je suis l'humble servant d'un profès, le révérend père Daubigny.

— Cotton me parle quelquefois de ce père... Mais tu le connais, Marcel ?

— Hélas ! répondit le fiancé d'Alice.

Ce dernier prit aussitôt le frère Côme à part.

— N'est-ce pas vous, demanda-t-il, que l'ami Gros-Michel a déjà sauvé des flots dans le temps ?

— Moi-même, et j'ai passé la matinée avec lui. Je lui ai donné avis d'une menace de mort proférée hier, dans une taverne, contre Sa Majesté.

— Ah ! c'est vous !... Vous valez mieux que votre robe.

— Je ne songe qu'à honorer Dieu et à faire mon salut.

— Pourquoi tous les vôtres ne vous ressemblent-ils point ?

— Ils sont pieux comme moi, seigneur.

— En apparence, mais pas dans le fond... On voit bien que vous n'êtes que simple novice... Pourrai-je vous revoir, l'ami ? J'aurais des renseignements à vous demander.

— Maître Michel m'a déjà parlé de vos infortunes, et j'ai su par lui que vous n'aviez été pour rien dans la tentative contre mon révérend père.

— Dieu me garde de pareil crime, même contre mon ennemi ! Ne pourriez-vous me dire où l'on a conduit la novice du couvent *Sant'Agata* ?

— Je ne sais rien des secrets du révérend.

Marcel poussa un soupir, puis il reprit :

— Adieu, l'ami ! Souvenez-vous maintenant de votre bon roi.

— Je n'aurai garde, seigneur ! Que Dieu le bénisse et le conserve !

A ces mots, le novice des jésuites prit le chemin de Paris avec le chevalier de Castagnac, qui bougonnait fort de se voir chargé d'une mission si peu digne du rejeton de ses nobles ancêtres.

Marcel éperonna son cheval pour rejoindre le roi, qui avait pris les devants avec d'Aubigné.

Déjà celui-ci avait dépassé le château du Coq, et vers la chapelle des Martyrs, qu'on apercevait au loin, il voyait se dérouler à travers les vignes le cortège de la fête.

La foule saluait de ses acclamations l'apparition du char symbolique, orné de banderoles flottantes. On entendait le son des trompettes et des clairons, et chacun courait en répétant le vieux cri de joie :

— Noël ! Noël !

Tout à coup, au moment où Marcel se rapprochait de Henri, un homme en surcot brun fendit la multitude et s'élança sur le roi, une dague à la main.

Prompt comme l'éclair, notre officier tira son épée, et arriva juste à temps pour lui flanquer, du plat de la lame sur le bras, un si violent morion, que le meurtrier lâcha sa dague en poussant des hurlements.

— Ventre-saint-gris ! s'écria le roi en se retournant, je crois que je l'ai échappé belle.

A peine eût-on entendu dans le peuple ce juron si connu, que les uns se jetèrent sur l'assassin pour l'assommer, les autres entourèrent Henri IV comme pour lui faire un rempart de leur corps.

— Ne lui faites point de mal ! dit le Béarnais. Pour Dieu, ne le tuez point !

— Vive le roi ! vive notre bon Henri ! acclama-t-on tout à l'entour.

Tandis que quelques bourgeois emmenaient le coupable, pour le mettre entre les mains des Suisses qui protégeaient la fête, la foule escortait Henri IV avec des cris et des démonstrations qui tenaient du délire.

Peu s'en fallut même qu'on ne l'arrachât de sa selle pour le porter en triomphe sur les épaules. On baisait ses mains, ses chausses, ses bottes. Le cheval avait grande peine à avancer.

Henri en avait la larme à l'œil.

Tout ce que le Béarnais avait accompli en France depuis plusieurs années, lui avait tellement attaché son peuple,

que l'affection de celui-ci pour sa personne ne connaissait plus de bornes. Aussi, partout où il se montrait, était-il l'objet d'un enthousiasme inexprimable.

On ne l'appelait plus que le *bon Henri*.

Que de changements opérés depuis douze ans ! A la France de la Ligue, avec ses passions fanatiques, ses déchirements sanglants, ses ruines et sa misère profonde, avait succédé une autre France, calme et heureuse, où l'esprit de tolérance faisait chaque jour de nouveaux progrès.

On n'entendait partout que gaies chansons, noëls joyeux.

Le paysan ramassait tranquillement ses moissons dorées, que les gens de guerre ne foulaient plus, et déjà il commençait, suivant le vœu de Henri IV, à mettre le dimanche sa *poule au pot*. Le vigneron faisait couler des flots de vin sous son pressoir, et dans les villes retentissait le marteau sur l'enclume, et les métiers en mouvement semblaient bourdonner et crier à l'unisson : *Industrie, commerce, prospérité !*

C'est qu'il n'était plus, ce temps d'exécration mémoire, où un pape, méconnaissant les préceptes de la religion chrétienne, pouvait exalter le fanatisme d'un roi de France, et lui conseiller le massacre de ses sujets ! Ce n'était plus qu'un odieux souvenir, cette époque où Pie V, mis au nombre des saints par ses successeurs, pouvait donner par écrit à Catherine de Médicis et à son fils Charles IX les abominables conseils que voici :

« Si Votre Majesté continue, comme elle l'a toujours fait... à combattre en face et avec rigueur les ennemis de la foi catholique, *jusqu'à ce qu'ils soient tous exterminés (ad exterminationem usque)*, qu'elle soit assurée que le secours divin ne lui manquera jamais, et que Dieu lui préparera, ainsi qu'au roi son fils, de plus grandes victoires. Ce n'est que par l'extermination entière des hérétiques (*deletis omnibus*) que le roi pourra rendre à ce noble royaume l'ancien culte de la religion catholique, pour la gloire

de son propre nom et pour *notre* gloire éternelle. C'est là ce que nous devons tous les jours demander à Dieu dans nos prières.

« Donné à Saint-Pierre de Rome, sous l'anneau du pécheur, le 28 mars 1569, la quatrième année de notre pontificat. (Goubau, *Epistolæ Piæ papæ*, Anvers 1640, in 4^o lib. III, epist. XI, p. 154). »

Les haines de religion avaient été éteintes, les rébellions des grands vaincues, les financiers et les traitants bridés dans leurs malversations, les gouverneurs arrêtés dans leurs exactions, les monnaies remises en ordre, les rentes vérifiées, et celles qui étaient frauduleuses annulées, les inutiles offices de judicature et de finances supprimés, les gens d'église moralisés et régularisés, les *égailleurs* et *asséeurs*, percepteurs et trésoriers, convaincus de concussion, punis rigoureusement.

Grâce encore à d'autres mesures économiques sagement prises, et tout en déchargeant le peuple de la *pancarte* et de divers impôts onéreux ou vexatoires, Sully avait rempli les coffres de l'Etat. Toutes ces épargnes étaient enfermées à la Bastille.

On construisit de belles routes, munies de relais de poste et plantées d'ormes, que le peuple nomma des *Rosny*. On répara les chemins, les levées, les ponts par tout le royaume ; on établit des digues, on dessécha les marais, on exploita les mines avec persévérance, de vastes projets de canalisation furent conçus et préparés pour unir les mers du Nord et de la Méditerranée.

L'agriculture fut largement encouragée ; on établit des magnaneries, on planta des mûriers partout, on créa de nouveaux haras.

Les manufactures de soie de Lyon, de Tours, de Nîmes furent remises en prospérité. A Paris même on en fonda pour les drapset les toiles d'or. Des fabriques de verrerie, de tapis, de toiles fines, de cuirs, d'acier fin, s'établirent sous

l'impulsion du roi. On forma des projets de colonies en Amérique. La liberté du commerce des blés et des vins fut proclamée.

Par les monuments qui sont encore sous nos yeux, on peut apprécier ce que Henri IV fit pour les beaux-arts. On sait moins ce qu'il fit pour les lettres et les sciences.

Le Collège royal (Collège de France) fut relevé avec l'Université. La barbarie et le fanatisme furent chassés du Collège de François I^{er}, et le roi y appela même des protestants : Casaubon, l'érudition incarnée, y professa. On créa des chaires nouvelles pour les sciences, malgré le père Cotton et les jésuites qui prétendaient, comme on voudrait nous le faire croire encore, que la moralisation par la science est une chimère, et que les connaissances humaines ne peuvent que donner plus de force et fournir plus de ressources à la perversité, ce qui est démenti par les statistiques judiciaires.

Henri ouvrit au public la Bibliothèque royale. En outre, il voulait construire un grand édifice qui eût été « une Académie complète de toutes les sciences. »

Voilà quelles furent les œuvres et les projets des deux grands génies qui présidaient alors aux destinées de la France.

Mais, absorbés par ces plans d'intérieur, ils ne perdirent pas de vue un seul instant leurs idées de remaniement des nationalités de l'Europe.

L'art militaire fut relevé par la formation des armes savantes ; les frontières furent mises en bon état de défense. La solde améliorée, les cadres bien établis, l'administration du matériel organisée, la discipline introduite dans les troupes, permettaient de passer, d'un moment à l'autre, du pied de paix sur le pied de guerre le plus imposant. Mais, comme il y avait de bons cadres plutôt qu'une armée nombreuse, inutile en temps de paix, le peuple ne se ressentait

nullement de cet état de choses, et les impôts ne l'écrasaient point.

Voilà ce qui faisait que Henri IV était l'idole de ses sujets. Voilà pourquoi, quand on l'eut reconnu aux Porcherons et qu'on eut appris qu'il venait encore d'échapper heureusement au poignard d'un assassin, ce furent autour de lui des acclamations frénétiques, des transports de joie inouïs.

Toutefois, il y avait une ombre, peu apparente il est vrai, mais grosse de menaces peut-être, à ce tableau de l'allégresse publique...

Au milieu de cette foule livrée au bonheur, un démon était caché, comme un serpent parmi les fleurs.

Sur le bord du chemin, contre un bloc de gypse, un homme à la chevelure et à la barbe rousses, à l'œil sauvage, à l'aspect sinistre, se tenait appuyé, la main dans sa ceinture.

Cet homme portait le costume des frères convers de l'ordre des Feuillants.

— Le voilà !... c'est lui ! se disait-il. Lui, aimé et choyé par tout un peuple !... Il ne se sentira que plus fort pour entreprendre ce dont on parle... Ses soldats même ne connaissent que lui. Je les ai entendus hier, sur le Pont-Neuf : « Si le roi, disaient-ils, veut faire la guerre contre le Saint-Père, nous l'assisterons de tout cœur, et mourrons pour cela, s'il le faut. » Or, le Pape est Dieu, et Dieu est le Pape.

Le sombre personnage leva les yeux au ciel.

— Vous m'inspirez, Seigneur ! continua-t-il. C'est vous qui m'apparaissez sans cesse dans mes méditations, et vous m'ordonnez d'empêcher le roi de faire la guerre impie dont on parle. J'irai lui parler au Louvre... Déjà, lors de mon premier voyage à Paris, je voulais le voir et l'avertir d'avoir à réduire les huguenots à la foi catholique... Je ne pus l'approcher alors, et le père Daubigny m'ordonna de retourner à Angoulême, jusqu'à ce qu'il me rappelât... Mais je n'ai pas attendu ses ordres : je suis revenu... Le duc d'Épernon, gouverneur de l'Angoumois, me voulait du bien :

il a défrayé mon voyage... J'ai pu du reste lui être utile, en allant porter des lettres de sa part au vice-roi de Naples pour Philippe III...

Le rousseau serra les poings, en continuant son soliloque :

— C'est du reste à Naples, chez le jésuite espagnol Alagon, que, pour la première fois, j'ai entendu parler de cette guerre inique et des projets pervers du Navarrais, toujours huguenot au fond de l'âme... Mais je ne veux pas que cette guerre se fasse ! Dans mes rêves, je vois toujours notre sainte religion profanée par le roi et ses soldats, le Saint-Père persécuté et éploré, tendant vers le ciel des mains suppliantes... On dit même que le maudit Béarnais veut forcer le Pape à venir habiter Paris.

Le visionnaire venait de se retourner. Ses yeux égarés s'arrêtèrent tout à coup sur les murailles grisâtres de l'abbaye de Montmartre.

— Et puis, reprit-il tandis que son regard s'allumait, toujours aussi cette femme, cet ange, l'abbesse Marie !... O l'adorable figure ! je la vois continuellement, ainsi qu'elle m'est apparue la première fois, resplendissante de lumière, la crosse en main, son voile relevé lui formant comme un nimbe de sainteté autour de son front, belle comme une des Vertus et des Dominations du ciel !... Pouvais-je ne pas revenir, pour l'admirer encore, pour respirer son atmosphère ? Ah ! que j'ai souffert loin d'elle !

Le frère feuillant entendit alors les clameurs populaires redoubler d'intensité du côté de la Chapelle des Martyrs. Henri IV venait de joindre le cortège et le char des Vendangeurs.

— Mais que vient-il faire encore à Montmartre ? se demanda le farouche praticien d'Angoulême, qui se plaisait toujours à se parler à lui-même, comme on sait, et qui, tout éveillé, continuait ses visions de la nuit.

Il tressaillit, et ses yeux, enfoncés dans l'orbite et en-

tourés d'un cercle brun de mauvais augure, lancèrent de sinistres éclairs.

— Serait-ce pour *Elle* ? se dit-il en saisissant convulsivement sous les plis de sa robe le manche d'un couteau. Malheur, trois fois malheur à lui !

Soudain il tressaillit. Une main venait de se poser sur son épaule.

— Que fais-tu là, Ravailiac ? demanda en même temps une voix sèche et brève.

Le lugubre monomane se retourna et vit le révérend père Daubigny qui dardait sur lui son regard perçant et dominateur.

— Je pensais au roi... et à *Elle*, répondit Ravailiac en baissant les paupières sous le rayon visuel du maître.

— Je t'avais défendu d'approcher du roi.

— Mais non de l'abbaye. J'ignorais que le roi y viendrait.

— Rentre dans Paris !

— Mais, mon père, ne voulez-vous donc plus que je lui parle, pour l'admonester ?... Autrefois, vous m'y poussiez.

— Les temps sont changés.

— Ne savez-vous point qu'il va déclarer la guerre aux princes catholiques et à notre Saint-Père ?

— J'espère encore qu'il y renoncera... Mais ces choses ne te regardent point... Je t'invite même à ne plus rôder autour de l'abbaye.

— Pourquoi, révérend père ?

— Parce que de rôder ainsi tout seul en ces lieux, cela te donne de mauvaises pensées.

— Quand cela serait, mon père, ne vous ai-je pas ouï souvent dire *qu'il était nécessaire quelquefois de tuer un roi* ?

— Ce n'est pas à toi de juger de l'opportunité du moment, répliqua sèchement le profès.

— Et à Naples, où m'envoya le duc d'Epernon, le père Alagon ne m'a-t-il point encouragé à donner un coup de

couteau au Navarrais ? Ne seriez-vous pas de son avis, mon père ?

— Retourne dans Paris, ordonna brusquement Daubigny, et ne questionne plus !

Disant cela, il étendit son bras vers la ville, d'un air impérieux.

Ravaillac s'en alla, tête basse.

— Cet homme, murmura le jésuite en le voyant s'éloigner, n'est pas encore assez maté. Par le jeûne et la pénitence, nous le dompterons de façon à ce qu'il n'ait plus d'autre volonté que la nôtre.

Après avoir pendant quelques minutes considéré, sur le versant de la butte, l'immense foule qui s'y ébattait joyeusement autour de son roi et du char d'honneur, Daubigny murmura :

— Qui dirait que ce roi, qui ne paraît songer qu'au plaisir, nourrit de si vastes projets?... Quel génie!... Ah ! pour quoi n'est-ce point un Philippe II ? La foi serait bientôt triomphante sur toute la terre...

Pensif, le profès de l'entreprenante Compagnie reprit lui-même le chemin de Paris, pour gagner la maison des jésuites, située alors près de la porte Saint-Antoine.

Comme il y pénétrait, un individu bien enveloppé dans son manteau et la tête couverte d'un feutre aux larges bords, qui lui servaient à cacher ses traits, le heurta presque sur le seuil.

— J'étais venu pour vous voir, mon révérend, dit cet homme.

— Monsieur d'Épernon ! s'écria le père Daubigny.

— Chut ! ne prononcez pas mon nom, dit vivement le gentilhomme.

— C'est juste, monsieur le duc.

— On ne doit pas nous soupçonner d'intelligence.

— Vous apportez des nouvelles ? Permettez que je vous montre le chemin de ma cellule.

Le jésuite et le grand seigneur furent bientôt seuls dans le logement du profès.

— Eh bien ? fit Daubigny.

— Tout se prépare pour la guerre.

— En êtes-vous certain ? demanda froidement le père.

— La cour en glose chaque matin.

— Le père Cotton, que j'ai vu hier, m'a assuré que rien n'était encore résolu, et qu'il espérait que son influence sur le roi empêcherait ce grand malheur.

— Messieurs, vous m'avez l'air de gens qui dorment sur un volcan, dit le duc en haussant les épaules.

Le jésuite eut un sourire.

— Ne voyez-vous donc point, reprit d'Épernon en s'échauffant, que cette guerre impie est appareillée de longue main ?

— C'est malheureusement vrai, mais...

— Que c'est l'idée fixe du Béarnais.

— Sans doute, monsieur le duc.

— Que toutes ces réformes en finances et en impôts n'avaient qu'un but, constant et bien arrêté, celui de mettre sur pied une armée formidable.

— Je suis loin de le nier.

— Pour remplir les coffres à cette Bastille, que je vois de votre fenêtre, que n'a-t-on pas fait ?

— On a battu monnaie par tous les moyens, c'est certain, monsieur le duc.

Ce dernier frappa du poing sur la table devant laquelle il était assis, et, plein de colère, s'écria :

— Ce rustre de Sully n'a pas même observé les plus simples convenances et respecté les droits acquis.

— Calmez-vous, monsieur. Je sais que vos ressources ont été bien diminuées, mais espérez mieux !

— Que j'espère !... En attendant, tout bien compté, mon gouvernement me rapporte aujourd'hui, par an, 60,000 écus de moins... C'est une abomination ! C'est à vous mettre

hors de soi !... Ah ! pourquoi Biron s'est-il rendu à Fontainebleau ?

D'Épernon ne put jamais pardonner à Henri IV et à Sully d'avoir mis fin à ses rapaces exactions. En vain avait-il cherché à intimider le roi et son ministre : le temps des grands complots était passé. Le sévère surintendant rendit du reste hauteurs pour hauteurs à l'ancien mignon de Henri III, et ne fit pas plus de concessions à lui qu'à d'autres.

Daubigny avait conservé son sourire pendant tout l'accès de colère du duc.

— Ne désespérez de rien, monsieur, dit-il enfin à d'Épernon. Nous avons un habile confesseur auprès du Béarnais, et pouvons dormir sur les deux oreilles. Tant que le père Cotton ne dira point : « Alerte ! le péril est imminent », rien n'est à craindre.

— Oui, si le roi confiait tout à son directeur général, et que ce fût auprès de lui qu'il prit ses inspirations politiques.

— Le roi ne donnera point le signal de la guerre, sans en dire un mot à son confesseur.

— Il sera trop tard alors.

— Il est toujours temps d'empêcher un roi de perdre son âme.

— Comment cela, mon père ?

— En mettant sa volonté dans l'impossibilité d'agir, répondit le jésuite avec un nouveau mais singulier sourire.

— Je ne comprends pas trop, dit d'Épernon.

— Avez-vous déjà appris, demanda négligemment Daubigny, qu'il y a quelques heures on a failli tuer le roi à Montmartre ?

— Que dites-vous là, monsieur ?

— Un insensé, sans le moindre doute. Je vous le demande : va-t-on de la sorte, sans bien prendre ses mesures, se jeter sur un roi au milieu de son peuple ?

— C'est vrai, fit d'Épernon, tout rêveur. Toutes les tentatives ont avorté jusqu'à présent, faute de préparations bien étudiées et de circonstances habilement amenées...

Le jésuite observait le duc du coin de l'œil. On eût dit qu'il suivait, dans l'esprit de ce dernier, le développement du germe plein d'exécrables fruits qu'il venait d'y jeter.

— Ravallac est toujours à Paris, mon père ? demanda brusquement d'Épernon.

— Il a pris l'habit de frère lai des Feuillants.

— Je vous l'ai adressé à son retour de Naples, pour que vous en ayez soin.

— Aussi l'ai-je mené au provincial des Bénédictins de l'étroite observance, en son couvent de la rue Saint-Honoré.

— Il n'est point là à sa place. Ces Bénédictins réformés ont toujours à la bouche les grands mots de *patrie, instruction, travaux utiles*...

— Je ne l'ai mis dans ce couvent que pour qu'il y puisse vivre inaperçu.

— Qu'il reprenne le costume laïque : il sera bien moins remarqué dans la foule... Un moine à la barbe rousse cela frappe. Voici une bourse : faites-le loger, je vous prie, aux *Trois Pigeons*, près du Louvre où je pourrai le voir ou le faire mander, si besoin est.

— Votre désir sera accompli, monsieur le duc, répondit Daubigny.

— Cependant, reprit l'ancien favori de Henri III, il est des moyens qui ne doivent être tentés qu'à défaut de tout autre.

— Sans doute... *in extremis*. Et rien ne presse.

— Ah ! s'écria le duc, si l'on pouvait éloigner du roi ses conseillers intimes ! Il en est deux : Sully et...

— Trois, monsieur d'Épernon. L'un des trois est une femme.

— Qui donc, mon révérend ?

— L'abbesse Marie de Beauvilliers... Mais tout a échoué contre elle dans le temps, et aujourd'hui, d'après ce que je sais, elle se tient tellement sur ses gardes, qu'il est impossible de... Il faut, du reste, éviter le scandale en religion.

— Quant au troisième, mon père, c'est indubitablement l'officier des gardes, Marcel de Fontaine, un méchant aventurier, un soldat de fortune !

— C'est un homme déterminé, qui sait aussi bien se défendre qu'attaquer. Il a, du reste, constamment avec lui deux créatures qui sont des géants et des hercules... Je sais personnellement ce dont ils sont capables ensemble.

— Le moyen alors de s'en débarrasser, de lui comme de Sully ?

— N'êtes-vous point de l'intrigue qui s'est formée contre le surintendant ?

— Oui, nous travaillons à le faire tomber... Reste l'officier, mon père.

— Je combine un plan pour perdre ce dernier, et cette fois à jamais... Avant peu, nous en serons délivrés.

Le courtisan et le jésuite se séparèrent, après s'être communiqué mutuellement quelques détails sur leurs machinations secrètes.

Daubigny avait prononcé plusieurs fois, tout bas, le nom de la marquise de Verneuil.

D'Épernon, de son côté, avait nommé Concini, le mari de la Galigai, sœur de lait de la reine.

II

LA FÊTE DES VIGNERONS.

Retournons à la butte Montmartre, où nous avons laissé le roi Henri IV, porté pour ainsi dire par les flots de son

peuple enthousiaste, et abordant le cortège des Vendangeurs.

La fête était bruyante et animée ; il y régnait la gaieté la plus folle, sous un resplendissant soleil d'automne.

Le rustique char des Vendangeurs, entouré des chevaliers de l'arbalète de la paroisse et des principaux de Montmartre, parmi lesquels les Compoint, les Cottin, les Diard, les Lécuyer, tous vigneron de père en fils, s'avancait au milieu des cris, des rires et des danses.

Tout cela rappelait parfaitement le chariot de Thespis et les bacchanales des Dionysiaques. Il n'y manquait que les satyres et les bacchantes sous la forme et le costume mythologiques.

Et, de fait, c'était bien encore le culte de Bacchus qu'on célébrait, puisqu'on appelait cette fête la *Saint-Bacque* ; mais c'était le culte de Bacchus christianisé.

Bacchus était devenu saint Benoît, par la seule raison que la fête de l'un et de l'autre tombait le 7 octobre.

Jusqu'au dix-huitième siècle cette solennité a eu lieu dans les environs de Paris et sur le penchant de la colline de Sainte-Geneviève, à l'endroit où l'on construisit l'église Saint-Benoît. On avait pendant longtemps rendu un culte à saint Benoît, sur un autel dressé parmi les vignes. Montmartre avait eu aussi sa chapelle de Saint-Benoît, succédant à l'autel du dieu païen.

On se lançait des grappes de raisin, et l'on en barbouillait impitoyablement le visage des vaincus, le tout avec grand ébaudissement et joyeusetés.

Le cortège des vigneron montmartrais avait d'abord été porter la vendange nouvelle à la *Cour du Pressoir* de l'abbaye, où la bénédiction s'était faite, au carillon de toutes les cloches, tandis que coulait le jus précieux ; puis on s'était rendu à l'église, où l'office avait été célébré avec pompe.

Maintenant on faisait le tour de la butte.

Indépendamment des arbalétriers et des viguerons notables qui entouraient le char orné de banderolles, il y avait aussi là une députation du corps des marchands de vin de la capitale.

L'un de ces derniers portait les armoiries de la corporation, qui étaient « d'azur au navire d'argent surmonté de la bannière de France, et accompagné de six petites nefes de même à l'entour, avec une grappe de raisin de gueule en chef. »

Cette réunion de métaux et de couleurs rappelait les trois nuances des vins du pays, blancs, rouges et bleus.

Sur tous les tons on chantait les vins d'Argenteuil, de Surcnes et de Montmartre, célébrés déjà par l'empereur romain Julien, qui avait tant fait pour Lutèce. Par-ci par-là on dansait un branle gai sur l'air : *Tarabin tarabas*.

Tous les rois de France, imitant Julien et son prédécesseur Probus, ont du reste tenu la vigne en honneur, et le *sarment divin*, le *bois noble*, l'*arbre privilégié*, fut constamment l'objet de leur sollicitude.

Loin de faire comme Domitien, qui avait eu la mauvaise inspiration de faire arracher la vigne des Gaules, parce qu'il craignait qu'elle n'inspirât à nos ancêtres des idées d'indépendance ou de conquête, nos rois n'ont cessé de la protéger.

Clovis menaça de mort quiconque arracherait méchamment un pied de sarment.

Philippe-Auguste rendit un édit, d'après lequel tout homme convaincu d'avoir cueilli du raisin dans la vigne d'autrui serait condamné à perdre une oreille ou à payer cinq sols. De là, ce dicton cité par Rabelais : *Vin d'une oreille*, et qui indiquait que telle ou telle sorte de vin était si parfaite, que pour s'en procurer on pouvait bien risquer une oreille.

Le char, attelé de plusieurs bœufs, était conduit par Michel et frère Gilles. Ce dernier était rentré dans ses

fonctions à l'abbaye, sur la recommandation de Marcel.

Sur le char se voyait un tonneau tout bigarré de rubans de couleur, et sur ce tonneau de bois un autre tonneau de chair et d'os, enrubané aussi et couronné de pampres...

C'est bien là le vieux Silène, le père nourricier de Bacchus, dont il tient d'une main, sur ses énormes genoux, la petite statue peinte; dans l'autre main, il a un broc aux cercles de cuivre reluisants.

Chacun admire le chef des satyres, l'appelle avec complaisance, l'interpelle, chante des noëls à son adresse.

Mais lui, grave et comme pénétré de son rôle, son ventre rebondi majestueusement étalé sur la futaille, son triple menton écrasant un rabat taché de vin, regarde cette foule comme un roi son peuple, sans s'étonner le moins du monde de l'ovation dont il est l'objet.

De temps en temps seulement il lève le bras, non pas celui qui tient la statue de Bacchus, mais l'autre, et avale de longues gorgées du vin nouveau.

— *Lieber Gott!* murmure-t-il alors avec un soupir de béatitude. Gue che vudrais donc que ça turât duchurs!...

Il a pourtant daigné faire un signe amical à Marcel.

— Ventre-saint-gris! s'écria tout à coup le roi, en éclatant de rire, mais c'est notre capitaine Gargantua.

C'était effectivement le gros reître.

Voici la mésaventure qui lui était arrivée, mésaventure qui, à sa grande satisfaction, s'était changée pour lui en bonheur et triomphe.

Pendant les deux jours qui précédaient la Saint-Bacque, on exposait sur une table, dans la Cour du Pressoir, la petite statue de Bacchus, et la coutume voulait que tous ceux qui venaient visiter le pressoir abbatial fissent une génuflexion devant cette figure du fils de Sémélé.

Ceux qui y manquaient étaient condamnés à souffrir qu'on leur appliquât, *super posteriora*, un certain nombre de

coups de pelle de bois, qu'on appelait pour cette raison la *raçon du baccanat*.

Cette punition s'exerçait en vertu d'une sentence de sept vigneron, prononcée par le plus ancien, et dont il n'y avait point d'appel. Ce qu'il y avait de favorable, toutefois, c'était que le patient pouvait se choisir un parrain, de la même manière qu'on l'observait dans les jugements militaires.

Or, le capitaine Gargantua ne connaissait pas ce vieil usage. En allant voir le pressoir la veille, il avait omis de faire la gémflexion de rigueur, mouvement que du reste son énorme bedaine ne lui eût guère facilité.

Malgré ses protestations tudesques, on le mena devant l'aréopage montmartrai. Maître Jean Compoint présidait.

La sentence fut prononcée gravement par ce dernier.

— *Der Teufel!* s'écria Gargantua, che ne veux bas, moi... Ah! mais non.

— Il faut vous y soumettre, dit le président. Après la petite cérémonie, on vous réglera d'une demi-pinte de vin.

— Une demi-binde de fin! fit le reître avec un dédain superbe. Guand che n'en pois bas au moins teux bindes à la fois, che ne suis bas gondent... Ça n'y barait bas!

Les sept juges s'entre-regardèrent tout étonnés.

Un homme qui avait besoin de boire deux pintes afin de se dérider un peu, pour des vigneron c'était une merveille, quelque chose de phénoménal, et en même temps une trouvaille précieuse, une véritable bonne fortune.

De plus, le reître possédait un ventre si bien renflé et étoffé, une si bonne face bachiquement enluminée, avec un nez tellement broché de bourgeons et de reboutils, qu'il rappelait les tendrons des sarments!

Le tribunal se consulta, et maître Diard, un des plus avisés de la paroisse, émit un avis qui fut adopté avec enthousiasme.

— Seriez-vous homme, demanda le président au reître, à boire continuellement toute la journée ?

— Gomme l'entendez-vus, dit Gargantua, presque blessé de la question. Mais che pois duehurs, guand eh'ai du fin.

— Même du vin nouveau ?

— *Ia, ia*, ça m'êdre pien écal.

— Mais vous en connaissez les conséquences ?

— Che ne gombrends bas.

On lui expliqua les fâcheuses suites du moût de vendange.

— Ah ! répliqua-t-il, ça ne m'est ehamais arrifé gu'en puvant de l'eau.

— Eh bien ! l'arrêt du tribunal, le voici :

« Ouï le délinquant dans ses déclarations et moyens de défense ;

« Vu sa bonne mine et sa panse réjouissante, qui rappelleront en tout point le personnage dont la tradition nous est venue des Romains, conjointement avec Bacchus ;

« Et attendu, surtout, qu'aux yeux du populaire assemblé il pourra, sans se gêner ni même être incommodé, boire du moût de la vendange pendant toute la cérémonie ;

« Qu'ainsi il honorera publiquement le divin jus de la treille ;

« Ordonnons qu'il représentera l'antique personnage de Silène, et ce assis sur le tonneau dans le char, en lieu et place de la figure de Saint-Bacque, qu'il tiendra en sa dextre aussi respectueusement que possible, tandis qu'en sa sénestre il aura un broc qu'on remplira chaque fois qu'il sera vide ;

« A charge par lui de boire de ce dernier de cinq minutes en cinq minutes, tant que durera la cérémonie, et ce loyalement, à grandes gorgées ;

« Lui faisons remise, en conséquence, de toute autre peine ;

« Lequel arrêt rendu, en notre Chambre des vigneron, à Vigile de Saint-Bacque, l'an de grâce 1609. »

— A grandes corchées ! s'exelama joyeusement Gargantua. *Ja... ja* : un Suisse tu roi en grèverá de débit !

— Il y aura justement des Suisses pour protéger la fête, fit observer maître Compoin, le président.

— Mais, dit Gargantua en se grattant l'oreille, gu'est-ce gue vus avez dit : le bedit sieure de Bacchus tans la main droite, et le proc tans la main cauche ?

— Oui, vous avez bien compris.

— Mais ce ne sera bas gomme, ça. Ch'aimerais mieux changer le proc de main.

— C'est juste, dit en riant le vigneron président. On ne peut pas bien boire de la gauche.

La chose ayant été arrangée ainsi, suivant le désir de Gargantua, on lui avait donné rendez-vous pour le lendemain, et le reître-Silène s'était bien gardé de manquer à la fête.

Voilà comment le capitaine Gargantua figurait sur le char triomphal des vendangeurs de Montmartre.

Tandis que maître Compoin donnait ces explications au roi Henri, Mareel remarqua dans la foule une femme qui cherchait à s'approcher du Béarnais. Mais les Suisses et les chevaliers de l'arbalète la repoussaient.

Cette femme portait des habits qui tenaient le milieu entre ceux d'une bourgeoise aisée et ceux d'une dame de qualité. Elle avait sur la tête une *faïlle* (sorte d'écharpe) de couleur mauve.

Au milieu du populaire circulaient force marchands et crieurs, offrant les friandises du temps aux bourgeois et vigneron.

C'étaient, sur les éventaires d'osier des débitants ambulants, la *poire d'Hartivel* ou de *Chaillou*, la *pomme de Calville* ou le *blanduriau d'Auvergne*, les *nières* et *prunelles acidulées*, les *noix fraîches*, les *châtaignes de Lom-*

bardie, les raisins de Malte, les flans, les oublies renforcées, les *siminaux*, espèce de pâtisserie. On criait même des *roinsoles* ou couennes de porc grillées.

Parmi les boissons, on offrait du vin, dont le plus cher s'élevait jusqu'au prix de trente-deux deniers la pinte (environ trois sous) et le moins cher à six deniers (pas même un demi-sou) ! Puis c'était du verjus, encore meilleur marché, et même du *vinaigre à la moutarde*.

Après avoir goûté du moût de la vendange que maître Jean Compoint, qui était le doyen d'âge des vigneron de la paroisse de Montmartre, lui présenta dans un grand gobelet d'argent, et qu'il trouva délicieux et déjà piquant, le roi salua avec une cordiale courtoisie, et se dirigea avec ses trois gentilshommes vers l'abbaye, en gravissant la butte.

Les acclamations du peuple accompagnèrent Henri IV.

Marcel s'étant retourné un instant, pour admirer encore la bonne et réjouie figure de son capitaine Gargantua, si digne de figurer là comme le père nourricier de Bacchus, aperçut de nouveau, dans la foule, la dame à la faille mauve qui cherchait, mais en vain, à sortir de la cohue, comme pour suivre le roi.

Un quart d'heure après, Henri et Marcel étaient en présence de l'abbesse Marie de Beauvilliers, tandis que, dans le préau, le maigre Castaignac, revenu à la hâte de sa corvée et la main sur la poignée de sa colichemarde, se dandinait pour attirer les regards des jolies nonnains du lieu, et que d'Aubigné, le raide huguenot, maugréait tout bas de se voir dans une caverne de papauts.

Marie est assise en face du roi, et Marcel se tient respectueusement debout.

Les quelques années écoulées, et les peines qu'elle s'est données pour réformer sa maison suivant l'esprit de l'Évangile et de son divin Maître, n'ont nullement altéré sa beauté. La sainte vie qu'elle mène et la charité qui embrase son

cœur semblent, au contraire, avoir communiqué à ses traits quelque chose de céleste qui les transfigure.

La véritable piété, celle que pratique Marie, produit souvent cet effet : uniquement occupée d'aimer Dieu et ses semblables, sans le moindre sentiment de haine ni même d'aigreur contre ceux qui professent une autre religion, l'âme, en perçant l'enveloppe matérielle, y laisse, pour ainsi dire, son empreinte. C'est alors comme un doux et tranquille rayonnement d'amour qui communique au visage et aux formes l'idéal des anges.

Une atmosphère calme et suave semble même régner dans cette humble cellule où respire Marie. Les meubles sont toujours les mêmes, modestes et simples, comme celle qui s'en sert. Le crucifix de bois se découpe en noir sur la blanche muraille, et le prie-Dieu n'est si luisant et si poli que parce que la pieuse bénédictine s'y agenouille à chaque moment.

Un seul objet de luxe brille entre les mains de l'abbesse, c'est son *Livre d'Heures*, don du roi. Elle n'avait pu le refuser.

C'est, en effet, un élégant et riche spécimen des reliures du temps, ayant l'H couronné semé à profusion sur les plats, avec de délicieux entrelacements et arabesques rehaussés d'or et de couleur.

Henri vient de raconter en quelques mots, à sa religieuse Égérie, la tentative de meurtre à laquelle il avait échappé, grâce à Marcel.

— Sire, je vous avais averti, fit observer Marie.

— Je vous en dis mille mercis, madame... Mais à quelles instigations faut-il attribuer ce nouvel attentat? Ah! les jésuites!...

— Que Votre Majesté ne se presse point d'accuser! se hâta de dire la bonne abbesse, bien qu'elle ne sût que trop ce dont ces ennemis du roi étaient capables.

— Ne sont-ils pas coutumiers du fait?

Marie ne répondit rien : elle avait levé les yeux au ciel.

— Je croyais qu'après leur avoir pardonné, continua Henri, qu'après les avoir comblés de bienfaits, ils auraient renoncé enfin à leur haine contre moi... Ah ! pourquoi les ai-je rappelés, malgré l'avis de Sully et de mon Parlement?... Vous, madame, que m'eussiez-vous conseillé ?

La question était embarrassante. Catholique et dépendante de Rome spirituellement, Marie devait-elle condamner la Société de Jésus, assise pour ainsi dire au pied du trône pontifical ? Mais elle était Française aussi, et chrétienne selon l'Évangile.

— Le salut du royaume, répondit-elle avec une douceur qui n'excluait pas la fermeté, ainsi que l'avenir de la chrétienté exigeaient, Sire, que vous écoutassiez vos conseillers.

— C'était aussi l'opinion de Marcel, murmura le roi en baissant la tête. Mais quand je lui en parlai, le mal était fait.

— Toutefois, Sire, s'empressa de dire encore une fois l'abbesse, ne vous hâtez point de les incriminer. Je ne puis croire que...

L'abbesse fut interrompue par un petit coup frappé à la porte. Marcel, ayant été ouvrir, aperçut la fidèle sœur Béatrix.

— Sire, dit cette dernière, un officier des Suisses de Votre Majesté demande à vous rendre compte de l'interrogatoire sommaire qu'il a fait subir au coupable.

— Ah ! fit le roi, nous allons savoir à quoi nous en tenir. Faites entrer l'officier !

Celui-ci vint rapporter à Henri IV que le meurtrier se nommait Jean de l'Isle, natif de Vimeux, près de Senlis.

— Mais c'est proche du marquisat de Verneuil ! s'écria le roi. Après, monsieur ?

— Quant au reste, Sire, j'ai le regret de vous dire qu'on ne peut rien tirer de raisonnable de cet homme, et s'il

m'était permis d'exprimer une opinion à Votre Majesté...

— Dites-la, monsieur : je vous écoute.

— Je crois que c'est un fou.

— Ventre-saint-gris ! ne put s'empêcher de jurer avec satisfaction le Béarnais, j'en serais bien aise. Qu'on le conduise à For-l'Evêque, et qu'on avertisse monsieur le président Jeannin.

L'officier des Suisses se retira.

Disons tout de suite qu'en effet ce Jean de l'Isle était un véritable maniaque. Le président Jeannin ne put tirer autre chose de lui, sinon qu'il était roi de France, que Henri IV avait usurpé sa couronne, et qu'il voulait le châtier de sa témérité.

On se contenta de l'enfermer comme étant en démente, et il mourut en prison peu de temps après.

Après le départ de l'officier suisse, le roi, tout heureux de ce premier rapport, s'écria :

— Vous êtes un trésor de sagesse, madame. Je me garderai désormais de tout jugement téméraire... Ah ! que je suis donc aise que la Compagnie de Jésus ne soit pour rien dans cette affaire... Je ferai encore quelque chose pour ces bons pères ; mais pour Dieu, qu'ils me laissent vivre, afin que je puisse exécuter ce que j'ai résolu.

— Sire, intervint Marcel, ils ne vous pardonneront jamais les grandes choses que vous ferez ; car elles anéantiront leurs propres desseins.

— Une fois l'Europe constituée sur d'autres bases, leur influence et leur puissance se trouveront annulées... Qu'importe alors qu'ils me tuent ! j'aurai assez vécu... Mais il est temps, madame et chère abbesse, que je vous fasse connaître le côté pratique de ce grand plan, aujourd'hui bien arrêté dans son ensemble et jusque dans ses moindres détails.

— J'écoute Votre Majesté, fit l'abbesse.

— Autrefois, vous le savez, ce n'était qu'à l'état de

théorie, presque de rêve, que nous en parlions. Maintenant tout est coordonné, mûri et prêt à être appliqué. L'utopie va devenir une réalité. De sa propre main, Sully, dont la tête chauve ne se paye pas de chimères, a rédigé la loi de l'Europe nouvelle.

— La « République chrétienne » comme vous disiez, Sire !

— Vive Dieu ! oui, s'écria Henri dont le regard étincelait, la République chrétienne, où catholiques et protestants joueront leur rôle sans être absorbés ni dominés les uns par les autres, où les peuples seront liés par des intérêts réciproques et ne feront plus la guerre pour un mot, où la politique de la France, exerçant sur le tout son influence initiatrice, se trouvera engagée sans retour dans des voies d'équité internationale, de liberté intellectuelle, de tolérance religieuse.

— Ce sera, Sire, le règne de Dieu sur la terre, la Jérusalem céleste.

— Dieu veuille que je réussisse ! Écoutez donc !

— Votre Majesté me paraît toute transformée.

— Je me sens rajeunir, rien qu'en y songeant... Or, c'est une vaste confédération que je crée. Elle sera régie par une loi commune. Les quinze « dominations » dont elle se composera seront gouvernées, toutefois, par des principes indépendants.

— Quelles seront ces dominations ?

— Six monarchies héréditaires : la France, l'Espagne, la Grande-Bretagne, le Danemark, la Suède, la Lombardie grandie de la Savoie et d'une partie du Milanais. Six monarchies électives : la Pologne, la Hongrie accrue de la Transylvanie et des provinces autrichiennes, la seigneurie de Venise, la Bohême, les États du Pape réunis à l'Italie inférieure, l'empire d'Allemagne. Enfin, trois républiques proprement dites : les Pays-Bas, les Suisses avec l'Alsace, le Tyrol et la Franche-Comté, et la république d'Italie,

comprenant Gênes, Lucques, les duchés, les petits Etats.

— Je vois l'empire d'Allemagne bien réduit.

— La maison d'Autriche, comme État catholique, est trop puissante. En la réduisant et en la démembrant, ce qui est indispensable, je rétablis la pondération. De plus, la loi commune sera que la religion protestante devra être tolérée dans chaque État, et la persécution interdite partout.

— Qui appliquera la loi commune ?

— Un conseil supérieur, ou « Sénat, » composé de quatre députés pour chaque État confédéré, représentera la République chrétienne, jugera les griefs internationaux, et préviendra par sa médiation les querelles sanglantes.

— Les enfants d'un même père céleste, dit Marie en levant le regard au ciel, ne s'entre-déchireront plus.

— Ainsi constituée, poursuit le roi, la confédération a son but tout tracé : empêcher la barbarie de pénétrer en Europe. On refoulera les Turcs en Asie, et l'on contiendra « le puissant Knès scythien » jusqu'au jour où les Russes pourront être acquis définitivement à la civilisation.

— Il ne faut exclure aucun membre de la chrétienté, ô roi, vous avez raison.

— Depuis cinq ans j'étudie et je forme en silence tout un vaste réseau d'alliances contre l'ennemi commun, contre la maison d'Autriche, qu'il faut avant tout démembrer, je le répète.

— Et vous avez réussi, Sire ?

— Demandez à Marcel : il m'aidra puissamment. Je l'envoyai en Allemagne, lui... Le succès a couronné ses efforts. Seulement il me revenait triste chaque fois.

— Sire, balbutia l'officier en rougissant.

— Il ne put avoir de nouvelles d'Alice, sa fiancée.

— Hélas !

— Espérez, Marcel ! dit doucement Marie de Beauvilliers. Le ciel vous rendra votre fiancée, j'en ai la ferme conviction.

— L'Angleterre, reprit le roi, l'Angleterre, où s'est rendu Sully en personne, a donné son adhésion. Le fils du roi Jacques, le prince de Galles, brûle de faire avec moi son apprentissage de guerre. Tous les princes protestants d'Allemagne sont à nous ; comme eux, la Suède et le Danemark préparent leurs contingents. La Hollande est une alliée dévouée, avec ses hardis *gueux de mer*. Les cantons suisses m'ont déclaré « que leurs affections et leurs armes seraient toujours françaises ». Jusqu'au duc de Savoie, mon vieil ennemi, qui contracte avec moi une alliance offensive et défensive, en fiançant son fils avec ma fille Elisabeth de France.

— Vos diplomates vous ont merveilleusement servi.

— Toute une armée d'envoyés, Joyeuse, Luxembourg, de Thou, Jeannin, du Perron, Schomberg et bien d'autres, comme on n'en verra peut-être plus jamais, s'est répandue en Europe et a travaillé à nos trames secrètes.

— Mais, hélas ! soupira la charitable Marie, le bonheur de l'Europe coûtera des flots de sang.

— Trois années de guerre suffiront pour réduire l'Autriche au seul contingent des Espagnes. Mes coffres sont combles, et l'argent est le nerf de la guerre. Tous mes cadres sont formés et je commence à les remplir... Au printemps prochain, j'aurai 150,000 hommes sur pied.

— Quelle formidable armée ! s'écria l'abbesse stupéfaite.

— En vit-on jamais une pareille ? Qui pourra lui résister ? C'était, en effet, un chiffre fabuleux pour l'époque.

— Et au printemps, demanda Marie, tout cela s'ébranlera ?

— Je n'attends qu'un prétexte. Mais l'occasion va se présenter : elle est imminente.

— Quelle est cette occasion, Sire ?

— Un prince d'Allemagne est malade, et l'on prévoit sa mort. Trois compétiteurs se disputeront l'héritage. L'un

des trois, ce sera le chef de la maison d'Autriche, l'empereur en personne.

— Et les deux autres ?

— Je ferai en sorte qu'ils s'adressent à moi.

— Sire, vous voyez de loin.

Henri IV souriait encore dans sa barbe, suivant sa coutume quand il avait trouvé l'idée de jouer un bon tour à ses adversaires, lorsque de nouveau on frappa à la porte de la cellule abbatiale, mais cette fois trois coups précipités.

C'était encore sœur Béatrix; seulement, elle était accompagnée d'une autre femme, qui se tenait dans le corridor.

— La dame à la faille mauve ! s'écria Marcel.

— De quelle dame parles-tu, mon fils ? demanda le roi.

— De celle que vous voyez dans le couloir. Tandis que nous étions près du char des vendangeurs, elle faisait tous les efforts possibles pour vous approcher.

— Que me veut-elle, cette femme ?

— Sire, dit Béatrix, elle assure avoir à vous entretenir de choses graves et pressantes. Et pour parvenir jusqu'ici, elle s'est appuyée du nom de madame l'abbesse, dont elle prétend être connue.

En entendant cela, Marie de Beauvilliers s'était levée pour aller vers l'inconnue. Dès qu'elle l'eut examinée, elle s'écria :

— Mais c'est mademoiselle Jacqueline de Coman, qui fut novice avec moi à Beaumont-lès-Tours !

— Moi-même, repartit la dame ; mais moins pieuse que vous, madame l'abbesse, j'abandonnai le cloître pour le monde, où je me perdis, hélas !

— Je ne vous comprends pas.

— Mais les desseins de Dieu sont impénétrables, reprit la Coman en regardant Henri IV, puisque, d'avoir suivi à Naples le sieur La Bruyère, j'ai été à même d'y surprendre

des menées abominables, dont la révélation, faite à mon roi, pourra déjouer le plan de misérables assassins.

— Encore ! s'écria Henri en bondissant vers la demoiselle de Coman. Encore et toujours des assassins ! Parlez, madame ! que savez-vous ?

La Coman raconta alors au roi, qu'étant à Naples avec un ancien ligueur du nom de La Bruyère, celui-ci y avait fait la connaissance d'un certain Pierre du Jardin, sieur de la Garde.

Ce du Jardin était un capitaine d'aventures, un homme de sac et de corde, que La Bruyère s'empessa de mener chez le jésuite Alagon, oncle du duc de Lerme, le premier ministre de Philippe III d'Espagne.

L'ancien ligueur, au sortir d'un dîner chez le jésuite espagnol, avait fait connaître à la demoiselle de Coman tout ce qui s'y était passé.

Le père Alagon proposa au capitaine du Jardin d'assassiner le roi Henri IV, avec promesse, s'il réussissait, de lui donner 50,000 écus et de lui faire obtenir le titre de grand d'Espagne.

Un cri d'horreur s'échappa à la fois des lèvres de l'abbesse et de Marcel, à cette révélation si positive. Le roi était tout pâle : il fit signe à la dame de continuer.

— Du Jardin hésita, poursuivit mademoiselle de Coman. Mais il y avait au dîner un rousseau à l'œil sinistre, qui se leva aussitôt et déclara qu'il était prêt à faire la chose, ne demandant pour récompense que l'absolution de ses péchés.

— Quel était ce rousseau ? demanda Henri, les lèvres frémissantes.

— Un Français...

— Indigne de ce nom ! s'écria Marcel.

— Mais La Bruyère ne voulut me le désigner autrement que sous la dénomination du *rousseau d'Angoulême*.

— Que faisait-il à Naples ? demanda encore le roi.

— Il avait apporté au vice-roi des lettres de la part d'un

seigneur de la cour de France, dont La Bruyère refusa également de me dire le nom.

— C'est bien, murmura Henri. Le duc d'Épernon étant gouverneur d'Angoumois, Saintonge et Aunis, je le chargerai de rechercher ce rousseau... Et c'est tout ce que vous savez, mademoiselle ?

— Tout, Sire. Que Votre Majesté avise donc à se garantir contre ces exécrables desseins, et puisse le ciel me pardonner mes fautes, en me tenant compte de l'avertissement que je donne à mon roi !

— Il vous pardonnera, soyez-en sûre, s'empressa de dire l'abbesse en tendant la main à la pécheresse repentie.

La demoiselle de Coman se retira, en se couvrant le visage de son mouchoir.

— Ah ! s'écria le roi, je m'étais trop hâté de me réjouir et d'absoudre ces vilaines gens.

— Sire ! fit observer Marie, le père Alagon n'est du moins pas un Français.

— Les membres de cette société, répliqua Marcel le calviniste, en hochant la tête, ne sont d'aucune nation. Milice sans patrie, elle tient une épée dont la poignée est à Rome et la pointe partout.

— Retournons au Louvre, dit tristement Henri IV. Je ferai rechercher ce rousseau d'Angoulême par d'Épernon... Ah ! pourvu qu'on me laisse le temps de me mettre à la tête de mon armée !

Mais le duc d'Épernon se garda bien de trouver ce rousseau d'Angoulême, dans lequel on a déjà deviné Ravailiac, et que précisément lui-même, comme nous le savons, avait expédié au vice-roi espagnol de Naples.

Quelques semaines plus tard, la cour était au château de Fontainebleau.

Il y avait grande chasse à courre, et la reine, avec les Concini, y assistait.

Pour la première fois, malgré les cris des limiers, les

fanfares et le retentissant tañaut, le roi était triste au milieu de la clameuse.

Le cerf, un dix-cors, avait pourtant été lancé de sa reposée par une forte meute. On avait fait plusieurs lieues sur sa piste, et la bête, par une longue randonnée, avait d'autant plus excité toute la vénerie.

On quêtait ardemment, et nombre de rabatteurs avaient fait diligence et s'étaient postés de manière à faire descendre le cerf vers une clairière où se tenait Marie de Médicis, dans sa birouche ou voiture de chasse.

De la birouche de la reine vient de s'approcher un brillant cavalier, dont la belle prestance est gâtée, toutefois, par un regard faux et un méchant sourire. En face de la reine, sur le devant de sa voiture, est assise la Galigai.

— Sait-on où est le roi ? demanda la reine.

— Il doit se trouver maintenant non loin de l'ermitage de *Franchard*, répondit le cavalier avec le même accent italien que celui de la reine.

— D'Epéron est avec lui, n'est-ce pas ?

— Dans son humeur noire, le roi se laisse diriger facilement. Il ne prête à la chasse qu'une attention distraite.

Après quelques secondes de silence, la reine demanda encore :

— Êtes-vous sûr de votre homme, Concini ?

— Parfaitement sûr. On peut compter sur Risaccazza.

— Pourvu que le roi ne le reconnaisse point !

— Tout barbouillé de noir, il sera méconnaissable.

— Mais sa grande taille...

— Est nécessaire : la tradition l'exige.

— Espérez-vous que la chose réussira, Concini ?

— Depuis un mois, le roi est tellement assailli de libelles, lettres anonymes, avis secrets de tout genre, que son esprit, devenu tout sombre, se trouve dans toutes les dispositions voulues pour être frappé de l'apparition. Il serait bien extraordinaire qu'il ne crût point à quelque trahison

et malheur : n'est-on point généralement persuadé que cette apparition prédit toujours une catastrophe ?

— Et ce ne peut être que contre le surintendant qu'éclatera l'orage...

— Sans doute : tous ses soupçons sont éveillés contre lui.

— Bien. Puissions-nous enfin être débarrassés de Rosny ! C'est la cheville ouvrière de la politique du roi. Tant qu'il sera là, ce double mariage que nous avons projeté ne pourra avoir lieu pour unir la France à l'Espagne et pour empêcher la guerre.

Le roi, ayant avec lui d'Épernon et deux autres seigneurs seulement, avait été adroitement dirigé par le premier du côté de l'ermitage.

Tout à coup retentit un bruit étrange.....

C'étaient bien des aboiements de chiens, le son du cor, les cris des veneurs d'une grande chasse.

Mais, chose singulière ! ces taïauts et ourvaris ne venaient point du fourré même. Ils paraissaient plutôt traverser le feuillage des arbres et résonner dans l'air. De plus, il s'y mêlait des huées et des accents sauvages.

Comme le roi écoutait, tout étonné, soudain un grand homme noir se présenta dans l'épaisseur des broussailles, une trompe à la main.

Dardant sur Henri IV un regard fulgurant, cet homme se mit à crier d'une voix rauque et épouvantable :

— *L'entendez-vous ?*

Puis il disparut sous la feuillée.

D'Épernon et les deux autres gentilshommes s'étaient signés à cette apparition inattendue, et le duc, affectant la plus vive frayeur, s'écria :

— C'est le *Grand-Veneur* !... Ah ! Sire, trahison ou malheur vous menace !

Un instant stupéfait, Henri piqua des deux sans mot dire et reprit le chemin du château, sans plus s'occuper de la

chasse, qui, pourtant, ne tarda point à sonner le plus joyeux hallali, après avoir forcé le cerf à quelques pas de la reine.

Malgré son scepticisme, Henri IV avait été frappé de cette apparition. Comme l'avait dit Concini, son esprit, depuis plus d'un mois *travaillé de main de courtisan*, n'était que trop disposé à ajouter foi à un avertissement surnaturel.

Le conte du *Grand-Veneur de Fontainebleau* était alors dans toutes les bouches, et ces sortes de croyances n'étaient que trop dans les mœurs encore superstitieuses du temps.

La *Nonne sanglante*, le *Moine bourru*, le *Cheval Pacolet*, la *Mesgnie Hellequin*, la *Chasse de Saint-Hubert*, celle du *roi Arthur*, c'étaient là des merveilles fantastiques, dont le récit défrayait encore, non-seulement les veillées des paysans, mais encore les entretiens de la cour.

On croit généralement que l'imagination des bûcherons et des pâtres a créé le conte du *Grand-Veneur de Fontainebleau*, frappée qu'elle était souvent par le bruit que faisaient les troupes d'oiseaux aquatiques, en rasant la cime des arbres.

Quant à l'homme noir qui apparaissait sous les halliers, c'était sans doute ordinairement quelque charbonnier de la forêt, qui, effrayé lui-même de tout ce tapage, disait naturellement : *L'entendez-vous ?*

Concini et d'Epernon n'avaient voulu que mettre à profit le conte populaire, pour agir sur l'esprit du roi et faire éclater enfin, s'il était possible, sur la tête du surintendant Sully, l'orage lentement amassé par leurs intrigues.

A la suite de nombreux avis secrets et de paroles artificieuses souvent répétées par le duc, ainsi que par les autres seigneurs qui étaient entrés dans le complot par jalousie contre le ministre, Henri IV avait conçu, pour la première fois, des soupçons à l'égard de Sully.

Ces soupçons, dit un historien, semblaient être permis

à un prince qui avait éprouvé tant d'ingratitude de la part des hommes.

Plusieurs fois cependant avant d'en venir à un éclat, il avait envoyé des intimes au surintendant, ainsi qu'il en avait agi avec Biron, pour l'engager à ouvrir son cœur.

Mais Sully, qui était innocent et d'un caractère assez rébarbatif, comme on sait, avait résolu de se taire jusqu'à ce que le roi lui parlât lui-même.

Dès que Henri fut arrivé au château, il se rendit au parc, où venait d'être terminé le beau canal qui le traversait.

— Que l'on m'aille quérir monsieur de Sully ! commanda-t-il d'un ton bref.

III

ENCORE LA VINDICATIVE HENRIETTE.

Henri IV voulait en avoir le cœur net. De son entretien avec Sully allait dépendre la disgrâce ou le retour en faveur de son ministre.

A l'entrée du parc était demeuré d'Epéron, se réjouissant déjà d'avance de la chute du surintendant.

Tous les seigneurs qui n'avaient pas été de la chasse étaient accourus auprès du duc, quand ils eurent appris le retour du roi ; la plupart détestaient également le premier ministre, tant à cause de sa malheureuse humeur que pour les faveurs et les dignités dont il était comblé.

Sully vint de son pas grave, et daigna à peine faire attention à tous ces courtisans, qui chuchotaient et souriaient avec ironie.

Dès que le roi l'aperçut, il lui dit :

— « Venez ça !... N'avez-vous rien à me dire enfin ? »

— « Non, » répondit Sully d'un ton bourru.

— « Oh ! si ai-bien moi à vous, » répliqua Henri.

Aussitôt, s'éloignant avec le ministre par une des allées du parc, et faisant mettre deux Suisses à l'entrée du lieu où ils se rendaient, le roi se tourna brusquement vers Sully, au moment où ils étaient derrière un épais massif.

Il le considéra silencieusement pendant plusieurs secondes.

A la vue de ce visage vénérable, de ce regard loyal qui ne se détourna pas un seul instant, Henri sentit ses soupçons s'évanouir peu à peu... Bientôt même il eut honte de les avoir nourris.

Les yeux pleins de larmes, le bon roi embrassa deux fois son fidèle mais taciturne ministre, en murmurant :

— C'est donc à moi de vous baiser le premier !... Ah ! il faut que glace se rompe... Ne ferez-vous point comme moi ?

— Si fait, je veux bien, répondit Sully en embrassant le roi à son tour.

— « Mon ami, continua ce dernier, je ne saurais plus souffrir (après vingt-trois ans d'expérience et de connaissance de l'affection et sincérité de l'un et de l'autre) les froideurs, retenues et dissimulations dont nous avons usé depuis un mois ; car pour vous dire la vérité, si je ne vous ai pas dit toutes mes fantaisies, ainsi que j'avais accoutumé, je crois que vous m'avez cédé aussi beaucoup des vôtres... »

— Sire, voulut interrompre Rosny.

— « Et seraient telles procédures aussi dommageables à vous qu'à moi, poursuivit Henri, et pourraient aller journellement en augmentant, par la malice et artifice de ceux qui envient autant ma grandeur qu'ils ne sauraient voir votre faveur auprès de moi. »

— Las ! c'est vrai, Sire !

— « Aussi, pour cette cause ai-je pris la résolution de

vous dire tous les beaux contes que l'on m'a faits de vous, les artifices dont on a usé pour vous brouiller avec moi, et ce qui m'en est resté sur le cœur; vous priant de faire le semblable, sans crainte que je trouve rien de mauvais de toutes les libertés dont vous pouvez user. »

— Ainsi ferai-je certainement, dit l'incorrigible Sully.

Mais le roi, qui, par sa droiture et sa franchise, voulait dissiper tout nuage entre lui et son ministre, et couvrir de confusion les intrigants, ne s'arrêta point à cette boutade.

— « Je veux, reprit-il, que nous sortions d'ici, vous et moi, le cœur net de tout soupçon, et contents l'un de l'autre. Et partant, comme je veux vous offrir mon cœur, je vous prie de ne me déguiser rien de ce qui est dans le vôtre. »

Après un entretien également nécessaire à tous deux, et dans lequel Sully se justifia pleinement des calomnies dont on avait usé à son égard, le Béarnais parut sincèrement affligé d'avoir pu douter de l'attachement de son fidèle serviteur.

Sully, de son côté, pénétré enfin jusqu'au fond du cœur du noble repentir de son roi, allait se jeter à ses pieds pour lui demander pardon de sa conduite un peu trop maussade.

— « Ah ! ne le faites point, lui dit Henri qui venait de remarquer qu'ils étaient en vue. Vous êtes homme de bien !... Vos ennemis vous observent : ils croiraient que je vous pardonne. »

Aussitôt il se rapprocha, avec Sully, des courtisans qui se tenaient au bout de l'allée.

— Quelle heure est-il, messieurs ? demanda le roi à ces derniers.

On lui répondit qu'il était une heure après midi, et qu'il avait été fort longtemps.

En ce moment même, la reine, Concini et toute la chasse rentraient au château.

— « Je vois ce que c'est, dit Henri à haute voix, de ma-

nière à ce que tout le monde l'entendît. Il y en a auxquels cet entretien a ennuyé plus qu'à moi. Afin de les consoler, je veux bien vous dire à tous que j'aime Rosny plus que jamais... Et vous, mon ami, poursuivit-il en prenant le surintendant par la main, continuez à m'aimer et à me servir comme vous avez toujours fait... Ça, allons dîner ensemble... puis nous travaillerons. »

La confusion des courtisans fut grande, Concini devint blême, et d'Epéron conçut d'autant plus de rage, qu'il vit Henri IV faire signe aussi à Marcel de le suivre, au moment où ce dernier venait de se montrer.

— Aux moyens extrêmes ! murmura le duc en grinçant des dents et en échangeant un coup d'œil avec Concini... Mais d'abord, voyons la marquise

Comme il se rendait aux écuries, où se trouvait son cheval tout sellé, il se croisa avec le père Cotton devant la fontaine aux *Trois-Visages*.

— Eh bien ? demanda le confesseur du roi.

— Tout est manqué : Sully est plus puissant que jamais... et ce petit aventurier Marcel dîne avec le roi et le surintendant.

— Il faut au moins frapper l'officier : ce sera plus facile, j'espère. Daubigny m'a assuré que son moyen était infail-
liblé.

— Aussi vais-je aller trouver madame Henriette d'Entragues, qui m'attend à Malesherbes.

Étant monté à cheval, le duc d'Epéron gagna le château de Malesherbes, situé sur la petite rivière d'Essonne, et qui appartenait aux d'Entragues.

La marquise avait quitté sa terre de Verneuil depuis quelques jours, pour se rapprocher de la cour, où, comme on le voit, elle avait conservé des intelligences.

Elle attendait le duc, et eut avec lui un assez long entretien où furent prononcés plusieurs fois le nom de Marcel et celui de Ravailac,

En la quittant, d'Épernon lui baisa la main.

— Et vous me la promettez en mariage ? dit le duc.

— Dès que ma fille, répliqua la marquise avec un accent haineux, *pourra se passer du consentement d'un père*, elle sera à vous, mon cher duc !

Ce dernier comprit parfaitement le sens caché de ces paroles de Henriette d'Enragues, qui avait eu du roi un fils et une fille ; car il eut un sourire aussi abominable que la pensée même de l'ancienne favorite.

Mais son désappointement fut grand, quand il apprit, en arrivant à Fontainebleau, qu'après une conférence secrète entre le roi, Sully et Marcel, ce dernier avait fait seller son cheval comme pour un long voyage.

Le duc alla trouver le père Cotton, qui lui dit qu'en effet l'officier des gardes était parti pour affaires diplomatiques, et ne devait revenir qu'au bout de trois mois au moins.

— Quel contre-temps ! s'écria d'Épernon. Et la marquise qui devait préparer le piège pour la semaine prochaine !

— Ce voyage nous servira, au contraire, dit Cotton d'un air fin.

— Comment cela ?

— L'officier est parti de nouveau, sans aucun doute, pour les grands desseins du roi.

— C'est à peu près certain.

— Eh bien ! ne devinez-vous pas, connaissant le projet du père Daubigny, quel parti nous pouvons tirer de ce voyage contre l'officier ?

— Ah ! j'y suis... A merveille ! Je vais en prévenir la marquise et monsieur Daubigny. Cela retardera la chute de cet aventurier, mais elle n'en sera que plus sûre.

Le père Cotton avait bien conjecturé. Marcel venait d'être chargé par Henri IV de faire une tournée diplomatique auprès de la plupart des potentats déjà alliés secrètement au roi de France.

Il devait voir notamment les princes protestants de l'Alle-

magne, ainsi que les seigneurs de Bohême, de Pologne, de Hongrie et de Transylvanie, gagnés aux desseins du Béarnais. Enfin il devait se rabattre sur les cantons suisses et la Savoie, dont il connaissait le duc.

Il comptait bien revoir le comte de Fuentès en passant.

Michel seul l'accompagna. Gargantua fut installé au manoir de Clignancourt, d'où il allait presque chaque jour visiter ses nouvelles connaissances, les vigneron de Montmartre, dont les caves et les grands tonneaux lui causaient la plus profonde admiration.

Notre officier ne fut de retour de son voyage que sur la fin de février 1610.

Il retrouva le roi au Louvre et lui rendit compte de sa mission.

Indépendamment de diverses questions sur lesquelles il était tombé d'accord avec les princes et seigneurs qu'il avait vus, il avait fait choix de la ville de Metz, comme lieu de réunion du *Grand Sénat de la République chrétienne*, bien que les souverains allemands eussent penché pour Cologne; mais ceux-ci avaient fini par adopter Metz, selon le désir du roi.

Henri embrassa son officier pour cette bonne nouvelle, et lui donna un congé de plusieurs jours pour se remettre de ses fatigues de voyage et voir les siens.

— Maintenant, s'écria le roi, l'œil rayonnant, tous les obstacles sont aplanis, le terrain est préparé, l'Europe attend... Vienne l'occasion prévue, et nous fondons l'avenir!

Marcel se hâta d'aller visiter sa mère, l'abbesse et le seigneur de Clignancourt, que la goutte retenait toujours au manoir. Gargantua, lui, malgré la soixantaine, continuait à grossir; il narguait goutte et infirmités, en lampant et en mâchant avec plus d'ardeur que jamais.

Le chevalier du Bosc, que Marcel vit aussi, commençait à se faire vieux: le chagrin d'avoir perdu son Alice le minait lentement. Il n'avait plus d'espoir, et ne répondait qu'en

soupirant aux paroles de Marcel, qui affectait toujours la même confiance.

Comme notre officier, après avoir quitté le conseiller au Parlement, revenait à Montmartre, il vit accourir au-devant de lui Michel, tout empressé et joyeux.

— Qu'y a-t-il ? demanda Marcel.

— Madame l'abbesse vous attend avec impatience.

— Quoi de si pressé, mon ami ?

— Une lettre !

— Une lettre de qui ?

— Des nouvelles de mademoiselle Alice.

Il n'en fallut pas davantage. Marcel courut comme un fou, vola par le cloître et gravit les escaliers quatre à quatre. Il tomba plutôt qu'il n'entra dans la cellule de l'abbesse.

— Une lettre d'Alice ? demanda-t-il, tout tremblant d'émotion.

— Hélas ! non, répondit Marie en souriant, mais d'une personne charitable et bien contrite, qui sait où se trouve votre fiancée et qui est prête à vous le dire.

— Le nom de cette personne charitable ?

— Madame Henriette d'Entragues.

Marcel recula comme si on lui eût montré un aspic. Cette femme ne lui produisait plus l'effet que d'un serpent venimeux, dont elle avait les allures, le regard et les instincts perfides.

Mais Marie tendait une lettre à Marcel.

— Lisez, mon ami ! lui dit-elle de sa voix si douce.

L'officier des gardes ne déplia l'écrit qu'à contre-cœur et se mit à lire, le front plissé par le doute et la répugnance.

A mesure qu'il avançait dans la lecture, la contraction de ses sourcils disparut, ses traits prirent une expression moins méfiante, et bientôt la compassion et l'espérance s'y montrèrent.

— Il serait possible ! s'écria-t-il. Ah ! je lui pardonnerais tout.

La marquise de Verneuil écrivait à l'abbesse qu'ayant passé plusieurs mois dans cette sainte maison de Beaumont-lès-Tours, où Marie de Beauvilliers avait laissé de si bons et édifiants souvenirs, la grâce l'avait touchée, et que depuis lors elle ne songeait plus qu'à son salut. Elle avait complètement dit adieu aux vanités de ce monde, et loin de chercher à rentrer en cour, elle avait résisté à plusieurs invitations du roi.

Bien qu'elle eût quitté le monastère de Beaumont, et qu'elle se fût retirée en sa terre de Verneuil, près Senlis, toutes ses journées étaient consacrées à Dieu, à l'éducation de ses deux enfants, à de pieuses correspondances avec son directeur spirituel, ou à des entretiens avec lui, quand il venait la voir.

Mais ce qui la tourmentait le plus dans sa vie de pénitence, c'était le remords que lui causait sa conduite passée envers M. Marcel de Fontaine. Elle ne cessait de verser des larmes amères, en songeant aux odieuses persécutions qu'elle avait exercées contre cet homme si courtois et si généreux. Il est vrai que la passion, la jalousie, lui avaient fait commettre ces indignités.

Son plus grand désir était d'avoir son pardon et de lui procurer enfin le bonheur qu'il méritait.

« Qu'il vienne, ainsi se terminait la lettre, et il saura de ma bouche où se trouve Alice, sa fiancée. Mon directeur, le P. Daubigny, a consenti enfin à me faire connaître le monastère où elle est enfermée en Allemagne. Il m'a permis de lui révéler le lieu... Alice a toujours refusé de prendre le voile, et elle lui sera rendue.

« M. Daubigny n'a mis à cette révélation qu'une seule condition, à laquelle je ne doute point que ne souscrive le cœur si haut placé de M. de Fontaine.

« Veuillez, chère et sainte dame, lui communiquer cette lettre d'une pauvre pécheresse repentie, qui se recom-

mande à vos prières et vous demande à genoux votre bénédiction.

« HENRIETTE D'ENTRAGUES. »

« Mademoiselle de Coman, qui vous portera la présente et que je viens de prendre à mon service, parce qu'elle a été novice jadis à ce même couvent de Beaumont où la grâce divine est descendue sur moi, pourra donner quelques explications sur la route à suivre de Senlis au château de Verneuil. »

— Ainsi, dit l'abbesse à Marcel, vous allez vous rendre à son invitation ?

— Je pars immédiatement, madame.

— Il respire dans cette lettre un tel parfum de pieuse contrition et de sincérité, que je crois que, malgré le passé de la marquise, vous pouvez y aller en toute confiance. La grâce a véritablement opéré sur cette âme mondaine. Béni soit le ciel !

Marcel se mit en route aussitôt pour le château de Verneuil, après avoir reçu de l'abbesse les explications sur la voie à prendre à partir de Senlis, explications transmises verbalement par mademoiselle de Coman.

Malgré l'ardent désir qu'il avait maintenant de revoir cette Henriette d'Entragues qui lui avait causé tant de mal, malgré l'espoir qui l'animait en songeant qu'il allait enfin avoir des nouvelles positives d'Alice, Marcel ne put se défendre d'une pénible émotion, en apercevant sur une hauteur, entre la forêt de Halatté et l'Oise, le château de Verneuil habité par l'ancienne favorite de Henri IV.

Etait-ce un avertissement ?

On disait que de vastes et sombres souterrains s'étendaient sous ce château... Marcel aurait-il peur ? Peur de quoi ? D'une violence contre sa personne !...

Il mit le sentiment d'appréhension qu'il venait d'éprou-

ver sur le compte de ces souterrains dont il avait entendu parler, et n'éperonna que plus vivement son cheval.

Les cœurs courageux ne sont qu'aiguillonnés par le danger, quand un danger de la nature de ceux auxquels pensait Marcel, vient à se montrer devant eux.

Il avait sa dague et son épée... Il saurait se défendre.

Dès que Marcel eut franchi le pont-levis du château de Verneuil et qu'il se fut nommé, les serviteurs s'empresèrent autour de l'officier des gardes, et bientôt on l'introduisit auprès de la marquise.

Elle était dans son oratoire...

Ni lit de repos cette fois, ni parfums enivrants, ni aucun de ces objets charmants et mondains qui pussent faire penser que la femme qui attendait là voulût, comme autrefois, exercer sur son visiteur quelque influence prédisposante dont ses charmes personnels eussent ensuite accompli le triomphe.

Tout était sévère et sombre dans cette pièce : prie-Dieu, christ d'ivoire sur un crucifix noir, tentures, chaises et table sur laquelle on voyait ce qu'il fallait pour écrire.

Henriette elle-même avait des vêtements d'une coupe rigide et de couleur presque lugubre.

Un voile noir couvrait sa tête et son front, et venait se croiser sur sa poitrine, qu'il cachait entièrement sous ses plis épais. On ne lui voyait même pas les boucles de sa chevelure châtain-clair. Une ample pèlerine déguisait sa taille ordinairement si gracieuse.

La marquise avait le maintien grave et réservé.

Silencieusement elle montra un siège à Marcel.

— Merci à vous, dit-elle d'un ton triste et doux, merci à vous d'être venu. J'osais à peine l'espérer.

— Votre lettre, madame, balbutia l'officier, les sentiments pieux que vous y exprimez, m'ont déterminé.

— J'ai besoin de votre pardon, monsieur.

— Il vous est tout acquis.

— Ne vous pressez pas trop de le prononcer, murmura-t-elle avec un soupir. Il y a une condition aux révélations que m'a permis de vous faire mon directeur, le père Daubigny, relativement à votre fiancée.

— Votre lettre en parle, madame.

— Et si vous ne consentiez à souscrire à cette condition... Ah ! mon cœur se serre rien qu'en songeant que votre refus me défendrait de vous dire quel lieu habite votre... *votre Alice*, et qu'ainsi je serais frustrée de ce pardon que j'implore.

Disant cela, elle avait aux yeux des larmes qui finirent par déborder et couler en abondance sur ses joues.

Soit par suite de ses peines, soit par l'effet de son voile noir, elle semblait avoir pâli depuis que Marcel ne l'avait vue.

De plus, en prononçant ces mots : *votre Alice*, la marquise avait frémi légèrement, mais assez pour permettre à l'officier de s'en apercevoir.

— Ah ! reprit-elle en remarquant le mouvement de Marcel, qui la regardait avec appréhension. Ah ! n'ayez nulle crainte... Toute passion est éteinte en moi, et si je n'ai pu m'empêcher d'appuyer sur le nom de votre fiancée, ce n'est que l'effet du souvenir de cet amour que je vous portais et qui me rendait si jalouse autrefois.

Et comme pour montrer à Marcel qu'elle sacrifiait tout à Dieu, amour et souvenir, elle se leva lentement et alla se prosterner devant le christ d'ivoire, son visage dans les mains.

En la voyant prier avec tant de ferveur, Marcel se dit :

— Qu'elle est changée !... Pauvre femme, elle ne songe plus qu'à Dieu !... Et quand, par moments, l'esprit d'autrefois se réveille, elle se réfugie dans le Seigneur... Elle m'aimait pourtant !

Quand elle se releva, son visage paraissait calme, son regard sercin.

— Parlons d'elle maintenant, dit la marquise en se rasseyant.

— Vous vous êtes engagée, madame, à m'indiquer le lieu où elle se trouve.

— Vous n'ignorez pas qu'Alice est entre les mains de la Compagnie de Jésus ?

— Je ne le sais que trop, madame.

— Vous savez aussi que, pour le but auquel tend la sainte Société, c'est-à-dire pour le triomphe de la foi, elle a besoin de grandes ressources.

— On la dit effectivement avide de richesses...

— Pour la plus grande gloire de Dieu, s'empressa de déclarer l'ouaille des jésuites.

L'officier fit un geste qui signifiait qu'il avait son opinion là-dessus.

— Eh bien ! monsieur, reprit la marquise, en enlevant Alice à un monde pervers, et en voulant la déterminer à se vouer à Dieu dans une maison religieuse, le mobile de la Compagnie, indépendamment de l'œuvre de salut qu'elle avait en vue pour la jeune fille, était d'hériter un jour de ses biens.

— Je sais cela, madame.

— On avait appris qu'Alice était la fille du comte de Fuentès et la nièce de monsieur Ligier de Clignancourt, et comme telle leur unique héritière.

— C'est vrai, et le calcul était juste.

— Vous êtes, monsieur, le favori du roi, qui fera pour vous certainement encore plus qu'il n'a fait.

— Je ne demande rien de plus : le roi m'a déjà comblé.

— Vous auriez tort. Si Alice vous est rendue, vous avez besoin pour elle, pour vous et pour vos enfants, d'une fortune conforme à votre position.

— Je me contenterai de ce que j'ai.

— Je suis heureuse de vous voir en ces dispositions, car

elles vous faciliteront un sacrifice nécessaire, si vous voulez revoir votre fiancée.

De nouveau, Henriette poussa un soupir, en ajoutant :

— En même temps elles amèneront pour moi... le pardon.

— Daignez vous expliquer, madame !

— Pour qu'il me soit permis de révéler le lieu où l'on détient votre fiancée, on exige que vous renonciez à l'héritage d'Alice.

Marcel réfléchit pendant quelques instants.

— Je le ferais très-volontiers, dit-il, s'il ne s'agissait que de m'engager de ma personne ; mais je ne puis lier celle qui sera ma femme.

— On ne demande que votre signature au bas de la déclaration.

— Je doute que cela suffise, ma femme ne se trouvant pas engagée.

— Pour nous cela suffit, s'écria vivement la marquise.

Marcel se mit à la regarder. Les paroles échappées à Henriette venaient de lui inspirer un vague soupçon.

Mais déjà celle-ci avait recomposé son visage. Elle continua :

— La Compagnie dont je suis l'organe en ce moment, avec le désir si ardent que j'ai de vous rendre heureux et d'obtenir votre pardon, — ce qui seul m'a déterminée à supplier le père Daubigny, — la Compagnie, monsieur, s'en rapportera entièrement à votre loyauté, pour que, le jour où votre femme entrera en possession de ses héritages, vous la portiez à vous permettre de remplir l'engagement pris aujourd'hui.

L'officier hésitait.

La marquise était-elle sincère ? N'avait-elle aucune arrière-pensée ?

— Ah ! reprit-elle d'une voix émue, vous refusez le bonheur que je vous avais préparé avec tant de peine. Songez

que j'ai adjuré mon directeur, le père Daubigny, que je me suis jetée à ses pieds, pour obtenir de lui qu'il se contentât de cette simple déclaration signée de vous!... Quê de larmes j'ai répandues avant de pouvoir le fléchir!... Je me suis portée garante de votre loyauté, et vous repoussez la seule voie qui vous est offerte pour revoir votre fiancée... A l'heure qu'il est, elle pleure et gémit au loin... vous appelant et vous conjurant de venir à son secours.

— Madame ! s'écria Marcel, vous me déchirez le cœur.

— Le sien le sera bien plus, quand elle apprendra que vous avez refusé tout moyen de lui venir en aide et de la tirer de la prison où elle souffre.

— Où est cet écrit ? demanda brusquement l'officier.

La marquise s'approcha de la table et y prit un papier.

— Lisez ! l'engagement n'est que personnel. Vous pouvez le signer en toute conscience.

Marcel prit connaissance de la pièce.

Elle ne contenait, en fait, que la déclaration qu'il renonçait pour sa part à l'héritage des Fuentès et des Clignancourt, avec la promesse de faire son possible pour que sa femme Alice consente à y renoncer, comme lui, en faveur de la Société de Jésus.

— Vous n'avez qu'à y apposer votre signature, dit la marquise, et aussitôt, suivant la permission que m'a accordée M. Daubigny, je vous révélerai la maison où est retenue Alice.

Marcel prit une plume, et signa.

Si, pendant qu'il mettait son paraphe sur cette feuille volante, il se fût retourné brusquement vers Henriette d'Enragues, nul doute qu'il n'eût immédiatement déchiré l'écrit en mille morceaux, à la vue du sourire diabolique qui contractait les lèvres de la fausse dévote.

— Et maintenant, fit-il, rendez la joie à mon âme et dites-moi où est Alice.

— Elle est, en ce moment, au monastère des Carmélites de Spandau.

— Où est ce lieu, madame ?

— Dans la margraviat de Brandebourg, sur la Sprée.

— On me la rendra ?

— Voici une lettre pour la supérieure. Le révérend père Daubigny l'a écrite de sa propre main.

— Merci, madame, dit Marcel en glissant la lettre sous son pourpoint. Et veuillez assurer le père de toute ma reconnaissance : j'oublierai tout le mal qu'il a fait, pour ne plus songer qu'à ce dernier acte de bénignité.

L'officier des gardes prit congé de la marquise, en la remerciant encore avec effusion.

A peine fut-il sorti de l'oratoire, que la tenture d'une porte latérale se souleva et montra à tête à la fois magistrale et machiavélique du jésuite Daubigny, à côté du front sourcilleux du duc d'Épernon.

Derrière eux se tenait humblement un frère *scolastique*, jésuite à vœu simple, versé, comme la plupart de ceux de son degré, dans les lettres et les sciences.

— Eh bien ! demanda la marquise, ai-je bien joué mon rôle ?

— Merveilleusement, mon enfant ! répondit le profès en souriant. En vous écoutant, je disais au duc que vous n'eussiez pu parler mieux, si vous aviez fait pénitence toute votre vie.

— N'est-ce pas, mon père ?

— Mais j'aurais voulu voir le maintien et le jeu.

— Il y a été trompé, tout diplomate du roi qu'il est. Pourtant j'ai failli me trahir un instant... mais j'ai aussitôt réparé la faute.

— Par une péroraison pathétique. Je l'ai trouvée tout simplement sublime. Mais où est l'écrit signé ?

Henriette montra le papier sur la table.

— Faites votre œuvre, commanda le profès au frère scolastique.

Tandis que celui-ci s'asseyait sans mot dire à la table, et tirait de sa poche deux flacons et deux pinceaux, Daubigny reprit :

— Ces gens de guerre ne songent tout d'abord qu'à la brusquerie et à la violence, comme si un esprit habile ne devait pas préalablement épuiser les moyens détournés et non compromettants... M. le duc ne voulait-il point appeler vos gens, marquise, pour saisir l'officier et le jeter au fond des basses-fosses du château?

— Mais il nous eût perdus !

— C'est ce que je lui ai fait comprendre à voix basse.

— J'avais écrit à madame Marie de Beauvilliers ; s'il n'eût pas reparu, l'abbesse eût su à qui s'en prendre.

— Est-ce fini ? demanda Daubigny au frère assis à la table, et qui faisait l'office de scribe.

— J'ai étalé le premier liquide avec le pinceau, répondit le scolastique, et à mesure qu'il sèche, l'écriture s'efface... Voyez, mon père, il ne reste plus que quelques lettres.

— Prenez garde à la signature !

— Je l'ai soigneusement recouverte d'un papier, mon père.

— Étalez le second liquide, dès que tout aura disparu.

— Je commence immédiatement.

Le scribe étendit, avec le second pinceau, le contenu de l'autre flacon sur la feuille redevenue blanche, et attendit.

— Est-ce sec ? demanda encore le profès.

— Pas encore, mon père.

D'Épernon laissa échapper un mouvement d'impatience.

— Vous n'avez point la vertu des anges, monsieur le duc, lui dit le jésuite en souriant.

— Je le confesse : je brûle de porter la pièce au Louvre.

— Attendez au moins qu'elle soit fabriquée.

— Je suis prêt, déclara le scribe en plongeant une plume dans l'écrivoire.

— Ayez soin, recommanda Daubigny, que cette seconde écriture prenne bien la place de la première, de manière à ce que la dernière ligne se trouve naturellement au-dessus de la signature... Vous devez arriver juste ; il y a le même nombre de lettres.

Le jésuite avait sorti un brouillon.

Il se mit à dicter :

« Par les présentes,

« Je m'engage envers Sa Grandesse de Roxas de Sandoval, duc de Lerme, ministre de Sa Majesté Très-Catholique Philippe III, roi de toutes les Espagnes, ainsi qu'il a été convenu verbalement avec don Pedro-Henriquez d'Azevedo, comte de Fuentès, lors de mon dernier voyage dans le Milanais pendant ce mois de février 1610 ;

« A me rendre, d'ici à un mois, en telle ville de la frontière qu'il daignera m'indiquer ;

« A l'effet d'y donner par écrit, à son représentant, toutes indications et explications touchant les grands projets du roi de France et la guerre qu'il songe à entreprendre, ainsi que l'énumération des forces d'icelui et de ses alliés, comme aussi sur leur marche pour l'entrée en campagne ;

« En échange de quoi, ledit représentant me remettra, en due forme, tant les titres de Grand d'Espagne que l'approbation pour Alice, fille du comte de Fuentès, de contracter mariage avec moi, Marcel de Fontaine, le tout signé par Sa Majesté Très-Catholique et scellé de son scel d'or.

« Fait à Paris, le 28 du mois de février 1610. »

Ayant fini de dicter, le père Daubigny regarda par-dessus l'épaule du scolastique.

— Bien, fit-il, la signature suit immédiatement : **MARCEL DE FONTAINE.**

— Donnez ! s'écria le fougueux d'Epéron, qui aussitôt s'élança hors de l'oratoire.

— S'il en échappe cette fois, dit le jésuite, c'est qu'il aura fait, comme on dit, un pacte avec le diable.

— Espérons, répliqua Henriette d'Eniragues avec un mauvais sourire, que la hache qui a enlevé si dextrement la tête de Biron n'est point ébréchée.

— Vous lui avez nommé, marquise, le couvent où est la fille.

— Le mensonge est un péché, mon père : je lui ai dit où elle se trouve.

— Il ne lui servira de rien d'avoir appris que l'héritière des Fuentès et des Clignancourt est enfermée dans le couvent des Carmélites de Spandau.

— Cependant... si, contre toute probabilité, le roi lui faisait grâce ?

— Je cours à Paris, et immédiatement je fais partir pour le Brandebourg mon lansquenet, Claude le Lorrain, qui parle aussi bien l'allemand que le français. Dans une lettre au père Geyser, le provincial de notre ordre dans la Saxe et la Marche, je l'avertis et le prie de faire transférer la novice dans une autre maison.

— A merveille ! Je n'aurai pas menti du moins, puisque je lui ai déclaré qu'en *ce moment* elle était aux Carmélites.

— J'aime à vous revoir cette conscience *scrupuleuse*, mon enfant, dit en souriant le directeur jésuite. Elle s'était *relâchée* un peu...

— M'en voudriez-vous, mon père ? N'ai-je point usé de toute mon influence sur l'esprit du roi, pour le rappel de la Compagnie ?

— Aussi vous ai-je absoute. Il est des *cas*, ma fille...

— Amen ! répondit l'ancienne favorite avec un sourire à la fois malin et bigot.

Le lendemain, dans l'après-midi, heureux et plein d'es-

poir, Marcel gravissait l'escalier du Louvre qui menait à la grande galerie.

Son dessein était de prier le roi de lui accorder une prolongation de congé, afin de se rendre en Allemagne et d'y chercher sa fiancée.

Les gardes lui dirent que le roi venait de faire défense à qui que ce fût de pénétrer dans son cabinet.

Comme il se promenait dans la galerie, attendant que la défense fût levée, le chevalier Castaignac l'aborda.

— Hé ! bonjour, lui dit-il, mon cher monsieur de Fontaine. Vous me paraissez préoccupé ?

— C'est vrai, monsieur. Je voulais parler à Sa Majesté pour une affaire pressante, et sa porte est interdite.

— Elle l'est même pour ses conseillers ordinaires, mil-ladious ! Il n'y a qu'un instant, le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, M. de Villeroy, s'est présenté, et il s'est vu refuser l'entrée.

— Sait-on avec qui est enfermé le roi ? Avec M. de Sully, sans doute ?

— Cornibieu ! non, fit la voix de Crillon qui venait de s'approcher en s'appuyant sur le bras du protestant d'Aubigné, son vieil ami et éternel contradicteur. C'est le père Cotton qui le tient.

Et il haussa les épaules, le catholique Crillon. Il aimait sa religion, mais non ceux qui la compromettaient.

— Mais voici le surintendant que j'aperçois se dirigeant de notre côté, son grand portefeuille sous l'aisselle, reprit Crillon. La porte va s'ouvrir à deux battants pour lui et son compagnon Villeroy.

— On dirait qu'il y a quelque grave nouvelle... fit observer d'Aubigné. Voyez comme ils paraissent animés dans leur entretien !... C'est peut-être encore votre pape, Crillon, qui fait des siennes.

— Mon pape ! s'écria Crillon en lâchant aussitôt le bras

du calviniste. Harnibieu ! oui, c'est mon pape, et je l'aime et le respecte, entendez-vous bien, M. d'Aubigné !

— Même quand il veut contrecarrer les desseins de votre roi, Crillon ? Ne vient-il pas d'envoyer son nonce, pour protester contre les préparatifs de guerre ?

— On le dit, mais la preuve ? répliqua de son air le plus bourru le dévoué Crillon.

— Et n'a-t-on pas recommencé tout aussitôt à Paris, dans vos églises, les prédications furibondes du temps de la Ligue ?

— Je n'entends la messe qu'à la chapelle du Louvre.

— A la Noël dernière, le père Gonthier n'a-t-il pas tonné à Saint-Gervais ?

— C'est un jésuite.

— Le capucin Basile ne l'est pas. Chaque jour, dans ses sermons à l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, ne vomit-il pas des invectives contre l'édit de Nantes, l'Etat et la personne du roi même ? Henri est redevenu l'hérétique d'autrefois : cela valait bien la peine de quitter notre prêche pour votre messe !

Comme toujours quand il se sentait obligé de se rendre à l'évidence, Crillon avait baissé la tête et ne répondait plus.

Les deux amis rudoyeurs s'étaient tourné le dos, suivant l'habitude.

En ce moment, Sully, qui avait vu s'interdire, comme les autres, la porte du cabinet royal, s'approcha de Marcel et lui prit le bras.

IV

AU GRAND CHATELET.

— Savez-vous la grande nouvelle ? demanda le surintendant à Marcel.

— Non, monsieur le duc. J'arrive.

— L'occasion prévue par nous se présente. Le duc de Clèves et de Juliers est mort.

— Il serait possible ! s'écria l'officier, plein de joie.

— L'avis m'en est parvenu il y a dix minutes, et je me rendais auprès de Sa Majesté pour le lui transmettre.

— Ainsi, le prétexte d'une intervention en Allemagne...

— Va nous être donné. L'empereur revendique la succession. Léopold d'Autriche, évêque de Strasbourg, s'est déjà mis en marche avec ses troupes.

— Et le comte palatin de Neubourg, ainsi que le margrave de Brandebourg, ses compétiteurs ?

— C'est le Palatin qui nous a écrit : il accepte le secours proposé par le roi, à une condition pourtant.

— Laquelle, monsieur le duc ?

— Ne voulant point se brouiller avec son cousin de Brandebourg, Jean-Sigismond, avec lequel il s'était entendu d'avance pour l'éventualité, il ne croit devoir invoquer le secours de Henri IV contre l'Autriche, que si le brandebourgeois y consent.

— Eh bien ?

— Mais le margrave, comme vous le savez, a toujours fermé l'oreille à nos ouvertures.

— Que faire alors ?

— Aviser. Je songeais à vous pour vous envoyer dans le Brandebourg, auprès du margrave Jean-Sigismond.

— J'accepterai avec le plus vif empressement, s'écria Marcel, pour qui une pareille mission, dans le pays où précisément il se proposait d'aller chercher sa fiancée, était la plus heureuse des fortunes.

— Je vais en parler au roi, et je ne doute point...

Sully n'acheva pas. Le capitaine des gardes, M. de Praslin, venait d'aborder Marcel.

— Monsieur, dit le capitaine, le roi m'ordonne de vous mener en sa présence.

— Me... mener en sa présence? fit Marcel étonné de cette façon insolite d'être appelé par Henri IV.

— Tel est l'ordre de Sa Majesté, répliqua Praslin.

— Je vous précède, mon ami, dit Sully à Marcel.

— Désolé de m'opposer au désir de monsieur le surintendant, fit le capitaine. Le roi a défendu l'entrée de son cabinet, comme j'ai déjà eu l'honneur de le faire connaître à monsieur le duc.

Étonné, Sully suivit des yeux Marcel qui, de son côté, était fort surpris et s'inquiétait même de la manière dont le capitaine des gardes le conduisait vers le roi. Praslin, au lieu de le précéder, l'avait fait marcher devant lui, presque comme un prisonnier.

Dans l'antichambre, notre officier se croisa avec le père Cotton, qui sortait du cabinet de Henri IV, et qui lui rendit son salut avec un singulier sourire.

Le roi marchait à grands pas dans sa chambre, un papier à la main.

Dès qu'il aperçut Marcel, Henri s'arrêta brusquement et prit un de ces airs royaux qu'il avait dans les circonstances graves.

D'un geste il congédia le capitaine des gardes, qui se retira, non sans interroger le roi du regard, et alla, sur un signe qu'il comprit, se placer derrière la porte, l'épée à la main.

Henri IV fixa sur son officier favori un regard perçant, et lui dit lentement, en accentuant chacune de ses paroles :

— Cette fois, *mon fils*, je n'ai pas voulu agir et vous condamner sans vous entendre.

Stupéfait d'un pareil accueil, Marcel fut plusieurs instants sans pouvoir parler.

Le roi ne le tutoyait plus, et ces mots : *mon fils*, il ne les avait pas prononcés de la manière habituelle ; il y avait mis je ne sais quel ton âcre et amer.

— Sire, balbutia l'officier, ces paroles...

— Connaissez-vous cette signature ? demanda Henri d'un ton sec, en montrant du doigt le paraphe de Marcel sur une feuille de papier, pliée en deux juste au-dessus de ce paraphe.

— C'est la mienne, répondit l'officier.

— Vous l'avouez !

— Quel est cet écrit, Sire ?

— Un acte infâme... votre condamnation.

— Infâme..... condamnation ! répéta Marcel au comble de la surprise.

Il rougissait et pâlisait tour à tour.

L'accent du roi, ses soupçons ou plutôt la conviction qu'il paraissait avoir de quelque crime odieux, sans que Marcel pût s'expliquer de quelle nature était ce crime dont on l'accusait, et comment sa signature se trouvait au bas d'un acte qualifié d'infâme, tout cela le troublait et le bouleversait.

Henri l'avait observé en silence.

Il fut trompé sur la nature des sentiments qui agitaient l'âme de Marcel, et crut que ce grand trouble n'était, chez son perfide officier, que l'effet de la confusion de voir son forfait découvert.

— Malheureux ! tonna le roi, tout vous condamne, votre signature, votre visage, votre émoi... Praslin !

Le capitaine des gardes apparut aussitôt, l'épée nue.

— Exécutez mes ordres ! lui cria le roi en se dirigeant brusquement vers une porte latérale.

— Sire ! implora Marcel, daignez m'écouter, pour l'amour de Dieu, et ayez confiance en ma sincérité.

— Je ne vous ai que trop écouté, répondit rudement le monarque, et ma confiance n'a été que trop aveugle... Monsieur de Praslin, emmenez cet homme !

A ces mots, Henri disparut.

— Votre épée ! dit le capitaine des gardes.

— La voici, monsieur ! répondit Marcel tranquillement. Elle servit toujours loyalement Sa Majesté.

— Suivez-moi !

— Où me conduisez-vous aujourd'hui, car deux fois déjà je suis sorti innocent de la Bastille et de la Tour du Palais ?

— Dans les cachots du Grand-Châtelet.

Marcel frissonna.

Il connaissait par ouï-dire les horribles cabanons de cette lugubre prison.

Les gardes furent bientôt devant la vieille tour féodale, « d'une pierre si dure, disent les historiens, que le pic, en trois heures, n'en pouvait lever l'épaisseur du poing. »

On fit entrer Marcel dans la sombre geôle, dont les murs suintaient l'humidité, avant-goût des affreux cachots souterrains.

Là, après avoir inscrit son nom sur un registre, on lui demanda *cinq sous* pour son entrée : il n'était que simple chevalier. Les gentilshommes d'un rang plus élevé payaient de 20 sous à 10 livres, les autres personnes de 8 à 12 deniers, sauf les juifs auxquels on demandait 11 sous.

— Vous aurez à payer, en outre, dit le geôlier, un denier par nuit.

Ces simples mots glacèrent d'effroi notre officier.

Il savait quels étaient les usages du Grand-Châtelet, et n'ignorait point que le prix du triste logement de ses diverses prisons était proportionné au degré d'horreur du lieu.

Il y avait dix-huit sortes de prisons dans les bâtiments du Grand-Châtelet, reconstruits par Charles V.

Dix d'entre elles étaient supportables, puisque les lits y étaient payés plus cher. C'étaient les *Chaines*, *Beauvoir*, *La Motte*, *La Salle*, les *Bougeries*, *Beaumont*, la *Grièche*, *Beauvais*, *Barbarie* et *Gloriette*. Les prisonniers y payaient

l'hospitalité, par nuit, 4 deniers pour un lit, et 2 deniers pour la place.

Quant aux autres prisons, où l'on était logé pour un denier seulement, le nom de plusieurs en donnait une affreuse idée.

Il y avait la *Gourdaine*, le *Berceau*, l'*Entre-deux-Huis*, la *Fosse*, le *Puits*, les *Oubliettes*...

Après les *Oubliettes*, que pouvait-il y avoir de plus ?

Déjà, dans la *Fosse*, on était obligé de descendre les prisonniers par une ouverture pratiquée à la voûte du souterrain, comme on descend un seau dans un puits.

C'était peu de chose encore, en comparaison de la *Chausse d'Hypocras*.

Dans celle-ci, le captif avait les pieds dans l'eau, et ne pouvait se tenir ni debout ni couché. La forme du cachot était celle d'un cône renversé. Ordinairement le patient y mourait après quinze jours de détention.

Mais il y avait pis !

On ne murmurait qu'avec épouvante le nom de l'effroyable lieu qu'on avait baptisé *Fin d'aise*... Quel nom !

Il était plein d'ordures, de bêtes immondes et de reptiles... un cloaque hideux ! Pierre Gobert, un malheureux calviniste, qu'on y avait jeté sous le règne de Henri II, y chanta pourtant des psaumes... mais il ne chanta que trois jours, dit-on !

Voilà quel était le luxe de pénalité déployé par nos pères ! Et il en est qui exaltent ce bon vieux temps !...

C'était donc dans un des cachots de la seconde catégorie dont nous venons de faire la sinistre énumération qu'on allait plonger Marcel. On ne lui demandait qu'un denier par nuit !...

— Ah ! se dit-il en passant devant la *Chambre criminelle*, puisse le Seigneur éclairer mes juges : je n'ai plus que cet espoir.

Il y avait à la cour du Châtelet quatre sections : l'Au-

dience du parc civil, celle du *Présidial*, la *Chambre du conseil*, la *Chambre criminelle*. La cour était présidée par le prévôt, le lieutenant civil et le chevalier du guet ; elle se composait, en outre, de cinquante-cinq conseillers et de dix conseillers honoraires. Le Châtelet avait, comme le Parlement, sa *Basoche* de clercs.

Marcel respira quand il vit s'ouvrir devant lui une des moins horribles prisons de la seconde classe, la *Gourdaine*.

Toutefois, à côté d'elle, la chambre qu'il avait occupée à la Bastille pouvait passer pour un boudoir.

Il se vit dans un cabanon de quelques pieds carrés, presque sans jour, humide, sentant le remugle gravéolent et plein de miasmes morbifiques. Le cachot était en partie au-dessous du sol de la cour.

Point de meubles. Pour lit, une botte de paille ; une cruche près de la paille ; dans un coin, un baquet.

Que doit-ce être plus bas ? pensa-t-il en frissonnant.

Il passa dans cette chambre infecte deux jours entiers, sans voir d'autre figure que celle du grossier porte-clefs qui lui apportait une soupe fétide et un morceau de pain noir.

Dans la matinée du troisième, quand les verroux eurent glissé avec leur bruit habituel, la porte s'ouvrit, et une blanche apparition, comme celle d'un ange du ciel, lui fit pousser une exclamation de joie.

C'était l'abbesse Marie de Beauvilliers !

Se jeter à ses pieds, lui prendre les mains, les baiser avec transport, fut pour Marcel l'affaire d'un instant.

— Avant tout, dit-elle, sortons d'ici, mon ami ! On y étouffe.

— La liberté ! s'écria l'officier des gardes.

— Non, hélas ! Mais espérez !

— Vous avez vu le roi ?

— Pas encore : je n'ai pu arriver jusqu'à lui.

— Il me croit coupable : cette pensée est pour moi plus

insupportable encore que le séjour de cet affreux cachot.
— Venez ! dit-elle en l'entraînant.

Elle avait obtenu du prévôt siégeant au Châtelet qu'on transférât Marcel dans une des prisons les moins incommodes, dans celle de *Beauvoir*.

Il y avait du moins là un lit, une table, deux chaises.

Quand ils y furent tous les deux, Marie apprit à Marcel qu'elle n'avait pu voir, au Louvre, que le chancelier de Sillery.

— Mais comment se fait-il, demanda-t-elle, que votre signature se trouve au bas de cette pièce, qui constitue un véritable acte de haute trahison ?

— Un acte de haute trahison ! s'écria Marcel. C'est déjà là ce que m'ont fait comprendre les paroles du roi.

— La chose n'est que trop réelle. D'après ce que me dit monsieur le chancelier, en échange du titre de Grand d'Espagne et de la main d'Alice, vous vous engagez, par cet acte, à communiquer au ministre de Philippe III tous les secrets de votre souverain.

— Mais c'est infâme ! Je n'ai jamais rien signé de semblable.

— L'écrit est daté du 28 février, et nous sommes au 4 mars.

— C'est incompréhensible ! Mon esprit s'y perd.

— Voyons ! rappelez vos souvenirs. N'auriez-vous pas, ce jour-là, signé quelque chose ? Vous étiez allé au château de Verneuil.

Une subite lueur éclaira l'esprit de Marcel. Il se frappa le front, en s'écriant :

— J'ai signé, en effet... un écrit, une simple déclaration.

— Dans quel but ?

— Mais ce serait horrible !... Cette femme serait un démon vomé par l'enfer.

— Qui ? Henriette d'Entragues ?

Marcel raconta alors à l'abbesse ce qu'au nom de la Compagnie de Jésus la marquise avait exigé de lui, pour prix de la révélation promise et de la mise en liberté d'Alice.

Marie leva silencieusement les yeux au ciel, comme pour protester, au nom de la sainte foi catholique, contre le monstrueux abus que faisaient de la religion de Jésus ceux qui prétendaient en être les plus zélés défenseurs.

Puis elle s'écria :

— Nul doute, il y a eu manigance perfide par des moyens de science condamnables.

— Assurément... Ah! les misérables!

— J'irai voir la marquise de Verneuil, dit avec résolution l'abbesse Marie, en se levant.

— Vous vous commettriez avec cette infernale créature?

— Il faut vous sauver... A bientôt, Marcel!

Deux heures après le départ de la digne bénédictine, un conseiller de la cour, assisté d'un greffier, vint procéder à un premier interrogatoire de Marcel, qui, suivant la coutume, dut jurer sur l'Évangile de dire la vérité.

Celui-ci répondit nettement à toutes les questions, et raconta au magistrat, ainsi qu'il venait de le faire à l'abbesse de Montmartre, ce qui s'était passé entre lui et la marquise au château de Verneuil.

Il ajouta qu'il ne pouvait expliquer la présence de sa signature au bas d'un écrit, qu'il désavouait du reste de toutes les forces de son âme, que par quelque opération aussi condamnable qu'habile.

Tout se borna cette fois à de simples questions et réponses, qui furent rédigées par le greffier.

L'instruction d'une affaire criminelle ne marchait alors habituellement qu'avec une grande lenteur, à moins que le roi, comme dans le procès de Biron, n'eût ordonné de faire diligence.

Quinze jours s'écoulèrent, au bout desquels seulement on revint donner suite à l'information.

On commença alors à se livrer à des interrogations capiteuses, *tournant et retournant* l'accusé dans tous les sens, suivant l'expression des auteurs du temps.

Pendant huit jours on fatigua ainsi le prévenu.

Marcel était excédé, accablé; il en avait la fièvre, les tempes lui battaient.

Comme il n'avait pu rien avouer, on l'avertit que la semaine suivante on le soumettrait à la question préparatoire.

On ajouta qu'on la lui infligerait *indiciis manentibus*, c'est-à-dire que, les indices étant réservés, le silence même de l'accusé ne pouvait empêcher toutes sortes de condamnations.

C'était horrible : d'avance il était condamné, qu'il avouât ou qu'il n'avouât pas.

Le jour dit, on le mena dans la chambre aux tortures.

Le tourmenteur et ses aides se trouvaient là, avec les brodequins et leurs coins, ainsi qu'avec les outres pour la question par l'eau.

C'étaient là habituellement les seuls moyens employés à Paris.

L'eau était pour gonfler outre mesure le corps de l'accusé. Par les brodequins, on lui écrasait lentement les jambes.

Mais, pour effrayer le prévenu et le déterminer à faire des aveux ou des révélations, on affectait parfois de lui montrer d'autres instruments de supplice en usage dans les divers présidiaux du royaume.

Devant Marcel, les *questionnaires* semblaient préparer les tenailles, au moyen desquelles on suspendait par les ongles ou l'on écrasait les doigts, comme à Rouen et à Dieppe;

Les lames de fer qu'on introduisait entre les ongles et la chair, comme à Metz;

L'estrapade qui disloquait les os, comme à Besançon.

Les mèches soufrées qu'on allumait entre les doigts des mains et des pieds, comme à Lyon;

L'huile bouillante qu'on distillait sur les jambes à travers de grandes bottes poreuses, qui parfois prenaient feu et dévoraient les membres, comme à Autun.

Enfin, il y avait la poire d'angoisse, l'escabeau de bois taillé en pointe de diamant qui rappelait le pal, les osselets, le lit de fer sous lequel on mettait le feu.

Puis le frontal, les escarpins, tout un arsenal d'engins, plus effrayants ou raffinés les uns que les autres.

Sur un fourneau, on faisait rougir les ceps...

— Dieu ait merci de mon âme, et la benoîte Vierge ! murmura-t-il. Seigneur, assistez-moi !

Le juge lui dit alors que, par grâces de Sa Majesté, on ne lui appliquerait que la question ordinaire et *sans réserve*; qu'ainsi on le renverrait libre, s'il n'avouait rien, après avoir *purgé* les indices qui avaient motivé sa poursuite.

— Il s'est souvenu du passé, pensa Marcel, mais il ne me laisse pas moins torturer.

Et le luxe d'appréts qu'on déployait devant lui semblait indiquer assez qu'on voulait ses aveux, et qu'on ne le tiendrait pas quitte à bon marché.

On le fit approcher de l'affreux chevalet.

Le bourreau préparait les brodequins, le juge se disposait à interroger, le greffier à écrire les réponses.

Une sueur froide commençait à mouiller les tempes de l'infortuné Marcel...

Tout à coup la porte de la salle s'ouvrit, et le prévôt en personne parut, un papier à la main, en criant :

— Arrêtez!... Ordre du roi !

Derrière le prévôt s'étaient précipités dans ce lieu funèbre Gros-Michel et Gargantua.

Marcel fut bientôt dans les bras du premier, et de ceux-ci passa dans les bras du capitaine, qui le pressa contre son épaisse poitrine de Silène.

— Qu'on mette monsieur en liberté ! ordonna le magistrat suprême du Châtelet.

— Au Louvre ! lui dit Michel, tandis que de la geôle, où s'était faite la levée de l'écrou, Marcel et ses amis pénétraient dans le passage étroit, obscur et humide qui conduisait à la rue Saint-Denis.

— Le dois-je, mon Dieu ? répondit l'officier. L'air de la cour est funeste à respirer.

— Un des carrosses du roi nous attend dans la rue Saint-Denis. C'est lui qui nous a amenés.

— Ah ! *mein Gott*, que c'est choli, ce garrosse, soupira Gargantua, et qu'on y est bien assis !

On entraîna Marcel vers le lourd, mais brillant véhicule, qui roula vers le château.

Henri IV ne put cette fois que tendre la main à son officier chéri, tant il était suffoqué par les pleurs. Il l'attira contre son cœur, au milieu des sanglots.

Marie de Beauvilliers était là, souriante et heureuse. Marcel, qui ne doutait point que c'était à elle qu'il devait son salut, la remercia avec transport.

Il est temps de raconter comment l'abbesse était parvenue à le sauver, et pourquoi l'événement avait été tant retardé.

Dès le lendemain de sa visite à Marcel, dans le cachot de la *Gourdaine*, Marie était montée sur une mule, pour se rendre, en compagnie de Michel, au château de Verneuil.

Mais elle n'y rencontra plus la marquise, et on ne put ou l'on ne voulut pas lui dire où elle trouverait l'ancienne favorite.

La pauvre abbesse alla jusqu'à Beaumont-lès-Tours, croyant que Henriette d'Entragues s'y était retirée. Mais celle-ci n'était pas plus à Beaumont qu'à Verneuil.

Revenue à Paris, l'infatigable bénédictine courut encore au Louvre plusieurs jours de suite, sans pouvoir obtenir une audience du roi.

Une semaine se passa encore : elle était désespérée.

Depuis près d'un mois Marcel se trouvait au Châtelet, et elle connaissait les horreurs de la question.

Enfin, le ciel la servit par l'entremise du frère Côme, le pieux et loyal novice des jésuites.

Frère Côme était venu à Montmartre, pour rendre visite à Gargantua et à Michel.

Ce dernier lui parla de ses peines et de ses transes relativement à l'officier des gardes, ajoutant que, pour parvenir à le sauver, l'abbesse et lui avaient en vain cherché partout la marquise de Verneuil.

— Mais elle est à la maison de la Compagnie, près de la Porte Saint-Antoine, avait répondu aussitôt frère Côme.

Et Michel de courir au cloître et de donner cette nouvelle à l'abbesse.

Celle-ci se rendit immédiatement avec le père et Gargantua à la porte Saint-Antoine et se fit introduire auprès de Henriette d'Entragues.

Elle éclata en vifs reproches contre la marquise, qui avait indubitablement, disait-elle, commis un acte odieux de perfidie en falsifiant la pièce signée par Marcel.

Mais en vain voulut-elle provoquer dans l'âme de l'artificieuse Henriette quelque remords de sa conduite indigne et de l'hypocrisie avec laquelle elle lui avait écrit, en se couvrant du manteau de la religion et en affectant une contrition si loin de son cœur.

La marquise protesta qu'elle ignorait absolument ce qu'on lui voulait.

Elle convint, il est vrai, qu'elle avait fait signer à

M. Marcel de Fontaine la déclaration relative aux biens d'Alice, mais qu'elle avait religieusement remis cette pièce entre les mains du P. Daubigny.

Quant au reste, elle ne savait rien, ajouta-t-elle.

— Eh bien ! madame, soyez bonne et charitable, lui dit d'un ton suppliant Marie de Beauvilliers. Donnez-moi par écrit une attestation comme quoi M. de Fontaine n'a signé et n'a jamais cru signer que cet écrit, et nul autre, en votre présence, et je vous bénirai... Dans toutes mes prières j'appellerai sur vous les faveurs du ciel, je vous le promets.

— Je ne puis, madame, répondit encore hypocritement la marquise. Je ne puis rien écrire de semblable avant d'avoir consulté mon directeur spirituel ; et, pour le moment, il est absent.

— Mais le temps presse. A l'heure qu'il est, on met peut-être cet infortuné à la torture.

Henriette d'Entragues ne put s'empêcher de tressaillir, mais l'abbesse ne s'en aperçut pas.

— Songez qu'un innocent souffre et va périr, reprit Marie, les yeux pleins de larmes. Serez-vous impitoyable ?

— Je ne puis tracer des lignes qui pourraient compromettre l'Ordre auquel appartient mon directeur, répondit la marquise froidement inflexible.

— Venez alors au Louvre avec moi. Vous direz au roi...

On eût montré le ciel ouvert à l'ex-favorite, que son cœur orgueilleux n'eût pas été plus vivement impressionné que par la perspective d'être reçu par le roi.

Elle avait menti dans sa lettre à l'abbesse, quand elle avait dit qu'elle avait résisté à plusieurs invitations de Henri. Celui-ci paraissait l'avoir oubliée totalement, et ne lui avait jamais fait d'ouvertures depuis la conspiration des d'Entragues.

Revoir le roi ! c'était là son plus ardent désir.

Elle espérait reconquérir en quelques instants son empire d'autrefois, et trôner de nouveau à côté de la reine.

Maintenant que tout espoir était perdu d'approcher du trône d'une autre manière, elle se contentait de cette position secondaire, qui avait fait si longtemps son triomphe.

— Quelques œillades, pensait-elle, et il sera de nouveau à mes pieds!

— Nous irions au Louvre? s'écria-t-elle, l'œil en feu. Vous me feriez parler au roi?

— Je l'espère. Écrivez quelques mots, dites au roi que vous avez des révélations à lui faire concernant monsieur de Fontaine, que vous savez innocent, et je ne doute pas que les portes ne s'ouvrent devant nous.

Aussitôt l'ambitieuse Henriette prit du papier, et écrivit ce que désirait l'abbesse.

Celle-ci lui fit mettre surtout que *Marcel était innocent*.

La marquise se couvrit le visage de son loup, et l'on se rendit au Louvre.

Comme l'avait prévu Marie, le billet tendant à réhabiliter l'officier dans l'esprit de Henri IV fit admettre aussitôt les deux dames.

Non-seulement le roi devait ajouter foi à la déclaration d'une femme qu'il savait l'ennemie jurée de Marcel, mais d'un autre côté le Béarnais se sentait intérieurement heureux de revoir celle qu'il avait si longtemps aimée, et qui venait à lui sous un prétexte légitime et charitable.

Henri avait éloigné tout le monde.

L'ancienne favorite commença à se jeter à ses pieds, en fondant en larmes.

Elle fut relevée avec bonté, et sentit avec joie que la main du roi, en saisissant la sienne, avait frémi.

— Il est à moi, pensa-t-elle.

— Vous m'écrivez, chère marquise, dit vivement le roi, que monsieur Marcel de Fontaine est innocent. Mon cœur en serait bien heureux... Les preuves?

Elle ne pouvait se rétracter, et fit connaître à Henri IV ce que nous savons.

Le roi sonna immédiatement.

— Qu'on aille dans mon carrosse même chercher monsieur de Fontaine!... Voici l'ordre de mise en liberté!

— Sire, dit Marie, il y a dans la cour deux braves cœurs que vous rendriez bien heureux, si vous les chargiez de porter cette bonne nouvelle au prisonnier.

— Ventre-saint-gris! vous avez raison, madame. C'est, je gage, mon gros capitaine Gargantua-Silène, avec le fidèle pâtre de Pailhat... Monsieur de Vitry, vous les enverrez dans mon carrosse.

Il était tout joyeux, le bon Henri, de savoir Marcel innocent.

— Le roi se mit à causer avec la marquise, qui bientôt joua de la prunelle si bel et si bien, minauda si merveilleusement, eut de si adorables sourires, que le vert-galant oublia son caprice nouveau, la belle Charlotte de Montmorency, princesse de Condé.

Marie observait avec inquiétude les manœuvres de l'ancienne favorite.

Elle redoutait avec raison que le retour en faveur de Henriette d'Entragues, toute dévouée aux jésuites, ne détournât le roi de ses grands projets, à la veille d'être accomplis, et ne l'y fit même renoncer tout à fait.

Déjà le Béarnais, malgré la présence de l'abbesse, se laissait aller aux vieux penchants de son cœur.

Il soupirait, prenait les mains de la marquise, les baisait... Un peu plus, et il allait tomber à ses pieds.

— Sire! dit alors d'une voix grave Marie de Beauvilliers, est-ce le moment de vous livrer à de semblables ébats... et en ma présence? Songez à vos desseins et à la grande tâche que vous allez entreprendre, plutôt qu'à ces frivolités. Vous n'avez que trop perdu d'années aux pieds de cette dame.

Henri tressallit, et se leva brusquement.

Ces paroles sévères, prononcées par une personne si dévouée, l'avaient rappelé à lui.

— Madame, dit-il à la marquise et de son geste royal la congédiant poliment, madame, il me reste à vous remercier de votre bienveillante intervention en faveur du gentilhomme que j'aime, et de la franchise que vous y avez mise. Je ne l'oublierai point, et quand vous aurez une grâce à me demander, veuillez me l'écrire.

Henriette d'Entraques se retira, blême de colère, en lançant à l'abbesse et au roi un regard foudroyant.

Ce regard était comme une menace de mort...

Un quart d'heure après, Marcel entra dans le cabinet du roi.

L'abbesse s'étant retirée bientôt pour retourner à Montmartre, Sully et le chancelier Sillery furent mandés par Henri IV.

Il y eut une conférence d'une heure sur l'affaire de Clèves et de Juliers.

On était embarrassé. En vain avait-on expédié au margrave de Brandebourg, Jean-Sigismond, un envoyé pour le déterminer à consentir, avec le palatin de Neubourg, à l'intervention de la France, et à appeler Henri IV à leur secours.

Le margrave avait résisté. Quoique protestant, il avait malheureusement souffert encore dans ses États les membres de la Compagnie de Jésus, et ceux-ci agissaient secrètement sur lui, on ne savait trop comment. Il les détestait, et pourtant il les tolérait.

Comment faire? La fin de l'hiver approchait, et il fallait profiter du printemps pour commencer la campagne.

— Sire, j'y songe, dit tout à coup Marcel. Le capitaine Gargantua est du Brandebourg. Peut-être a-t-il encore des relations avec son pays. Si je le consultais...

— Au fait, oui, répliqua le Béarnais. L'âne de Buridan,

pour autre chose que l'avoine, était peut-être de bon conseil... Va le voir, mon fils.

Marcel trouva le capitaine dans la cour du Louvre, où sa bonne face et sa grosse bedaine faisaient les délices des pages et des laquais.

Il parla au reître brandebourgeois de son pays et de son margrave, lui demandant si par hasard il n'avait pas quelque avis à lui donner sur la manière dont on pourrait soustraire Jean-Sigismond à l'influence des jésuites, et le décider à se tourner vers Henri IV.

— Oh! oh! fit Gargantua en se grattant l'oreille. Che ne savre bas, moi...

— Réfléchissez bien, capitaine!

Pour le gros reître, réfléchir c'était une difficile besogne. Il aurait mieux valu lui demander d'accomplir les travaux d'Hercule.

Gargantua plongeait lentement la main dans la poche de ses larges braies, et en sortit non moins gravement une bouquette de peau avec un instrument singulier, composé d'un roseau et d'une espèce de creuset en terre cuite, dont Marcel ne connaissait pas l'usage.

Le reître se mit à extraire de la bouquette une sorte d'herbe brune, séchée et hachée menue, qu'il fourra dans le creuset avec le pouce et l'index.

— Qu'est-ce que cela? demanda Marcel.

— C'est pon, ça... ça tonne tes itées.

— Cette herbe!... vous voulez rire.

— Che ne ris bas du dut, moi.

Disant cela, Gargantua prit également dans sa poche de l'amadou et un briquet, qu'il battit.

— Qu'allez-vous donc faire, capitaine? demanda encore l'officier, dont la curiosité était éveillée par tout ce manège.

— Vumer te la nigodiane, mon bedit.

— Fumer de la *nicotiane*!... Mais je croyais qu'on ne la

prenait qu'en poudre, comme jadis la reine Catherine de Médicis.

— Oh ! les femmes, ils ne savent jamais comment on se sert des bonnes choses.

On sait que le tabac avait été introduit en France par Jean Nicot, ambassadeur du Portugal, qui avait fait cadeau d'une petite quantité en poudre à Catherine de Médicis. A cette double circonstance il dut d'être primitivement désigné chez nous sous les noms de *nicotiane* et d'*herbe à la reine*.

On l'appela aussi *herbe du grand-prieur*, parce qu'un prince de la maison de Lorraine, qui était grand-prieur de France, contribua beaucoup à le mettre à la mode. Le mot de *tabac*, qui vient des rouleaux *tabaccos*, ne prévalut que beaucoup plus tard.

Au commencement du seizième siècle, les Espagnols introduisirent en France la coutume de fumer la *nicotiane*, soit en feuilles roulées, soit dans des pipes. Mais le tabac ne devint d'un usage général que cinquante ans plus tard.

— Eh bien ! capitaine, les idées viennent-elles ? demanda Marcel, qui voyait les grosses joues du reître se gonfler et ses lèvres épaisses lancer la fumée autour de lui, à la grande joie des pages, qui se le montraient du doigt.

— Dut ducement, rognonna Gargantua en continuant d'exhaler ses bouffées.

— Voyons !... le roi attend.

— Eh bien ! gu'il addende : ch'avre bien addendu un mois, bur avoir votre mise en liperdé...

Et Gargantua fuma de plus belle.

— Oh !... ah !... oh !... fit-il tout à coup, en levant un doigt dans l'air comme un magot de la Chine.

— Qu'est-ce ? demanda Marcel.

— *Ja, ia... der Teufel !* c'est bien ça... *ia, ia*.

— Qu'avez-vous donc, capitaine ?

V

LA MAISON DU PONT NOTRE-DAME.

Du sachet que le capitaine Gargantua venait d'extraire de son pourpoint avec tant de précaution, il tira un objet gros comme une fève, mais tout brillant.

Tenant cet objet aussi délicatement que ce fût possible à ses gros doigts, qui ressemblaient à de petits saucissons de Francfort, il le fit miroiter au soleil.

— Voyez-vus ? demanda-t-il en clignant de l'œil.

— On dirait un pur parangon !... Il a des reflets merveilleux : des étincelles semblent en jaillir.

— C'est un vrai tiamant, mon bedit Marcel !

— Un diamant ! D'où tenez-vous cet admirable joyau ?

— Ah ! foilà... Mais laissez-moi t'apord direr guelgues pouffées. Buis, che vus ragonderai le bedit histoire.

— Une histoire comme celle de votre femme du Brandebourg ?

— Ah ! bauvre Gretchen !... C'est burdant elle qui m'a valu ce tiamant.

— Voyons l'histoire, en ce cas !

Gargantua reprit la narration du cachot et de la pendaison de l'aimable bourreau de Turin, Matteo Ruffio, au point où il l'avait laissée à Pont-de-Beauvoisin, quand les spasmes de l'indigestion l'avaient pris après son imprudente goinfrade.

— Et ce diamant, s'écria Marcel, est celui des margraves de Brandebourg ?

— Auguel ils denaient gomme à la brunelle de leurs yeux, avre tit l'Idalien... *ia, ia*.

— Mais en ce cas, on pourra...

— *Ia, ia...* buisgue l'Idalien tu tiabie il m'avre tit gue le *magraf* tonnerait che ne savre guoi poutr le ravoir.

— Mais votre idée est admirable, capitaine.

— Oh ! ch'en avre quelguefois gomme ça, guand...

— Vous ne les révélez pas souvent.

— Guand un gamarade m'y aide un beu, dit modeste-ment le reître en achevant sa phrase.

— Un camarade ?

— *Ia, ia...* du bays. Ch'avre chobiné hier avec lui au gabaret du *Feau-qui-dête*, devant le Châdelet, où debuis un mois che pouvais chaque soir, en vus addendant.

— Et que vous disait ce camarade ?

— Un cheune reître... pien chentil : il avre bayé cinq bintes de fin... Il arrife du bays.

— Comment enfin ce jeune reître du Brandebourg vous a-t-il aidé à avoir cette idée mirifique ?

— Voilà : le *margraf*, il n'aime bas les chésuites, mais gomme ils lui ont bromis de ravoir ce peau tiamant de sa gouronne, il les audorise à resder au bays.

— A merveille ! nous lui permettrons de se passer et de se débarrasser d'eux... Je ne suis étonné que d'une chose : c'est de la grossièreté du moyen pour se maintenir, de la part d'esprits aussi féconds que les jésuites.

— *Ia, ia...* Et même gue, dans le bays, on groit que ce sont les chésuites qui embêchent le *margraf* de se meddre avec Henri Quadre.

Marcel n'avait pas besoin d'en entendre davantage. Il gravit rapidement le grand escalier, et courut au cabinet du roi, où se trouvaient encore Sully et Sillery.

— Sire, s'écria-t-il tout joyeux, envoyez-moi dans le Brandebourg. Je réussirai.

— Tu as donc un talisman ? demanda Henri en voyant la confiance peintesur le visage de l'officier.

— Un talisman, c'est le mot. Gargantua le possède. Je vous rapporterai la réponse voulue.

— Va, mon fils, brûle le pavé ! Mes postes sont à ton

service. Quant à moi, je vais commencer à concentrer mes armées, et, ventre-saint-gris ! dès que tu m'auras rapporté le consentement du margrave, je tirerai l'épée comme à Contras, à Fontaine-Française et à Ivry.

— Faut-il partir ce soir même ?

Marcel songeait à Alice, sa fiancée.

— Demain matin, dit le roi. Je vais expédier à l'heure même un coureur de mes écuries, pour te *faire* préparer les relais jusqu'à la frontière, afin que tu ne perdes pas une minute en route... Combien de chevaux ?

— J'emmène le capitaine Gargantua et Michel. Quatre chevaux ne seront pas de trop, en cas d'accident entre deux relais.

— Dont un des plus robustes, pour notre énorme reître. On y veillera.

Les postes, ébauchées seulement par Louis XI, avaient reçu une organisation plus parfaite de Henri IV, et des itinéraires réguliers avaient été établis de ville en ville jusqu'aux principaux points de chaque frontière. Même dans tous les bourgs et bourgades, suivant l'édit de 1597, on avait créé des relais et « des maîtres particuliers pour chacune traite et journée. »

Comme Marcel traversait la galerie, chacun lui demanda pourquoi il avait l'air si heureux, la mine si riante, après avoir passé un mois au Grand-Châtelet.

Le chevalier de Castaignac se montrait un des plus empressés.

— Hé ! cadédis, dit notre Gascon, jamais je ne vous vis aussi souriant et épanoui. Quelle bonne aubaine vous transforme de la sorte, mon cher monsieur de Fontaine ?

— C'est que je pars pour l'Allemagne, et je suis heureux pour deux raisons.

— Lesquelles, s'il vous plaît ?

— D'abord parce que je suis sûr d'y réussir pour le service du roi, ensuite...

— Ensuite ? Hé ! milladious, à votre front qui rougit, e gage qu'il y a quelque amour sous jeu.

— Comme vous le dites, mon cher monsieur de Castagnac.

— Ah ! l'Allemagne ! soupira le cadet... L'Allemagne est un vrai pays de cocagne, dit-on, pour les femmes et l'amour.

— Vous êtes ingrat envers la France, répliqua Marcel, rendu de bonne humeur par l'espérance aux rêves d'or.

— Que non, mordious ! mais on m'a assuré que ce pays était couvert de sentimentales baronnes, et que de riches veuves douairières y raffolaient surtout de nous autres Français...

— Quand ils ont bonne mine et le cœur bien né, ajouta en riant l'heureux Marcel.

Le cadet n'était plus qu'un grison, mais il n'était pas moins resté godelureau et fort satisfait de lui-même, comme par le passé, bien qu'il n'eût jamais eu à se flatter du nombre de ses aventures galantes, ou de leur succès.

Néanmoins, aux malignes paroles de l'officier des gardes, il se rengorgea comme un paon qui fait la roue.

La main fièrement posée sur la coquille de sa colichemarde, se tortillant la moustache sous son long nez en harmonie avec ses jambes, il se cambra majestueusement et repartit avec un air superbe.

— Hé ! milladious, si le chevalier de Castagnac paraissait en Allemagne, je gage que toutes les dames rendraient hommage à sa belle prestance et lui demanderaient l'aumône de son cœur... En noble paladin et chevalier, je leur octroierais un courtois retour.

— Pourquoi n'iriez-vous pas avec moi ? demanda Marcel en plaisantant.

Mais le cadet de Gascogne prit la balle au bond, et s'écria avec empressement :

— Vous le permettez !... Tope ! je suis des vôtres...

— Sérieusement, vous voudriez...

— De ce pas je cours le demander au reytot, du moment que vous y consentez.

Le roi ne refusa point, et Marcel se dit qu'il avait bien fait de parler à Henri de quatre chevaux pour le voyage.

Notre officier profita du reste de la journée pour aller faire ses adieux et réveiller l'espoir au cœur du vieux chevalier du Bosc.

L'abbesse, en lui faisant ses recommandations, lui remit un flacon.

— C'est un antidote souverain, dit-elle, contre maint poison. J'en suis toujours pourvue ici, ajouta-t-elle avec un soupir.

— Vous craindriez donc, madame, qu'on essayât...

— Hélas ! il est des gens capables de tout ; même l'habit religieux, comme vous le savez, recouvre des âmes criminelles. Souvenez-vous de votre mère Jeanne qui, un jour, but du poison que l'on me destinait.

Le lendemain, au moment où Marcel allait se mettre en route avec ses trois compagnons, un petit embarras, suscité par Gargantua, retarda le départ de quelques heures.

Le reître, à cause de son embonpoint devenu vraiment phénoménal, ne pouvait plus mettre son casque et encore moins sa cuirasse.

En vain essayait-on de le persuader de se passer de ces pièces d'armure, puisqu'on n'allait pas en guerre : on ne put lui faire entendre raison.

— No, no, criait-il à tue-tête, je suis un reître, *der Teufel* ! et un reître doit avoir un gasque et une guirasse.

Il fallut se rendre avec lui à l'Arsenal, mais il fut impossible d'y trouver une cuirasse qui allât à sa corpulence. Un casque du règne de Philippe-Auguste le coiffa passablement encore : la tête de Gargantua n'avait pas augmenté de volume dans la même proportion que le corps.

Comme l'enfant du Brandebourg tenait absolument à

reparaître convenablement dans son pays, et qu'il voulait mordicus que son torse précieux fût, à la façon des reîtres, bardé de fer, on exhuma de la poussière qui la couvrait une cotte de mailles du temps de la première croisade, et ayant dû servir à quelque colosse normand de l'époque.

Laissons nos quatre compagnons sortir de Paris, pour gagner la frontière d'Allemagne, et voyons si, malgré les relais de poste préparés à l'avance par le coureur des écuries du roi, quelque personnage suspect ne les a point déjà précédés de plusieurs heures dans la direction du pays d'outre-Rhin.

En sortant du Louvre, la marquise de Verneuil, ayant remis son loup sur son visage, avait regagné en toute hâte, au trot précipité de sa mule, la maison des Jésuites près de la porte Saint-Antoine.

Elle avait la rage au cœur, et ses lèvres ne murmuraient que des paroles de haine et d'abominables menaces de mort.

— Le père Daubigny est-il dans sa cellule ? demandait-elle rapidement au frère Côme, qu'elle trouva dans la cour du Gesù, disant son chapelet.

— Madame la marquise, répondit humblement le novice, le révérend père est sorti.

— Jour de Dieu ! il faut pourtant que je lui parle, s'écria-t-elle en frappant du pied le pavé, sur lequel elle venait de s'élancer légèrement.

— Si madame veut permettre que je la conduise, elle le verra bientôt.

— Où est-il ? Je veux le voir, n'importe où.

— Il m'a chargé d'attendre madame, et de la mener auprès de lui.

— Que ne le disiez-vous donc ! reprit Henriette en se remettant aussitôt en selle. Marchons !

Frère Côme, précédant la marquise, la fit redescendre la rue Saint-Antoine et, par les ruelles qui entouraient

l'Hôtel de ville, gagna la rue Planche-Mibray et le pont Notre-Dame, sur lequel il s'arrêta devant la même maison où s'est déjà passée une scène de notre récit.

Là, le novice frappa trois coups d'une certaine façon.

Bientôt un petit guichet s'ouvrit, et le visage tout ridé d'une septuagénaire se montra pour demander :

— Qui est là ?

— Ouvrez, dame Brigitte, répondit frère Côme.

— Un verrou glissa dans ses crampons, et la porte tourna sur ses gonds pour livrer passage à la marquise et à son conducteur. La mule avait été attachée par le novice à l'anneau de la maison voisine, qui était un cabaret, et recommandée au maître du lieu.

Henriette d'Entragues, ayant retiré son loup, fut introduite dans la pièce à la trappe que nous connaissons, et où l'attendait Daubigny. Le novice, resté dans l'anti-chambre, se remit dévotement à égrener son rosaire.

— Pourquoi vous trouvée-je dans ce sombre logis, mon père ? demanda vivement la marquise.

— Parce que désormais, pour nos réunions, il faut prendre les plus grandes précautions, et que les allées et soupçons Gesù de diverses gens pourraient éveiller des venues au dont il faut se garder.

— Vous êtes prudent, mon père.

— La prudence est la mère de la sûreté.

— Mais elle nuit à la rapidité de l'exécution.

— Celle-ci ne sera que mieux préparée... Il faut, du reste, au moment où nos plans vont entrer dans une voie nouvelle, puisqu'au lieu de n'avoir en vue que des personnages secondaires, c'est au chef lui-même que les circonstances nous obligent à nous attaquer ; il faut, dis-je, avoir le plus grand soin, en cas de succès même, qu'on ne puisse incriminer notre Ordre...

— Je comprends, mon père, s'écria la marquise avec

une joie diabolique, et je suis aise qu'enfin vous songiez à...

— La Compagnie doit rester complètement en dehors ; il faut qu'elle puisse, au besoin, me renier et condamner mon acte... J'ai d'avance fait le sacrifice de ma vie et de mon nom, pour la gloire de Dieu et de son Église.

— Ainsi, c'est décidé ? demanda Henriette d'Entraques en serrant les dents.

— Vous y mettez une ardeur, mon enfant !... Vos yeux lancent des flammes. Que vous est-il arrivé ?

La marquise confessa au profès la fausse démarche qu'elle avait faite auprès du roi, croyant ressaisir le sceptre de sa domination.

— Dans l'intérêt de l'Église et de votre Ordre, s'empressa-t-elle d'ajouter.

— Et vous avez fait mettre en liberté cet odieux aventurier ?

— Hélas ! mon père, pardonnez-moi : le but était saint... Mais sans doute vous attendez ici une autre personne que moi ?

— J'attends le duc d'Épernon. Je suis même impatient de ne point le voir arriver. Il est temps de combiner tout pour la réussite.

— Avez-vous appris du nouveau ?

— A mesure que nous approchons du printemps, les signes se multiplient. Loin de tenir compte des remontrances du Saint-Père, et de renoncer à la guerre, le Béarnais s'y prépare plus que jamais. De plus, il a travaillé toute l'Europe par ses agents.

— Les princes protestants d'Allemagne...

— Avant tout. Il a même attiré à lui des souverains catholiques, le duc de Savoie en tête.

— Comment savez-vous cela, mon père ?

— Notre sainte milice n'est-elle pas répandue en tous lieux, et n'a-t-elle pas su conserver ses positions par tous

les moyens possibles, même à certaines cours luthériennes? C'est grâce à nous que le margrave de Brandebourg a résisté jusqu'à présent aux sollicitations les plus pressantes. Mais...

— Vous craignez qu'il ne finisse par céder?

— Le stratagème employé pour le maintenir dans sa résolution est si grossier! Mais nous n'avons pas toujours le choix des moyens.

— Et quel est ce stratagème?

— Un beau diamant de la couronne des margraves a été volé il y a bien des années, du temps du grand-père de Jean Sigismond. Les deux successeurs de l'aïeul l'ont toujours regretté, et Dieu sait à quelles recherches ils se sont livrés pour le découvrir.

— Sans pouvoir y parvenir?

— Le voleur, un Italien du nom d'Angelo Oneste...

— *Ange Honnête!* joli nom pour un larron!

— Ne put jamais être retrouvé.

— Et les révérends pères du Brandebourg...

— Ont su caresser la manie des margraves, en promettant qu'ils finiraient par connaître le voleur et ravoit le diamant, grâce à leurs relations multipliées et aux ramifications de notre puissante société.

On entendit en ce moment le signal des trois coups à la porte de la maison.

— C'est sans doute le duc, dit le profès.

Quelques minutes après, la vieille vint annoncer qu'un inconnu, disant venir du Louvre, se présentait de la part de M. Toncot. Daubigny ordonna de faire entrer l'inconnu.

— M. Toncot? demanda la marquise étonnée.

— Un personnage de la cour, insinua Daubigny avec un sourire.

— Je n'y connais personne de ce nom, mon père.

— Les anagrammes ne sont-ils pas de mode?

— Je cherche en vain, dit Henriette en réfléchissant.

Le jésuite se pencha à son oreille et lui souffla un nom.

— Ah ! fort bien, murmura la marquise.

— Il y a du nouveau, mon enfant, et quelque chose de fort grave, pour qu'un pareil message m'arrive.

Un grand gaillard fut introduit.

— Une lettre du *padre*, dit-il avec un accent italien prononcé.

— Vous appartenez à la maison de M. Concini ? demanda le profès en décachetant la missive.

— Si, signora. Je me nomme Risaccazza.

Daubigny lut, et, à mesure qu'il avançait dans la lecture, son front se plissait.

— Dites au père, recommanda-t-il à Risaccazza quand il eut terminé, que j'ai pris bonne note de ses avertissements.

L'envoyé italien se retira en saluant.

— La lecture de cette lettre a assombri votre front, mon père, fit observer la marquise.

— Lisez, ma fille, et dites si ces nouvelles ne sont pas de la plus haute gravité.

Comme elle allait prendre connaissance de la missive, le duc d'Épernon ouvrit la porte.

— Vous arrivez bien, duc, lui dit le profès. Écoutez ce qu'on m'écrit.

Henriette d'Enragues lut à haute voix.

Le billet de monsieur *Toncot* annonçait que le roi, après avoir reçu avis de la mort du duc de Clèves et de Juliers, allait saisir l'à-propos de la compétition relativement à l'héritage princier, pour intervenir en Allemagne et commencer la guerre contre la maison d'Autriche.

On envoyait l'officier des gardes, Marcel de Fontaine, sorti des prisons du Châtelet, vers le margrave de Brandebourg...

— Où le damné cheuapan, interrompit Daubigny en grinçant des dents, trouverait peut-être la fille, bien que

le lansquenet, revenu hier, l'ait fait changer de monastère... Mais j'y songe...

Il appela frère Côme et lui ordonna de courir à la taverne du *Pot d'étain*, et d'en ramener immédiatement le lansquenet Claude le Lorrain.

— Allez-vous le renvoyer en Allemagne, mon père ? demanda Henriette.

— Sans aucun retard... Il faut que ce maudit aventurier périsse avant d'arriver à Brandebourg.

— La chose sera peut-être difficile, car *monsieur Toncot* ajoute que l'officier des gardes part avec trois valeureux compagnons, le capitaine Gargantua, maître Michel le géant et le chevalier de Castaignac.

— Nous sèmerons la route d'embûches. Il sera impossible qu'il échappe à toutes.

— Ne négligez rien, dit vivement la marquise. Non-seulement il peut retrouver sa fiancée...

— Et le double héritage nous échapperait.

— Mais encore, reprit Henriette, d'après ce qu'écrit *monsieur Toncot*, cet officier de malheur a déclaré au roi qu'il était sûr de réussir auprès du margrave, qu'il avait un talisman certain.

— Un talisman ! s'écria d'Épernon.

— Ce sont les propres paroles prononcées par cet intrigant. *Monsieur Toncot* termine en disant qu'il a tout écouté derrière une portière, sur les marches de l'escalier secret. Le roi avait avec lui, dans son cabinet, Sully et Sillery.

— Eh bien ! qu'en dites-vous, monsieur le duc ? demanda le père Daubigny.

— Je dis qu'il n'y a plus à hésiter, s'écria d'Épernon avec emportement, et que, suivant vos propres paroles, il est temps « de mettre la volonté du roi dans l'impossibilité d'agir. »

L'ancienne favorite de Henri IV ne se trompa point sur

le sens de ces paroles, car un sourire sinistre contracta ses lèvres.

— Hâtons-nous donc de préparer l'événement, dit le jésuite. Nous avons sous la main trois instruments tout disposés, dociles, passifs...

— Ravailiac ! fit la marquise.

— D'abord maître Jean Guille, un vieux bourgeois de la Ligue, prêt à tout.

— Ensuite, mon père ?

— Frère Gilles, un homme que j'ai rendu souple comme un gant, l'ayant trituré de mille manières et façonné à tout. Quoiqu'il ait la férocité et le sauvage esprit d'indépendance du tigre, avec l'entêtement du loup, il ne se rebiffe plus, tant il me craint. Je l'ai réduit à une entière soumission à mes volontés.

— Le troisième, c'est Ravailiac ! répéta Henriette.

— Lui-même. J'ai si bien dirigé son esprit visionnaire, qu'il ne rêve plus que la mort de l'hérétique, et que chaque jour, tantôt, pour *envoûter* le roi, il pique à coups d'épingle un cœur de cire, tantôt il aiguisé un couteau dont il vient de remplacer le manche de baleine par un manche de corne...

— C'est lui qui frappera, dit avec un abominable geste la favorite dédaignée.

— Demain, monsieur le duc, nous les assemblons ici.

— Vous me voyez marri de toute mon âme, fit d'Épernon d'un air désolé.

— Pourquoi ? demanda vivement Daubigny.

— C'est que Ravailiac a quitté Paris.

— Funeste contretemps !

— Mais je l'ai entretenu, en ma chambre, il y a trois jours à peine, s'écria la marquise.

— Il est parti avant-hier pour mon gouvernement d'Angoulême, où je l'ai envoyé.

— Mais cela nous retardera d'un mois peut-être ! Et le

temps de préparer, de tout disposer, de bien choisir le lieu, d'y amener le Béarnais — ce qui vous regarde, monsieur le duc — le mois de mai arrivera... On sera peut-être en campagne.

— Nous ferons tout notre possible à la cour, nous et les nôtres, pour que la guerre soit retardée... Et j'y pense : Concini me parlait hier du sacre et du couronnement de la reine, qui en a obtenu enfin la promesse de Henri... Eh bien ! en retardant le sacre, qui doit avoir lieu avant l'entrée en campagne, nous retarderons aussi celle-ci.

— Parlez de cela à Concini.

— Nous venons déjà d'avoir ensemble une assez longue conférence, et c'est ce qui m'a retenu.

— Sur quel sujet, monsieur le duc ?

— Sur ce dont nous étions convenus, mon révérend.

— Ah ! oui, l'affaire de la princesse de Condé, partie avant-hier de Picardie avec son mari. L'idée du père Cotton est assez singulière, mais je ne crois pas à sa réussite.

— Concini l'a trouvée excellente. Faire courir le bruit que, si Henri veut faire la guerre et se mettre à la tête de son armée, c'est uniquement pour aller chercher en Belgique la jeune Charlotte ! Concini en a ri, et s'est résolu à répandre aussitôt la chose à la cour.

— Cela ne servira à rien, dit Daubigny en hochant la tête. Le Vert-Galant poussera quelques *ventre-saint-gris* ! en ajoutant : « Ces gens-là veulent me faire passer pour fou, mais je m'en bats l'œil. » Et il ne continuera pas moins ses préparatifs de guerre.

— Si l'on ne parvient pas ainsi, par crainte du ridicule, à arrêter Henri IV dans ses projets, on ne l'aura pas moins discrédité en Europe, et quand on saura qu'il a été tué, on soupçonnera peut-être du meurtre quelque affidé du prince de Condé.

— J'ai bien songé à cela, mon cher duc, reprit Dau-

bigny. Aussi ai-je, à ce point de vue, trouvé l'idée assez originale, et je suis bien aise que le bruit se propage et s'accrédite.

La marquise de Verneuil et le duc d'Épernon quittèrent bientôt Daubigny, en regrettant encore le départ de Ravallac, qui remettait l'exécution de leur affreux projet à la fin d'avril ou peut-être au mois de mai.

On vient de voir, par les paroles échangées entre d'Épernon, le jésuite Daubigny et la marquise de Verneuil, qu'une nouvelle petite intrigue se mitonnait, en attendant la perpétration de l'exécrable forfait que l'on méditait contre la vie du roi.

Il s'agissait d'une amourette du Béarnais, dont nous avons peu parlé encore. Or, dans les circonstances graves et solennelles où nous sommes, et à mesure que nous approchons du dénouement de cette histoire, les plus petites circonstances ont leur intérêt.

Une grande guerre européenne était imminente, une guerre comme on n'en avait pas vu depuis Charlemagne.

L'Allemagne, partagée en deux camps, n'attendait que le signal des combats. L'Europe entière avait les yeux fixés sur le roi de France. Le moment était enfin venu de réaliser ces projets si longtemps débattus dans le cabinet du Louvre, sous les vieux chênes de Fontainebleau ou dans les salles sans échos de l'Arsenal, toutes pleines de foudres guerrières préparées par Sully.

A mesure qu'approchait l'heure solennelle, pour laquelle on n'attendait plus qu'un mot, que Marcel allait chercher, la résolution de Henri IV s'affermissait. Une ardeur juvénile se réveillait dans son âme.

Ses ennemis résolurent alors de ridiculiser ce souverain de cinquante-cinq ans, qui voulait encore monter son cheval de bataille et courir les aventures et les hasards de la guerre.

On ne trouva rien de mieux que de changer son caprice galant pour la jeune Charlotte de Montmorency en passion romanesque, et d'en faire un don Juan en cheveux gris.

Il est vrai que Henri, toujours jeune de cœur et d'imagination, avait un instant soupiré pour Charlotte. Mais ne se hâta-t-il point, reconnaissant lui-même quelle était sa folie, de la faire épouser à son cousin, le prince de Condé? En lui donnant un mari, il ne songeait qu'à mettre une barrière entre elle et lui. Son propre parent ne pouvait être suspect de complaisance.

Toutefois, le prince de Condé prêta l'oreille aux paroles de quelques amis, qui lui disaient que le roi en voulait à son honneur. Ainsi que nous l'avons dit, il quitta Paris pour la Picardie, et bientôt la Picardie pour la Belgique, où il confia sa femme aux archiducs de Flandre.

Ce fut alors que se répandit le bruit absurde, mais accueilli sans examen comme toutes les nouvelles scandaleuses, que le roi Henri IV ne songeait à faire la guerre que pour reconquérir la jeune princesse.

Comme si, pendant douze années entières, il ne s'était point patiemment préparé aux grands événements qui devaient changer la situation politique de l'Europe!

Le fait est que ce furent les jésuites, adversaires déclarés de projets qui anéantissaient les leurs, qui inventèrent et propagèrent cette fable ridicule.

Une demi-heure après le départ de Henriette d'Entragues et du duc d'Epéron, le frère Côme introduisait chez Daubigny le lansquenet Claude le Lorrain.

Daubigny avait écrit rapidement plusieurs lettres.

Pendant que le lansquenet attendait silencieusement les ordres qu'avait à lui donner le profès, celui-ci sortit de la poche de sa robe un parchemin plié en seize et l'étendit sous ses yeux.

C'était une carte de géographie de la Renaissance, déjà fort bien exécutée et coloriée, qui laissait bien loin der-

rière elle les essais informes de la cartographie du moyen âge. Mais, avec les routes et frontières des divers États de l'Europe, on n'y voyait que des noms de villes, sans tracés de fleuves ni indices de montagnes.

Un certain nombre de ces villes étaient marquées en rouge, de la croix latine ; d'autres de la croix en T seulement, surmontée de la lettre L (Luther) ; enfin, au delà de la Pologne et dans les pays slaves et grecs, il y avait la croix patriarcale, avec deux croisillons.

Outre ces croix, il y avait encore des signes particuliers, comme des croissants de lune, des étoiles et autres, sans doute pour indiquer que, dans ces villes, le Gesù était ou toléré seulement, ou proscrit, ou en train de croître.

Ayant étudié pendant quelques minutes le compartiment de l'Allemagne, et consulté la légende qu'on voyait sur un des côtés de la carte, le profès écrivit l'adresse sur chacune des missives.

— Tu vas retourner en Allemagne, le Lorrain ! dit-il au lansquenet après avoir terminé.

— J'en arrive, mon père.

— Voici cinq lettres que tu auras à remettre à chaque destinataire jusqu'à Brandebourg, répliqua le jésuite sans s'arrêter à l'observation de Claude le Lorrain.

Comme ce dernier ne pouvait s'empêcher de faire une assez piteuse mine, Daubigny continua :

— L'officier des gardes part demain matin pour cette ville. Il sera accompagné de trois autres cavaliers, dont l'un est Michel l'Auvergnat. Tous les quatre doivent périr en route.

Le nom de l'ancien pâtre de Pailhat produisit sur le haineux et méchant Lorrain l'effet qu'en attendait le jésuite. Son œil s'alluma, et il tendit avidement la main pour saisir les plis. Le profès sortit une bourse, qu'il jeta dans le chapeau du lansquenet en disant :

— Voici une bourse bien garnie. Elle te suffirait, et au delà, pour aller jusqu'à Brandebourg et revenir. Mais les personnes à qui tu remettras les lettres pendant le trajet te défrayeront en grande partie.

— Merci, mon père.

— Tu auras à t'entendre avec elles pour la mort de ces quatre aventuriers. Si, dès la première embûche, on réussit, tu reviendras aussitôt m'en avertir. Sinon, tu pourras jusqu'au Brandebourg, où le père provincial Geyser, après avoir reçu sa lettre, ne manquera pas son coup.

— J'espère n'avoir pas à aller jusqu'à lui, s'écria Claude le Lorrain avec un infernal sourire.

— Les quatre premières lettres sont : l'une pour le père Mathias, prieur des carmes à Marbourg...

— Dans la Hesse-Electorale.

— La deuxième pour le révérend Lobmann, au *Gesà* de Heiligenstadt.

— En Saxe, près d'Erfurt.

— Tu donneras la troisième au prieur des Franciscains de Halberstadt.

— Non loin de Brunswick.

— Je vois que tu connais bien l'itinéraire... Enfin, la quatrième est pour Magdebourg.

— La ville protestante, hérétique au premier chef.

— Nous n'avons plus là ni religieux ni adhérents catholiques en apparence ; mais il nous y reste encore des amis dévoués, même parmi les magistrats. La lettre est pour le bourgmestre Krans en personne.

— Un bourgmestre !

— Coadjuteur temporel de notre Ordre. Quant à toi, tu vas partir ce soir même, en te servant des postes royales jusqu'à la frontière.

— J'aurai de la sorte au moins douze heures d'avance.

— A Mézières, tu achèteras un coursier solide qui te conduira, par Coblenz, à Marbourg.

— Ils gagneront sur moi, mon père.

— J'en doute. Ne seront-ils pas réduits comme toi à la même monture ?

— C'est vrai. Vous calculez tout.

— A partir de Marbourg, tu les distanceras plus facilement encore, même en t'arrêtant à combiner chaque embûche avec les personnes pour lesquelles tu as des lettres, et en espionnant à leurs gîtes les quatre voyageurs.

— Comment cela ?

— On te fournira chaque fois un bon cheval frais, tandis que ces quatre vauriens conserveront sans doute les leurs et n'iront qu'à petite journée, en supposant qu'ils ne succombent pas dès Marbourg.

Après d'autres explications détaillées et instructions minutieuses, le profès congédia le lansquenet, en lui recommandant de changer de costume chaque fois qu'après s'être commis sans succès avec les aventuriers, il serait obligé de reprendre son chemin pour transmettre la lettre suivante et tendre un nouveau piège.

Une demi-heure après, Claude le Lorrain sortait de Paris par la porte Saint-Denis, et galopait sur la route des Ardennes.

VI

LES KAISERLICH ET L'ARDOISIÈRE.

La matinée était froide, le ciel serein, et les ruisseaux revêtus d'une légère couche de glace, comme les arbres couverts de givre, montraient que l'hiver, quoique touchant

à sa fin, voulait faire sentir ses dernières rigueurs aux habitants de la Hesse-Électorale.

Quatre cavaliers, enveloppés dans leurs manteaux, sortaient de Marbourg, ville à l'aspect pittoresque, située sur le versant d'une colline, avec deux ponts jetés sur la Lahn.

— *Der Teufel!* dit l'un d'eux en levant la tête, voilà une vameuse burg!

Il montrait le château; dont le vaste périmètre se déployait sur la hauteur.

— C'est là, fit remarquer un autre, qu'a eu lieu le célèbre colloque entre Martin Luther, Mélanchton, Zwingle et Œcolam pade.

— Mon bedit Marcel sait dut, reprit le premier cavalier en caressant du regard celui qui venait de faire cette observation et qui marchait devant, en compagnie d'un maigre personnage, assez bien campé pourtant sur son coursier, dont sa longue épée battait les flancs.

— Hé! milladious, intervint ce dernier, c'est bien malin. On en causait hier soir dans la salle du *Lion d'or*, pendant notre souper.

— En pon allemand, mossié le Casgon, répliqua celui qu'on a déjà deviné être le gros reître.

— Pardious! capitaine, vous nous avez expliqué la chose.

— Mais monsieur de Fontaine, dit le quatrième personnage, qui n'était autre que Michel le colosse, monsieur de Fontaine est élève de maître Montaigne, et il savait cela.

— Quant à moi, cadédis! je comprenais presque leur jargon. Nous autres enfants de la Garonne, ajouta-t-il avec un petit air suffisant, nous devinons toutes les languës.

— Charkon! grommela Gargantua en lançant au cadet de Gascogne un regard irrité. C'est du pon allemand, vous tis-che, mossié le gadet!

— Pourquoi donc alors ne vous mêliez-vous pas de la conversation ?

— Barce que... barce que le bedit Marcel me l'a dévendu.

— Dans certains cas, dit Marcel, il est bon que les gens du pays ignorent qu'on connaît assez leur langue pour comprendre ce qu'ils disent devant vous. C'est de la prudence.

— Pourtant, milladious, c'est le capitaine qui demande partout ce qu'il nous faut.

— Che le temante en pon vrançais, moi, et sans accent du tut...

— Ce serait un peu difficile, murmura Gros-Michel.

— Seulement, poursuivit le reître, che leur paragouine les mots allemands nécessaires. Gomme ça, ils me brennent bur un Vrançais savant.

— Aussi, milladious ! cela fait un charabias à mourir de rire. Je n'en pouvais plus hier soir, quand vous vous êtes adressé à ce carme assis dans un coin de la salle.

— Une figure suspecte ! dit Michel. Il me semble l'avoir déjà vue quelque part. C'est moi qui me suis d'abord adressé à lui, brusquement et en français, pour voir s'il ne se trahirait point.

— Et que vous a-t-il répondu, maître Michel ?

— Il m'a regardé d'un air étonné et m'a dit : *Versteh nicht* (je ne comprends pas)... Alors je lui ai expédié Gargantua, pour essayer d'en tirer quelque chose.

— Et il m'avre tit, le frogard, qu'il vóyachait pour son ortre, et qu'il s'en allait à Cassel.

— Moi, reprit Michel, je soupçonne ce carme d'avoir voulu nous espionner. Par moments je le surprenais à nous regarder et à nous écouter de toutes ses oreilles... Il a la barbe fauve, comme mon lansquenet de Turin.

— A-t-il couché à l'auberge ?

— Le capitaine s'en est informé ce matin : on lui a répondu que non, qu'il n'y avait fait que souper.

Vers midi, nos quatre voyageurs s'arrêtèrent dans un village, où ils firent un repas arrosé avec de la bière et couronné d'un flacon d'eau-de-vie.

Ils étaient de fort bonne humeur en remontant à cheval, sauf Gargantua, qui s'écria :

— Ah ! técitement, che n'être blus Allemand... Pon Vrançais, moi !

— J'aime à le croire, dit Marcel. Mais pourquoi, mon cher capitaine, cette professlon de foi en ce moment ?

— C'est gue ch'aime mieux le fin que la pière maintenant.

— Celle que nous venons de boire n'était pourtant pas mauvaise.

— Mon bedid esdomac, che grois gu'il n'y est blus fait... Le *brandwein* de ce bays aussi...

— Hé ! milladious, gasconna le chevalier, nous savons bien que cette liqueur sadasse ne vaut point un bon flacon d'Armagnac ou de Tenarèze... Ah ! quand je songe à mon pays, aux bords enchanteurs de la Garonne, ah !... ah !... ah !

— Vous soupirez, chevalier ?... Cependant vous espériez merveille dans ce pays.

— Las ! je n'ai encore rencontré aucune dame sentimentale.

— Vous vous en plaigniez déjà hier soir au *Lion-d'or*... Un peu plus, et je croyais que vous alliez roucouler aux pieds de la grosse cabaretière..

— Il lui faisait duchurs des yeux en goulisse, *der Teufel* !

— Ce n'est certes pas comme vous capitaine : vous ne songiez qu'à vous gorger de bière, mórdious ! et à fumer dans votre pipe.

— Oh ! ch'ayre druvé de la ponne *nigodiane* à Coblantz,

et ch'en ai burré mes boches dut blein, et aussi mon borde-mandeau.

— A propos de porte-manteau, dit Marcel au cadet de Gascogne, quel est donc ce paquet ficelé, d'une si singulière forme, qui se trouve attaché à votre valise ?

— Hé ! c'est mon instrument.

— Quel instrument ?

— Une mandoline espagnole.

— Vous songez donc à nous jouer quelque ballade ou romance castillane ?

— Hé ! cadédis, ne suis-je point du pays du *gai-savoir*, de la contrée où naquirent les *jeux floraux* de la divine Clémence Isaure, et qu'illustrèrent tant de troubadours ?

— Quand sortirez-vous cette mélodieuse mandoline ?

— J'en réserve les sons charmants, avec les purs accents de ma voix, à la première comtesse ou baronne de ce pays sur laquelle mon aspect aura fait quelque impression... Mon chant achèvera la conquête, je le jure.

— Réjouissez-vous donc, chevalier ! Si je ne me trompe, voici la dame de vos rêves.

Sur la montée, devant nos voyageurs, un petit groupe de cavaliers, au milieu desquels une dame, venait d'apparaître. Deux des cavaliers tenaient un oiseau encapuchonné.

— C'est une chasse au héron ! dit Michel.

— Sans doute les habitants de quelque château voisin, ajouta Marcel.

— Hé ! milladious, c'est peut-être une duchesse.

Le Gascon avait déjà piqué des deux, en se frisant la moustache, en prenant l'attitude la plus gracieuse, en plaçant convenablement sa Colichemarde, en se dégageant de son manteau, afin de faire valoir le plus possible les charmes de sa personne.

Le Narcisse grison, tout en admirant sa propre image,

n'était pourtant pas homme à laisser sécher de douleur la première nymphe Écho qui se fût éprise de lui.

Il fut bientôt auprès de la chasse, qui, au moment de traverser la route, s'était arrêtée à la vue des étrangers.

Saluant de son feutre, il commença aussitôt, en français, un compliment des mieux tournés.

— Mais ce sont des Français ! s'écria la dame en répondant au chevalier dans la même langue, quoique avec un accent germanique, et en frappant joyeusement ses mains l'une contre l'autre.

On fit tout de suite connaissance.

La dame était une châtelaine des environs, petite, blonde et grasse ; elle était veuve, disait-elle, et elle avait voyagé en France avec défunt son mari.

Castaignac était aux anges. Peu s'en fallut qu'il ne tirât immédiatement sa mandoline et ne se mît à la pincer, en s'accompagnant de sa voix harmonieuse.

La châtelaine invita les quatre cavaliers à pousser jusqu'à sa *burg*, pour y recevoir l'hospitalité. Marcel voulut refuser, mais le moyen de résister à la nature inflammable du Gascon, qui déjà était tout feu ?

D'ailleurs la *burg*, suivant la dame, n'était qu'à une petite lieue sur la gauche, derrière la croupe boisée que l'on voyait à quelque distance. Les voyageurs seraient peu détournés de leur chemin, et le lendemain, par une voie de traverse, ils regagneraient en moins d'une demi-heure la petite ville de Kirkhain, où ils auraient couché, mais mal couché...

On consentit, et la dame, avec ses quatre domestiques, les conduisit dans la direction indiquée par un sentier à travers le bois.

Mais quand on eut franchi les hauteurs boisées, on ne vit pas la moindre *burg*.

On rencontra seulement une source tombant dans un

petit bassin rocailleux, et dont les eaux, dégelées par le soleil de midi, coulaient dans les ornières d'un chemin forestier, qui devait être une voie traversière.

— Où donc est le château? demanda Marcel, qui se voyait dans un endroit désert, mais fortement accidenté, avec des rochers gypseux et calcaires à droite et à gauche.

— Nous n'avons qu'à suivre maintenant cette route forestière, répondit la châtelaine.

On chemina encore l'espace d'une lieue.

Le site devenait de plus en plus tourmenté, les masses rocheuses grossissaient et se multipliaient. Enfin ces dernières formèrent, à droite et à gauche, comme des murailles à pic. En tout cas, il eût été difficile à un cheval ou de les escalader ou de pénétrer par les interstices.

La dame et les quatre Français marchaient en tête. Les domestiques suivaient.

Tout à coup Marcel entendit devant lui comme les pas d'une troupe armée.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il d'un air méfiant, en arrêtant son cheval.

Une douzaine de piquiers et hallebardiers apparurent au détour du chemin.

— Ce sont, je crois, des impériaux, dit la dame.

— Des *kaiserlich*! s'écria Gargantua, heureux de placer son mot allemand.

— On voit d'assez nombreux détachements passer par notre pays. Ils se rendent à l'armée de l'archiduc Léopold, dans les duchés de Clèves et de Juliers.

— Ah! se contenta de dire Marcel, peu rassuré.

En même temps il mit la main sur la crosse de ses pistolets, et fit signe à ses compagnons de se tenir sur leurs gardes.

Bien ils firent de suivre son conseil muet, Michel et Gargantua du moins; car l'amoureux Gascon n'avait des yeux que pour la châtelaine.

A peine les *kaiserlich* furent-ils en présence des Français, qu'ils poussèrent de grands cris et enveloppèrent Marcel, Michel et le reître.

Déjà la blonde chasseresse, avec ses domestiques, avait tourné bride, et Castaignac la suivit un instant, tout éperdu, en l'appelant des noms les plus doux.

Il faut le dire à sa louange pourtant, dès que le Gascon eut entendu derrière lui des coups de feu et le cliquetis des piques et des épées, il poussa un *mordious* ! retentissant, et fit volte-face.

— Je t'abandonne à ta malheureuse destinée, ô femme craintive ! ajouta-t-il. Tu ne sais pas qui tu perds, milliards ! en fuyant de la sorte.

Il avait tiré sa vaillante Colichemarde, et il fondit sur le cercle réduit qui entourait encore ses amis.

Déjà quatre *kaiserlich* gisaient sur le chemin détrempe par le ruisseau. Castaignac en abattit deux autres.

Le reste, ne se voyant plus en nombre suffisant contre des gens si bien armés et d'un bras si puissant et meurtrier, gagnèrent les rochers et disparurent.

— Ah ! la maudite figure ! s'écria Michel, après avoir allongé en vain un coup furieux à l'un des *kaiserlich*, qui venait de s'esquiver heureusement par un étroit intervalle entre les blocs de chaux.

— Quel est donc cet homme ? demanda Marcel.

— Pour sûr, c'est le carme du *Lion-d'or*, à Marbourg... C'était la même barbe fauve.

Deux des impériaux gisaient sur le sol, la tête fracassée par les balles des pistolets. Deux autres avaient, l'un le crâne fendu par un coup de taille de Gargantua, l'autre l'épaule entamée par un morion de Michel. Les derniers étaient tombés sous les coups de l'invincible Colichemarde.

Deux morts, deux mourants, deux blessés grièvement.

On sut d'un des blessés, à qui on eut la charité de donner

à boire, que ces prétendus *kaiserlich* étaient des archers déguisés du monastère des Carines de Marbourg.

— Et l'un des vôtres, n'est-ce pas un Français ? fit demander Michel par Gargantua.

— Il est étranger, répondit le *kaiserlich*, mais je ne l'ai entendu parler qu'en allemand... Cette prétendue châtelaine n'était qu'une marchande de Marbourg, une Lorraine, apostée par notre prieur pour vous attirer en ce lieu propice.

On se remit en route. Marcel se disait :

— Serait-ce la main des jésuites qui nous a tendu cette embûche ?

Quant au Gascon, il poussait soupirs sur soupirs. Il ne voulait pas croire qu'une si belle et si gracieuse châtelaine allemande ne fût qu'une marchande lorraine.

Gargantua seul avait eu le bras effleuré par le fer d'une pique. Il y colla un grand morceau d'amadou, banda la blessure avec l'aide de Michel, et se contenta de dire :

— Oh ! c'est beu de jose : che mancherai un beu blus, bour que ça se cigadrise blus vite.

On eut quelque peine à retrouver la grande route, mais on finit par arriver à Kirkhain avant la nuit. Après un excellent souper, auquel le reître fit le plus grand honneur, comme il se l'était promis, on se coucha.

Trois jours après, Marcel et ses trois compagnons atteignirent la ville murée de Heiligenstadt (ville des saints), au delà de laquelle s'élevaient, à l'horizon, le Dungebirg et les rameaux du Thuringerwald (forêt de Thuringe).

Des pics sourcilleux se dressaient là, entremêlés de gorges profondes, le tout couvert de vastes forêts de pins et de sapins et hérissé de blocs de granit, d'ardoise et de porphyre.

Il y régnait un âpre climat, et les cimes du Schneekopf et du Bless étaient encore blanches de neige.

De plus, on leur dit, à l'hôtellerie où ils descendirent,

qu'une bande de brigands infestait les environs de la grande route qui passait par la principale vallée de ces montagnes.

— Je vous conseille, *meine Herren*, ajouta l'hôtelier, de faire un circuit, et de ne franchir la chaîne des montagnes qu'à Worbis.

— Pah ! dit Gargantua, ch'avre bas beur des prigands, moi.

— Sandious ! ajouta le Gascon, avec ma bonne Coliche-marde je n'en crains pas une vingtaine. Un jour que j'étais encore tout jeune, et que j'étais allé voir la cascade de Seculejo, près de Bagnères-de-Luchon, je tombai au beau milieu d'une bande.

— Vous vous êtes enfui sagement, monsieur le chevalier, fit observer Michel

— Hé ! non, je leur tins tête à tous ; j'en enfilai quatre, et je jouai de taille si bien sur les autres...

— Avec les quatre bandits enfilés ? demanda le pâtre.

— Qu'ils se jetèrent de peur dans le lac d'Espingo.

C'était une vraie gasconnade, mais Marcel et Michel seuls en rirent. Le naïf Gargantua, qui eût vraiment été capable de l'exploit, contemplait le chevalier avec admiration, toutefois sans perdre une bouchée de son souper.

Malgré le récit de cette glorieuse victoire, Marcel décida qu'on suivrait l'avis de l'hôtelier.

Celui-ci leur offrit du reste, pour guide, un jeune *boursche*, qui se chauffait à l'immense poêle de fonte de la salle.

— Ce garçon-là connaît le pays mieux que qui que ce soit, ajouta l'hôtelier. Il vous conduira très-adroitement par le chemin qui côtoie les derniers mamelons, et d'où vous jouirez d'une vue superbe sur la plaine...

— Oh ! ça m'èdre écal, ça, s'écria le reître, bourvu g'uïl y ait des gabarets dut le long.

— Vous en rencontrerez plusieurs, *mein Herr*... Mais si vous voulez admirer un magnifique panorama, vous

ferez bien de vous arrêter au-dessus de la grande carrière d'ardoises, que vous montrera le *boursche*. Le temps est clair, et vous verrez loin.

Le lendemain, précédé du jeune guide, on prit le chemin qui devait côtoyer les contreforts de la forêt de Thuringe.

Le ciel était splendide. Le soleil de mars réchauffait déjà, et ses rayons, pénétrant sous les halliers, y éveillaient la nature. D'âcres senteurs, sorties des forêts d'arbres résineux, flottaient dans l'air, et les poumons dilatés les respiraient comme un baume vivifiant.

On déjeuna dans un des cabarets de la route, promis à Gargantua. Derrière le cabaret s'étendait un bouquet de pins et de mélèzes.

Michel étant sorti de la salle pour inspecter les chevaux dans l'écurie, aperçut sous le bois leur guide causant avec un inconnu. Dès que celui-ci eut entrevu Michel, il s'éloigna et se perdit sous les arbres.

— Voilà qui est louche, pensa le pâtre d'Auvergne. Je surveillerai ce garçon-là.

Vers midi on fut devant l'ardoisière. C'était une carrière, partie à ciel ouvert, partie en souterrain.

Bien qu'on y remarquât les maillets et les longs ciseaux employés ordinairement par les ouvriers pour refendre les petites masses, dans lesquelles on a partagé les blocs extraits de la carrière — preuve que celle-ci était en pleine exploitation — cependant on n'y voyait personne.

— Si ces *Herren* (messieurs), dit le jeune guide, désirent admirer la belle vue de la plaine, ils voudront bien gravir avec moi cette côte escarpée.

L'ardoisière était pratiquée au flanc d'une haute montagne à veines de schiste, dont le sommet était couronné de génevriers et de sapins. Dans la carrière, on voyait à différents endroits des trous, sans doute des ouvertures de galeries pour l'exploitation souterraine.

Les couches d'ardoise étaient horizontales et peu mélangées de grès, comme cela arrive presque toujours dans les terrains de transition. Elles formaient d'énormes blocs, et, comme on pouvait en juger par les traces laissées aux parois, la mine était souvent nécessaire pour les détacher.

On consentit à escalader la montagne et à gagner le haut d'un des blocs qui surplombaient la carrière. Près de la base de ce bloc, il y avait une des ouvertures dont nous avons parlé.

Les chevaux avaient été attachés à des arbres.

— Ch'avre vain, moi, dit Gargantua, quand tout essoufflé il eut atteint le sommet du roc d'ardoise qui formait un plateau. Et il s'assit sans façon.

— En vérité, s'écria Marcel, le panorama vaut l'ascension que nous venons de faire. Quelle perspective admirable !

— Hé ! cadédis, cela n'est pourtant pas comparable à la vue de notre merveilleuse Gascogne. Quand du haut de l'esplanade de Saint-Gaudens on voit se dérouler les deux rives de la Garonne, un fleuve unique sur la terre, et que...

— Che vous tis, moi, que ch'avre vain, mossié le Casgôn, hurla le reître, et je me mogue de dus vos Saint-Caudens et Caronne réunis... Manchons ! ça vautra mieux que dut ça et, puvons aussi, *der Teufel* !

Gargantua, qui avait eu soin d'apporter sa valise, en tira une miche de pain, une épaule de porc fumée et un flacon de *brandwein*.

L'air vif des montagnes aiguise singulièrement l'appétit. Les compagnons du reître finirent par être du même avis que ce dernier, c'est-à-dire que leur estomac les avertit que l'idée n'était pas si mauvaise.

On s'assit en rond, et l'on mangea.

Tout à coup Gros-Michel se leva avec précipitation.

— Où donc est notre guide ? demanda-t-il.

En vain le chercha-t-il autour de lui : il le découvrit soudain, qui se glissait dans la carrière, au milieu des ustensiles et des masses de pierre.

— *Qué simple !* fit-il, et tout aussitôt il dévala également la montagne, et parvint juste à temps dans la carrière pour voir disparaître le petit *boursche* dans le trou béant, à côté du bloc sur lequel ses amis continuaient à prendre leur repas.

Il y courut, se baissa et y plongea le regard, mais ne put rien voir.

Les ténèbres régnaient dans la galerie, qui devait être une longue *descenderie*, car bientôt il n'entendit plus que confusément les pas du jeune garçon.

— Quel est ce mystère ? se dit le pâtre.

Tout à coup son pied s'embarrassa dans un objet, qu'il crut d'abord être une corde.

Mais après avoir examiné cet objet de plus près, il frissonna....

Prompt comme l'éclair, il saisit son couteau, coupa en deux ce qu'il avait cru être une corde, et en lança un des bouts au fond de la galerie.

L'autre bout, il le tira avec force, et aussitôt retentit comme le bruit d'un pot cassé.

Ce qu'il venait de couper était ce qu'on appelait un *sau-cisson* ou boudin de toile rempli de poudre, et ce qui s'était brisé n'était autre chose qu'un pot rempli également de poudre et placé sous le bloc même où ses amis faisaient leur collation.

C'était une mine ! On voulait tout simplement les faire sauter.

— Allumez la mèche maintenant au fond de votre galerie, murmura-t-il. Vous en serez pour vos frais.... puis nous allons voir.

Pour plus de sûreté, il alla encore couper un long bout

du saucisson dans la descenderie, en ayant soin de ne pas répandre de poudre.

Ensuite il tira son épée, et se posta à côté de l'ouverture tout en examinant le tranchant de sa lame, examen qui le fit sourire avec satisfaction.

Quelques instants après, il vit une lueur briller dans la galerie. On venait de mettre le feu à la mèche et au boudin de toile.

Il attendit encore... Dix minutes après une tête se montra.

— *Qué simple!* fit-il en l'abattant.

C'était celle du perfide *boursche*, qui roula au milieu des feuillets d'ardoise.

Gros-Michel débarrassa l'entrée de la galerie de cette tête et de son tronc.

— Il ne l'a pas volé, celui-là ! se dit-il... Mais il y en a peut-être d'autres.

Il se remit à écouter et entendit des pas souterrains.

Aussitôt il reprit sa posture, l'épée haute.

Une nouvelle tête se présenta encore. Elle roula comme la première.

— Je ne la connais pas, celle-là ! marmotta-t-il, tout en désobstruant l'ouverture.

Une troisième tête eut le même sort.

— Combien sont-ils encore ? se demanda tranquillement le géant.

Deux têtes apparurent cette fois en même temps.

L'épée siffla, une des têtes bondit ; mais l'autre, atteinte légèrement, se retira aussitôt en poussant d'affreux hurlements.

— Michel ! cria Marcel du haut du bloc d'ardoise, que faites-vous donc là ?

— Je scie des têtes, répondit nonchalamment le colosse digne de figurer parmi les paladins des *Nibelungen* ou de l'*Orlando Furioso*.

En même temps il se baissa pour regarder dans le trou.

Les hurlements se perdaient dans les profondeurs, accompagnés des pas précipités de plusieurs hommes qui fuyaient.

— C'est dommage ! se dit Gros-Michel. Il n'en viendra plus.

Marcel, Castaignac et Gargantua étaient accourus dans la carrière.

— Voyez, leur dit le pâtre, en montrant les perfides préparatifs, puis les cadavres sanglants.

— Une mine ! s'écria Marcel.

— Nous étions quatre... en voilà quatre ! Le cinquième s'est trouvé à l'extrémité de ma lame, mais il en portera la marque.

— Les malheureux ! dit l'officier des gardes en songeant aux jésuites, ils ne sont pas les plus coupables.

— Ah ! *der Teufel*, s'exclama le reître, burguoi ne m'avre bas abbelé, Michel ?

— Je ne voulais pas vous déranger de votre goûter, capitaine.

— C'est chuste. On est duchurs, heureux quand on manche.

— Seulement, fit observer Marcel, nous mangions sur un volcan.

— Hé ! milladious, il n'y a point de volcans dans nos Pyrénées, mais souvent la terre y tremble, comme si tout l'enfer s'agitait dans son sein..... Je vis un jour la Garonne et l'Adour enfler leurs eaux d'une manière si prodigieuse, qu'elles inondèrent le château de mes pères, et que le donjon même disparut sous les flots. Tout le monde criait...

— Sous les flots, fit observer Michel, tout en essuyant son épée sur la fougère.

— Moi seul, je jetai mes habits, et cadédis ! je pris un bain délicieux.

— Moi, ch'aime bas l'eau, conclut Gargantua en vidant ce qui restait de *brandwein* dans le flacon.

On quitta cet horrible lieu, qui avait failli devenir si fatal à nos quatre amis, et le soir on arriva à Worbis.

Le surlendemain, on atteignit Halberstadt, ville d'un aspect antique, sur la rivière de Holzemme, dans une belle et agréable contrée.

Ils y saluèrent et admirèrent la colonne de Roland ; mais Gargantua préféra aller s'asseoir dans une brasserie en face, devant un *mass* de bière et deux saucissons fortement épicés.

On suivit ensuite le cours de la rivière de Holzemme ; on devait passer en bateau celle de Bude, à l'endroit où elles se réunissent.

Le pays commençait à devenir plat, maigre et sablonneux ; on approchait du Brandebourg.

Nos voyageurs traversaient une longue plaine, et le village indiqué pour le dîner ne se montrait point. Il n'y avait point d'autres habitations que celles assez rares que l'on apercevait de l'autre côté de la rivière.

— Chamais... non chamais, grommela tout à coup le reître, che n'avre eu aussi abbédit... Mes endrailles grient la male faim. Ah ! *mein lieber Gott!* che dompe en dévaillance.

— Nous ne pouvons pourtant pas nous arrêter ici, fit observer Michel.

— Burguoi bas, mon pon ami, mon jer gamarade ? demanda de sa voix la plus câline le gros Gargantua. Ch'avre duchurs de guoi mancher dans mon borde-mandean.

— Mais nous avons, mes compagnons et moi, l'habitude de prendre quelque chose de chaud à notre dîner.

— Oh ! nus ferons de la subc, dit Gargantua en se laissant glisser de son roncein.

— Plaisantez-vous, capitaine ? Et du feu, une marmite, des légumes ?

— Au fait, cadédis ! fit le poétique Gascon en sautant à son tour sur ses longues jambes, l'air est doux, l'herbe verte et tendre, le soleil rit, les oiseaux gazouillent dans cette haie et sur ces peupliers, toute la nature est en fête... Festoyons comme elle, milladious !

Mais le reître se grattait l'oreille, comme toujours quand il se sentait embarrassé. Marcel et Michel avaient fini par mettre également pied à terre.

— Eh bien ? demanda Michel avec quelque ironie. Et cette soupe, capitaine ?

Gargantua réfléchissait toujours.

— Oh !... ah !... oh ! fit-il tout à coup en levant le doigt.

— Une idée, je gage ?

— *Ia, ia*, une itée, mon bedit.

Aussitôt il tira son épée et la ficha en terre, puis il prit celle de Marcel et voulut également se saisir de la lame du Gascon.

— Ma noble Colichemarde ! s'écria le cadet indigné. Mordious ! non.

Le reître courut s'emparer de l'épée de Michel.

Les trois lames bien enfoncées en terre, le vieux soudart se décoiffa et courut à la rivière avec son casque, qu'il lava, remplit d'eau, et suspendit ensuite, avec une corde aux poignées des épées.

— Voilà duchurs la marmide ! dit-il. Michel, gupez des branches de beublier, avec du pois sec à la haie, sans vus gommer.

Avec sa dague il faucha de l'herbe tendre, et la mit dans la marmite.

— Et du beurre, à défaut de bœuf ? demanda Marcel.

Gargantua sortit de son porte-manteau un gros saucisson et du lard, puis prépara des tranches de pain.

Michel et lui se couchèrent ensuite à plat ventre sur

l'herbe et soufflèrent le feu, qu'ils avaient allumé avec une poignée de poudre et de l'amadou.

Marcel, voyant que tout cela marchait bon train, s'était assis contre un peuplier et rêvait... à qui? On le devine.

Quant au chevalier de Castaignac, qui n'était pas plus difficile que ses compagnons, ayant fait la guerre comme eux, il rêvassait également... à son introuvable baronne allemande.

Mais une idée vint à notre Gascon, plus facilement toutefois que n'était venue celle de Gargantua.

En deux enjambées il fut auprès de son cheval, qui paisait avec volupté la bonne herbe avec ses compagnons; il défit la toile qui enveloppait la mandoline, puis, s'étendit au pied de la haie, et fit vibrer les cordes sonores.

— Diens! diens! de la mousigue, fit Gargantua en levant la tête. Oh! chene walserai gue guand ch'aurai pien manché!

Mais le poétique et sentimental fils de la Garonne, le sourire aux lèvres, l'œil inspiré et tourné vers le ciel, préludait à quelque chant amoureux, malgré ses cheveux couleur de cendre.

Ce casque servant de marmite, avec les trois flamberges qui le soutiennent; ces deux gros mange-tout qui soufflent le feu et surveillent la cuisson, le reître surtout avec sa cotte de mailles et ses houseaux de cuir, plus loin enfin notre officier qui rêve, et le Gascon aux longues jambes et aux moustaches en croc sur son visage en lame de rasoir, qui s'apprête à chanter: tout cela forme un de ces tableaux dignes du burin de Callot.

De son morceau de plume pinçant les trois cordes de la mandoline, Castaignac se mit enfin à chanter cette charmante *idillie* du poète Vauquelin:

Si ces épines, ces haliers,
Ces buissons et ces aiglantiers,
Etoient des flèches bien poignantes,

Et que ces feuilles et ces fleurs,
Philis, fussent flames, ardeurs,
Et fournaies tout ardentes ;

Pour m'approcher auprès de vous,
Je ne craindrais flèches ni coups,
Ni la flame plus violente ;
Je passerais parmi les dards,
Parmi les feux, par tous hasards
Pour courre à vous, nymphe excellente !

A peine eut-il achevé son *idillie*, que notre amoureux Gascon entendit, de sa fine oreille, un soupir que le doux zéphyr lui apportait de l'autre côté de la rivière.

Ce soupir fut suivi d'un petit *mein Gott!* auprès duquel ceux du rude Gargantua ressemblaient au fracas du tonnerre.

VII. — LE BATELIER ET LA PROMENADE DU BOUC.

Le chevalier de Castaignac s'était levé vivement, Marcel aussi.

Tous deux regardèrent, mais ne virent d'abord rien. Une épaisse oseraie bordait la rive opposée du tranquille cours d'eau.

Mais au bout de quelques instants on vit s'agiter l'oseraie, et une forme féminine, au voile flottant, s'enfuit rapidement.

— Ce n'est point *parmi les feux* qu'il la faut poursuivre, cria Marcel au Gascon, en faisant allusion à ce que venait de chanter ce dernier, mais bien par l'eau. Jetez-vous à la nage, chevalier, et courez après !

— O nymphe de ces rives enchantées ! déclama l'enfant de la Garonne, en étendant ses bras vers la douce vision qui s'envolait ainsi. O la plus belle des ondines ! O charmante et adorable fille des Germains ! Pourquoi fuir celui

dont le cœur n'attendait que votre apparition pour s'enflammer et brûler des feux les plus ardents?... Souffrez du moins que j'admire votre céleste visage... Mais, grande dame ou simple bourgeoise, vous devez être la plus belle parmi les belles. Je le sens aux transports de mon cœur... A vous donc mon amour, ma vie et cette noble Colichemarde qui fut toujours au service de la beauté !

En se livrant à cette pastourelle de troubadour, il fallait voir les roulements d'yeux, les sourires, l'attitude, les gestes, les longues jambes de notre enthousiaste cadet. C'était quelque chose d'inimitable !

Le fameux Don Quichotte, que venait d'écrire l'immortel Cervantès, devait, dans l'imagination du romancier espagnol, n'avoir pas d'autre physionomie, en adressant des vœux à sa divine Dulcinée.

Au bout de quelques instants on vit la fugitive et son voile disparaître derrière un monticule, puis réapparaître sur une monture qui l'emportait à travers la plaine.

— Ah ! soupira le Gascon, c'est bien une châtelaine cette fois... Voyez quelle grâce sur sa haquenée blanche !

— Un mulet gris, mon cher chevalier, fit observer Marcel.

— Une haquenée, soutint le poétique chevalier.

— Je gagerais que c'est un âne.

Le cadet ne voulut pas en démordre, et pour ne pas le fâcher, Marcel n'insista plus.

La soupe militaire du reître fut bientôt prête. On la trouva excellente, ainsi que le saucisson et le lard.

Le troubadour avait rattaché la mandoline à sa selle, et on leva le piquet pour continuer la route.

Une demi-heure après, le vent ayant subitement tourné au sud-ouest, de gros nuages envahirent le ciel. Des torrents de pluie tombèrent : c'était une véritable trombe.

Gargantua poussait des *der Teufel* ! sans nombre, et Castaignac y mêla ses *mordious* irrités : concert harmo-

nieux, composé d'une grosse caisse ronflante et d'une clarinette criarde.

On ne put atteindre une auberge qu'après avoir été bien trempé, et l'on se vit forcé d'y faire sécher ses habits et d'y passer la nuit.

Au point du jour, nos amis se dirigèrent vers la rivière de Bude.

De loin, ils virent sur la berge deux hommes, dont l'un était un franciscain en froc brun. Ce dernier s'éloigna dès qu'il aperçut les cavaliers.

L'autre était le batelier qui, avec sa barque, avait l'habitude de transporter les voyageurs sur l'autre rive.

La rivière, augmentée en cet endroit par la Holzemme, était grossie, en outre, par la pluie diluvienne tombée la veille et une partie de la nuit. Elle roulait des flots jaunes et tumultueux avec une extrême violence.

La grosse barque, à laquelle était lié un batelet, faisait des soubresauts effrayants le long de la rive, et au bord opposé, en aval, un train de bois de plusieurs coupons était amarré à des piquets.

Les flotteurs avaient dû abandonner leur train et attendre que le torrent fût redevenu rivière. Croupions, harts, avirons dans leurs bourraches, montaient et descendaient comme sur les vagues d'une mer orageuse, et tout le long du grossier radeau couraient des craquements sinistres.

Au milieu même de la rivière, en aval aussi, mais à quelque distance, se voyait une petite île couverte de joncs et bordée de saules, contre laquelle le flot se brisait avec fureur.

Nos voyageurs ne s'adressèrent pas moins au patron du bachot, pour le prier de les passer, attendu qu'ils étaient pressés.

— *Gott im Himmel!* s'écria le marinier, mais ce serait narguer les éléments et défier le ciel!

Mais Gargantua lui promit, de la part de Marcel, une si

bonne récompense, que l'homme, après s'être bien fait prier, consentit enfin à se risquer.

Les chevaux furent tirés dans la barque, non sans se cabrer et hennir d'inquiétude. Le batelier s'assit à l'arrière du bachot, et avec sa gaffe poussa le petit bâtiment au large.

Puis, déposant la gaffe à sa droite, il saisit la godille, aviron qui sert à manœuvrer à la poupe, et dirigea l'embarcation.

Il eut besoin de toutes ses forces et de toute son habileté pour lutter contre le torrent, et ne pas être entraîné ou tourner.

Déjà on était au milieu de la rivière, et nos amis regardaient vers la rive opposée, lorsque tout à coup, après s'être baissé un instant, le batelier bondit hors de la barque, sauta dans le batelet, coupa lestement l'amarre; puis, avec la gaffe qu'il avait saisie, il poussa fortement le bachot et se dirigea sur l'île.

Michel fut le premier qui s'aperçut que le bateau sur lequel ils se trouvaient allait un peu à la dérive.

En même temps, un bruit sourd et un clapotement frappèrent ses oreilles. Il se retourna.

Une exclamation d'effroi s'échappa de sa bouche.

Par un large trou dans le fond plat, derrière un rable (solive qui traverse le fond), l'eau jaillissait à gros bouillons.

Le cri de Michel ayant averti du danger ses compagnons, tous se précipitèrent vers la voie d'eau, tandis que le perfide batelier faisait force de rames pour s'approcher de l'île.

Déjà ils avaient de l'eau jusqu'à la cheville.

En vain essayait-on de boucher le trou avec la couverture d'un des chevaux.

— Nous enfonçons ! cria Michel, qui s'était redressé.

En effet, la barque, devenue immobile, coulait à fond lentement.....

— *Der Teufel!* hurla le reître, en montrant le poing au batelier. Du me le bayeras, doi!

Et tirant un de ses pistolets des arçons, il le fourra entre sa poitrine et la cotte de mailles, pour qu'il ne fût pas mouillé.

— Ah! le Franciscain! ajouta Michel en apercevant, de son côté, sur une éminence, le froc brun et le capuchon du moine qui contemplait cette scène.

— Savez-vous nager? demanda Marcel à Castagnac.

— Un peu... bien peu, répondit le Gascon tout pâle, quoiqu'il se fût vanté d'avoir pris un bain délicieux dans la Garonne inondant le château de ses pères.

— Michel et moi, nous vous aiderons.

— Mais moi, *Der Teufel!* ch'enverrai : c'hèdre un bœu lurd.

On voit que, dans cette extrémité, chacun reconnaissait ce qu'il savait être la vérité. Le Gascon n'était plus vantard, et le reître ne se disait plus si *choli homme*.

— Donc, à la grâce de Dieu! dit encore Marcel. Aidons-nous de nos chevaux, et tâchons de gagner ce radeau de bois amarré au bord de la rivière.

La barque se déroba bientôt sous les pieds des chevaux. Chargés de leurs cavaliers, ceux-ci se mirent à nager.

Marcel fut le premier qui, en dirigeant bien sa monture, atteignit le radeau.

Il se cramponna à l'une des perches courbées en berceau qui servent à la manœuvre de l'aviron, et s'y hissa; puis, faisant faire le tour du train de bois à l'intelligente bête, il l'aida à prendre pied sur la rive.

Michel et Castagnac avaient imité l'exemple, et se virent bientôt à côté de l'officier des gardes.

Restait le malheureux Gargantua.

Son cheval était, comme lui, plus lourd que les autres. Aussi n'obéit-il pas au mors. En revanche, ses larges flancs offraient plus de résistance à l'eau, et il en était porté

naturellement. Son instinct le fit se diriger droit sur l'île.

Le batelier, voyant arriver sur lui le gros reître, voulut l'empêcher d'aborder, en lui allongeant un furieux coup de sa gaffe.

Mais Gargantua avait aperçu le traître derrière un saule, et, au moment où le fer crochu du harpon s'abattait sur son épaule défendue par la cotte de mailles, un coup de pistolet retentit.

Le marinier félon tomba, la tête fracassée.

En s'aidant des branches des saules, Gargantua put enfin atterrir ; après quoi, il tira son cheval à lui.

— Ah ! *mein Gott*, où est mon bedit Marcel ?

Ce fut la première préoccupation du digne capitaine. La deuxième fut plus égoïste.

— *Der Teufel* ! marmotta-t-il après avoir jeté les yeux tout autour de lui et avoir reconnu avec joie l'officier des gardes sur l'autre rive. *Der Teufel* ! me voilà dans une île déserte... Bas le moindre buchon !

Marcel et ses deux compagnons étaient tout aussi en peine de leur ami, que Gargantua lui-même.

On ne voyait âme qui vive à la ronde. Le Franciscain même avait disparu. Comment faire ? Comment délivrer le pauvre diable ?

Michel finit par découvrir à quelque distance de l'endroit où ils étaient, derrière un tournant muni d'une estacade, un bateau de dimension convenable pour pouvoir y risquer le sauvetage du nouvel Ulysse, qui se lamentait dans son fle, si dépourvue de toute Calypso.

On laissa pâturer les chevaux, et les trois amis se mirent à ramer vers le lieu où l'infortuné reître lançait dans les airs tous les jurons de son vocabulaire tudesque. On n'y aborda qu'après mille difficultés, car il avait fallu remonter le courant.

Gargantua ne se calma que lorsqu'il se revit sur la terre ferme, et son premier soin fut de se jeter sur la valise de

Michel, qui, ce jour-là, avait été chargé des provisions de route. Dieu sait avec quelle avidité il dévora la moitié d'un gigot, pour se remettre en son état normal après la violente crise qu'il venait de subir.

Le soleil avait reparu, et grâce à ses rayons on put se sécher, tout en déjeunant.

On espérait atteindre dans la journée encore la grande et célèbre ville de Magdebourg, mais un nouvel incident fit que le galant Gascon ne voulut jamais consentir à continuer la route ce jour-là.

Comme on approchait d'une maison rustique d'apparence assez aisée, on entendit des cris de femme en détresse.

Les cris portaient d'une avenue de vieux ormes qui conduisait à cette maison, dont les bâtiments à toits d'ardoise se voyaient à l'entrée d'un jardin.

Nos amis s'élancèrent vers l'avenue et aperçurent une femme dont la monture se livrait à des bonds extravagants, et menaçait de la jeter dans un marécage qui bordait l'allée.

— Hé! milladious, s'écria la Gascon en brochant vivement son cheval, c'est la dame à la haquenée blanche, la châtelaine de ces lieux!... Je reconnais son voile vert.

Ses compagnons le suivirent, Marcel et Michel en riant, Gargantua en tempêtant; ce dernier avait remarqué un peu plus loin une auberge dont l'enseigne se balançait gracieusement, comme pour l'inviter à venir se restaurer.

Castaignac eut bientôt saisi la bride de la capricieuse monture, qu'il maintint en respect, puis, sautant à terre, il ploya le genou à la façon des chevaliers d'autrefois, et tendit son bras resté libre vers la dame couverte de son voile.

— O belle et ravissante Oriane! s'écria le cadet de Gascogne, qui faisait de *l'Amadis de Gaules* sa lecture favorite, et qui, malgré son âge déjà respectable, se prenait

volontiers encore pour le *Damoyssel de la mer* ; — ô beauté accomplie, divine fleur des jardins scandinaves ! le ciel m'a permis de vous retrouver... Ah ! ne détournez point la tête avec cette aimable pudeur : vos soupirs ont été droit à mon tendre cœur...

— Ah ! *Gott im Himmel !* murmura la belle.

— Daignez, continua le galant, abaisser sur votre fidèle chevalier du Lion le doux rayon de vos prunelles : il en est digne, je vous le jure, et si vous n'en étiez point convaincue, céleste fille de Brisène, mettez à l'épreuve celui qui meurt à vos pieds adorables.

— Ah ! soupira encore la dame voilée.

— Dites un mot, divinité incomparable, et pour vous j'irai conquérir la *Terre Ferme !* et dans le palais d'Appollidon, je déroberai l'arc qui sert d'épreuve aux loyaux amants... Je vous protégerai contre toutes les entreprises de Ciladant et des autres géants, ainsi que contre les embûches de l'enchanteur Arcalaüs... Ne craignez point surtout que j'aïlle vous trahir jamais pour votre rivale Briolanie !

Nouveau soupir de la part de l'inconnue, mais soupir de joie et de contentement.

— Que plutôt cette Colichemarde de mes nobles aïeux me perce le cœur, poursuit le vieux Céladon, ou que j'aïlle faire pénitence à l'ermitage de la *Roche Pauvre !...* Rendez-vous aux vœux les plus ardents de votre chevalier, ô chaste et douce *Damoysselle* de Saxe ou de Danemark ! et courons vers l'ermite Nascian, pour qu'il bénisse notre union.

— Digne paladin ! répondit en français la dame, mais avec un accent tout aussi prononcé que celui de Gargantua ; noble étranger, dont les paroles mélodieuses ont touché mon âme, lorsque je vous ai vu dans la prairie émaillée, vous êtes bien, je le vois, la fleur de la chevalerie française. Comme vous, j'ai le cœur tendre, et mes larmes

ont coulé maintes fois en lisant le récit des amours d'Oriane et du Beau Ténébreux... Mais, avant d'aller demander sa bénédiction à l'ermite Nascian il nous faudra implorer le consentement d'un frère barbare, chef de ma famille. En attendant, bel étranger, daignez, avec les preux, vos compagnons, recevoir l'hospitalité sous mon toit!

— L'hospitalité! s'écria le reître. Che veux pien, moi! Pon vin et ponne dable, ça me vas duchurs.

Marcel avait fait tous ses efforts pour ne pas éclater de rire. La haquenée blanche n'était autre chose, en effet, que l'âne gris qu'il avait distingué; et si le visage de la dame voilée répondait aux formes anguleuses de son corps, à sa taille d'autruche, à ses longs bras maigres, à la peau de parchemin de ses grandes mains, à ses doigts osseux, elle ne devait ressembler à rien moins qu'à la princesse Oriane, la passion du Beau Ténébreux.

Il fallait que l'imagination du cadet de Gascogne fût prodigieusement complaisante, pour prendre cette grande et sèche Dulcinée pour une Vénus, et son âne pour une haquenée. Mais l'amour fut toujours aveugle...

Toutefois, tandis que la dame se dirigeait vers la maison sur son baudet redevenu docile, Marcel insista vivement auprès du Gascon sur la nécessité, pour le service du roi, de précipiter leur voyage et de ne point s'amuser en route à des intrigues galantes. Castagnac ne voulut rien entendre.

Le vorace Gargantua s'était du reste mis de la partie. Il prétendait qu'il ne fallait jamais refuser l'offre d'une bonne table suivie d'un bon lit, et l'officier des gardes finit par se rendre aux doubles vœux de l'amour et de la gourmandise.

Quand la dame se dévoila et montra son visage de vieille fille, où déjà la patte d'oie commençait à poindre, Marcel et Michel en furent épouvantés pour elle-même, croyant

que le chevalier, à cet aspect, allait s'enfuir éperdu et mortifier la pauvre demoiselle.

Mais le Gascon parut, au contraire, émerveillé, et le reître, qui avait déjà visité la cuisine et tenait à la main une moitié d'oie fumée, jura qu'il n'avait jamais *fu une si pelle fâme*. Tous deux voyaient à travers le prisme de leur passion naturelle.

Avant comme après le dîner, le chevalier joua de la mandoline et chanta toutes les romances et chansons du temps, celles de du Bellay et de Baïf, de Passerat et des de La Taille.

La poétique Allemande, la tendre et impressionnable Céline — c'était le petit nom de la quadragénaire — se livrait à tout le charme des effets mélodieux du romanesque Gascon. Elle poussait des *ah!* sans nombre, mouillait de douces larmes son mouchoir blanc, et son œil bleu, plein de langueur, ne pouvait se détacher de son Amadis.

La nuit se passa, pour elle et le cadet de la Garonne, en rêves délicieux. Ils se voyaient déjà unis et roucoulant ensemble le reste de leur vie.

— Une princesse déguisée! se disait Castaignac. Au moins une duchesse!... Quels yeux admirables! Quelle taille!... Un frère barbare, m'a-t-elle dit, dont il faudra implorer le consentement... Sans doute quelque roi tyran qui, par crainte d'un beau-frère entreprenant ou de neveux ambitieux, l'a reléguée loin de la cour, dans cette contrée retirée... Ah! tu iras lui parler, à ce frère inhumain, et tu t'engageras, sur l'antique honneur des Castaignac, à le laisser jouir tranquillement de sa couronne, ne lui demandant... Que lui demanderas-tu, mon fils? Presque rien... un château et un apanage pour toi et ton Oriane adorée.

Dès l'aube, le Gascon fut debout, sous la fenêtre de sa princesse, à pincer de sa mandoline... Cette fenêtre s'ou-

vrit alors tout doucement, et une main furtive lui jeta un billet ainsi conçu :

« O le plus aimable des chevaliers ! toute la nuit j'ai pensé à vous... Mais je crains les indiscretions de mes gens, qui pourraient prévenir un frère sévère, et je n'ose plus vous revoir, de peur de trahir mes sentiments... Partez pour Magdebourg, où vous suit le cœur de votre Céлина, en attendant qu'elle-même vous y rejoigne... Logez-vous à l'hôtellerie de la *Ville de Brunswick*, où dès ce soir une messagère fidèle vous donnera de mes nouvelles.

« A vous pour la vie !

« Votre CÉLINA. »

— Ah ! noble *damoiselle*, adorable Céлина ! s'écria le chevalier en couvrant de baisers le tendre poulet. La *Ville de Brunswick* sera pour Castaignac l'Apollidon d'Amadis, et Magdebourg verra son bonheur.

L'âne gris s'étant mis à braire en ce moment, le nouveau Don Quichotte se tourna vers l'étable.

— O blanche haquenée de ma princesse ! dit-il, toi qui déjà hennis de plaisir d'avoir à transporter ta maîtresse auprès de son armeret chevalier, tu lui diras que mon impatience égale au moins la tienne... Adieu ! ajouta-t-il, en envoyant un baiser vers la fenêtre mystérieuse qui lui cachait le séjour de la beauté.

Ses compagnons, éveillés par le son de la mandoline, le rejoignirent bientôt. On remonta à cheval, et par l'avenue on regagna la route.

Gargantua fermait la marche, ayant pendu d'un côté de la selle un jambon, de l'autre deux canards rôtis, dons de la prévoyante châtelaine. Dans ses mains, il tenait un flacon d'eau-de-vie de Dantzic, précieusement enveloppé de paille.

Ce fut là le déjeuner de nos voyageurs après une heure

de marche, et vers midi ils firent leur entrée dans la formidable place de Magdebourg.

Formidable en effet! Murailles épaisses et élevées, tours, bastions, galeries couvertes, ouvrages tenaillés, ravelins, contre-gardes et lunettes défendaient ce boulevard du protestantisme.

Magdebourg devait résister à Wallenstein, en triomphant d'un des plus mémorables sièges de ce temps, pendant la guerre de *Trente Ans*, mais elle finit par succomber sous les coups du général et ancien jésuite Tilly, qui la saccagea et en fit un monceau de cendres.

La ville est jetée sur l'Elbe, qui la divise en plusieurs parties avec ses trois bras.

Ses rues étroites et tortueuses, ses maisons à pignons et à sculptures en font une vraie cité du moyen âge, dont les traditions s'y sont conservées comme on va le voir. En effet, toute la population semblait être debout, quand nos cavaliers y pénétrèrent, et ceux-ci eurent quelque peine à avancer au milieu de ces flots humains qui criaient :

— *Vivat! vivat!*

Vivat! c'est le cri de fête allemand, c'est notre *Noël* ! français.

D'autres ajoutaient avec force gestes :

— Courons! courons!... Déjà le cortège doit être sorti de l'Hôtel-de-Ville.

Et l'on se poussait, on se rudoyait : chacun voulait jouir du spectacle.

Gargantua s'informa de l'auberge de la *Ville de Brunswick*. Un jeune garçon lui répondit :

— Suivez la foule! On se rend de ce côté. Ce n'est pas loin.

— Il y a donc une cérémonie dans la ville? demanda le reître, employant cette fois sa langue maternelle.

— Oh! une belle et curieuse cérémonie!

— Quelque fête ou farce, mon petit?

— Une drôle de farce! Vous allez bien rire.

— Rire de quoi?

— De sa figure, *lieber Herr!*

— De quelle figure?

— Celle du condamné.

— Ah! il y a un condamné... au gibet peut-être? dit Gargantua, qui ne put s'empêcher de faire une grimace au souvenir de la pendaison dans laquelle il avait failli, à Turin, jouer le principal rôle

— Oh! non, répondit l'enfant. Mais le *Henker* (pendeur, bourreau) y sera, monsieur le bailli aussi, ainsi que le bourgmestre et les *Schoeppe* (échevins).

— Que lui fera-t-on alors, au condamné?

— On le promène par la ville. Mon père m'a raconté avoir déjà vu le spectacle il y a une vingtaine d'années.

— Quel est donc ce spectacle?

— Celui d'un sorcier, *mein Herr*.

— D'un sorcier!... Ah, *der Teufel!*

Il n'aimait ni les sorciers ni les sorcières, notre naïf Gargantua, qui ne pouvait oublier les transes cruelles que lui avait causées si longtemps la vieille Hexe de son village, avec ses prédictions sinistres.

— Mais enfin, que lui fait-on, au sorcier? demanda-t-il encore.

— On lui fait faire d'abord amende honorable devant le portail de la cathédrale de Saint-Maurice, puis on le conduit par toute la ville... Oh! c'est une vieille coutume que vous devez connaître.

— Moi? pas du tout. Je n'ai jamais vu cela.

— Vous êtes Allemand pourtant?

— Non... c'est-à-dire si... ou plutôt non! cela dépend.

— Ne savez-vous pas que c'est de même dans la plupart des villes? Dans toute l'Allemagne, m'a dit mon père, cette cérémonie existe.

— La cérémonie du sorcier?

— *Du tailleur et du bouc.*

— Explique-moi cela, petit.

— Pardon, *mein herr!* mais je veux voir la figure de *meister* Simon Grob devant la cathédrale, et en me faufilant dans la foule, j'avancerai plus vite que vos chevaux... *Guten Abend*, bonsoir, *mein Herr!*

Et le petit bonhomme de se glisser entre les jambes des gens, pour arriver plus vite et jouir d'une des scènes les plus intéressantes de la fête.

Les quatre cavaliers finirent par arriver à l'hôtellerie de la *Ville de Brunswick*, sur la place du Marché, laquelle était ornée de la statue de l'empereur Othon I^{er}, mort en 973 et enterré dans la cathédrale.

Othon le Grand avait fait de Magdebourg sa résidence, en y fondant un archevêché, érigé en primatie d'Allemagne par le pape Jean XIII.

A peine Marcel et ses amis, après être descendus de cheval, furent-ils installés à la fenêtre d'une tourelle de l'hôtellerie, en forme de lanterne, qui s'avancait en saillie sur la place et où plusieurs autres personnes s'étaient déjà rendues pour jouir du spectacle, que la tête du cortège déboucha par une rue voisine.

Des archers aux couleurs de la ville ouvraient la marche ; puis venait un héraut qui publiait l'arrêt du *Tribunal des Échevins*.

Ce *Tribunal des Echevins* de Magdebourg avait une grande renommée. Pendant longtemps il jouit, dans toute l'Allemagne, d'une haute considération ; le *Code de Magdebourg* avait été adopté par beaucoup de villes.

Après le héraut s'avançaient les ménestrels, jouant des airs burlesques.

Ensuite marchaient le bailli et ses greffiers, le bourgmestre et les échevins.

Enfin le bourreau conduisant un bouc noir.

Sur le bouc était juché le prétendu sorcier, tourné vers la queue, qu'il tenait à la main.

C'était un vieux tailleur aux jambes cagneuses, étique, contrefait, biscornu, racorni et recroquevillé, tel que l'avaient rendu l'aiguille, les ciseaux, le fer à repasser et son attitude invariable sur l'établi.

Il faisait, sur son bouc, la plus grotesque mine qui se pût voir.

Tandis que le peuple le huait, et que de temps en temps le bourreau le houspillait avec une verge, sur ses traits se lisaient toutes les passions irritantes de l'âme : la colère, la vanité blessée, la confusion, le mépris, la menace, la révolte intérieure contre les traitements humiliants qu'on lui faisait subir.

Chacun se montrait l'écriteau que l'on avait attaché sur le dos du tailleur-sorcier. Sur cet écriteau étaient tracés ces mots en grosses lettres :

VOLEUR, MENTEUR, ORGUEILLEUX !

Gargantua expliqua à ses compagnons la signification des mots allemands, et ce qu'il entendait raconter autour de lui sur le tailleur condamné à cette promenade infamante, seule peine que l'on appliquât encore dans Magdebourg protestant. Un siècle auparavant, on l'eût pendu comme sorcier ; maintenant tout se bornait à la cérémonie humiliante et aux coups de verge du *Henker*.

Mais comme cette humiliation le faisait souffrir, notre orgueilleux tailleur !

Or, voici quelle était la cause de la condamnation de *meister* Simon Grob.

Il y avait longtemps qu'on le disait sorcier, allant au sabbat, ayant fait un pacte avec le diable, jetant des sorts et des maléfices, se livrant à des pratiques et à des manigances secrètes.

On sait d'ailleurs qu'en Allemagne, pendant tout le moyen âge, cette accusation de sorcellerie fut dirigée par la superstition populaire contre ceux qui exerçaient l'art de vêtir leurs semblables.

Aucun artisan, en effet, ne pouvait prêter à ces suppositions plus que le tailleur. Accroupi du matin au soir dans son eoin, sur l'établi, presque toujours silencieux, semblant rouler dans la tête, pendant son travail routinier, des pensées méphistophéliques ou au moins d'une métaphysique louche et suspecte, poussant son aiguille d'une façon aussi bizarre que la manière dont il est assis, lançant parfois, sur ceux qui passaient devant son échoppe, un regard en dessous avec quelque parole caustique ou envieuse, cet homme devait naturellement être soupçonné de rapports secrets avec le monde invisible, et de se livrer, araignée dans son trou, à des sortilèges démonomaneiens.

Mais à l'époque où se passe notre récit, la croyance aux sorciers commençait à se perdre parmi les libres penseurs et les magistrats protestants de l'Allemagne, et il est probable qu'on n'eût pas inquiété le tailleur Simon Grob pour ses prétendus maléfices, si lui-même, par ses défauts et surtout par son entêtement, ne se fût attiré le cruel déboire dont il souffrait en ce jour.

— Et comment cela ? demanda Mareel.

— Il avre, disent-ils, dravallé longdemps pour le bourgmestre Kraus, le ministre Thadeus et l'*amtman* Melchior, qui est le bailli du bays, répondit Gargantua.

— Il a habillé le bourgmestre ? Quel honneur !

— *Ia, ia*, mais il lui avre volé une aune de drap.

— Ah ! peste !... c'était un erime.

— Le bourgmestre Kraus, lui, avre vulu dut de suite le faire gondammer comme voleur et *Hexenmeister* (sorcier).

— Il n'y allait pas de main morte, monsieur le bourgmestre.

— *No, no*, mais comme le dailleur dravaillait en même

demps pur le ministre et le bailli, eux n'avre bas vulu.

— Fort bien : le tailleur se moquait du bourgmestre.

— *Ia, ia*, le ministre Thadeus, il avre grossi beaugup. et le dailleur, qui voulait rogner du drap bur s'en faire un bonnet, a fini par mégondender le ministre. Alors, le ministre aussi s'est mis gondre lui.

— Ah ! cela se gâtait. Mais il y avait toujours le bailli. Et c'est le bailli qui informe, juge et condamne.

— *Ia, ia*, et le bailli ne vulait duchurs bas.

— Le tailleur continuait à narguer le bourgmestre et le ministre ?

— *Ia, ia*, mais voilà qu'à son dur le bailli Melchior se fâcha dut ruge.

— Diable !... Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Barce que le dailleur dit un jur au bailli, qui se blaignait d'être gêné d'un gôté, que les deux gôtés édaient bareils ; mais le bailli voyait pien gu'il y en avait un blus étroit que l'audre et gue ça le rendait bossu gomme le dailleur.

— Il mentait, le tailleur.

— *Ia, ia*, et il finit bar dire avec golère gu'il savait son médier, et que dut le monde édaît gondrefait gomme lui.

— Orgueilleux et insolent !... Que fit le bailli ?

— *L'amtman* se rancha du gôté du bourgmestre et du ministre... Et voilà burguoï le dailleur fut gondamné gomme sorcier, mais avec l'égriteau que vus savez... C'est bien fait ! *der Teufel ! Voleur, mendeur, orgueilleux !*

— Mais le bouc noir, capitaine ?

— Le buc noir, il rebrésende le tiaple.

Gargantua finissait à peine ses explications un peu embrouillées, lorsque des archers de la ville envahirent tout à coup la salle dont nos amis occupaient la tourelle.

En même temps, un homme en costume de paysan, à cheveux et à barbe fauves, montrait du doigt les Français.

— Les voilà ! cria-t-il en allemand.

VIII

LE BOURGMESTRE DE MAGDEBOURG ET LE GATEAU A'X
OIGNONS.

— Le carme ! le franciscain ! s'écria Michel en s'élançant, le poing levé, sur l'homme à la barbe fauve, qui s'enfuit aussitôt.

Déjà du reste les archers avaient entouré le colosse et ses trois compagnons.

— Point de résistance ! dit le sergent en sortant un papier aux armes de la ville. Voici l'ordre du bourgmestre.

Michel eût bien voulu jouer du bras, Gargantua de son *schwert*, pour se frayer un passage. Mais à quoi cela eût-il servi ? Ils étaient au milieu de Magdebourg ; on les eût bientôt rattrapés ou arquebusés.

Gargantua grondait sourdement comme un boule dogue tandis qu'on le désarmait, ainsi que ses amis.

On conduisit les quatre Français à l'Hôtel-de-Ville, où ils durent attendre la fin de la promenade du bouc et du tailleur.

Le bourgmestre Kraus les fit alors comparaître en sa présence. C'était un gros petit homme à la face cramoisie, mais qui, grâce à son air patelin, avait su gagner l'amitié des Magdebourgeois et s'élever jusqu'à la première magistrature urbaine.

Il leur apprit qu'ils étaient accusés de meurtre sur la personne du batelier Tell, patron d'une barque sur la rivière de Bude, et qu'on allait instruire leur procès.

Survint aussi le bailli Melchiôr, avec son greffier. On procéda à un premier interrogatoire; et bien que Gargantua, au nom de ses compagnons, fit connaître la conduite et la trahison du batelier, on les maintint en état d'arrestation.

Le bailli était un grand blond aux yeux bleus, qui affectait des airs fort sévères et le ton d'importance qu'exigeait sa charge. Il dit aux accusés que leur devoir eût été de venir à Magdebourg déposer une plainte contre le marinier, mais que ce n'était pas à eux de se faire justice.

Il ajouta, en donnant l'ordre de les mener en prison, que cette affaire leur coûterait cher, que les lois du pays voulaient qu'ils payassent de leur vie l'homicide commis.

— Mais, ajouta le bourgmestre de son air doucereux, si ces *Herren* français ne professent pas la religion réformée, on pourra faire venir du Brandebourg un prêtre romain pour les assister à leurs derniers moments.

— Ah ! *der Teufel* ! vociféra Gargantua sans le moindre respect pour les deux magistrats. Il beut pïen resder où il est, le frogard !

— Nous sommes, du reste, humains, reprit le bourgmestre avec un sourire mignard, et si ces *Herren* ont une grâce à nous demander avant l'exécution, nous la leur accorderons.

— Eh bien ! s'empressa de crier le reître, laissez-nous bardir. C'est dut ce que nus demandons.

— Sauf cela, répliqua le bailli d'un ton rogue cette fois, on satisfera vos désirs. Mais avant tout, tâchez de prendre un maintien plus en rapport avec votre position et le sort qui vous attend. Abstenez-vous surtout de jurer, si vous voulez qu'on ait quelques égards pour vous.

— Y a-d-il du moins de guoi mancher et poire dans votre brison ? demanda Gargantua, qui n'oubliait jamais son ventre.

— On vous servira suivant votre degré de soumission et la conduite que vous tiendrez.

— Oh ! che suis dux gomme un mudon, répartit le reître, tranquilisé par ces paroles.

Les archers conduisirent Marcel et ses amis à la prison de la ville.

Cette prison n'était pas encore celle où plus tard fut enfermé le fameux baron de Trenck. La forteresse nommée *l'Etoile*, où séjourna le baron, ne fut construite que sous Frédéric le Grand par le général Walbrane, qui y fut également détenu.

Les quatre Français furent claquemurés dans une tour élevée aux murailles épaisses.

Michel inspecta les quatre coins de la chambre.

Il ne fallait pas songer à la fuite. La fenêtre percée dans le mur avait deux barreaux gros comme le bras, et l'Elbe roulait ses flots au bas de la tour.

L'hercule, aidé de Gargantua, eût bien essayé de briser ou de desceller les barreaux, et peut-être il y fût parvenu ; mais derrière la solide porte, bien verrouillée, se promenait un arquebusier, et à tout moment celui-ci regardait dans la chambre par un petit guichet pratiqué dans cette porte.

Les prisonniers avaient été prévenus qu'à la moindre tentative de fuite, le factionnaire avait ordre de tirer sur eux.

Ils furent donc obligés de se résigner au sort fatal qui les attendait.

La première nuit qu'ils passèrent dans le cabanon fut des plus tristes.

A la veille de retrouver Alice, sa fiancée, et de pénétrer dans ce Brandebourg où il avait espéré mener promptement à bonne fin l'importante affaire dont la réussite devait combler de joie son roi et changer bientôt la face de l'Europe, Marcel se voyait arrêté et menacé d'un trépas ignominieux. Aussi ne put-il fermer l'œil que bien tard.

Le chevalier de Castaignac, de son côté, ne cessait de pousser des soupirs et de se lamenter. Il songeait à sa

Célina, à son adorable princesse; tous ses rêves d'or s'évanouissaient.

— Mordious ! se disait-il, échouer en arrivant au port !... Mourir au moment même où la beauté et la fortune me souriaient enfin !... Ah ! mon pauvre Castaignac, je te plains : tu n'es décidément pas né sous une heureuse étoile, sans quoi depuis longtemps déjà ta bonne mine ou ta vaillante Colichemarde t'eussent conquis un royaume !

Gargantua, lui, dormait, mais il avait le cauchemar. Il revoyait devant lui Matteo Rufio, l'aimable bourreau du duc de Savoie, qui prenait sa revanche et le pendait bel et bien.

Michel seul goûtait un véritable sommeil. Le calviniste de Pailhat avait recommandé son âme au Seigneur, avant de s'endormir.

— Ah ! *der Teufel* ! fit tout à coup le reître d'une voix étranglée, comme s'il eût senti la corde de chanvre lui serrer déjà le cou.

Le Gascon, qui venait de s'assoupir à la fin, en fut réveillé en sursaut. Il se mit sur son séant... mais tout aussitôt il referma les yeux, comme ébloui.

Un rayon de lumière venait de le frapper en plein visage.

— Ciel ! s'écria-t-il en étendant les mains, est-ce une illusion de mes sens ? L'enchanteur Arcalaüs exercerait-il sur moi ses charmes magiques ?... Oriane ! divine Oriane ! est-ce vous ou seulement votre ombre ?

— C'est bien moi, cher et infortuné chevalier ! répondit une voix langoureuse. C'est moi, votre Célina bien-aimée, qui viens jusque dans cet affreux cachot vous apporter consolation et espoir.

— Il serait possible ! dit le chevalier en se levant tout à fait de la couchette, sur laquelle il s'était jeté sans se déshabiller. Le ciel propice à nos amours vous a-t-il rendue invisible, ô ma Célina, pour vous permettre de

pénétrer en ces lieux, malgré les féroces gardiens et peut-être les monstres et les dragons qui y veillent ?

— Ces monstres et ces dragons sont au service du tyran, mon frère.

— Milladious ! que dites-vous là ? C'est le bailli de Magdebourg qui nous a fait enfermer dans cette tour.

— Mon frère, c'est le bailli.

— Ce grand blond fadasse ?...

— Hélas ! oui, cher et tendre cœur.

— Vous êtes la sœur du bailli ?

— Céline Melchior est mon nom.

L'ambitieux Gascon tombait du haut de ses rêves. Quoi ! sa princesse n'était que la sœur d'un obscur bourgeois, d'un bailli de ville !

Son premier mouvement faillit lui faire repousser loin de lui, avec une indignation superbe, cette fausse Oriane qui avait surpris son cœur.

L'aspect du cachot, en le rappelant à sa triste situation et à celle de ses amis, fit surgir en son esprit une pensée plus habile. Il résolut de profiter de la passion sentimentale de l'Allemande, pour préparer le salut.

Mais la sœur du bailli y avait déjà songé.

— Beau chevalier, dit-elle, j'ai quelque empire sur mon frère, et je m'en servirai pour vous faire rendre à la liberté. Déjà, comme vous le voyez, il a accédé à mes désirs, en me laissant venir vous visiter.

— Que me disiez-vous donc, charmante Céline ? Votre frère, suivant vous, était un sévère tyran.

La vieille fille, imbue des romans chevaleresques, n'avait voulu que se rendre intéressante, en cherchant à faire accroire qu'elle était sous la domination d'un maître dur et violent. Ne fallait-il point qu'elle parût être une pauvre persécutée comme les princesses infortunées, jadis enfermées dans une sombre tour ?

Le fait est que c'était au contraire *Jungfrau Céline* qui

tenait le sceptre dans la maison du célibataire Melchior, l'*amtmann* de Magdebourg. Non-seulement elle était libre de ses volontés, mais encore son caractère despotique et acariâtre faisait plier comme un roseau le doux bailli, qui n'osait prendre un ton plus élevé et conforme à ses fonctions que lorsqu'il était hors de sa maison.

Célina, la douce et tendre colombe, était une vraie Xantippe, rêche et impérieuse pour le pauvre bailli, son frère.

— Las! répondit-elle à l'observation du chevalier, mon frère est véritablement un tyran pour moi, en ce qui concerne les sentiments du cœur, qu'il ne comprend pas. Mais quant à tout le reste, il s'empresse de se rendre à mes vœux.

Elle dit alors à Castagnac d'avoir bon espoir. Le bailli lui avait promis de ne point les condamner, mais de les rendre à la liberté.

Il est vrai que le bourgmestre paraissait avoir pris cette affaire fort à cœur; il prétendait, avec son air patelin et tout mielleux, qu'il était nécessaire de donner un exemple de sévérité à ces aventuriers étrangers, trop licencieux pour la plupart, qui traversaient le pays.

Or, il fallait que le bailli eût l'air de se livrer à une instruction longue et minutieuse, afin d'avoir le droit de déclarer à la fin qu'ayant bien approfondi la chose, il ne pouvait, en sa conscience, condamner des gens qui n'avaient tué le batelier que dans un cas de légitime défense.

Les prisonniers devaient donc prendre patience, et ne point s'affliger d'une longue détention qui tournerait à leur avantage. On leur adoucissait, du reste, autant que possible, les rigueurs de la captivité.

Marcel, Michel et Gargantua s'étaient éveillés et écoutaient en silence.

Quand la sœur du bailli, à l'apparence si sentimentale, prit congé de son adoré chevalier, on la remercia avec

effusion de son intervention venue si à propos pour tirer d'inquiétude les captifs.

Elle quitta le cabanon, non sans jeter encore sur son Amadis grisonnant un long et tendre regard.

Tout se passa heureusement comme l'avait promis Céline. Seulement la détention dura plus d'un mois.

Dès le lendemain, lorsque le bailli Melchior se présenta, il se montra d'une humeur toute différente de celle qu'il avait affectée à l'Hôtel-de-Ville, devant le bourgmestre.

Les interrogatoires qu'il fit subir aux accusés furent affables, amicaux même. Il allait au-devant de leurs explications, leur facilitait la défense, et quand ils furent confrontés avec l'homme à la barbe fauve qui les avait dénoncés au bourgmestre, il aida à la confusion de ce dernier, qui finit par avouer qu'il avait porté l'habit de moine franciscain le jour du crime.

Ce fut bien autre chose alors.

Le bailli, qui détestait intérieurement le bourgmestre Kraus, commença en secret une enquête contre ce magistrat, et, au bout de six semaines, le jour même où il déclarait absous les quatre Français, il se livra devant le *Tribunal des Échevins* à une violente sortie contre le patelin et cauteleux magistrat de la cité. Il le signala comme un allié des *Pfaffen* (prêtres romains) et hostile aux tendances françaises que commençait à manifester l'Allemagne protestante.

L'*amtman*n Melchior n'eut aucune peine à jeter tout l'odieux de la poursuite contre ces gentilshommes dévoués à Henri IV, sur un affidé des jésuites, que compromettaient plusieurs écrits trouvés chez lui, et le bourgmestre Kraus fut décrété d'accusation.

On rechercha le paysan dénonciateur, que les Français déclarèrent être le même que celui qu'ils avaient déjà rencontré plusieurs fois sur leur route, chaque fois sous un costume différent, et au moment où ils allaient être

l'objet d'une attaque ou d'un attentat perfide. Ce paysan était indubitablement un agent de la Compagnie de Jésus.

Mais l'émissaire du père Daubigny — car on a dû deviner que c'était lui — avait disparu.

La sensible et romanesque Céline avait été voir plusieurs fois à la tour son cher Amadis, et elle avait eu soin que rien ne manquât à lui et à ses compagnons.

Elle mit la maison du bailli sens dessus dessous, le jour où les portes de la prison s'ouvrirent devant les Français. Elle voulait qu'ils demeurassent chez elle jusqu'à la cérémonie du mariage, dont elle prétendait faire publier les bans dès le dimanche suivant.

Mais le Gascon, revenu sur le compte de sa princesse quadragénaire, et ayant fini par convenir avec Marcel que la prétendue haquenée blanche n'avait été réellement qu'un âne gris, ne fit aucune difficulté de suivre ses amis, qui l'entraînèrent le lendemain matin à l'hôtellerie de la *Ville de Brunswick*, où étaient restés les chevaux.

On les fit seller promptement, et comme le bailli avait fait rendre leurs armes à nos quatre amis, ceux-ci se hâtèrent de décamper sans tambour ni trompette, se préoccupant peu des lamentations auxquelles dut se livrer l'inconsolable Oriane.

Le dithyrambique Gascon crut pourtant devoir chanter les louanges de la sentimentale Céline, dont la belle passion les avait tirés de ce mauvais pas ; mais il reconnaissait, en soupirant, que les baronnes allemandes à marier ne poussaient pas plus aux branches des arbres que les duchesses françaises.

Le surlendemain, on fut en vue de Brandebourg, la capitale du margrave Jean Sigismond.

Comme le cœur battait à Marcel !... Il respirait le même air que sa fiancée. Mais où était Alice ? Le margrave accueillerait-il favorablement sa double demande, politique et amoureuse ? Son cœur lui disait : Oui.

Cependant il était plus inquiet que jamais. C'est l'ordinaire quand on approche du but.

— En avant ! cria-t-il à ses compagnons en apercevant, au loin, la vieille cathédrale qui dominait la ville.

Nos amis sortaient du petit village de Rekahn, quand, au delà de la dernière maison, qui était une auberge portant l'enseigne du *Cygne blanc*, ils virent la route barrée par une énorme voiture de bois qui s'était renversée, et dont la charge entière couvrait la voie.

On était sur une chaussée en remblai ; à droite et à gauche, se voyaient des marécages. Impossible de passer avec des chevaux : la chaussée était complètement obstruée.

Le voiturier et deux hommes paraissaient occupés à recharger l'énorme chariot.

— Dans un quart d'heure au plus nous aurons fini, cria-t-on aux cavaliers. Patientez un peu... L'auberge du *Cygne blanc* est renommée pour sa bonne bière de Berlin et ses pâtisseries : vous y serez bien reçus.

-- Mais, fit observer Marcel par son interprète Gargantua, nous sommes pressés. N'y a-t-il point un chemin détourné ?

— Ces *Herren* perdraient certainement une bonne heure à suivre ce chemin, qui tourne derrière la montagne de Harlung, tandis qu'ils n'ont qu'un quart d'heure à prendre patience jusqu'à ce que nous ayons débarrassé la chaussée.

Le reître, affriandé par la bière de Berlin et les pâtisseries du *Cygne blanc*, opina fortement pour qu'on attendît. On se décida donc à entrer dans l'auberge.

Au moment où ils pénétraient dans la salle basse, Michel vit, par une fenêtre donnant sur la cour, un cordelier gagner un bois de bouleaux derrière le jardin. Mais il ne put distinguer son visage.

— Il y a donc un couvent de cordeliers dans le voisinage ?

demanda le pâtre d'Auvergne à l'aubergiste qui servait la bière brune.

— *Versteh nicht*, je ne comprends pas, répondit le cabaretier.

Michel, qui avait oublié qu'il était en Allemagne, pria Gargantua de traduire sa question. Mais Marcel se hâta d'intervenir, pour s'opposer à ce que le reître trahît son origine allemande.

— Ne jurez même pas, capitaine ! ajouta-t-il ! Si proches du but, ne négligeons pas la moindre précaution. J'ai même eu tort de vous faire parler à ces gens sur la route.

— En ce gas, repartit le reître, che va pïen mancher, bur ne bas churer.

Aussitôt il se jeta sur une assiettée de *zwiebel kuchen* (gâteau aux oignons) dont on est très-friand en Allemagne, et se mit en train d'en dévorer une énorme tranche.

— Ces *Herren*, demanda l'aubergiste avec un gracieux sourire, n'en mangeront-ils pas aussi ? Le gâteau es excellent.

— *Ia, ia*, ne put s'empêcher d'affirmer Gargantua, pour marquer son approbation.

— C'est la renommée ici, insinua à son tour la cabaretière. Le dimanche et les jours de fête, tout Brandebourg vient s'en régaler.

— Est-ce que vous parleriez allemand, *lieber Herr* ? demanda l'homme à Gargantua.

Celui-ci, oubliant la consigne, interrompait déjà sa formidable mastication, pour répondre à l'hôte dans sa chère langue, lorsqu'un coup d'œil de Marcel lui fit mordre de plus belle dans le succulent gâteau aux oignons.

— Gombrends bas, mossié ! grommela-t-il la bouche pleine, enchanté de faire croire qu'il était Français pur sang et n'ayant pas le moindre accent.

Michel, après avoir bu de la bière de Berlin, voulut

comme ses compagnons goûter à la tarte aux oignons. Mais chacun fit la grimace : ce mets n'allait guère à leurs palais français.

— Allez donc voir, Michel, dit l'officier des gardes, si ces gens ont bientôt fini sur la route.

Le pâtre de Pailhat sortit de l'auberge. Deux des hommes seulement faisaient l'ouvrage, mais le plus lentement possible. Quant au voiturier...

— Ah ! le brigand ! s'écria tout à coup Michel.

Il venait d'apercevoir, sur une éminence à gauche de la route, le moine cordelier, avec qui le voiturier échangeait des signes.

Il voulut s'élancer dans la direction du frocard, dont il avait reconnu la barbe fauve ; mais le marécage était un obstacle invincible.

— A la male heure ! s'exclama-t-il en se précipitant dans le cabaret. Il y a un piège ici : je viens de voir l'homme à la barbe fauve... Mais qu'y a-t-il donc ?

Il voyait Marcel et le chevalier s'empressez autour du reître, qui, sans lâcher le reste de son gâteau aux oignons, se tordait de douleur en hurlant :

— Là... là !... dans l'esdomac... la boidrine... ça brûle... Ah ! *der Teufel* !

— Où sont l'aubergiste et sa femme ? demanda Michel, en préparant déjà ses mains aux rudes coups de poing qu'il savait si bien administrer.

Mais l'homme et sa digne moitié avaient disparu.

— Pauvre ami ! disait Marcel... empoisonné !

— Avec le gâteau aux oignons, ajouta Michel. Ah ! quand tiendrai-je cet homme, ce carme, ce franciscain, ce cordelier maudit !

Le malheureux Gargantua, victime de sa gourmandise, continuait à se crispier sous les atroces douleurs que lui causait le gâteau empoisonné. Les progrès de l'intoxication étaient rapides : déjà il changeait de couleur.

— Comment faire? disait l'officier des gardes... Mais j'y songe, fit-il tout à coup, le flacon de l'abbesse!

Il tira aussitôt de son pourpoint le précieux antidote, et desserrant les dents du reître avec l'aide de ses amis, il lui en versa plusieurs gouttes dans la gorge.

La liqueur était souveraine, comme l'avait dit Marie de Beauvilliers : elle fit bientôt sentir son action bienfaisante, et, au bout d'un quart d'heure, le reître était complètement remis.

— Dut brêt à regommencer, cria-t-il de sa voix de stentor.

— Pas avec ce gâteau toujours, fit Michel.

— No, no, *der Teufel* ! mais je pourrais pïen de la pière.

On ne le permit pas. Gargantua dut souffrir plutôt qu'on lui administrât encore trois gouttes du contre-poison.

— A nos chevaux maintenant ! s'écria Marcel.

On se remit en selle, et l'on reprit la chaussée. Elle n'était pas tout à fait débarrassée, mais les hommes avaient décampé, et l'obstacle qui restait fut franchi.

Une demi-heure après, comme on approchait de la rivière du Havel et des premières maisons de Brandebourg Michel se détacha tout à coup de ses amis, sans mot dire.

Ces derniers ne s'en aperçurent que lorsqu'il était déjà à cent pas. Ils s'arrêtèrent pour l'attendre.

Michel volait sur son cheval vers une fabrique à sa gauche, où, au milieu de toïleries blanches suspendues à des piquets, il venait d'apercevoir quelque chose comme un froc gris de cordelier, ceint de la corde blanche.

Bientôt on vit reparaître l'ancien pâtre, tenant de la main gauche, par son capuce, le moine à barbe fauve, qui se débattait ainsi qu'un diable le long des flancs du cheval.

— Le voilà enfin ! cria-t-il à ses amis, en levant le faux cordelier en l'air comme une plume. C'est bien mon lansquenet de Turin.

Puis, sans même descendre de sa monture, et tenant

toujours le frocard suspendu avec la main gauche, il lui asséna sur le crâne un premier coup de poing qui arrêta immédiatement toute gesticulation.

— *Qué simple !* fit l'athlète examinant un instant la face du misérable, qui s'était aussitôt couverte d'une pâleur livide.

Une deuxième talmouse résonna moins que la première, comme si la boîte osseuse fût déjà fêlée.

L'hercule pauma de la sorte deux fois encore. A la quatrième, la cervelle jaillit.

— Assez, Michel, assez ! implora Marcel apitoyé.

— Oui, il en a assez, dit tranquillement le montagnard auvergnat.

Et saisissant à deux mains le corps du bandit, il l'éleva au-dessus de sa tête, le balança un instant dans l'air, et le jeta dans les flots du Havel, qui se refermèrent sur lui.

L'abominable lansquenet Claude le Lorrain ne pouvait finir mieux.

Heureusement que personne n'avait été témoin de cette prompte exécution.

Pour accomplir cet acte de haute justice, Michel avait arrêté son cheval sous des tilleuls qui bordaient la rivière.

Marcel et ses amis allèrent s'installer à l'hôtellerie de *l'Aigle noir*, sur la grande place de Brandebourg.

C'est une ville très-ancienne que la capitale du margraviat, le *Brennador* des Wendes, la plus importante des cités bâties par ce peuple en Allemagne. L'empereur Henri le Boiteux la leur avait enlevée à la fin du dixième siècle.

Des margraves, ou comtes des frontières, régnaient là depuis l'empereur Henri l'Oiseleur, qui fonda la Marche du Nord (province frontière). Parmi eux il y avait eu des Albert l'Ours, des Frédéric Dent de Fer, vrais noms féodaux !

Une branche de la maison de Hohenzollern tenait alors

le margraviat; elle devait s'allier un peu plus tard à la famille teutonique de la Prusse ducale, et fonder la dynastie des rois de Prusse actuels.

Jean-Sigismond était, comme on sait, le margrave régnant.

Sans préambule, Marcel, qui connaissait son margrave, alla le lendemain lui offrir le précieux diamant, volé jadis par le Maltais Matteo Rufio, en échange de son consentement à demander le secours de Henri IV, de concert avec le Palatin de Neubourg, pour chasser les troupes d'Autriche de Clèves et de Juliers.

En même temps, il le pria de lui octroyer son aide pour faire mettre en liberté Alice, la fille du comte de Fuentès, détenue par les jésuites au monastère des Carmélites de Spandau.

— Qu'à cela ne tiennet ! s'écria Jean-Sigismond, plein de joie. Puisque le diamant m'est rendu, je n'ai plus besoin des jésuites. Quant au secours du roi Henri IV, il y a longtemps que je l'aurais invoqué, si ces *papaults*, avec leurs promesses, ne m'en eussent détourné. *Pater* Geyser, leur provincial, peut déguerpir maintenant : je lui donne pour cela trois jours, à lui et aux siens.

On voit que le margrave ne tenait guère aux saints personnages.

Muni d'un ordre du souverain, et suivi d'une bonne escorte pour faire exécuter cet ordre, Marcel se rendit dès le lendemain à Spandau, au couvent des Carmélites.

Le désappointement fut cruel.

Il y avait deux mois déjà qu'on était venu reprendre aux Carmélites Alice la novice, et l'on ignorait où elle avait été conduite. Seulement la supérieure avait entendu parler de la Pologne à ceux qui étaient venus, de la part du *Pater* Geyser, extraire du couvent la jeune femme.

— En Pologne ! murmura Marcel au comble du désespoir, après qu'on eut visité le cloître de fond en comble.

S'il n'eût suivi que les impulsions de son cœur, l'officier des gardes se fût remis aussitôt en voyage, pour frapper à la porte de tous les couvents de la Pologne, de la Lithuanie et de l'Ukraine, depuis Wilna jusqu'à Kiew. Mais chargé d'une mission politique qui ne souffrait aucun retard, et dont le résultat était attendu par le roi Henri IV avec la plus grande impatience, il dut renoncer à l'aventureuse entreprise et songer à retourner à Paris.

La douleur dans l'âme, Marcel rentra à Brandebourg.

Il fit connaître au margrave l'infructueux résultat de son voyage à Spandau.

— J'aurais dû menacer le père Geyser et même le faire jeter en prison pour savoir de lui où il avait fait conduire votre fiancée, dit le prince, qui s'empressa de lui témoigner toute la part qu'il prenait à ses chagrins. Plus tard, ajouta Jean-Sigismond, vous eussiez pu aller jusqu'en Pologne... Mais le provincial a quitté le collège et la ville ce matin, avec tous les siens.

Comme Marcel regardait sur la place par une des fenêtres du château margraval, auprès de laquelle il se tenait avec Jean-Sigismond, il aperçut Michel et Gargantua qui lui faisaient des signes.

Ses deux amis étaient avec un personnage qu'il reconnut après quelques minutes d'examen.

C'était l'Irlandais O'Vern qu'il avait rencontré à Donchéry, près de Sedan, quelques années auparavant, lors de l'expédition contre le duc de Bouillon.

Presque au même instant se présenta le chevalier de Castaignac, qui, après avoir salué le margrave, dit vivement à l'officier des gardes :

— Hé ! milladious, venez donc ! Il y a là sur la place un homme qui vous donnera des nouvelles de mademoiselle Alice.

— Faites-le monter, monsieur ! fit le prince avec courtoisie.

Bientôt l'Irlandais parut.

— Vous sauriez où est ma fiancée ! s'écria Marcel en l'apercevant. Ah ! monsieur O'Vern ! je vous bénirais, si vous pouviez me la faire retrouver.

— Je vous devais bien cela, monsieur de Fontaine, répliqua le fils de la verte Érin, à vous qui m'avez tiré de la misère et procuré les moyens de venir jusqu'en ce pays, retrouver ma sœur. Grâce à vous aussi, je pus sauver ma fille malade.

— C'est vrai ! C'est donc dans le Brandebourg que votre sœur est abbesse ?

— A l'abbaye des Bernardines, près de Potsdam.

— Mais parlez vite ! Savez-vous où est Alice ?

— En traversant la place du château, je reconnus le gros capitaine, en compagnie de M. Michel. Je m'informai aussitôt de vous.

— Mais Alice ?... Donnez-moi des nouvelles d'Alice.

— Vos amis me firent connaître pourquoi vous veniez de vous rendre au monastère de Spandau...

— D'où on l'a enlevée il y a quelques mois.

— Par saint Patrick ! m'écriai-je, c'est des Carmélites de Spandau qu'on amena à ma sœur, l'abbesse Godeste, de la part du père Geyser, provincial des jésuites, une novice qui pleurait fort.

— C'était elle ! s'exclama Marcel au comble de la joie.

— Elle se nomme Alice, en effet.

— Et elle se trouve toujours aux Bernardines ?

— Envoyé par ma sœur, je venais à Brandebourg pour demander au provincial ce qu'il fallait faire de la jeune femme que rien n'avait pu décider à prendre le voile.

— Ah ! courons..... volons à l'abbaye ! s'écria Michel.

— Prenez avec vous, monsieur, un détachement de mes hommes d'armes, dit le prince.

— Que Votre Altesse se rassure ! fit observer O'Vern. Ma sœur, l'abbesse Godeste, ne refusera point de rendre

sa fiancée à ce gentilhomme à qui j'ai tant d'obligations.

Marcel et ses amis, ainsi que l'Irlandais, remontèrent aussitôt à cheval et coururent à Potsdam au galop.

L'abbesse Godeste, comme l'avait prévu O'Vern, se rendit au vœu de son frère, d'autant plus qu'elle n'avait plus rien à craindre du ressentiment du père Geyser, désormais expulsé du margraviat.

Quelques instants après la fille du comte de Fuentès était dans les bras de Marcel....

Décrire la joie et le bonheur des deux fiancés, réunis enfin après tant d'années de séparation et de douloureuses aspirations, serait inutile. On devine ce qui se passa dans leur âme, ce qu'ils se dirent, les doux et charmants projets qu'ils formèrent pour l'avenir.

Ce fut du reste le sujet inépuisable de leurs entretiens pendant toute la route, lorsqu'après avoir remercié vivement l'Irlandais et sa sœur, et pris congé du margrave Jean-Sigismond, qui donna à Marcel, pour Henri IV, la lettre tant désirée, ils reprirent le chemin de la France.

On était en plein printemps, à la fin d'avril. Les lenteurs du voyage périlleux, jusqu'à Brandebourg, l'emprisonnement à Magdebourg, les excursions à Spandau et à Potsdam avaient fait écouler du temps.

Il y avait dans le ciel bleu où resplendissait l'astre vivifiant, dans les airs peuplés d'oiseaux chanteurs, sur la terre couverte de sa parure printanière, comme un immense concert d'amour, dont l'harmonie ne faisait que répondre à ce que nos deux amants ressentaient eux-mêmes.

Ils respiraient avec bonheur les parfums que le soleil pompait, avec la rosée, des champs verdoyants et des hailliers en fleur.

Le cœur ému, plein d'espérance, Marcel chantait l'hymne au rythme charmant d'un des poètes de la *Pléiade* :

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois;

Avril, la douce espérance
Des fruits, qui sous le coton
Du bouton
Nourrissent leur jeune enfance!
Avril, la grâce et le ris
De Cypris,
Le flair et la douce haleine;
Avril, le parfum des dieux
Qui, des cieux,
Sentent l'odeur de la plaine.

Et les strophes gracieuses « du gentil Belleau, » traducteur d'Anacréon et ami de Ronsard, s'en allaient, sur les ailes des zéphyr, se mêler au doux chant de la fauvette et du rossignol, revenus des lointains climats.

Marcel, en possession maintenant de son trésor, n'avait plus qu'une préoccupation, celle de remettre à Henri IV la lettre diplomatique qui devait combler tous les vœux du roi. Mais quelque soin qu'on eût d'allonger les étapes, on ne put atteindre les frontières de France que le 10 mai.

L'Autriche ayant aggloméré ses forces dans le nord-ouest de l'Allemagne, et surtout du côté du Luxembourg, pour couvrir les duchés de Clèves et de Juliers, Marcel avait dû obliquer un peu vers le sud, et gagner Francfort et Mayence.

On rentra en France, par Metz.

Déjà, le long de la route, dans les principautés protestantes d'Allemagne, on avait senti comme un sourd frémissement d'armes. On s'y préparait à la guerre, et nos quatre Français avaient été salués cordialement.

Mais ce devait être bien autre chose en France.

IX

SOMBRES PRÉSAGES.

Toutes les routes qui conduisaient aux frontières étaient couvertes de soldats.

Marcel et ses amis ne voyaient partout, entre Metz et Châlons, que guidons et enseignes, cavaliers et fantassins, chevaux, caissons et canons.

Châlons était le rendez-vous de l'armée du Nord, comme Grenoble celui de l'armée du Midi.

Cinquante pièces d'artillerie — nombre formidable alors — avaient été tirées de l'Arsenal par Sully et embarquées sur la Marne, avec des approvisionnements immenses.

Déjà presque toutes les troupes du roi avaient filé à la frontière de Champagne. Déjà la noblesse, accourue de toutes parts, y avait envoyé ses équipages.

Nos voyageurs rencontrèrent près de Châlons un corps de 6,000 Suisses, qui venait se placer sous les ordres de leur colonel général, le duc de Rohan, gendre de Sully.

Henri avait profité des droits que lui donnaient les capitulations, pour enrôler les meilleurs soldats des cantons catholiques, et enlever ainsi à ces cantons les moyens de défendre Milan, comme ils s'y étaient engagés envers l'Espagne ; quant aux Suisses protestants et aux braves Grisons, ils étaient dévoués à la France sans réserve.

Voici quelles étaient les vastes dispositions prises par Henri IV, pour entrer en campagne.

Au sud, Lesdiguières, avec 14,000 Français, allait rallier les contingents de la Savoie et de Venise, et envahir

le Milanais avec près de 40,000 hommes. La Force, nommé maréchal de France, devait opérer sur les Pyrénées, et lancer tout à la fois deux corps de 25,000 hommes par Saint-Sébastien et par Perpignan.

Au nord, 35,000 hommes devaient se saisir de tous les passages de la Meuse, traverser la Belgique et opérer leur jonction avec les princes protestants d'Allemagne et Maurice de Nassau, pendant que la flotte hollandaise opérerait sur les côtes de Flandre. Une seule division de cette grande armée suffisait pour prendre Juliers.

En tout, 150,000 hommes !

Henri IV se faisait fête de commander lui-même la dernière de ces armées et de la conduire au combat.

La joie allait jusqu'à l'enivrement parmi tous ces gens de guerre et la jeune noblesse, impatiente et avide de gloire. Non-seulement en France, mais dans tous les pays protestants et dans la moitié des pays catholiques, tout ce qui portait une épée saluait avec enthousiasme l'ère des batailles, prête à s'ouvrir pour le triomphe d'une grande cause qu'on devinait, sans la connaître.

Le cri général du soldat, depuis les grèves de la Baltique jusqu'aux rochers des Grisons et aux montagnes de Pyrénées, était qu'il fallait faire *Henri le Grand empereur des chrétiens*.

Le vague même où Henri laissait encore son vrai but enflammait les imaginations guerrières et ouvrait un champ sans bornes aux rêves les plus hardis.

Toutefois, de même que ces nuées sombres qui souvent, à l'aurore d'un jour qu'on espère splendide, planent comme une menace lugubre à l'horizon mystérieux, de même aussi il y avait, à la veille d'un glorieux avenir, des bruits sinistres qui couraient le monde et agitaient les esprits de funèbres pressentiments.

Marcel lui-même en fut troublé et effrayé.

En arrivant à Châlons, il reconnut d'anciens compagnons

de guerre. Il ne put refuser de se rendre à leurs désirs, et assista avec Castaignac à leur veillée du camp, après avoir conduit dans une hôtellerie sa chère Alice, qu'il mit sous la protection de Gros-Michel et de Gargantua.

La réunion était nombreuse sous un pavillon transformé en vide-boutille. A côté de jeunes enseignes qui venaient à peine de quitter leurs troussees de page, il y avait de vieux officiers à cheveux gris.

— Mort-Dieu ! dit un de ces derniers, répliquant à un cornette de la compagnie-colonel d'un régiment, de cheval-légers, qui parlait de la guerre avec tout l'enthousiasme de son âge. Mort-dieu ! je me réjouis comme vous, monsieur : mais tout ce que j'entends çà et là, depuis quelques jours, me donne singulièrement à penser.

— Et qu'avez-vous entendu, capitaine ?

— Ah ! il a bien fait de s'éclipser, cet oiseau de mauvais augure, sinon...

— Que disait-il donc ?

— Le maudit *papault* annonçait des malheurs aux naïfs Champenois du village où j'étais ; il leur faisait pronostics sur pronostics, soit contre l'issue de la guerre, soit contre le roi en personne.

— Ah ! le méchant débiteur de chroniques ! s'écria-t-on.

— Sans doute quelque ancien ligueur !

— Un suppôt du vieux parti fanatique !

— Ou des jésuites ! fit une voix.

— Qui ont perdu toutes les illusions qu'ils s'étaient faites sur la faveur de Henri IV, ajouta une autre, et qui reconnaissent aujourd'hui, avec autant de rage que d'effroi, qu'ils n'ont rien gagné sur sa politique.

— Aussi, repartit le vieux capitaine, s'agitent-ils, complotent-ils et ne cessent-ils de répandre des rumeurs sinistres... Bien sûr, c'était un des leurs. Ils se faufilent ainsi partout, parmi les crédules gens des campagnes et même parmi nos soldats ; mais, quand ils aperçoivent un

officier, ils s'envolent comme des oiseaux de nuit... Il en contait, celui-là!

— Sang-dious ! que n'étais-je là, s'écria le chevalier de Castaignac. Ma Colichemarde vengeresse en eût aussitôt fait justice.

— Mais enfin, capitaine, que disait-il ? demanda le cornette.

— Des contes absurdes, mais capables de frapper les esprits.

— Rapportez-nous cela, capitaine, fit un mestre-de-camp de cavalerie.

— D'abord il parlait de la grande éclipse de tout le corps du soleil, qui s'est faite en l'an 1608.

— Ensuite ?

— De la terrible comète de l'année précédente, des tremblements de terre survenus...

— Je ne crois plus à ces choses comme signes et présages, dit un major du régiment de Balagny.

— Le papault alla jusqu'à parler de monstres nés en diverses contrées de la France, de pluies de sang qui seraient tombées en quelques endroits, d'apparitions de fantômes et de plusieurs autres prodiges : tous indices certains, ajoutait-il, d'une catastrophe qui serait une punition du ciel.

— Ah ! le misérable imposteur !

— Il poussa l'impudence plus loin...

— Qu'osa-t-il prophétiser encore ?

— Prophétiser ! Fasse le ciel qu'il ait menti, le coquin !

— Que contait-il donc, capitaine ?

— Je n'ose répéter ces abominations.

— Dites ! dites !

— Vous n'y croirez point, n'est-ce pas ?

— Non, non. Mais expliquez-vous ?

— C'est qu'il s'agit... il s'agit..., fit d'une voix sombre le vieux capitaine.

— De la personne du roi peut-être ?

— De sa mort, répondit le guerrier en baissant la tête, comme si, malgré lui, il croyait aux paroles de l'émissaire des fanatiques.

Un cri d'effroi s'échappa de toutes les bouches.

— Voici ce qu'il disait, reprit le capitaine : En Espagne et à Milan déjà courait le bruit de la mort du roi... Un courrier, en traversant la ville de Liège pour en porter la nouvelle aux princes protestants d'Allemagne et leur faire cesser leurs préparatifs de guerre, l'avait annoncée aux habitants... Sur un autel, à Montargis, on avait trouvé un billet contenant la sinistre prédiction... Partout, enfin, suivant ce maudit colporteur, ainsi qu'après son départ, les gens du village me l'ont rapporté, partout en France le bruit se répandait que le roi allait être frappé d'un coup mortel.

— Mais c'est horrible ! s'écria Marcel, fortement impressionné et ajoutant presque foi, dans sa sollicitude pour Henri IV, à ces épouvantables détails. Messieurs ! permettez que je vous quitte.

— Déjà ! fit-on.

— Je cours à Paris.

— Demain matin...

— Non, cette nuit même.

Tout pâle de ce qu'il venait d'entendre, Marcel se rendit à l'hôtellerie avec Castaignac, le fidèle Gascon du roi, non moins bouleversé que lui. Il fit connaître à Alice, ainsi qu'au capitaine et à Michel, ce qu'il venait d'apprendre.

On résolut de ne goûter que les quelques heures de sommeil dont on avait besoin pour réparer ses forces, et longtemps avant le jour on se remit en voyage, en laissant derrière soi cette armée frémissante, toute prête à s'ébranler, et à laquelle il ne manquait plus que son roi, son chef, son père.

Ce fut un vendredi matin que Marcel, avec Alice et ses compagnons, rentra dans Paris.

Marie de Médicis avait été nommée régente, avec un conseil de quinze personnes, pour le gouvernement du royaume en l'absence du roi. La veille, avaient eu lieu à Saint-Denis le sacre et le couronnement de la reine, suivant la promesse qu'elle avait obtenue de Henri IV.

L'entrée officielle de la régente devait avoir lieu le lendemain, et Marcel, qui avait pénétré dans la capitale par la porte Saint-Denis, vit en passant les apprêts de la fête que l'on faisait aux alentours de l'Hôtel-de-Ville et du pont Notre-Dame.

Dans la foule qui revenait de voir les préparatifs, il entendit gloser sur la cérémonie du sacre.

— Ah! dame Perronnelle, disait une voix, on dit de singulières choses sur ce qui se passe au Louvre.

— Oui, j'en ai entendu parler, la Louvète! répliqua la Bidaude, qui donnait le bras à Jehanne la Jocette, notre vieille connaissance.

Mais cette dernière, si joviale d'ordinaire comme l'indiquait son surnom, était silencieuse et paraissait préoccupée.

— Notre bon roi était tout triste, reprit Marthe la Louvète. On prétend qu'il n'a consenti à ce sacre qu'à contre-cœur, assurant qu'il lui porterait malheur.

— Monsieur de Sully avait beau le rassurer : le pauvre Henriot ne s'est point déridé.

— Il est frappé, la Perronnelle : c'est sûr. Jacqueline, ma cousine de la porte Saint-Antoine, qui porte du lait chaque matin à l'Arsenal pour madame la surintendante, a entendu rapporter de navrantes paroles.

— Que disait-on à l'Arsenal, dame Marthe?

— La semaine passée, le roi, venant voir monsieur de Sully, lui avait dit déjà : « Mon amy, que ce sacre me dés-

plaist ! Je ne sçay ce que c'est, mais le cœur me dit qu'il m'arrivera quelque mésaventure. »

— Que ces choses sont donc cruelles à entendre de la part d'un si excellent prince !

— Le lendemain, revenant encore à l'Arsenal avec le duc de Guise et M. de Bassompierre, il leur dit : « Vous ne me connaissez pas encore, vous autres : mais je mourrai un de ces jours, et, quand vous m'aurez perdu, vous connaîtrez lors ce que je valois et la différence qu'il y a de moy aux autres hommes. »

— Ah ! cela me perce l'âme, la Bidaude !

— Enfin, avant-hier, il arriva tout chagrin, et s'asseyant sur une chaise basse, rêvant et battant des doigts sur l'étui de ses lunettes, il se relevait tout à coup et, frappant des deux mains sur ses cuisses, disait : « Par Dieu ! je mourrai en cette ville et n'en sortirai jamais ! Ils me tueront, car je vois bien *qu'ils n'ont d'autre remède en leurs dangers que ma mort* ! Ah ! maudit sacre, tu seras cause de ma mort. »

— Mais c'est piteux et lamentable !

— Puis, tout songeur, on l'ouït murmurer : « Il ne reviendra donc pas, pour que je puisse partir. »

— Le roi attend donc quelqu'un ?

— Il faut croire, dame Perronnelle... Sans doute il s'agit de quelque nouvelle importante, dont le retard l'impac-tiente.

Marcel éperonnait son cheval pour percer la multitude, dont les rangs épais, en le forçant d'aller au pas, lui avaient permis d'entendre cette conversation. Mais il lui fut impossible de faire avancer plus vite sa monture et celle d'Alice que suivaient ses trois compagnons.

— Et le roi qui se meurt d'ennui, se dit-il, de ne point me voir arriver !

Il fut obligé, de la sorte, d'entendre encore quelques paroles des commères.

— Mais qu'a donc notre Jocette ? demanda la Bidaude. Elle n'ouvre pas la bouche, et ses yeux sont tout égarés... Hé ! Jehanne, à qui songez-vous, ma mie ?

— Moi ! fit la Jocette, comme réveillée en sursaut. Moi ! je ne pense à rien. .

— Où donc est votre langue, ma commère ?... Etes-vous en si grande peine, parce que maître Guille ne vous a point accompagnée ? ... Mais, au fait, où est-il, notre quéreur de pardons enrichi ?

Jehanne tressaillit et murmura :

— Ah ! je tremble...

— Vous tremblez de quoi ?

— Depuis huit jours je n'aperçois presque plus Jean Guille, et j'ai vu arriver chez lui des figures qui ne me plaisent point, comme dans le temps...

— Comme dans le temps ? Que voulez-vous dire ?

— Chaque fois qu'on a commis quelque attentat.

— Contre le roi ?

— Les vieux de la Ligue se remuent nuit et jour, dit-on. Il y a surtout un vilain rousseau...

— *L'homme rouge !* s'écrièrent à la fois la Perronnelle et la Louvète.

— Il n'était question que de lui ce matin sous les piliers des Halles, ajouta la première. On assure que c'est un fou : on le voit toujours aiguïser son petit couteau et baiser son *cœur de Cotton*.

— Quelqu'un, reprit la Perronnelle, l'a rencontré hier soir, à la tombée de la nuit, rôdant sur la butte Montmartre, autour de l'abbaye.

— Vraiment ? Que peut-il avoir à faire là ?

— Il a parlé un instant au frère Gilles, le surveillant du For-au-Dames.

Ce fut au tour de Marcel et de Michel de tressaillir.

— Et ce qu'il y a de singulier, ajouta la Bidaude, c'est que la personne qui m'a conté cela, a aperçu, une heure

après, *l'homme rouge* dévalant, comme un fou qu'il est, la butte Montmartre, et se précipitant vers Paris, après avoir vu quatre seigneurs de la cour pénétrer dans l'abbaye.

— Quatre seigneurs de la cour?

— Parmi lesquels cette personne a cru reconnaître le roi Henri IV.

— Ah ça! fit Marthe, Henri va donc toujours visiter l'abbesse Marie de Beauvilliers?

— Dame! on dit qu'il la consulte dans les grandes occasions, car c'est une trop sainte femme pour que tous les autres bruits scandaleux ne soient point tombés.

Les trois commères avaient quitté la rue Saint-Denis, pour prendre la rue de la Ferronnerie et rentrer en leurs logis respectifs, et la petite cavalcade y avait pénétré avec eux.

Comme il y avait là moins de monde que dans la rue Saint-Denis, Marcel put enfin faire trotter son cheval et laissa derrière lui la Perronnelle, la Jocette et la Bidaude. En sorte qu'il ne put entendre l'exclamation de cette dernière, au moment où les trois commères passaient devant la boutique de maître Rogier Leblanc, le quincaillier.

— L'homme rouge! s'était écriée la Perronnelle.

Et elle montrait le rousseau avec son feutre à plumes, son grand rabat blanc et son pourpoint noir.

Il était assis sur une borne, en face de la boutique du quincaillier, qui était celle du *Cœur couronné percé d'une flèche*.

Et là, il semblait examiner avec attention la boutique et le voisinage.

La rue était flanquée là de loges et d'échoppes joignant la muraille du cimetière Saint-Innocent.

Le 14 mai 1554 — il y avait juste cinquante-six ans — le roi Henri II étant à Compiègne, et considérant que cette rue de la Ferronnerie était la voie ordinaire que suivaient les rois de France pour s'en aller du Louvre en leur

château des Tournelles, avait rendu un édit suivant lequel ces boutiques, qui encombraient la rue, devaient être démolies et abattues.

L'édit avait été ratifié en Parlement, mais son exécution négligée.

Deux des commères se contentèrent de hausser les épaules, en passant devant celui dont on ne parlait que comme d'un maniaque.

Mais Jehanne la Jocette frémit... Était-elle, plus qu'elle ne voulait le dire, dans les confidences du vieux ligueur Jean Guille, le quéreur de pardons?

Dix minutes après, l'homme rouge quittait son poste pour gagner le pont Notre-Dame.

Chemin faisant, il murmurait :

— *L'homme rouge!*... toujours *l'homme rouge!*... Ils m'appellent tous ainsi...

Il eut un rire sec et nerveux.

— Oui, fit-il en reprenant son soliloque habituel, oui, je suis *l'homme rouge*... Le sang est rouge, et ce soir il y aura du sang!... Ha... ha... ha! je pourrai enfin venger la religion et me venger en même temps... Je l'ai revu hier soir, le Navarrais, se rendant auprès d'elle!... Et j'ai couru vers le père : j'arrivai à propos. On me faisait chercher... Monsieur le duc, la marquise et les autres qui doivent m'aider, y étaient tous... Malheur à lui! J'ai eu une vision cette nuit : son heure a sonné...

Au moment où Ravallac frappait à la maison mystérieuse que nous connaissons, arrivaient également deux autres personnages.

C'était le vieux Jean Guille et frère Gilles.

Mais ni l'un ni l'autre ne portaient leur costume ordinaire. Tous deux étaient déguisés : le premier en paysan, le second en marinier du port aux vins. Ils tenaient un fouet à la main. Toutefois, frère Gilles avait une cape grise qui lui couvrait la tête, comme toujours.

Marcel avait d'abord conduit Alice chez son père adoptif, le conseiller du Bosc. Le vieux chevalier faillit mourir de bonheur en serrant la jeune femme dans ses bras.

— A bientôt! dit l'officier des gardes, après avoir baisé la main de sa fiancée.

Puis il s'élança vers le Louvre.

Le roi venait d'entendre la messe aux Feuillants. Marcel le rejoignit au moment où il rentrait dans son cabinet.

— Sire! réjouissez-vous! s'écria Marcel. Voici la lettre du margrave de Brandebourg.

Henri eut un éclair de joie dans les yeux, et lut rapidement cette missive si ardemment désirée.

Mais après avoir pressé l'officier contre son cœur, il lui dit, avec un ton dont la mélancolie frappa Marcel douloureusement :

— Ah! désormais personne ne te séparera plus de moi, mon fils. J'étais bien inquiet et je craignais...

— Vous craigniez, Sire?

— De ne plus te revoir.

— J'ai couru quelques dangers, c'est vrai, mais...

— Las! je me comprends, reprit le roi en l'interrompant avec un soupir. Si Dieu me permet d'aller en guerre...

— Sire! j'ai vu vos armées en route : elles brûlent de vous voir à leur tête et de courir à la victoire sous un si grand général.

Henri acheva sa phrase, sans paraître tenir compte de l'interruption enthousiaste de son officier des gardes :

— Mais tu m'accompagneras partout. Tu seras, à mes côtés, mon cher écuyer d'autrefois.

— Mon unique soin sera de veiller sur mon roi. Le Seigneur m'assistera, lui qui m'a sauvé en route des embûches des jésuites...

— Toi aussi, mon fils?... Ah! les enragés!... J'ai commis une grande faute, je le reconnais maintenant, d'avoir rappelé ces gens, qui n'ont rien appris, rien oublié... Mon

indulgence ne m'aura servi à rien, car ils ont repris leur prédictions et leurs fureurs.

— Sire! chassez-les à jamais du royaume.

— Trop tard maintenant... Hélas! en ces jours critiques, que de fois je me suis ressouvenu des paroles solennelles de ton aïeul, dans le bourg de Pailhat incendié...

— Du ministre Massin, dont me parle si souvent Michel?

— Chaque fois que je n'ai point consulté madame Marie de Beauvilliers, ce qui correspondait à ton éloignement de la cour, mon fils, mauvaises résolutions je pris, et des orages se formèrent contre moi.

— Confiez-vous en l'avenir, Sire! Avec votre vaillante armée, vous pouvez braver tout orage et péril.

— Hélas! répondit Henri en soupirant encore.

Marcel prit congé du roi, qui l'engageait à aller voir ses amis et à le rejoindre dans la soirée.

Dans la galerie, l'officier n'aperçut que des visages tristes et soucieux.

On s'entretenait à voix basse des sinistres prédictions qu'on colportait, des paroles inquiètes du roi, de tous les signes précurseurs d'une catastrophe.

— Il y a des anges et des démons, se mit à dire un gentilhomme, qui était Haramboure, de bons et de mauvais génies...

— Oui, répliqua d'Aubigné, il y a la reine Marguerite et les gens de l'autre reine....

— Les Concini!

— Avec les jésuites.

— Harnibieu! fit Crillon, vous avez raison, M. d'Aubigné.

— C'est la première fois, M. de Crillon, que je vous vois si complètement de mon avis. Espérons que ce ne sera pas la dernière.

— Au fait, intervint Belzunce, j'ai vu tantôt à une fenêtre la Galigai, avec sa figure chafouine. Elle parlait bas à son

mari, et tous deux avaient un sourire de joie diabolique. On eût dit qu'ils se gaudissaient de l'anxiété de notre Henriot.

— Tandis que hier, fit observer Chicot, la bonne Margot envoyait au roi une lettre de son hôtel du petit Pré-aux-Clers, pour l'avertir qu'elle connaissait une prophétie de La Brosse, qui désignait le 14-mai comme un jour de danger mortel. Elle le suppliait de ne point quitter le Louvre.

— J'espère bien qu'il ne sortira point, le reytot, dit Castagnac.

— D'Epernon et le père Cotton se trouvaient là, avec Périnet. Henri leur montra la lettre de Marguerite.

— Que dirent le duc et les autres?

— Périnet prétendit que La Brosse était un ignorant, un bellâtre, un pédant; que lui, Périnet, pouvait garantir, suivant ses études, qu'il n'y avait nul péril à craindre.

— Et d'Epernon?

— Le duc rappela au roi qu'il avait désiré voir, vers quatre heures, après le dîner, les préparatifs de fête aux environs de l'Hôtel-de-Ville et du pont Notre-Damé; que sa visite accélérerait certainement le travail...

— Quelle était l'opinion du confesseur?

— Le père Cotton ne disait pas grand'chose. Seulement il opina par signes de tête dans le sens du duc, quand celui-ci ajouta que Sa Majesté ne pouvait partir pour l'armée avant la cérémonie solennelle de la rentrée de la régente; que si les apprêts ne s'achevaient promptement, le roi se verrait obligé de différer son départ pour cette guerre qui lui tenait tant au cœur.

— Et qu'a répondu le roi?

— Qu'il verrait... qu'après tout il avait besoin de causer avec Sully, qui était malade et retenu à l'Arsenal.

En entendant tout cela, Marcel résolut de retourner dans le cabinet royal, pour conjurer Henri IV de ne point

s'exposer dans les rues de Paris pendant cette journée, que tant de circonstances, fortuites ou non, semblaient signaler comme funeste et calamiteuse. Il se proposait en même temps de lui rapporter ce qu'il avait entendu dire, une heure auparavant, dans les rangs du peuple.

Mais les gardes lui apprirent que le roi venait de se rendre dans l'appartement de la reine, avec laquelle il devait dîner.

Marcel alla retrouver ses amis, Michel et Gargantua, qui l'attendaient dans la cour.

Tous les trois remontèrent à cheval, et atteignirent bientôt Montmartre.

Marcel embrassa sa vieille mère, qui le mena en pleurant auprès de Marié de Beauvilliers.

L'esprit de la pauvre femme était toujours un peu dérangé, mais avait maintenant de longs jours lucides. Ses moments d'égarement duraient peu et revenaient plus rarement.

L'abbesse retint notre officier, pour entendre le récit de son périlleux voyage. Mais il était pressé de revoir aussi monsieur de Clignancourt, et, dès qu'il eut terminé, il courut au manoir.

Le seigneur Ligier était cloué au lit par un de ses violents accès de goutte. Marcel comprit que ce n'était pas le moment de lui parler d'Alice, comme il l'eût désiré.

Il remit donc à un autre jour la tâche si difficile de reconcilier l'oncle et la nièce, et remonta la butte sur laquelle il avait laissé Michel et Gargantua.

Il trouva le capitaine entouré d'une douzaine de vignerons, auxquels il racontait, avec force *der Teufel*, son voyage du Brandebourg, et avec lesquels il fêtait joyeusement le vin de France, dont il avait été privé si longtemps.

— Où est Michel ? demanda l'officier au reître.

— Au cloître, mon bedit, avec un frogard.

— Un religieux ? Lequel ?

— Le chésuite, vous savez... le frère Côme, qui est arrivé en gourant.

— Le frère Côme, le servant du père Daubigny!

— *Ia, ia*. Ils n'ont bas voulu poire et ont gouru dus deux auprès de matame l'appesse... Michel levait les mains au ciel et bussait des *ah!* et des *oh!*

— Quelque nouvelle grave! dit Marcel.

— *Ia, ia*, drès-crave, mon bedit, buisgue che vus dis gu'ils n'ont bas voulu poire... Mais moi, je pois duchurs.

Pressentant quelque chose, Marcel se précipita vers le cloître.

Marie de Beauvillers était pâle comme un spectre, Michel consterné; le frère Côme, tout pantelant encore de sa course, leur faisait un récit qui les frappait d'horreur et d'épouvante.

— Marcel, s'écria l'abbesse dès qu'elle aperçut l'officier des gardes, courez sauver le roi!

— Sauver le roi!

— Vous n'avez pas un instant à perdre. Sa vie est menacée par un assassin.

— Que dites-vous, madame? De quel attentat s'agit-il? Où trouverai-je le misérable?

— Écoutez ce frère, et frémissez!

— Oui, monsieur, dit le pieux novice des jésuites, un abominable forfait a été décidé cette nuit. J'en suis encore tout tremblant... En entendant cette exécration, le sang se figeait dans mes veines.

— Expliquez-vous donc : mon anxiété est extrême.

— Dans la maison du pont Notre-Dame, où depuis plusieurs mois se rend mon maître...

— Le père Daubigny!

— Un homme que je croyais si saint!... Dans cette maison, se sont réunis hier soir, à minuit, le duc d'Épernon et la marquise de Verneuil.

— Digne amie de ce monstre!

— Le profès les a laissés seuls, et m'a dit tout bas en sortant : « Demeure là, et sois témoin que je me suis retiré. Je ne veux pas être compromis, et je blâme un pareil complot. »

On voit qu'au dernier moment, le profès jugeait prudent de ne plus se mêler de l'affaire, du moins en apparence, et, avec un habile calcul, il laissait là quelqu'un pour attester son innocence au besoin.

— Ces paroles, reprit le novice, me frappèrent. Il s'agissait donc d'un complot ? Contre qui ? Je ne tardai pas à le savoir : le duc et la marquise attendaient trois hommes, qui se présentèrent l'un après l'autre.

— Quels étaient ces hommes ?

— Un vieux bourgeois que je voyais pour la première fois ; un autre personnage bien enveloppé dans sa cuculle et si bien couvert de son capuce, que je ne pus voir son visage ; enfin...

— Enfin ?

— *L'homme rouge.*

— Encore *l'homme rouge* ! s'écria Marcel, qui se souvenait des paroles qu'il avait entendues le matin dans la foule.

— Oui, un rousseau, un praticien d'Angoulême, qui maintes fois déjà était venu dans la maison et au *Gesù* de la Porte Saint-Antoine, pour parler tantôt au père, tantôt à la marquise, tantôt aussi au duc.

— Son nom ?

— François Ravailac.

— Et cet homme ?

— C'est lui qui doit frapper le roi.

— Où ? quand ?

— Aujourd'hui même, rue de la Ferronnerie... Mais entendez le reste.

— Pour l'amour de Dieu, hâtez-vous !

— Ah ! j'écoutais de toutes mes oreilles. Le duc et la

marquise ne se gênaient guère, du reste : ils parlaient haut. La voix de l'homme rouge avait par moments des éclats sinistres... Celle du vieux bourgeois, je l'entendais moins, mais elle résonnait sourdement... La troisième, celle de l'homme au capuce sans doute, était seule inintelligible.

— Mais que disait-on ? Parlez, au nom du ciel !

— On frappa de nouveau, soudain, à la porte qui s'ouvre sur le pont.

— Quel était ce nouveau venu ?

— Un grand Italien de la maison de monsieur Concini, que j'avais déjà vu.

— Ah ! que venait-il faire ?

— On l'accueillit avec joie. Il dit ces mots, qui retentissent encore à mon oreille : « A quatre heures il sortira du Louvre dans son carrosse, pour se rendre à l'Arsenal. Il passera rue de la Ferronnerie, pour aller voir les apprêts de la fête... Il l'a annoncé à la reine. » — « C'est moi, s'écria d'Épernon, qui l'ai déterminé. Ainsi, tout est combiné à propos, comme je viens de l'expliquer. »

— Mais quelle est cette horrible combinaison ? demanda vivement Marcel.

— L'Italien ajouta que les gens du *signore* son maître, seraient rue de la Ferronnerie, comme il avait été convenu. « Oui, je sais, des aventuriers soldés par Concini, » dit d'Épernon.

— Ah ! l'abominable Florentin !

— L'envoyé de Concini, poursuivit le novice, se retira bientôt. Ce fut après son départ que le duc et la marquise assignèrent leur rôle à chacun des trois hommes.

— Et ce rôle exécrable ?

— Le voici. L'homme rouge, Ravailiac, attendra le roi devant la boutique d'un quincaillier, qui est adossée au mur du charnier des Innocents, et qui porte pour enseigne un *Cœur couronné percé d'une flèche*. Les deux autres

obstrueront la rue déjà si étroite, afin d'arrêter le carrosse du roi et de faciliter à Ravallac son horrible forfait.

— Comment s'y prendront-ils ?

— Le premier conduira une voiture de foin, destinée à tenir le milieu même de la rue, pour forcer le carrosse de prendre à main gauche, tout contre la boutique du quincaillier.

— Et l'autre ?

— Aura un haquet chargé de futailles de vins qui, pivotant tout à coup, au moment même où le carrosse sera contre la boutique, barrera la rue par derrière et empêchera d'avancer les gardes et les valets.

— Les démons ! ils ont tout prévu.

— Quand les trois hommes se retirèrent, acheva le frère Côme, je vis au rousseau et au vieux des yeux étincelants ; mais l'homme au capuce, encore plus soigneusement enveloppé qu'auparavant, et qui paraissait bien se cacher de moi, tenait la tête baissée d'un air morne, comme quelqu'un qui eût obéi à contre-cœur.

— Ah ! l'inferral plan !... C'est tout ?

X

LE QUATORZE MAI !

— Oui, monsieur... Le roi est bon, il m'a sauvé des mains des méchants. Je voulais accourir dès l'aube pour prévenir de toute cette détestable machination madame l'abbesse, qui est l'amie du roi. Mais le père Daubigny étant rentré après le départ de ces gens odieux, je ne pus

m'échapper que cette après-midi... En arrivant devant le monastère, j'aperçus monsieur Michel.

— Courez donc, Marcel ! s'écria Marie de Beauvilliers. Vous connaissez tous les détails de l'abominable trame : puissent-ils vous aider à conjurer le péril !

— Je vole droit au Louvre prévenir le roi... Michel, à cheval !

Quelques minutes après, tous deux montaient en selle et descendaient la butte au grand trot de leurs chevaux.

En les voyant si pressés et si bouleversés, le capitaine Gargantua s'arracha de la société de ses chers amis les vigneron, et enfourcha également son roussin, en se disant :

— Oh ! oh ! che grois qu'on aura pesoin de moi.

Il rejoignit ses amis aux Porcherons.

Ventre à terre, les trois cavaliers arrivèrent au Louvre.

— Le roi ? demanda Marcel aux gardes.

— Parti en carrosse depuis dix minutes, pour l'Arsenal.

— Par où ?

— Par la rue Saint-Honoré.

— Courons ! nous le rattraperons.

Comme des furieux, ils s'élancèrent dans la direction indiquée.

Voici ce qui s'était passé au Louvre, avant le départ de Henri. Les historiens du temps ont conservé les moindres gestes et paroles de l'infortuné monarque.

« Après le disné, raconte Lestoile, le roy s'est mis sur son lit pour dormir ; mais, ne pouvant recevoir de sommeil, il s'est levé, triste, inquiet et rêveur, et a promené dans sa chambre quelque temps, et s'est jeté derechef sur le lit.

« Mais ne pouvant dormir encore, il s'est levé, et a demandé à l'exempt des gardes quelle heure estoit.

« L'exempt luy a répondu qu'il estoit quatre heures, et a dit :

« — Sire, je vois Votre Majesté triste et toute pensive ; il vaudroit mieux prendre l'air, cela la réjouiroit.

« — C'est bien dit ; eh bien, faites apprêter mon carrosse. J'irai, comme je l'avois résolu, à l'Arsenal voir le duc de Sully, qui est indisposé et qui se baigne aujourd'hui.

« Cependant le roi hésitoit encore. Il alla voir Marie de Médicis, et plusieurs fois dit à la reine :

« — Ma mie, irai-je ? n'irai-je pas ?

« Il sortit même deux ou trois fois, et puis tout d'un coup retourna et disoit à la reine :

— « Ma mie, irai-je encore ? et faisoit de nouveau doute d'aller ou de demeurer.

« Enfin il se résolut d'y aller, et ayant plusieurs fois embrassé la reine, luy dit adieu, et, entre autres choses qu'on a remarquées, il lui dit :

— Je ne ferai qu'aller et venir, et serai ici à cette heure mesme.

« Comme il fut en bas de la montée (escalier) où son carrosse l'attendoit, monsieur de Praslin, son capitaine des gardes, le voulut suivre. Il luy dit :

« — Allez-vous-en, je ne veux personne ; allez faire vos affaires.

« Ainsi, n'ayant autour de luy que quelques gentils-hommes et des valets de pied, il monta en carrosse, se mit au fond, à sa main gauche, d'Epéron se plaçant à sa main droite.

« Il fit entrer ensuite dans le carrosse messieurs de Montbazon, Roquelaure, le maréchal de Lavardin, La Force, Mirebeau et le premier écuyer Liancourt. »

Le vaste et lourd véhicule s'ébranla, précédé seulement de serviteurs à cheval et accompagné de quelques valets de pied. Comme il faisait chaud, on écarta les *mantelets* ou rideaux de cuir des portières.

Le cocher ayant demandé où il fallait toucher, le roi répondit d'abord d'un ton chagrin :

— Mettez-moi hors d'ici.

Mais un peu plus loin, Henri passa sa tête par la portière et dit tout haut :

— A l'Arsenal, par le cimetière des Innocents.

Cela voulait dire par la rue de la Ferronnerie. Et, à cause de la chaleur, le roi quitta le manteau qu'il avait sur lui, et le posa sur ses genoux.

Marcel, en se précipitant sur les traces de Henri IV, avait espéré rejoindre facilement le lourd carrosse. Gargantua et Michel l'avaient suivi.

On fut bientôt dans la rue Saint-Honoré.

Le peuple se range d'abord devant l'officier des gardes.

Tout en galopant, celui-ci se dresse sur les étriers, pour regarder devant lui, par-dessus les têtes.

Tout à coup il s'écria avec joie :

— Voilà le carrosse!... En avant!

Mais la foule est devenue plus compacte. Des charrettes des halles, plusieurs coches desservant les environs de Paris, quelques carrosses même (car l'usage en était devenu moins rare), à la file les uns des autres, commençaient à encombrer la rue Saint-Honoré entre celle des *Provoires* (Prêtres) ou Prouaires et la rue Tire-Chape.

Marcel ne peut plus avancer que lentement.

A la rue des Bourdonnais, il regarde.

— Le carrosse entre dans la rue de la Ferronnerie, crie-t-il. Place! place!... Mais sa voix s'entend à peine au milieu du brouhaha.

Il tire son épée. Le capitaine et l'ancien pâtre l'imitent, en se mettant à ses côtés.

L'officier et le reître, du plat de leurs lames, frappent à droite, à gauche, sur les haridelles des charrettes, sur les mazettes des coches, pour les faire ranger et s'ouvrir un passage.

Gros-Michel pousse devant lui un coche avec tant de force, qu'il envoie le timonier briser la devanture d'une boutique de pelletier, au coin de la rue des Déchargeurs.

— *Qué simple!* s'était-il contenté de murmurer.

— Ciel! je ne vois plus l'équipage, dit l'officier. Il est engagé au milieu de toutes ces voitures qui le cachent... Au nom de Dieu! laissez-moi passer.

Marcel commande, jure, menace, implore : c'est en vain.

— Mais nous ne pouvons ni avancer ni nous garer, répondent les conducteurs des carrioles, en montrant la file devant eux et les échoppes à leurs côtés.

— A la male heure! s'écrie Marcel. Voici les valets de pied qui ont quitté le carrosse...

— Ils prennent par une des galeries du charnier, fait observer Michel.

— Les insensés! ils vont laisser tuer le roi... A pied, Michel! à pied, capitaine! et ouvrons-nous un passage, les armes à la main.

L'officier des gardes a sauté de son cheval, qu'il abandonne au milieu de la bagarre. Gros-Michel, qui en a fait autant, l'a déjà devancé; distribuant ses maîtres coups de poing, il fait une trouée, par laquelle il s'élance.

Marcel marche sur ses traces; Gargantua, à pied aussi, derrière l'officier, s'avance en soufflant bruyamment.

Ils atteignent de la sorte la rue de la Ferronnerie, et s'y jettent en désespérés.

Le carrosse royal marchait toujours, mais à grand'peine.

— Enfin! s'écrie Marcel. Merci, seigneur Dieu!

Il voyait le véhicule doré et armorié à quinze pas devant lui.

Mais l'équipage est en face de la boutique du quincaillier. L'officier reconnaît en frémissant le *Cœur couronné percé d'une flèche*.

Ce qui le fait frissonner surtout et le remplit d'effroi, c'est qu'il aperçoit en même temps, au delà du carosse, au milieu de la rue, une énorme voiture de foin.

Au moment où il va se précipiter, un haquet plein de

tonnelets, qui s'était rangé pour laisser passer le carrosse royal, tourne subitement sur lui-même et barre la rue dans toute sa largeur.

— Place! place! crie l'officier.

Et il se jette sur le haquet.

Un homme, habillé en garçon de rivière, le fouet à la main, mais une cape grise sur le front, se dresse soudain devant lui et, avec une voix évidemment contrefaite, se met à gronder :

— Morgué! ne voyez-vous point que...

Mais le marinier a levé la tête. Il a tressailli de tout son corps, à la vue de Marcel.

— Place! ordonne encore l'officier, ou ma lame...

Et il veut repousser cet homme, pour arriver à l'un des bricolliers et saisir le cheval par le licou.

Mais alors, et au moment même où le carrosse du roi déviait à gauche, pour éviter la voiture de foin, et se rapprochait de la boutique du quincaillier, une demi-douzaine de grands coquins s'élancèrent d'une allée à droite qui communiquait avec la place aux Chats.

C'étaient les gens du Concini.

L'un d'eux, qui paraissait être le chef, bondit sur Marcel, la dague à la main.

Prompt comme l'éclair, l'homme à la cape grise se jette au devant du chenapan et reçoit le coup en pleine poitrine.

Mais un cri a retenti... un cri qui glace Marcel jusqu'à la moëlle des os.

Il a reconnu cette voix : cette voix est celle de Henri IV.

Tandis que Michel et Gargantua mettaient en fuite les estafiers envoyés par Concini, dont la besogne, du reste était achevée, car ils avaient, eux aussi, entendu le cri déchirant parti de l'équipage royal, Marcel avait fini par écarter les chevaux du haquet, et tout haletant, tout pâle, arrivait devant la boutique.

Horrible spectacle! L'infortunée Henri avait la tête ap-

puyée sur l'épaule du duc d'Épernon, et le sang jaillissait à gros bouillons de sa bouche et de deux blessures au cœur.

Il était déjà mort.....

Les seigneurs avaient rapidement ouvert les portières, les uns s'empressant autour du roi, les autres tenant l'assassin, qui ne bougeait pas.

C'était le rousseau d'Angoulême, François Ravallac.

Voici comment il avait accompli son exécrable forfait.

Un seul des valets de pied était resté près du roi, à côté de la voiture, tandis que les autres avaient voulu se porter en avant par le charnier, pour dégager la voie. Par malheur, au moment où le carrosse était forcé, devant la voiture de foin, de se rapprocher de la boutique, ce valet se baissa pour rajuster sa jarretière.

Ravallac se glissa entre lui et le carrosse, et, pardessus la roue, passa son bras par la portière et frappa rapidement le roi de deux coups d'un couteau tranchant des deux côtés.

Il lui en porta un troisième, mais celui-là, le duc de Montbazou le reçut dans la manche de son pourpoint.

Au premier coup, le roi avait jeté le cri entendu par Marcel, en ajoutant :

— Je suis blessé.

Au deuxième, il avait poussé un soupir qui fut étouffé aussitôt par le vomissement de sang, et sa tête tomba sur l'épaule du duc à ses côtés.

La mort fut presque instantanée.

Un des gentilhommes s'était écrié :

— Le roi est mort !

On l'avait entendu. Ce fut d'abord un long frémissement dans la foule. Puis les plus rapprochés voulurent se précipiter sur l'assassin et le mettre en pièces. Les seigneurs et Marcel durent protéger sa vie, pour le conserver à la justice.

Les habitants et les curieux, saisis de terreur, se jetaient dans les allées et dans les échoppes.

On emmena le meurtrier qui fut conduit à l'hôtel de Retz, situé rue du Petit-Bourbon.

Marcel ayant cherché des yeux ses amis, les aperçut auprès de l'homme à la cape, qu'on avait transporté dans une échoppe. Michel lui fit signe de venir.

— Voici votre père qui se meurt, dit d'une voix grave le pâtre de Pailhat, en montrant frère Gilles.

— Mon père ! s'écria l'officier. Lui, mon père !

En le reconnaissant, l'ancien ligueur d'Ambert eut encore la force de murmurer ces paroles :

— Mon fils ! tu prieras ta mère de me pardonner... Quant au ciel, puisse sa miséricorde descendre sur le complice des régicides : ma volonté n'y était pas, mais ils me dominaient... Je meurs, mon fils, heureux d'avoir reçu le coup qui t'était destiné... Adieu !

A ces mots, il rendit le dernier soupir.

On avait abattu les mantelets du carrosse royal, et les seigneurs ordonnèrent au cocher de retourner au Louvre.

Après avoir confié le corps de son père à Michel et à Gargantua, Marcel, le cœur navré, se joignit au lugubre cortège, qui s'ébranlait pour regagner la demeure des rois.

Des deux morts, celui qui était dans le carrosse n'avait-il pas été son véritable père?...

Au moment où il se mettait en marche derrière le funèbre véhicule, qui renfermait le meilleur des amis et des rois, Marcel leva par hasard la tête vers une des maisons en face du quincaillier.

Une figure de femme, blême et contractée, s'y montrait au premier étage. Elle tenait un volet entr'ouvert.

Le regard de l'officier et celui de la femme se rencontrèrent.

Cette dernière referma aussitôt le volet, mais pas assez tôt pour que Marcel ne pût la reconnaître.

— Ah ! la misérable ! murmura-t-il.

C'était Henriette d'Entragues.

Ce fut là l'horrible événement, prédit, disent les chroniques, par tant de signes, qui s'accomplit dans la journée du 14 mai 1610 !

Comme on le sait, Henri IV avait toujours cru à ce chiffre néfaste : *quatorze* ! Mais malgré ses propres appréhensions, malgré l'avertissement donné la veille par la reine Marguerite, une sorte de fatalité l'avait poussé à se livrer lui-même à l'infâme guet-apens, préparé par ses ennemis.

Le grand Henri était mort, et ses vastes projets mouraient avec lui !

La main d'un misérable faisait rétrograder pour des siècles les destins de la France et de l'Europe....

Champion et martyr de la liberté de conscience, qu'il voulait fonder par sa *république chrétienne*, il fut, en même temps, le plus français des rois de France.

Quand le carrosse, avec le roi mort, eut pénétré dans la cour du Louvre, Concini courut à la chambre de la reine.

A travers la porte entrebâillée, il se contenta de jeter ces mots :

— *E amazzato* ! (Il est tué !)

D'Epéron, lui qui s'était écrié au moment où Saint-Michel, l'un des gentilshommes, voulait immoler l'assassin à côté du carrosse : « N'en faites rien, *le roi n'a pas de mal* ; » d'Epéron ne tarda pas à s'inquiéter. Il courut à l'hôtel de Retz, et fit transporter Ravallac chez lui.

Le meurtrier y resta trois jours. Le duc l'endocrina-t-il et lui promit-il la vie sauve ?

On l'a supposé. Le fait est que Ravallac ne nomma aucun complice tant que dura l'information.

Le père Cotton voulut également s'aboucher avec Ravallac. Il alla le voir dans la prison de la Conciergerie, où on l'avait transféré. L'Estoile rapporte qu'il lui dit « de

prendre garde à ses paroles, » et qu'il voulut lui faire croire qu'il était huguenot!

Quelque temps après, une querelle étant survenue entre le même père et M. de Loménie, celui-ci, en plein conseil, suivant l'Estoile encore, dit au jésuite « que c'était lui et ceux de sa Société qui avaient tué le roi. »

Il parut de nombreux écrits qui accusèrent la marquise de Verneuil, le duc d'Epéron, les jésuites, les Concini, d'avoir été les instigateurs du crime. C'était bien l'opinion du temps.

Du haut de la chaire, le père Portugais, cordelier, et plusieurs curés de Paris, notamment ceux de Saint-Barthélemy et de Saint-Paul, taxèrent les jésuites d'être fauteurs et complices de l'assassinat.

Le meurtre commis sur la personne du roi Henri IV ne devait être, à ce qu'il paraît, que le prélude de l'exécution d'un plan plus vaste.

Un gentilhomme, voyant les dames de la reine pleurer après l'événement, s'en moqua et leur dit : *Vous en verrez bien d'autres*, et les avertit de garder leurs larmes pour une occasion qui se présenterait bientôt.

La veuve du capitaine Saint-Mathieu conseilla à une Parisienne de quitter la capitale.

— « Pourquoi cela ? » demanda-t-elle.

— « C'est parce qu'avant qu'il soit huit jours, il arrivera de grands malheurs dans cette ville. »

Le bruit sinistre d'une nouvelle Saint-Barthélemy se répandit.

Sully se renferma dans l'Arsenal et le mit en défense. Les protestants alarmés se barricadèrent dans leurs maisons.

Pendant une nuit on entendit crier dans les rues : *Aux armes!*

On voulait produire un mouvement, mais les crieurs furent battus et mis en fuite par la milice parisienne. L'exécution du projet sanguinaire fut manquée. « Le

peuple de Paris, dit L'Estoile, était las et recru des tromperies des grands. »

Quoi qu'il en soit, la douleur et la consternation furent extrêmes, quand la nouvelle de la mort de Henri IV se répandit dans les différents quartiers de la ville.

— Le roi est mort!

Ce mot sinistre vola de bouche en bouche. Les portes et les boutiques se fermèrent. On n'entendait de tous côtés que clameurs et gémissements. On courait éperdu par les rues, on embrassait ses amis, sans leur dire autre chose, sinon :

— Ah! quel malheur!

Des femmes échevelées hurlaient et se lamentaient. Les pères disaient à leurs enfants :

— Que deviendrez-vous, mes enfants, vous avez perdu votre père?

Ainsi fut pleuré Henri IV :

Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

Il mourut âgé de cinquante-sept ans. Son corps fut ouvert en présence de vingt-six médecins et chirurgiens, qui lui trouvèrent tous les organes si sains, que dans le cours de la nature, snivant eux, il pouvait encore vivre trente ans.

Le procès de Ravallac avait été instruit par le Parlement.

Nous l'avons déjà dit, le fanatique ne nomma aucun complice pendant tout le cours de l'information. Il résista aux tortures de la question préparatoire. Confronté avec lui, le père Daubigny affirma n'avoir jamais vu l'accusé, « qu'il sache. »

On condamna Ravallac à être écartelé en place de Grève, où il devait être préalablement « tenaillé aux mammelles, bras, cuisses, gras de jambe, la main droite tenant le couteau duquel a commis le parricide arse et brûlée de

feu de soufre, et sur les endroits où sera tenaillé, jeté du plomb fondu, de l'huile bouillante, de la poix-résine en flamme, de la cire et du soufre fondus ensemble. »

Le jour de l'exécution, au moment de sortir de la Conciergerie, Ravallac blasphémait encore le roi et glorifiait son crime. Espérait-il la vie sauve, ou comptait-il sur un tumulte pour le délivrer ?

Son étonnement fut grand quand il se vit accueilli par les huées du peuple, les menaces et les malédictions. Dès lors il baissa la tête.

Au milieu des hurlements il arriva à Notre-Dame, pour faire amende honorable.

Il se jeta la face contre terre et, pour la première fois, montra du repentir.

Sur l'échafaud, on le coucha sur le dos et on lui attacha les chevaux aux pieds et aux mains.

Pendant que sa main brûlait, il eut le courage de lever la tête pour la regarder brûler.

Puis on le tenailla. Ce fut alors qu'il commença à crier.

Le plomb fondu, l'huile bouillante, la cire et le soufre qu'on versa dans les plaies lui causaient des douleurs atroces ; mais la foule n'en fit que rire.

Les *théologiens*, s'étant approchés, adjurèrent le patient de dire la vérité.

Ravallac déclara alors qu'il nommerait ses complices. Le greffier monta sur l'échafaud.

Les aveux furent écrits. Mais jamais on ne put lire cette pièce ; on n'y distingua, dit-on, que le nom de *M. d'Epernon*. Ce greffier avait une si mauvaise écriture !

L'auteur de l'*Art de vérifier les Dates* dit à ce propos, d'après Griffet :

« On n'a ni l'original du procès, qui a disparu des registres du Parlement, si jamais il y a été, ni la clé de son

testament de mort, que le greffier écrivit de manière qu'il est impossible de le déchiffrer. »

On a prétendu d'ailleurs que l'incendie de la partie du Palais où étaient déposés les registres du Parlement contenant les détails de la procédure, incendie qui eut lieu en 1618, n'eut d'autre but que la destruction de ces documents.

Disons tout de suite que Sully, le vénérable Sully, éloigné de la cour, était déjà dépouillé de ses hautes fonctions, et que le duc d'Epemon jouissait de la plus grande faveur auprès de la reine Marie de Médicis, que, la menace à la bouche et la main sur son épée, il avait fait déclarer régente par le Parlement.

Le pouvoir presque sans limites qu'exerçait le duc, conjointement avec Concino Concini, bientôt fait marquis d'Ancre et maréchal de France, peut expliquer bien des choses...

Les aveux terminés, on donna l'ordre de faire tirer les chevaux aux quatre membres de Ravaillac.

Mais les chevaux n'allant pas assez rudement au gré du peuple, le peuple s'attacha lui-même aux cordes.

Quand les membres furent dénoués et rompus, et que Ravaillac agonisait, par pitié le bourreau voulut en finir et couper le corps en quatre quartiers.

La foule alors envahit l'échafaud.

Ce fut à qui daguerait le patient et en emporterait un morceau. Le corps s'en alla en lambeaux, qu'on brûla sur les places et dans les carrefours de Paris.

Détournons les yeux de cet horrible spectacle, et revenons aux principaux personnages de notre récit.

Après avoir pleuré son roi et son ami huit jours durant, dans ce même cabinet où il l'avait vu si souvent de bonne humeur et confiant dans l'avenir, et où son corps inanimé était exposé maintenant dans un cercueil de plomb, Marcel

accompagna les restes mortels du meilleur des souverains à Saint-Denis, où ils furent inhumés.

L'abbesse Marie de Beauvilliers assista à la funèbre cérémonie, avec M. de Clignancourt, qui s'y était fait transporter malgré sa maladie, et le vieux chevalier du Bosc, dont l'âme juste et droite s'était ralliée à la politique libérale et tolérante de ce souverain, qui devançait son époque.

Aucun des fidèles Gascons n'y manqua non plus, ni le dévoué Crillon, ni le rigide d'Aubigné.

Pais, le corps descendu dans les caveaux, on revint tristement à Montmartre.

Marcel ne retourna plus à la cour.

Quelques mois après, un mariage était célébré à l'église abbatiale de Montmartre.

C'était Marcel qui épousait Alice d'Azevedo, comtesse de Fuentès et nièce du seigneur Ligier de Clignancourt.

Le gouverneur du Milanais était accouru pour bénir les époux.

M. de Clignancourt, que Marcel avait fini par adoucir, avait ouvert les bras à la fille de sa sœur Claire, et tendu la main à l'Espagnol.

Le chevalier du Bosc soupirait, mais il espérait revoir souvent celle qu'on lui permettait d'appeler toujours son enfant.

Marie de Beauvilliers avait les yeux levés au ciel. Renouvelait-elle, en ce solennel moment, le sacrifice de son cœur?

Pendant de longues années encore, la sainte abbesse administra son monastère. Quand on parlait devant elle de Henri IV, elle disait :

— Ah! c'était un roi selon l'esprit du Seigneur!... Que Dieu pardonne à ceux qui furent ses ennemis!

Elle mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans, et avant d'expirer elle recommanda qu'on l'enterrât dans une simple bière, comme la dernière des sœurs, et sans aucun apparat.

Tout Paris se porta à Montmartre, pour contempler les traits de la bonne abbesse défunte.

Quant à Jeanne, elle était morte un an après le mariage de son fils, presque en même temps que le conseiller du Bose. Elle s'était éteinte doucement, en murmurant une des naïves chansons de l'Auvergne.

Gros-Michel et Gargantua firent sauter sur leurs genoux pendant bien des années, les enfants de Marcel.

Le reître alternait cette occupation avec celle de visiter fréquemment ses amis les vigneronis. Plusieurs fois encore il consentit à jouer le rôle de Silène à la *fête des Vendangeurs*. La pipe à la bouche, et fumant sa *nicotiane*, il cherchait des idées qui n'arrivaient que lourdement; mais il était heureux.

Castaignac venait souvent au manoir de Clignancourt, où s'était installé Marcel.

C'était alors entre lui et le vieux capitaine des reîtres un concert de *milladious* et de *der Teufel*, qui faisait la joie des petits bambins roses et blonds.

Le Gascon, de plus en plus sec de corps, semblait monter sur des échasses; ce qui ne l'empêcha point de conserver ses illusions romanesques jusqu'à la fin, et le jour de son mort, dit-on, il voulait encore jouer un air de mandoline à la Dame de ses pensées.

Le brave Crillon mourut à Avignon, en 1613, la même année que la reine Marguerite.

Il avait le corps couvert de vingt-deux blessures, et les médecins l'ayant ouvert, on lui trouva le cœur du double de grosseur qu'il ne l'est chez les autres hommes.

Le calviniste d'Aubigné s'était retiré à Genève. Il y composa plusieurs ouvrages d'histoire et de poésie, pleins de hardiesse et de verve satirique.

Quant au jésuite dont le nom ressemblait tant à celui du poète protestant, l'histoire ne dit point ce qu'il devint.

Et Henriette d'Entraques ?

Elle maria au duc d'Epéron, suivant la promesse qu'elle lui avait faite, la fille qu'elle avait eue de Henri IV...

La marquise vécut jusqu'en 1633. Agée de cinquante ans, elle mourut dans sa terre de Verneuil, l'âme bourrelée de remords, dit-on, mais aussi rongée par le dépit de n'avoir pu s'asseoir sur le trône de France.

FIN DE L'ABBESSE DE MONTMARTRE.

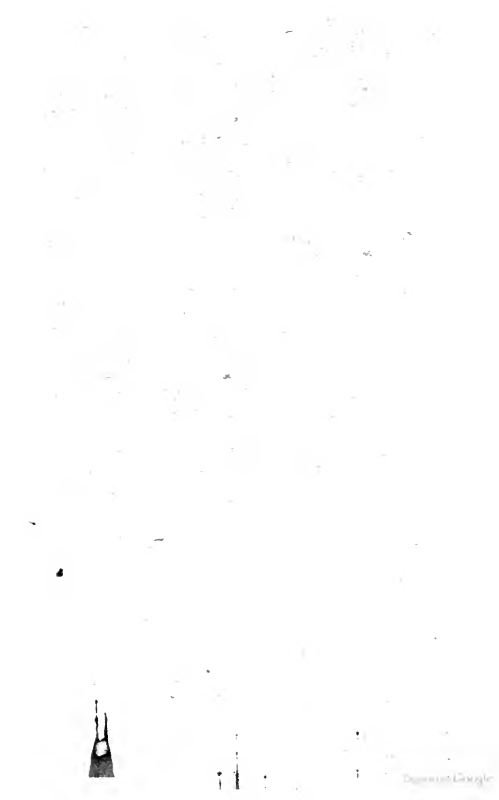


TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE.

Pages

I. LA FOIRE SAINT-GERMAIN.....	1
II. LA PETITE HISTOIRE DU CAPITAINE GARGANTUA.....	23
III. LA TORMENTA DU MONT-CENIS.....	45
IV. LE CARNAVAL A TURIN.....	63
V. DOUCE NUIT, CRUEL RÉVEIL.....	84
VI. LE COMTE DE FUENTES.....	103
VII. ENTRE VIEILLES CONNAISSANCES.....	123
VIII. FUITE ET POURSCUTE, DALLES ET BOULETS.....	145
IX. ARRESTATIONS.....	167
X. L'ÉCHAFAUD A LA BASTILLE.....	187
XI. PRISE A SON PROPRE PIÈGE.....	211
XII. ODIEUSE MACHINATION.....	226

TROISIÈME PARTIE.

I. LE BON HENRI.....	247
II. LA FÊTE DES VIGNERONS.....	272
III. ENCORE LA VINDICATIVE HENRIETTE.....	272

IV. AU GRAND CHATELET	311
V. LA MAISON DU PONT-NOTRE-DAME....	331
VI. LES KAISERLICH ET L'ARDOISIÈRE.....	348
VII. LE BATELIER ET LA PROMENADE DU DOUC.....	356
VIII. LE BOURGMÊTRE DE MAGDEBOURG ET LE GATEAU AUX OIGNONS.....	383
IX. SOMBRES PRÉSAGES.....	401
X. LE QUATORZE MAI.....	418

PIN DE LA TABLE





